THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quatreanneseno00fole

QUATRE ANNÉES

EN OCÉANIE.

QUATRE ANNÉES

EN OCÉANIE

PAR

A. E. FOLEŸ

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
LIEUTENANT DE VAISSEAU DÉMISSIONNAIRE, DOCTEUR MÉDECIN.

Le progrès est le développement de l'ordre.
AUGUSTE COMTE.

PARIS
LIBRAIRIE J. HETZEL,
18, Rue Jacob.

1866

DU
21
F69q
v.1-2

AVANT-PROPOS.

Pendant que j'étais en Océanie, ma vie a coulé si douce, auprès de ce qu'elle avait été, si riche et si belle, auprès de ce qu'elle devait longtemps être, qu'entraînée par un charme irrésistible, ma pensée, durant le cours de mes études médicales, se retournait vers les parages polynésiens dès que mon cerveau répugnait à un travail trop pénible et surtout trop solitaire.

Que de fois je me suis reposé en sentant, à la moindre évocation, se reconstruire en ma mémoire, avec une précision merveilleuse, les scènes diverses qui ont orné mes longues pérégrinations! Que de fois j'ai vécu délicieusement heureux en les contemplant! Et que de fois aussi, dans le monde excellentissime des souvenirs juvéniles, j'ai repuisé assez de forces

1038833

pour me replonger en celui, si triste alors, de la réalité !

Quand cet appel à mon passé maritime ne suffisait point, je songeais à mon noble maître, Auguste Comte, à son œuvre si grande, aux persécutions si nombreuses et si diverses qui ont entravé ses travaux immenses, au but sublime qu'il se proposait d'atteindre, et l'enthousiasme ne manquait jamais de rendre à mon âme découragée la vigueur que ma rêveuse et placide excursion aux pays océaniens n'avait pu lui procurer.

A force de faire appel, tantôt à ce que j'avais fait et vu de l'autre côté du globe, tantôt à ce que j' avais appris et devais faire de celui-ci ; tantôt au Nouveau-Monde, (que mon auguste directeur m'avait si parfaitement expliqué en sa Philosophie de l'histoire,) tantôt à celui qu'en sa politique positive il me montrait devoir être un jour en notre ancien continent ; mes souvenirs et ses enseignements se marièrent si bien en ma tête, que l'idée me vint de recommencer avec lui la grande excursion que je n'avais faite qu'avec son livre.

J'imaginai donc de composer un voyage,

dans lequel deux amis, l'un jeune encore, l'autre déjà sur le retour, décriraient et interpréteraient successivement les scènes du monde océanien. Aussitôt docteur, je me mis à l'œuvre, et, depuis plusieurs années, je travaillais à cette sorte de pèlerinage, quand on me proposa de remplacer, à l'Association polytechnique, un des professeurs de géographie.

C'était me dire : « Au lieu de griffonner » péniblement, pendant trois ou quatre ans » encore, un ouvrage qui mettra trois ou quatre ans aussi à compter cent lecteurs ou » moins ; au lieu d'attendre six, huit, dix ans » ou plus, une approbation publique ou un » blâme aux idées que vous avez sur la terre » et l'homme, parlez deux ou trois heures, et » vous saurez si les conceptions que votre » maître et vos pérégrinations vous ont faites, » si votre pensée intime sur notre espèce et sa » planète, si votre foi religieuse, (car c'est le » mot,) sont de nature à être comprises et surtout approuvées par une centaine de personnes. »

En l'état mental où j'étais, quelle proposition m'aurait pu séduire davantage? Aucune, assurément!

J'acceptai donc, avec enthousiasme, cette offre inattendue, et, sans réfléchir aucunement aux loisirs, toujours moindres, que me laisserait ma profession médicale, je me montai la tête en me parlant à peu près en ces termes :

« Enfin, voici donc une occasion, belle et
» bonne, de prouver que j'ai vu et bien vu le
» monde... compris et bien compris mon
» maître!... de prouver qu'on peut philoso-
» pher sur ce qui est, tout aussi bien que sur
» ce qui fut... de prouver que l'homme pri-
» mitif est partout le même, comme partout
» aussi sera le même l'homme final... l'homme,
» dis-je, et non l'individu... l'espèce et non un
» mâle adulte quelconque... ou bien une fe-
» melle... un vieillard... ou un enfant!... de
» montrer à cinquante, cent, deux cents audi-
» teurs, quelles brutes nous sommes au début
» de la vie... et quels anges nous pouvons être
» avant la mort... de mettre sous leurs yeux
» chacun des termes de la progression sociale
» si longue, si pénible, si sanglante souvent...
» (nous ne sommes pas carnassiers impuné-
» ment!) si sanglante souvent, et pourtant si
» belle, que parcourent, de l'autre côté de la
» terre, les hommes qui suivent, (par la force
» même de la constitution que leur a faite leur

» milieu,) la marche qu'ont suivie nos aïeux...
» De leur apprendre, par les images de ce
» qu'étaient nos ancêtres, ce que seront nos
» descendants... (Trois termes suffisent à décou-
» vrir la raison d'une progression! Je leur en
» fournirai plus de mille.), ce que seront nos
» descendants!... afin qu'en vrais hommes,
» maîtres du présent, ils aident la marche
» ascendante de notre espèce... afin qu'ils lui
» sauvent, autant que possible, les convulsions,
» douleurs, angoisses, voire même les simples
» inquiétudes qu'éprouve fatalement tout corps
» vivant qui se développe avec peine... Je veux
» qu'ils deviennent plus enthousiastes de l'a-
» venir, qui les tuera, que du passé, qui les a
» fait naître... Je veux leur apprendre que les
» lois, qui président à la marche de l'huma-
» nité, sont tout aussi réelles, tout aussi posi-
» tives et tout aussi fatales que celles qui pré-
» sident au mouvement de la terre... Je
» veux. . . . . »

En battant ainsi la campagne dans ce cadre immense, je perdis si bien mon temps qu'il me fallut ensuite préparer chacune de mes causeries géographiques, semaine par semaine.

Malgré cet inconvénient, quand des raisons, que facilement on comprendra, me fermèrent

la bouche ; mes auditeurs, en assez grand nombre, les uns verbalement, les autres par écrit, m'engagèrent à publier au moins tout ce que j'avais dit. Je le promis ! Et bien qu'il y ait longtemps de cela, bien aussi que beaucoup d'entre eux m'aient certainement oublié, je viens tenir plus que parole. (Plus signifiant que mon sujet a considérablement grandi sous ma plume.)

Sur ce, parce que j'en ai dit assez pour justifier ce qui va suivre, j'invite mon lecteur à tourner la page.

DÉDICACE.

A MES ANCIENS AUDITEURS.

MESSIEURS,

Sans vos bienveillants encouragements, ces lettres n'auraient jamais été composées. C'est donc justice de les mettre sous votre honorable patronage.

Salut et fraternité,

A.-E. FOLEY.

PREMIÈRE LETTRE.

Comment la terre, l'eau et l'air sont disposés dans la planète humaine. Mouvements de ces deux derniers éléments à la surface libre des mers. Modifications que l'atmosphère en éprouve. Parti qu'on en peut tirer.

MESSIEURS,

L'homme le plus simple distingue, à la surface du globe, trois choses nettement séparées :

L'air, milieu des animaux qui volent, et réservoir de toute alimentation gazeuse ;

L'eau, source de toute nourriture liquide, et patrie des bêtes qui nagent ;

La terre, pays spécial de celles qui marchent, sautent ou courent, magasin général de tous les solides nécessaires aux êtres vivants, et support universel.

C'est parmi les animaux qui se meuvent à sa surface qu'on rencontre les plus sociables espèces. Le pourquoi s'en devine aisément. L'eau résiste trop au poisson ; l'air pas assez à l'oiseau ; tous deux s'épuisent en efforts mécaniques, et leur sociabilité s'en ressent.

Que peut-on faire, pour les autres, quand soi-même on a peine à vivre ?

Mais n'allons pas si vite, et disons les pays avant les habitants.

Donc, comment sont disposés, dans la planète humaine, les trois éléments que nous en connaissons déjà ; et de plus qu'y font-ils?

Les solides forment une boule rugueuse. L'eau en remplit les anfractuosités ; et l'air enveloppe le tout. Puis, le globe ainsi formé, (pivotant sur un axe, qui lui-même se balance, comme une toupie près de mourir), décrit autour du soleil une immense ellipse ; pendant que cet astre, mobile aussi, entraîne, (je ne sais où), tout notre système planétaire, qu'il anime, éclaire et vivifie.

Eh bien ! parce que tous ces grands mouvements s'accomplissent ; la chaleur, la lumière, l'électricité, les attractions sidérales... bref, tous les agents et toutes les forces qui influencent notre globe varient constamment à sa surface. Parce qu'ils varient constamment, les airs, les eaux et les terres varient constamment aussi, et constamment, à leur tour, font varier leurs innombrables habitants.

Citons des faits ; nous n'en serons que plus faciles à comprendre.

La croûte de notre globe, la terre proprement dite, forme deux mondes; l'ancien (Europe, Asie, Afrique), le nouveau (Amériques et Océanie).

Ces deux mondes forment trois grands bassins, respectivement remplis par l'Atlantique, la mer des Indes et l'Océan pacifique.

Enfin, chacun de ces trois bassins primitifs, à son tour, en fait deux encore; l'un sud et l'autre nord.

Donc, en tout, six théâtres immenses, où se meuvent l'air, l'eau et ce qu'ils renferment.

Comment?

C'est ce que nous dirons, en commençant par l'Atlantique nord; dès que nous aurons mis en place les décors de cette vaste cuvette, (moitié réelle, moitié fictive); autrement dit, aussitôt que nous aurons rappelé ses limites:

Au levant, sont les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Portugal et d'Afrique;

Au couchant, celles d'Amérique (Guyanes, Colombie, Guatemala, Mexique, Etats-Unis, Canada, Terre-Neuve;)

Au nord, celles du Groënland et de l'Islande;

Au sud l'équateur.

La scène prête, indroduisons les acteurs et voyons comment ils se comportent.

A partir de la ligne, (comme disent les marins,) jusqu'à trois, quatre, cinq degrés de latitude nord (quelques fois plus) l'air et l'eau semblent très-souvent en calme plat. Au delà de ces parallèles, sur une largeur de 340,360 ou même 380 lieues, (cela dépend des saisons); ces deux éléments, animés de vitesses différentes, forment deux courants, deux fleuves superposés (l'un gazeux, l'autre liquide) et s'en vont de concert d'Afrique en Amérique.

Arrivés là, ils glissent contre le nouveau continent, contournent le golfe du Mexique, et remontent les rivages des Etats-Unis jusqu'à Terre-Neuve. Puis, piquant dans l'Est, ils regagnent l'Europe, et se coudent, une dernière fois, pour courir Sud en baignant successivement les côtes britanniques, françaises, espagnoles, portugaises et africaines.

Leur point de partance une fois atteint, ils recommencent leur cercle immense et perpétuel.

Dans le vaste espace maritime, qu'entoure ce double fleuve péri-atlantique, l'air et l'eau sont-ils tranquilles ?

Non ! Les vents et les flots s'y agitent violemment, sans vitesse ni direction constantes. On ne rencontre de calme, en plein Atlantique septentrional, qu'au sud ou au nord du tourbillon dont nous venons de parler ; c'est-à-dire, le long de l'équateur ou près du pôle.

Je passe aux mouvements de l'air et de l'eau, dans les cinq autres bassins océaniques. Ne vous effrayez pas ; leur description sera des plus courtes.

Sauf une exception de quelques mois, pour la mer des Indes, ces deux éléments s'agitent dans les deux autres cuvettes septentrionales de notre globe, juste comme dans l'Atlantique ; et dans les trois méridionales restantes, tout se répète symétriquement par rapport à l'équateur. De sorte que, pour en finir, tout en généralisant, nous dirons :

L'air et l'eau, paralysés aux régions polaires, se démènent d'une façon désordonnée au beau milieu des océans ; dorment sous la ligne et circulent toujours entre ces trois espaces, en allant du levant au couchant (sous les tropiques) ; de l'équateur aux pôles (le long des côtes occidentales) ; de l'ouest à l'est (sur les confins des régions glaciales) ; et finale-

ment, le long des rivages orientaux, des pôles à l'équateur.

Messieurs, ne croyez pas que ces grands tourbillons superposés règnent (les atmosphériques) dans toute l'épaisseur de l'air (et les marins) dans toute celle de l'eau ; ne le croyez pas! car à une très-faible distance de la surface de l'Océan, le froid (en haut) et la pression (en bas) immobilisent tout. Chacun de ces courants n'a donc qu'une très-faible épaisseur; quelques milles, pas plus.

Au point où nous en sommes arrivés, vouloir mener de front l'étude des variations qu'éprouvent, dans leur épaisseur, ces douze nappes fluides, glissant deux à deux l'une sur l'autre, serait chercher la confusion. Examinons donc séparément leurs modifications intimes ; et, pour éviter toute cause d'erreur, bornons-nous momentanément à ne décrire que les aptitudes contractées successivement par notre tourbillon aérien péri-atlantique nord aux divers parages qu'il visite.

A sa source africaine et sous-tropicale, l'air, qui va couler vers l'Amérique, est embrasé, torride, insupportable aux yeux comme aux

poumons. A mesure qu'il gagne au large, il devient plus respirable et plus doux à la vue. En plein atlantique, il est parfait sous tous les rapports, et vous donne la sensation d'une fraîcheur vraiment délicieuse. Dès qu'il arrive sur les hauts fonds du golfe du Mexique, sa température excessive reparaît, son éblouissante vivacité revient, et trop souvent des miasmes horriblement perfides le pénétrent ; pendant qu'il languit et semble trop malade lui-même, pour avoir la force de quitter les côtes de Tampico, du Texas, de la Nouvelle-Orléans et des Florides. Toutefois, il parvient à franchir le canal de Bahama.

Alors, tout change en lui. Rendu à l'Atlantique, il recouvre sa rapidité ; se refroidit ; condense les poisons, qui l'énervaient ; et redevient parfaitement sain. Sain, au point de vue respiratoire s'entend. Car, en longeant les Etats de l'Union, il se fait bourru, brumeux, pluvieux même et, par son peu de transparence, cause de nombreux sinistres maritimes. Le froid de Terre-Neuve l'éclaircit un peu, mais ne le calme pas. De sorte qu'il abandonne les rivages de l'Amérique, tout en grondant, soufflant, sifflant et tempêtant. Ses bourasques et ses grains diminuent à mesure qu'il retrouve les côtes, de plus en plus aimables d'Ecosse,

d'Irlande, de France, d'Espagne, de Portugal et de Maroc. Mais ce n'est qu'à Madère, aux Canaries et aux îles du cap Vert, que cette nappe atmosphérique voyageuse redevient liquide, pure, saine et presque calme, c'est-à-dire à la fin de sa course. Mieux vaudrait dire au début ; puisqu'immédiatement elle repart.

La conclusion de tout ce qui précède, la voici :

Dans le fleuve aérien péri-atlantique nord, la transparence, la chaleur, l'humidité, le poids, la sonorité, la vitesse, les saveurs, les arômes et la salubrité de l'atmosphère, varient constamment. Et variant constamment, constamment ils font varier ses innombrables habitants. Car les mille et mille impressions par lesquelles (en changeant toujours) l'air entretient leur activité animale toujours disent aux uns : « Restez ici, que mon courant ne vous entraîne pas davantage ; je vais en des climats trop froids pour vous. » et aux autres : « Rendez-vous là, devancez moi, même! et vous, cesserez d'étouffer. » D'où il résulte que l'Océan, pour qui sait comprendre l'espace ou le sentir, n'est muet nulle part, comme nulle part il n'est inhabitable.

— Quoi ! en pleine mer, sous la ligne aussi bien qu'aux pôles, on trouve des oiseaux ?

— Oui, tout comme le long des côtes.

— Et de quoi vivent-ils ? car enfin l'air ne suffit à aucun animal.

— En traitant des modifications qu'éprouvent, dans leurs parcours, les six grands tourbillons liquides péri-océaniques, dont momentanément j'ai dû faire abstraction, ma prochaine lettre vous le dira.

DEUXIÈME LETTRE.

Des plantes que la mer nourrit. Comment elles alimentent les animaux qui nagent. Et comment ceux-ci, à leur tour, servent de proie aux bêtes qui volent.

MESSIEURS,

Je vous écris, mon journal du bord sous les yeux.

Le 1er juillet 1846, par 3 degrés 30 minutes de latitude nord et 24 à 25 degrés de longitude ouest, sur les dix heures du soir, la corvette le *Rhin* entra dans une immense nappe de feu.

Toute la nuit, l'Océan brilla. Toute la nuit, la coque du navire et ses basses voiles furent complétement illuminées. Toute la nuit, dans le sillage, en bas du gouvernail, à six mètres de profondeur, on vit une traînée lumineuse incomparablement plus vive que la resplendissante surface des eaux. Toute la nuit, enfin, si haut qu'on s'élevât dans la mâture, on ne put découvrir la moindre lacune dans cet immense tapis embrasé.

Le 2, aux premières lueurs du jour, la mer perdit son éclat. On vit alors, autour de la cor-

vette, une quantité de raisins des tropiques si prodigieuse, qu'en filant sept nœuds, nous ne pûmes, en vingt-quatre heures, traverser l'espace qu'ils recouvraient, de sorte que le 3, au matin, d'énormes escarboucles, qui ne s'éteignirent qu'au lever du soleil, comme avaient fait les feux de la nuit précédente, brillaient encore çà et là.

Les 4, 5, 6, 7, 8, 9 et même 10 juillet, ajoute mon journal, d'énormes bancs de bonites, de dorades, de marsouins, de souffleurs et autres nageurs passèrent, faisant tous route à l'ouest. Des vols tout aussi nombreux de poissons volants, de fous, de pétrels, d'alcyons et autres voiliers les accompagnaient.

Les faits une fois posés, interprétons-les de notre mieux.

A en juger par la vitesse du navire ; la prairie marine qui va nous occuper avait cinquante, soixante ou quatre-vingts lieues de long, huit, dix, douze de large ou plus, et, pour le moins, douze ou quinze mètres d'épaisseur.

Eh bien ! cette énorme forêt d'algues, où

allait-elle ? D'où venait-elle ? Qui l'avait faite si colossale ? Pourquoi, glauque et terne le jour, s'illuminait-elle aussi richement chaque soir ? A quoi pouvait-elle servir ? Et que voulaient tous ces voiliers et nageurs qui s'empressaient de la rejoindre ?

Traitons, l'une après l'autre, toutes ces questions.

Où allait-elle ? En Amérique, où la drossait, à raison de deux à trois nœuds par jour, le grand fleuve marin péri-atlantique septentrional, dont ma première lettre vous a si longuement parlé.

D'où venait-elle ? Des énormes plateaux sous-marins situés au sud et à l'ouest des îles du Cap-Vert, dans les golfes de Guinée ou autres lieux.

Enfin, qui l'avait faite si colossale ? et pourquoi, et cœtera, et cœtera ? Impossible de répondre à toutes ces questions un peu brièvement ; donc, entrons dans les détails.

Les petites algues, dites raisins des tropiques, commencent, comme beaucoup de plantes et de bêtes marines, leur vie sous l'eau et l'achèvent à sa surface. Tant qu'elles sont frêles et

jeunes, les faibles racines qu'elles poussent, dans le sable, suffisent à les retenir. Mais aussitôt qu'apparaissent leurs organes reproducteurs, elles travaillent à devenir libres et partent; voici comment.

Aux endroits les plus vivaces de leurs feuilles, de petites boules se forment, qui, peu à peu, grossissent, peu à peu s'emplissent de gaz, peu à peu se font légères, et peu à peu cassent les racines qui les retiennent. Si bien, qu'un beau jour, ampoules (ou mieux matrices naissantes), feuilles, tiges et souches arrivent à la surface de l'eau.

Une fois là (grâce à une pression moindre, à une chaleur plus grande et à une lumière plus vive) dans ces petits végétaux, et surtout dans leurs organes prolifères, la vitalité double, triple, quadruple ou se multiplie par un nombre plus grand encore : et, par conséquent, le volume entier de cette prairie flottante double, triple, quadruple ou se multiplie, lui aussi, par un nombre plus grand encore.

L'amplification qu'éprouve, de son propre chef, notre savane voyageuse, cause-t-elle seule son augmentation de volume? Oh ! que non pas !

Les animalcules, larves et œufs qu'amènent avec elles toutes les herbes qui la composent, contribuent énormément à ce phénomène. Car, beaucoup grossir, beaucoup absorber d'eau, et beaucoup en rendre sous forme de mucosités (de gangue éminemment alimentaire pour les animaux marins inférieurs), étant trois actes vitaux corrélatifs pour les algues; évidemment, dès qu'elles s'épanouissent, de par une pression moindre, une chaleur plus grande et une lumière plus vive, les habitants de leurs mailles innombrables (s'épanouissant en vertu des mêmes causes et, de plus en plus, trouvant de quoi manger) se mettent à quintupler, décupler, centupler leur volume ; et, par suite, à quintupler, décupler, centupler celui du filet total qui renferme leur énorme cortége.

Mais, qu'est-ce que le produit d'une boursouflure végétale individuelle par une individuelle boursouflure animale, en présence du résultat monstrueux qu'enfante, au bout de quelques jours, toute la postérité de l'une, dilatant toute la postérité de l'autre ?

Expliquons-nous!

Notre prairie voyageuse berce, en les entraînant dans une gangue succulente (par myria-

des, millions et milliards) des germes, des fœtus ou des êtres complets déjà. (Etres tous des plus simples en leur structure, tous des plus prompts, par conséquent, à se développer, et, par conséquent aussi, tous des plus prompts à se reproduire).

Or, ces myriades, millions et milliards d'êtres gélatineux, terminés ou non, étant tous bien au chaud, tous bien en plein soleil et bien en plein potage; tous bien à plein ventre, s'en donnent nécessairement ; et nécessairement aussi deviennent tous au plus vite (de gouttes imperceptibles qu'ils étaient) boules bien visibles, et, qui plus est, bien adultes.

Et boules bien adultes étant, ils bourgeonnent de tous côtés; de tous côtés se segmentent; et de tous côtés aussi pondent.

Par trois moyens donc, ils enfantent de nouveaux êtres qui, grossissant (à qui mieux mieux) et (à qui mieux mieux) pullulant par myriades, millions et milliards de milliards, millions et myriades multiplient les dimensions de notre forêt voyageuse ; tant qu'elle se trouve sous les tropiques et en plein mer.

Messieurs, tous ces petits êtres gélatineux, si prompts à grandir et engendrer, sont phosphorescents ; et cela d'autant plus qu'ils exagèrent

leur volume et leur vitalité. Voilà pourquoi le colossal pâturage qui nous occupe, en se faisant à la fois plus gros et plus riche, se fait en même temps plus apparent, aussi bien de jour que de nuit.

Continuons !

Les innombrables petites bêtes lumineuses et leurs postérités, plus innombrables encore, qui si voluptueusement s'épanouissent à la surface de leur opulentissime prairie, mangeant, croissant et multipliant à cœur joie, y sont-elles indéfiniment heureuses ?

Hélas ! non, bien loin de là.

Car, de même qu'elles s'en vont pâturant sur les algues, de même, tout en les suivant s'en vont pâturant sur elles quantités d'animaux un peu plus gros, un peu plus agiles et beaucoup plus voraces. Tels sont, entre autres, de petits crabes et de petites crevettes quasi diaphanes qui, tantôt nageant et tantôt cramponnés aux mailles de ce colossal filet voyageur, ne suspendent leur marche que pour digérer, et ne digèrent que pour mieux dévorer encore.

Ces petits crustacés, à leur tour, sont-ils plus heureux que les mollusques ou zoophytes lilli-

putiens qu'ils triturent si avidement? Hélas! non, pas davantage! Car sur eux pâturent les sardines et tout le frétin océanique. Et sur les sardines pâturent les poissons volants et les maquereaux; et sur eux les bonites et les dorades; et sur elles, les marsouins; et sur eux les souffleurs; et sur les souffleurs les cachalots; et sur les cachalots les scies et les espadons, si habiles à les chasser.

Et, pour que rien ne manque à ces destructions successives, derrière tous ces goulus sans nombre, qui s'engloutissent les uns les autres, nagent les baleines colossales dont chaque gorgée engouffre, par 500 et 1,000 kilogrammes, tous les animaux translucides que manque la voracité des poissons.

— Est-ce tout?

— Non!

Comme l'air et la terre, la mer a ses fauves ignobles qui, trop lâches ou trop lentes pour l'attaque, ne vivent que des cadavres abandonnés. Tels, entre mille, est le requin, vorace et paresseux, qui maraude tout à son aise, aux alentours de cet îlot de mangeaille flottante, avec son ami pilote et son parasite le suçon.

— C'est tout, j'espère?

— Non, pas encore!

Le carnage serait incomplet si les poissons (qui sautent en l'air, pour fuir leur ennemis nautiques) n'étaient victimés par les fous, les pétrels et autres oiseaux du large qui, l'œil constamment au guet, constamment tourbillonnent autour de cette caravane des nageurs; pendant que, flânant derrière elle, les petits alcyons (si semblables aux hirondelles) glanent, à la surface des eaux, les plus minimes et derniers débris de ces exterminations successives.

Cette forêt marine, si resplendissante la nuit et si nombreusement escortée le jour; cet herbage immense (où l'eau se transforme toujours en plantes, et les plantes toujours en bêtes; où tant d'existences commencent et tant d'autres finissent) sur les confins duquel viennent pâturer à mesure qu'il passe, tant d'animaux divers et des plus grands que l'on sache; ce monde, conçu dans les mystérieuses profondeurs de l'océan et si richement épanoui à sa surface, une fois parti, laisse-t-il un berceau vide à tout jamais?

— Non, sous la zone torride, l'humus, le sable même, s'il est humide, produit continuellement. Les hauts fonds, qu'abandonne une génération de raisins des tropiques, se remettent

donc immédiatement à l'œuvre pour engendrer un nouveau cortége.

— Eh bien! le nouveau cortége sera-t-il composé des mêmes algues ; des mêmes animalcules phosphorescents, broutant sur elles, et des mêmes bêtes s'entredévorant? Ou bien, tout changeant, verra-t-on plus tard, sur la même route, une tout autre caravane de végétaux et de zoophytes, de mollusques et de crustacés, de poissons, d'oiseaux et de mammifères?

— Peut-être oui, peut être non! Les énormes courants marins, superficiels ou profonds, qui seuls ensemencent les vastes plaines de l'océan et, seuls aussi, recueillent dans leur immense parcours les œufs et germes de toutes sortes, qu'ils apportent aux algues pour qu'elles les couvent et élèvent; ces énormes courants, dis-je, quoique réguliers, s'entrecroisent dans un ordre que nous ne connaissons pas encore.

Contentons-nous donc d'affirmer qu'une fois en marche la nouvelle caravane gagnera aussi le nouveau monde, en multipliant (comme celle qui la précède) ses richesses alimentaires jusqu'au grand banc de Bahama; mais qu'à partir de cet ancien repaire des boucaniers,

tout déclinera, dans son sein, à mesure qu'elle montera vers les pôles.

Parce que la marée, chaque jour, échouera sur la côte une partie des algues que n'auront point arrêtées les Lucayes; parce que le froid, toujours croissant, tuera beaucoup des nageurs nés sous les tropiques; parce que les morues de Terre-Neuve (heureuses autant qu'agiles, dans des eaux tièdes encore) feront plus que décimer ce qu'il en restera; et parce qu'enfin, quelques degrés plus au nord, les derniers survivants périront sous la dent des phoques, des morses des ours blancs et autres nécessiteux de la zone glaciale.

De sorte que pour toute richesse, au début de la troisième partie de sa course, il ne restera plus à notre tourbillon péri-atlantique qu'une seule chose : sa vitesse.

Eh bien! cette vitesse encore servira. Car, en entraînant bien vite, vers des côtes de plus en plus hospitalières, tous les germes des plantes et, principalement, tous les œufs des êtres polaires, devenus tout à coup féconds de par des richesses draguées si loin d'eux; elle fera naître, grandir et même procréer une foule de plantes et de bêtes marines que le froid aurait certainement détruites.

Conclusion.

Dans le grand fleuve marin péri-atlantique nord, une caravane comestible d'êtres vivants (d'origine polaire) commence juste au moment où finit celle des végétaux et animaux nés sous les tropiques.

Le vaste espace maritime (à vents et flots variables) qu'il circonscrit recevra, donc pour ses nageurs et ses voiliers, des provisions de bouche; à chaque fois qu'un courant accidentel d'air ou d'eau, déviera tant soit peu ses vagues vers son point central ; c'est a-dire perpétuellement.

Donc, enfin, en plein Atlantique septentrional torride polaire ou tempéré, l'être vivant trouve toujours à manger ; bien que le plus simple germe ne puisse y commencer son existence, faute de chaleur ou bien de fond.

TROISIÈME LETTRE.

Nature des parois du grand tourbillon marin péri-pacifique austral, et cachet des oiseaux qui hantent ses côtes sous-tropicales.

MESSIEURS,

A propos de l'Atlantique nord, nous avons fait connaître les animaux du large et leurs ressources de toutes sortes; pour vous montrer maintenant comment sont les nageurs et les voiliers qui hantent les côtes, je choisis l'Océan pacifique sud.

Evidemment, on ne saurait comprendre leurs mœurs et leur nature sans connaître les régions qu'ils fréquentent. Donc, examinons successivement les quatre côtés du grand tourbillon marin, qui va continuellement du cap Horn au Pérou, du Pérou à la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Guinée à la Terre-de-Van-Diemen, et de la Terre-de-Van-Diemen au cap Horn.

Les rivages occidentaux de l'Amérique du Sud sont rocheux et taillés à pic presque partout. A toucher terre, en quelque sorte, les

navires laissent tomber l'ancre par trente et quarante brasses de fond.

Cette disposition générale tient aux actifs et nombreux volcans des Cordillières. Deux, trois, quatre fois par mois, ils secouent la mince couche de sol, qui sépare leur fournaise de l'Océan ; déterminent des éboulements considérables ; et précipitent, au fond de la mer, tout ce qui n'est pas suffisamment dur.

Le long des tropiques, depuis le Pérou jusqu'à la Nouvelle-Guinée, sur une longueur de 2,500 lieues marines, les terres qu'on rencontre sont encore plus escarpées que celles dont nous venons de parler ; les innombrables archipels, îlots, bancs, pâtés de récifs, et pourtours de lagons, qui forment la Polynésie torride, n'étant que les sommets de tours énormes, de hautes murailles, ou d'obélisques gigantesques, édifiés par toutes sortes d'animaux plantes, sur les cratères, crêtes, pics et mamelons des montagnes volcaniques et sous marines, qui servent de base à l'Océanie proprement dite.

Les côtes orientales de la Nouvelle-Guinée sont, ainsi que celles de la Nouvelle-Hollande, jusqu'à Sydney, exclusivement madrépo-

riques. Mais, à partir de cette capitale australienne jusqu'à la baie des tempêtes, on ne rencontre plus que des falaises vertigineuses, constamment battues par les vents et la mer, comme celles de la Nouvelle-Zélande ou de l'île Chatam.

Quant aux terres polaires australes, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elles sont aussi inconnues que stériles.

De cet examen rapide, nous conclurons que les bords du grand fleuve marin péri-pacifique sud sont beaucoup plus verticaux et beaucoup plus durs que ceux de l'Atlantique nord.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi, les algues ne peuvent pas les entamer ; parce qu'il en est ainsi encore des êtres plus intelligents qu'elles, des animaux plantes, peuvent seuls en venir à bout ; parce qu'il en est ainsi toujours, le point de partance de la vie maritime animale se trouve là-bas autre que chez nous; et, parce qu'il en est ainsi, enfin, les nageurs et les voiliers, par lesquels elle s'y représente, diffèrent des nôtres.

Justifions par des faits toutes ces déductions quasi-théoriques.

Dans les eaux de la Polynésie torride, on trouve, en remontant l'échelle des animaux aquatiques, au plus bas étage, l'éponge, source première des mucosités comestibles, être incapable d'émigrer. Après elle, vient le ver du corail, l'habitant du madrépore, la petite bête (fixe, aussi) dont l'exsudation cutanée construit les colonnes, tours et murailles que j'ai fait connaître ; après, pouvant brouter sur elles, viennent les coquilles ; après, les articulés ; après, quelques reptiles ; après, des poissons, en petit nombre ; après enfin, des oiseaux et des mammifères cétacés, rares aussi.

Parce que leur garde-manger primordial est fixe ; affirmons que tous les nageurs et voiliers de ces parages s'éloignent peu des côtes ; mais gardons-nous bien d'en conclure qu'ils le cèdent en agilité à ceux qui vivent au large, sous les mêmes latitudes, en notre Atlantique nord. Car, pour exploiter les riches, lentes et lourdes caravanes, végéto-animales, qui naviguent en notre hémisphère, une vitesse passable suffit : tandis que, pour saisir l'habitant du récif (au rarissime instant où, par mégarde, il sort de ses cachettes innombrables et dangereuses) il faut une merveilleuse prestesse. Permettez-moi de vous en faire juge en vous racontant un petit drame, moitié nautique, moitié aérien.

La scène est en vue d'un îlot polynésien quelconque. Les acteurs sont un petit poisson, une frégate et un paille-en-queue. Deux mots sur ces derniers !

Le paille-en-queue est un oiseau blanc, gros comme un pigeon ordinaire, lourd de vol, mais excellent plongeur. Son bec, moyennement long et légèrement busqué, ne lâche jamais ce qu'il tient, grâce aux crénelures, inclinées sur l'arrière, qui bordent chacune de ses mandibules. Sa queue, cause de son nom, consiste en deux plumes très-longues, très-droites, fort minces et plantées si drôlement, qu'on dirait deux chaumes de paille accrochés, par mésaventure, à son croupion ; tant il semble en être embarrassé quand il vole.

Son ennemi, la frégate, est un grand bel oiseau, noir de rouille, comptant presque deux mètres d'envergure. C'est un puissant planeur, à belle queue large et bifurquée, gros et fort comme un aigle, gracieux comme une hirondelle et rapide comme un rayon de lumière. Son bec est à moitié courbé ; ses pattes à moitié palmées ; ses griffes presque des serres.

Cela dit, racontons notre histoire.

Maître paille-en-queue est en chasse, ou mieux en pêche. Il plane et tourne dans l'espace en guettant de petits poissons. Dame frégate, aussi dans l'espace (visible à peine, tant elle est haut) plane et tourne au-dessus de lui en le guettant.

Le fretin se risque à fleur d'eau. Vite, maître paille-en-queue plie les ailes, dresse la queue, baisse la tête, fond (rapide comme une flèche, et d'une hauteur prodigieuse) sur le malheureux qu'il assomme et disparaît.

Dame frégate descend alors, tout en tournant. Avec une envergure pareille, évoluer n'est pas chose facile. Pendant qu'elle reste seule en scène, maître paille-en-queue, dans la mer, se débat pour se retourner. Ses longues plumes, qui, en l'air, l'aident si bien à tomber droit, le gênent horriblement sous l'eau. Il barbotte donc, pagaille, remonte, et puis, à la fin, reparaît, un poisson en travers du bec; jamais il ne manque son coup.

Que va-t-il faire avec sa proie? Manger bien vite? Non! mais fuir; car dame frégate, qui le guette, lui court sus immédiatement.

« Pauvre paille-en-queue, à tire d'ailes, » vite et vite gagne les grands arbres, avec » ta pêche, si tu peux! surtout n'avale rien » en route!... Si ton voleur t'attrapait; il te » saisirait à la gorge, si fort! qu'il te fau- » drait vider tout ton bissac. Autant vaut sus- » pendre ta chasse, en ne sacrifiant qu'un » poisson!!! Donc, presto, file sous les feuilles. » Là seulement tu pourras, à l'aise, tourner ta » pêche et l'avaler. Détale bien vite, et qu'il » remonte, tout piteux, jusqu'en haut des airs, » épier quelqu'autre moins habile!

» Mais, hélas! la terre est trop loin. Le vent » te manque, pauvre plongeur! Lâche ta » proie, reprends haleine, et vas un peu te » reposer! »

Maître paille-en-queue se résigne; le poisson tombe, et dame frégate l'attrape au vol.

QUATRIÈME LETTRE.

Comment sont les nageurs de la Polynésie torride.

MESSIEURS,

Quand la surface des lagons de la Polynésie torride se trouve calme et limpide (chose fréquentissime); les rayons du soleil, en pénétrant jusqu'au fond de la mer, illuminent leurs abîmes d'une splendeur merveilleuse, et laissent voir ce qui s'y passe (à 25, 30, 40 brasses de fond ou plus) aussi bien qu'à pareille distance en plein air. De sorte qu'en se penchant sur le cristal marin, on découvre un monde aussi bizarre dans ses mœurs que prodigieux dans sa parure; car on voit, dans une forêt inextricable de coraux et de madrépores, se jouer, avec une rapidité surprenante, les nageurs les plus étranges.

A chaque mouvement qu'ils font, leurs formes changent; à chaque mouvement qu'ils font, des feux, plus resplendissants que ceux des métaux les plus riches et des pierres les plus précieuses, s'échappent de leurs écailles scintillantes; la phosphorescence vitale du

mucus qui les entoure, ajoutant ses propres lueurs aux mille et mille reflets de leurs facettes miroitantes. A chaque mouvement qu'ils font, enfin, les millions et milliards de mailles du labyrinthe sous-marin qu'ils sillonnent changent de forme et de couleur aussi, bien qu'elles soient immobiles.

C'est qu'à mesure que les poissons, les crustacés et les mollusques, vont et viennent, montent et descendent, passent et repassent, à travers les branches de cette forêt nautique, tous les vers logés dans leur épaisseur et tous les parasites greffés sur elles (les uns à la façon des fleurs, les autres à la manière des fruits, ceux-ci comme des plaques de lichen, ceux-là comme des filigranes de mousse, qui bleus, qui blancs, qui rouges, verts, jaunes, cramoisis, violets ou de toute autre teinte) : à mesure, dis-je, que circulent les nageurs, qui sont parfaitement libres et supérieurs organiquement parlant ; ceux qui, tout au contraire, sont fixes et très-inférieurs de structure, s'agitent à leur tour, et (prompts à craindre autant qu'à se rassurer, à se ratatiner autant qu'à s'épanouir) rentrent dans leurs tubes ou ferment leurs valves, et puis en sortent ou bien les rouvrent ; et par cela même augmentent ou dimi-

nuent (tout en les ternissant ou colorant) les mailles des rameaux et ramuscules qu'ils construisent ou exploitent.

Cette fantasmagorie marine captive les yeux promptement; mais elle les fatigue assez vite. Aussi, tournant bientôt la tête, on se demande (habitué qu'on est à voir les fêtes lumineuses de l'atmosphère doublées de fracas) pourquoi ce feu d'artifice humide ne produit pas même un murmure.

La mer, si favorable au fantastique pêle-mêle de tous ces nageurs grégeois, ne sait-elle donc éteindre que leurs cris joyeux ou pénibles?

Ou bien, en ce monde océanique, les plus petits, seuls sociables, seuls constructeurs du palais commun, et seuls producteurs aussi du trésor public, travaillent-ils dans un morne silence, accablés qu'ils sont par leur tâche; pendant que tous les êtres clinquants, égoïstes, gloutons et nuisibles qui les exploitent, se pavanent comme font en nos grandes villes certains parvenus insatiables qui, taciturnes envers leurs semblables, et sans mot ami pour leurs serviteurs, accumulent, par une activité prodigieuse, des richesses produites à grand

peine ; les engloutissent dans un vain luxe ; et ne les rendent au monde que transformées en deux poisons sociaux : la corruption et l'envie.

Quelle comparaison singulière, direz-vous. Laissez-moi la justifier : en vous l'expliquant.

Le soleil, en illuminant d'une splendeur merveilleuse les eaux des lagons polynésiens, exagère au maximum la vitalité des coraux et madrépores qui les habitent. Et ces petits êtres, tout en étendant leurs supports, exagèrent au maximum aussi la valeur et la quantité des mucosités qu'ils sécrètent. De sorte qu'ils créent aux mollusques un milieu alimentaire mille fois plus riche que celui produit par les algues.

Eh bien ! parmi ces derniers, peu font comme les bénitiers, les conques et les oreilles ; c'est-à-dire profitent de l'opulence qui les baigne pour produire à leur tour une nourriture plus abondante et mieux corsée, en prenant des dimensions colossales. Presque tous, au contraire, n'usent, ou mieux n'abusent de cette gangue éminemment nutritive que pour revêtir des couleurs éclatantes, se construire des habitations luxueuses, ou distiller des sucs mortels.

Ainsi font les porcelaines, les olives et les cônes. Les teintes qu'ils prennent en ces parages sont aussi rares que belles. Mais leur chair n'est pas mangeable.

Ainsi fait le nautile papyracé moins comestible encore. Sa coquille, aussi blanche que transparente, fine et légère, ne le cède en rien aux plus précieuses porcelaines du Japon.

Ainsi fait le trépan, aussi dégoûtant par sa couleur que par sa forme. Il ressemble tant à ce que je ne peux nommer, que les sauvages eux-mêmes le dédaignent. Certains Chinois pourtant le recherchent pour le sécher et le raper. Une seule pincée de sa poudre rend momentanément aux plus épuisés d'entre eux leur puissance virile. Mais cet habile condenseur de phosphore leur fait payer très cher ces réminiscences de jeunesse.

Ainsi, encore, font de petites bernicles voyageuses dont le nom m'échappe. Bien qu'azurées, on peut les voir à peine, même hors de l'eau, tant elles sont diaphanes. Eh bien! l'enduit qu'elles sécrètent est plus cuisant que nos plus violents caustiques.

Si nous quittons l'ordre des mollusques, afin d'examiner les crustacés qui en vivent ; et puis celui des crustacés pour nous occuper des

poissons qui les dévorent et se mangent du petit au grand ; nous voyons cette aptitude à traduire en propriétés à la fois luxueuses et méchantes la richesse matérielle du milieu qu'ils habitent, croître chez ces différents êtres avec le rang qu'ils occupent dans la série animale ; ce qui nous explique pourquoi, après une fatigante journée de pêche, les Polynésiens rejettent à la mer les neuf dixièmes au moins des poissons qu'ils ont pris, pour ne conserver que les plus ternes, qui seuls sont mangeables.

Faste et bonté ne vont pas mieux ensemble sous l'eau que sur terre. Plus brillent les nageurs des pays sous-tropicaux, et plus promptement ils empoisonnent.

CINQUIÈME LETTRE.

Nature de toutes les bêtes qui hantent les côtes Est et Ouest du grand tourbillon pacifique austral.

MESSIEURS,

De notre côté de l'Equateur, à mesure qu'on s'approche du pôle, on voit les continents s'étaler au détriment des mers ; et les animaux de rivage amoindrir leurs appareils natatoires, au profit des organes qui leur servent à courir ou voler.

Dans l'hémisphère australe, c'est juste l'inverse qui a lieu. Plus on va Sud, plus les terres diminuent d'étendue ; plus les nuages se rapprochent des vagues ; plus l'atmosphère et l'eau perdent leur transparence ; plus découvrir le poisson du haut des airs ou des pointes des rochers devient difficile ; et plus, par conséquent les animaux de rivage sont contraints d'abandonner leur caractère de voiliers puissants ou de plongeurs habiles, pour se faire nageurs émérites et bêtes sinon marines exclusivement, du moins amphibies au maximum.

Confirmons ces considérations toutes théoriques par des exemples concernant les oiseaux, les mammifères et même les poissons côtiers.

Que voit-on, en suivant les bords orientaux de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van Diemen ; ceux Est et Ouest de la Nouvelle-Zélande et de Chatam ; ainsi que ceux occidentaux de l'Amérique du Sud ?

On voit la gent volatile et pêcheuse (à mesure qu'elle s'éloigne des tropiques) priver ses plumes de leur souplesse, de leur longueur et de leur légèreté ; resserrer sa poitrine, étriquer ses ailes et sa queue ; amplifier son bassin ; reporter ses cuisses en arrière ; muscler vigoureusement ses jambes et palmer ses pieds le plus possible ; en deux mots, changer, de son mieux, ses membres antérieurs en nageoires et ses postérieurs en godilles ou gouvernails.

Si bien qu'on peut dire (les exemples intermédiaires étant à souhait, en quelque sorte) que les oiseaux riverains des mers du Sud, en passant des types frégates ou paille-en-queue au type cormoran, et du type cormoran au type manchot, que ces oiseaux, dis-je, perdent si bien leurs habitudes et leurs costumes de voiliers, en s'éloignant de l'équateur, qu'arrivés

près du pôle ils ne conservent plus de leur classe que deux aptitudes : respirer dans l'air et couver.

C'est, comme on le voit, juste l'inverse de ce que font les héders, les canards sauvages, les oies et tant d'autres riverains de notre atlantique Nord, qui, bien qu'oiseaux d'eau, fréquentent la terre et volent d'autant mieux qu'ils avoisinent davantage le pôle.

Ces données éminemment nautiques des côtes australes despotisent-elles autant les mammifères que les pondeurs ?

Encore davantage ; voyez plutôt !

De notre côté de l'Equateur l'ours (en sa qualité d'animal plantigrade, omnivore et cosmopolite; de bête nageuse, coureuse et grimpeuse) est tantôt marin, tantôt habitant des plaines et tantôt montagnard. Eh bien ! de l'autre, il doit renoncer absolument à la profession de pêcheur et même d'habitant des plaines pour se réfugier sur les hauteurs soit des Cordillières, soit des Alpes néo-zélandaises ou australiennes, tant la mer lui laisse peu de place.

De notre côté de l'Equateur, les phoques ont pour compagnons les morses et beaucoup d'excellents coureurs analogues à la loutre. De

'autre rien de tout cela, rien, que des baleines! que des cachalots! que des souffleurs! que des marsouins! En un mot que des mammifères ne fréquentant les baies que pour accoucher, ou faire un peu tranquillement téter leurs petits, quand la mer est par trop affreuse. Bien mieux! le despotisme, tout nautique des côtes australes est tel! qu'il proscrit certains poissons eux-mêmes. Expliquons-nous!

Ces derniers vertébrés peuvent affecter trois formes nettement distinctes; être plats comme la sole et la raie; arrondis comme l'anguille et le congre; ou bien ovalaires comme la sardine, le hareng, le maquereau et tant d'autres superlatifs nageurs.

Eh bien! sur le très-escarpé littoral océano-américain, les êtres de ce troisième et dernier genre sont les seuls aptes à vivre.

En parlant comme je viens de le faire, il est bien entendu que j'ai laissé de côté les habitants aquatiques ou aériens des criques, baies, rades, golfes, plages et détroits où les flots n'arrivent que brisés déjà par de nombreux obstacles. Car je sais, comme tout le monde, que les mêmes médiocrités fourmillent

aux endroits où les mêmes facilités vitales comportent des organismes peu accentués.

Et parlant ainsi encore, je fais allusion (en fait de mammifères) aux otaries qui trouvent, sur certaines plages des environs du cap Horn, des pentes assez favorables à la marche de pitoyables quadrupèdes; (en fait d'oiseaux) aux goëlans, aigrettes, poules sultanes, huîtriers, courlieux et autres échassiers; (en fait de crustacés) aux crabes et aux langoustes; (en fait de mollusques) aux huîtres, aux moules, aux bernicles, etc., etc.

Les premiers des oiseaux dénommés, mauvais voiliers, lourds nageurs et plongeurs nuls, ne savent que ramasser les charognes. Les seconds, habiles surtout à se cacher dans les herbes du rivage, excellent à pêcher à l'affût. Les troisièmes, grâce à leurs doigts énormes, trouvent sur les algues un support assez résistant pour chasser le poisson à courre. Les quatrièmes, avec leur bec droit, saisissent fort habilement les coquillages et verres d'eau qui ne savent forer dans le sable que des galeries en ligne droite. Les cinquièmes, enfin, grâce à leurs mandibules recourbées, peuvent au contraire atteindre les mollusques ou autres animaux

plus intelligents, qui prennent soin de tortiller le trajet de leurs cachettes.

Parmi les crustacés et les coquilles, nous citerons. . . . . Mais pourquoi prolonger cette énumération d'êtres vulgaires, à mœurs bien connues chez nous. Parlons plutôt de ceux qui, pendant les très-longs jours de leur été, descendent presque jusqu'aux terres polaires australes, et dont l'existence est des plus incompréhensibles de prime abord. J'entends dire les albatros de toutes sortes, les damiers et autres voiliers de très-long cours.

SIXIÈME LETTRE.

De la nature des animaux qui vivent aux parages les plus méridionaux du grand océan Pacifique.

MESSIEURS,

Parce que les bords et le fond du grand océan Pacifique austral ne fournissent aucune émigration végétale importante ; parce que les coupées, aussi rares qu'étroites des récifs australiens et sous-tropicaux ne laissent partir que peu de mollusques et de zoophytes ; et parce qu'aussi, une fois au large, ces animaux, loin de multiplier, dépérissent, vu qu'ils tombent en des eaux plus froides et moins lumineuses : vous pourriez vous croire en droit d'affirmer que les cétacés, les oiseaux et les poissons qui habitent entre Van Diemen, le cap Horn et les terres Adélie, Victoria, Graham, Palmer et Louis-Philippe sont moins nombreux et plus petits que ceux des mêmes latitudes marines septentrionales.

Eh bien ! gardez-vous en.

C'est que le grand fleuve marin péripacifique austral, s'il visite d'autres parages, n'arrive

aux cachalots, baleines, souffleurs, marsouins, et cœtera, albatros, damiers et autres nécessiteux, de ses plus froids rivages, qu'après avoir quêté pour eux (ce qui doit produire quelque chose) pendant 4,500 lieues et reçu le trop plein de ses deux voisins.

Expliquons un peu ce dernier membre de phrase.

L'Afrique, l'Australie et la terre de Van Diemen descendent peu au sud. Par conséquent, les tourbillons indiens et atlantiques méridionaux, débordant en partie leurs côtes orientales, viennent mêler leurs eaux à celles du Pacifique. Par conséquent aussi, une portion de ce qu'elles ont recueilli aux rivages Est, Nord et Ouest de leurs pérégrinations respectives arrive aux vastes plaines liquides qui nous occupent maintenant; et cela pour n'en plus sortir, vu que le continent américain, la Terre de Feu et celle de Louis-Philippe y mettent suffisamment obstacle.

(Les choses étant ainsi, et l'eau de mer conservant très-longtemps les cadavres; on comprend aisément, soit dit entre parenthèses, comment l'Atlantique, l'Océan indien et le Pacifique sud, nourrissent les mêmes nageurs

et les mêmes voiliers, bien que leurs bords soient très-inégalement riches au point de vue alimentaire.)

Mais rentrons dans notre sujet.

De ce que trois tourbillons marins, les plus grands qui soient, draguent pour les mers du Sud, et de ce que ces mers du Sud servent de rendez-vous final à tout ce qui surnage les eaux de l'hémisphère australe, en conclurons-nous, passant d'un extrême à l'autre, que les nageurs et voiliers de ces parages vivent heureux? Non, car il n'en est rien! non, car les conditions de vitalité en ces plaines liquides, où les grandes brises d'ouest hurlent si fort, sont une vitesse considérable et une merveilleuse aptitude à faire de la graisse.

Non pas qu'il faille aux habitants de ces mers, comme à ceux de l'Atlantique nord, chasser des nageurs très-agiles ou supporter des froids très-considérables ; mais parce que besoin leur est d'y compenser la stérilité relative de l'espace par l'immensité du parcours qu'ils effectuent pendant les très-longs jours de l'été ; afin, durant ceux trop courts de l'hiver, d'opposer d'amples économies de graisse à la stérilité des eaux.

Quelques détails sur les animaux auxquels je fais allusion vont dissiper, j'espère, l'obscurité de ces phrases, tout en les justifiant.

La baleine pèche nuit et jour. Sa vitesse, quand elle ne flâne pas, est pour le moins de quinze à seize lieues marines par heure. La couche de graisse qu'elle porte entre cuir et chair seulement varie entre huit et dix mille kilogrammes. Vous voyez si elle peut aller vite, c'est-à-dire beaucoup récolter quand les jours sont longs, et, par suite, jeûner lorsqu'ils sont courts.

L'albatros adulte a de trois à quatre mètres d'envergure. Sa vitesse au minimum est de vingt lieues. Ecorché, puis suspendu en plein air, il met, quand il est bien gras, trois semaines à perdre assez d'huile pour être mangeable. Vous voyez s'il peut aller vite, et cœtera.

Quant au damier, oiseau bien plus petit et bien moins rapide, il a des muscles tels que jamais ils ne cessent de suinter la graisse. Son aptitude à jeûner compense donc plus que largement son infériorité de vitesse.

SEPTIÈME LETTRE.

Deux mots sur l'esprit de ces lettres.

Messieurs,

En insistant comme je l'ai fait sur l'air et l'eau, les vents, les vagues et les nuages, tous les êtres (vivants ou non vivants) qui s'y trouvent et les modifications innombrables qu'à chaque instant ils subissent; j'ai voulu vous prouver qu'il existe, à la surface des mers, une quantité prodigieuse de signes parlant à l'homme par tous ses sens, et, par tous ses sens, pouvant servir à le guider.

Eh bien! ces signes, que le marin savant et naviguant à la vapeur, méprise chaque jour davantage (fier qu'il est de plus en plus de ses connaissances astronomiques, de la véracité de ses calculs et de la précision des machines et instrument qu'il emploie), ces signes, dis-je, constituent tout le bagage scientifique des pilotes et des pêcheurs de notre vieux monde, et tout celui aussi des sauvages du nouveau. C'est avec eux seuls que les Polynésiens se

sont répandus sur toute la surface de l'Océan pacifique.

Donc, il y a deux sortes de connaissances nautiques : les unes, toutes sensoriales, toutes concrètes, qui permettent aux hommes de mer par excellence de se guider nuit et jour par ce qu'ils entendent et par ce qu'ils voient, par ce qu'ils respirent et par ce qu'ils goûtent ; par ce qui les touche, en un mot, d'une facon quelconque : les autres, tout intellectuelles, tout abstraites, qui nous obligent à regarder quelques minutes seulement un astre ou deux et l'horizon, et puis nous disent, au moyen d'un petit calcul, où nous sommes bien exactement.

Eh bien ! de ces deux sortes de connaissances nautiques, lesquelles sont les plus utiles et lesquelles sont les meilleures ?

Les plus utiles, quand il s'agit de naviguer au large et qu'il fait beau, sont peut-être les dernières ; mais en toute autre circonstance, les premières sont préférables incontestablement.

Quant aux meilleures, il n'y a pas même de distinction à faire pour bien répondre.

Car le papier, les livres ou les machines, qui n'ont rien de vivant, ne peuvent évidemment

entretenir au cœur du savant qui navigue aucune pensée affectueuse. (Tout au plus leurs inventeurs, à noms presque ignorés, peuvent-ils lui inspirer un vague sentiment de reconnaissance, tant se trouve indirect et lointain le service qu'ils lui rendent.)

Tandis que l'oiseau qui passe, le poisson qui fuit, le nuage qui change, la brise qui tombe, la vague qui déferle en écume toujours plus longue, l'air qui perd son arôme et l'eau qui se trouble en changeant de goût ne peuvent inspirer qu'intérêt, amour et gratitude au pauvre pêcheur, au pilote et au sauvage, qui cherchent leur vie sur les flots :

Puisqu'à ces questions si simples : « Où sommes-nous ? que devons-nous faire ? » ils s'empressent de répondre (l'oiseau qui passe) : « Je me sauve à terre, imite-moi ; » (le poisson qui fuit) : « Je crains les rochers de la côte, évite-les » ; (le nuage qui change, la brise qui tombe et la vague qui déferle en écume de plus en plus longue) « le vent du large accourt furieux, diminue de toile »; enfin (l'eau qui se trouble et change de goût) « te voilà au port, entre vite ! »

Ces choses dites ; n'est-il pas évident que pour le savant, qui navigue avec toutes les

ressources des machines modernes, l'espace étant sans intérêt comme sans émotion vivifiante ; il n'y a qu'un moyen d'échapper à l'ennui de la vie solitaire, la fatigue intellectuelle. La fatigue intellectuelle ! qui amène comme résultat ultime, le boursouflement scientifique, la sécheresse du cœur, et le découragement.

Tandis que pour le praticien, qui voyage avec le bois, le chanvre et le sentiment du monde maritime seulement ; pour le pilote qui par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût ou le toucher, interroge tous les êtres qui l'entourent ; pour le marin qui aime et comprend l'espace avec tout ce qu'il renferme (parce qu'il s'en sert à chaque heure et à chaque minute) ; pas une seule des réponses que lui fait chaque chose, en sa langue, n'est sans faire vibrer un de ses sens, contracter une de ses fibres, éveiller en son âme une idée, un sentiment et une résolution ; sans l'aider, en un mot, d'une façon ou de l'autre à vivre en véritable artiste : car c'est vivre de cette manière que de penser, aimer et agir tout à la fois.

Ceci posé, parce qu'on peut envisager l'art nautique sous deux aspects bien différents ; sous deux aspects bien différents aussi, on peut envisager la géographie qui lui sert de base.

Eh bien ! de ces deux manières d'étudier cette science, de contempler notre globe :

L'une, éminemment scientifique et intellectuelle, qui ne vous donne, comme satisfaction mentale, que des connaissances astronomo-terrestres, physiques et chimiques, parfaitement nettes et précises ; mais qui vous laisse insensible, seul dans l'espace et vous oblige en quelque sorte à vous fatiguer de vous même ;

L'autre, plus matérielle, plus sensoriale, plus vague en ses renseignements ; mais plus ardente à vous en donner, plus esthétique et plus synthétique ;

L'autre qui, par tous les moyens possibles, tâche de vous intéresser à l'eau, à l'air et au ciel, au jour qui naît et aux étoiles qui s'allument, ou même à la simple toute petite goutte gélatineuse et phosphorescente, dont la pâleur argentine et perceptible à peine chuchotte au marin épuisé de fatigue « le calme se fait, dors tranquille » ;

L'autre enfin qui ne vous laisse pas une seconde sans aimer :

De ces deux manières, dis-je, d'étudier la planète humaine ; laquelle devais-je adopter, en parlant à des praticiens ? La dernière, évidemment !

Vous ne devrez donc pas vous étonner ; si constamment je fais effort pour éviter la science pure ; si constamment je préfère à des mots, sonores et souvent inintelligibles, ceux que tout le monde a sur les lèvres.

HUITIÈME LETTRE.

De la brise de terre et de celle du large.

MESSIEURS,

Les tourbillons atmosphériques et marins qui toujours (l'un portant l'autre) coulent dans les bassins atlantiques, indiens et pacifiques, ne sont pas les seuls exemples de grands mouvements réguliers accomplis par l'air et l'eau. Tous les jours ces masses énormes, liquides et gazeuses, en exécutent d'autres, moins prolongés sans doute, mais tout aussi périodiques et beaucoup plus importants; vu qu'ils nous touchent de plus près.

Telles sont les marées et les brises du large et de terre, ou, comme disent les marins, du matin et du soir.

Quelques mots, sur ces grands phénomènes, vont clore nos généralités sur l'air et l'eau. Commençons par citer les faits.

Sur les côtes montagneuses de la riche et belle Andalousie, très-souvent il arrive, l'été

surtout, que le vent du jour languit, meurt et délaisse les navires ; à mesure que la nuit se fait.

Les voiles alors se désenflent, battent les mâts, s'aplatissent de plus en plus et finissent par se coucher sur eux, pour dormir. En même temps une brume légère, opaline, visible à peine, vient tout voiler. Et (pendant une heure ou deux) la mer, l'air et la terre s'engourdissent d'un parfait sommeil.

Vers onze heures, le vent de terre naît. A minuit il est dans sa force. Une heure après il meurt aussi.

Le calme alors reparaît. Mais frais, froid, souvent même perfide.

Puis la nuit passe. Le soleil luit. La brise du large s'éveille, croît, languit et tombe à son tour.

Enfin le vent du jour distend les voiles et conduit plus loin les navires.

Ces choses dites ; expliquons-les.

L'eau et la terre subissent différemment l'influence du soleil. L'une s'échauffe et refroidit vite. L'autre fait les deux très-lentement.

Quand donc la nuit est arrivée ; la première froide, c'est la terre ; et la dernière chaude, la mer. Des couches d'air que chacune supporte ; les dernières tièdes sont donc au large et les premières fraîches au rivage. Ou bien, ce qui revient au même, les premières lourdes touchent le sol ; et les dernières légères l'eau.

Eh bien ! pendant que s'établissent ces différences de chaleur, et précisément parce qu'elles naissent ; les couches d'air colées aux montagnes descendent lentement vers le rivage ; prennent de la vitesse en glissant ; s'étalent en soufflant sur la mer ; se faufilent sous celles plus tièdes, qui la recouvrent ; aident le mouvement ascensionnel qu'une densité moindre leur imprime ; refroidissent l'eau et, peu à peu, éteignent la cause du vide qu'elles sont venu combler.

Ainsi naît, croît et meurt le souffle qui porte, successivement au marin, les parfums civilisés du rivage, les arômes sauvages du flanc des montagnes, et le froid glacial de leurs pitons couverts de neige.

La brise du large ou du matin se fait et souffle en sens contraire.

Les premiers rayons du soleil, en frappant d'abord la montagne, échauffent la terre ; qui bientôt tiède échauffe l'air ; lequel raréfié fait un vide, que les couches du large montent combler.

Puis le soleil, en s'élevant, échauffe l'eau à l'égal du sol ; et la brise du matin s'efface, avec la cause qui l'engendrait.

Alors le vent du jour reprend.

Maintenant généralisons !

C'est la chaleur solaire qui fait, sur la côte d'Espagne, couler, matin et soir, l'atmosphère en sens opposés. Donc tous les rivages maritimes sont sujets aux mêmes phénomènes ; et, sur eux tous, les brises de terre et du large sont d'autant plus intenses et régulières que les côtes, rafraîchies par elles, sont plus voisines de l'équateur, mieux orientées Est et Ouest, et plus riches en montagnes élevées, froides et voisines de l'Océan.

Les côtes de la Chine, du Bengale, du golfe d'Oman, des deux Guinées, du Mexique, du Guatemala, de la Colombie, du Pérou et du Chili, justifient parfaitement ces conclusions.

Nulle part autre, les brises du soir et du matin ne sont plus constantes et plus fraîches.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi; leurs habitants jouissent de certains avantages matériels, qui certes ne compensent aucunement les horribles fléaux engendrés par les aberrations de ces vents de terre et du large.

Soyons plus clairs.

Sur les rivages indiens, la navigation du cabotage est plus régulière, plus active et, par conséquent, plus fructueuse qu'en aucun autre point du globe. Mais aux mois de l'année où les causes topographiques et sidérales, qui la font telle, produisent leur effet maximum; les brises du matin et du soir jettent dans celles alysées (toujours très-saines) une profonde perturbation et finalement déterminent les moussons, les ouragans, les pluies torrentielles..., en un mot tous les désordres de l'hivernage.

Alors les épidémies meurtrières apparaissent et de véritables massacres ont lieu.

C'est que les délires de l'eau et de l'air, tantôt, soulèvent jusqu'aux montagnards les miasmes putrides et surchauffés du rivage; et, tantôt, au contraire, précipitent sur les habitants des basses terres les rafales glacées des cîmes éternellement couvertes de neige. De sorte que torturés les uns et les autres, et cela

tout à coup, par des influences extérieures diamétralement contraires à celles qui les faisaient vivre ; ces malheureux Indiens doivent immédiatement révolutionner tout leur être, pour résister aux exigences aussi nouvelles que despotiques de l'atmosphère qui les entoure momentanément ; ou payer de leur vie une désobéissance organique presque fatale.

Telle est la cause toute mécanique des maladies suraiguës qui si fréquemment ravagent la presqu'île de l'Inde, l'ancien empire du grand Mogol, les deux Guinées, le Sénégal, les Antilles et le pourtour du golfe du Mexique.

J'entends parler entre autres affections du rhumatisme articulaire instantané, de la fièvre jaune, de la peste et du choléra.

Par la suite, je vous montrerai comment, sous l'influence d'une dépression morale excessive et de modifications atmosphériques peu accentuées, ce dernier fléau s'installa chez nous, en 1832, 49 et 52.

Pour le moment, pareille explication n'aurait pas sa raison d'être ; et certes il est plus que temps de rentrer dans notre sujet.

NEUVIÈME LETTRE.

Des marées océaniennes et atmosphériques. — Antiquité des observations relatives à ces dernières.

MESSIEURS,

Deux fois par jour, sur les côtes atlantiques, indiennes et pacifiques, les eaux de la mer arrivent et se retirent; autrement dit, la marée monte et descend.

— Qui produit ce va et vient perpétuel dans la masse gigantesque de nos trois océans liquides?

— La lune, en attirant et abandonnant tour à tour la surface des eaux.

— Mais, s'il en est ainsi, les marées et leur hauteur même peuvent se prédire aussi bien que la position de cet astre au ciel?

— On les calcule précisément d'après sa marche.

— Et comme l'air est beaucoup plus mobile et plus obéissant que l'eau, notre atmosphère doit avoir ses flux et reflux comme nos trois océans?

— C'est effectivement ce qui a lieu. Et je vais de ce dernier fait vous citer deux ou trois

preuves, dont une sera plus vieille que la vieille Egypte.

Voici la première. Les pilotes, les pêcheurs et les marins de tous les pays possibles affirment qu'au lever de la lune le vent régnant fraîchit ou diminue presque toujours, suivant qu'il souffle d'un bord ou de l'autre. Et, très-souvent, ajoutent-ils, quand il fait calme, cet astre, en montant sur l'horizon, détermine un peu de brise. Ce qui veut dire tout bonnement qu'il attire, dès qu'il paraît, une portion de l'atmosphère.

Deuxième preuve. — Chez tous les peuples enfants, anciens ou modernes, notre vieux mot de *lunatique* à ses équivalents et partout, comme chez nous jadis, sert à désigner les êtres bougons, originaux, fantasques, prophétiseurs, fous ou tombant du haut mal.

Pourquoi ?

Parce que toujours, aux époques où la lune exagère son action sur notre atmosphère, les aptitudes mentales des uns, les humeurs farouches des autres, et les affectations cérébrales des troisièmes s'exagèrent aussi. (Moins l'homme est civilisé, moins les institutions so-

ciales le protégent et le dominent ; et plus impérieusement il subit le monde matériel.)

Voici comment les choses se passent.

La lune, à mesure qu'elle monte dans le ciel, soulève l'air qui nous entoure ; diminue sa pression ; et, par conséquent, nous expose aux maux qui tourmentent les aéronautes et les gravisseurs de montagnes.

— Ces maux (saignements de nez, pesanteur de tête, somnolence, vertiges et même apoplexie) d'où proviennent-ils ?

— De congestions cérébrales plus ou moins fortes.

— Et la perpétuelle misanthropie du bougon ; l'exagération continuelle des idées, chez l'original et le fantasque ; l'incessante tension d'esprit du prophétiseur ou devin ; l'idée fixe du fou ; qu'appellent-elles constamment vers le cerveau de tous ces excentriques ?

— Beaucoup de sang, autrement dit la congestion.

— Quoi de plus simple alors qu'un surcroît de mal se produise, chez eux, aux phases où notre satellite influence le plus l'air qui nous entoure ? Et dès lors quoi de plus simple, aussi, que ces manomètres vivants des marées atmo-

sphériques aient porté, partout, le nom de l'astre qui les rend effectivement plus malades ?

On regarde trop facilement les superstitions et les croyances de l'antiquité comme des absurdités puériles ou révoltantes. C'est là une grave erreur. Car, examinées avec la vénération que méritent des services réels, si presque toutes reposent sur des explications insuffisamment vraies maintenant ; presque toutes du moins se basent sur des observations parfaitement justes.

En instituant son langage et ses préjugés, le public marche très-lentement, la chose est incontestable ; mais, précisément parce ce qu'il fait ainsi, rarement il oublie ce précepte éminemment sage de logique positive : « Dans l'in-
» terprétation des phénomènes, faites constam-
» ment la plus simple des suppositions compa-
» tible avec l'ensemble des faits observés et
» vous serez utile. »

Laissez-moi justifier cette dernière assertion, en vous fournissant des preuves d'observations de marées atmosphériques plus vieilles, comme je vous l'ai dit, que la vieille Egypte.

En ce pays antiquissime, le dieu-bête pré-

dilectionné d'Isis; celui qui présidait à la moralité publique et privée, parce que, chargé de conduire les âmes trépassées aux juges suprêmes du monde d'en dessous, il pouvait le premier déposer contre elles) ; celui auquel (par amour ou par crainte) on faisait le plus d'offrandes : c'était le singe cynocéphale.

Pourquoi ces pratiques et croyances de la part des hommes? Pourquoi cette prédilection de la part d'un dieu ? Et comment tout cela se lie-t-il avec le soleil, la lune et les marées atmosphériques? C'est ce qu'il faut expliquer.

Les cynocéphales, animaux assez gros, ont un museau de chien et une crinière de lion. Sous la conduite d'un chef qui les organise par petites bandes (ennemies les unes des autres et continuellement en guerre), ils vivent, non dans les forêts, mais sur les sommets presque nus des montagnes buissonneuses, aux crevasses des rochers. Animaux crépusculaires, ou mieux nocturnes, c'est quand la lune est dans son plein qu'ils s'aventurent le plus au loin, pour aller chercher leur vivres. La petite bande, qu'ils forment, s'avance alors en roi en tête. Des éclaireurs l'entourent pen-

dant la marche ; des sentinelles durant les haltes.

Arrivé au jardin, ou bien à la plantation à piller, on escalade les murs, on détruit les entourages ; et la chaîne commence.

Bientôt les fruits, de toutes sortes, lancés par des bras vigoureux, sautent de main en main vers un premier dépôt. Puis le butin fait et caché déjà, on se replie, pour former un second cordon et un second dépôt ; puis un troisième, un quatrième, et, de proche en proche, voleur et vol arrivent au repaire presque inaccessible.

Pendant cette expédition de pillards, le chef, continuellement actif sur toute sa ligne, encourage et punit, crie, gronde, jure et flatte, caresse l'un, rosse l'autre avec sa volubilité de singe ; en un mot, se démène comme un possédé.

Les pauvres dépouillés poursuivent-ils leurs brigands ; ceux-ci font bonne contenance ; acceptent le combat ; poussent (pour effrayer leurs agresseurs, se donner du courage, s'appeler ou se plaindre) des hurlements atroces ; lancent des pierres et ne se retirent, vers leurs montagnes, que pas à pas. Force-t-on leur

citadelle, ils se précipitent tous, adultes, jeunes et vieux, au fond des ravins; préférant la mort à la captivité.

Ajoutez, à ces détails de mœurs étranges, une excessive lubricité, qui rend ces animaux la terreur des femmes et surtout des petites filles, malgré toutes les prévenances qu'ils ont pour elles, quand il les ont enlevées : puis chez les mâles une prédisposition surprenante aux congestions cérébrales ; et chez leurs femelles une aptitude non moins grande aux hémorrhagies utérines : et vous en saurez plus qu'il n'en faut pour comprendre la frayeur, mêlée d'admiration, et la terreur superstitieuse qu'inspirèrent ces êtres bizarres, si bien organisés socialement , aux pauvres Ethiopiens encore sauvages.

Eh bien ! parce que les singes cynocéphales sont des êtres fantasques et d'une impressionnabilité excessive aux variations de l'atmosphère ; quand le soleil et la lune, en conjonction, additionnent leurs forces attractives et diminuent trop la pression de l'air ; ces animaux sont véritablement bouleversés, les mâles par d'affreuses congestions cérébrales, et les femelles par des menstrues surabondantes, par

de véritables pertes. De sorte qu'épuisées, languissantes et frappées de terreur, celles-ci se cachent et sanglottent : tandis que ceux-là, tour à tour, tristes, sombres et fous furieux, gémissent, pleurent, grognent, gesticulent, se déchaînent en gambades fantastiques et poussent d'affreux hurlements.

Comme bien vous pensez, les Africains d'autrefois, encore plus attentifs que ceux de nos jours à surveiller les actes de ces animaux vraiment redoutables, ne manquèrent point de remarquer la coïncidence des faits qui se passaient au ciel et sur terre, et d'en chercher la cause. A force de se creuser la tête, pour concilier toutes ces choses, ils construisirent cette explication, qui par la suite devint matière de foi et cause de culte.

« La lune protége les cynocéphales et ceux-
» ci l'aiment, parce qu'ils sont parents.
» Quand le soleil s'approche d'elle, ils
» tremblent qu'il ne la dévore.
» C'est pour l'effrayer que les mâles crient,
» hurlent, gambadent et se mettent en fureur ;
» tandis que leurs femmes versent des larmes.
» Donc, hâtons-nous d'apaiser la colère de
» ces guerriers farouches !... Calmons-les par

» d'abondantes provisions ; et, pour leur com-
» plaire, imitons leurs gestes et leurs cris. »

Ainsi raisonnèrent, firent et parlèrent ces hommes primitifs de l'ancien monde. Ainsi raisonnent encore, font et parlent, dans le nouveau, beaucoup de noirs et de blancs.

. . . . . .

. . . . . .

Par la suite, le soleil devint Osiris (dans ce monde et surtout dans l'autre), la lune Isis et leur parent le Cynocéphale leur messager, leur conducteur des âmes dans l'Almentie, dans le monde d'en dessous.

Alors les provisions qu'avait anciennement arrachées la terreur se transformèrent en offrandes ; les cris en prières ; les gambades en danses, et tout leur ensemble en fêtes religieuses.

C'est ainsi que, guidés par les singes, les premiers Ethiopiens observèrent les astres.

C'est ainsi que, prenant les impressions de ces animaux pour de la prescience, tout naturellement ils les adorèrent.

C'est ainsi que, tout naturellement, se mirent, sous leur tutelle surhumaine, des cérémonies religieuses destinées à protéger, aux

époques les plus sidéralement critiques, les hommes justement nommés lunatiques ; à les protéger, dis-je, et contre les sains d'esprit et contre eux-mêmes; en astreignant les uns et les autres à dépenser, dans une agitation innocente, l'extrême surexcitation qu'ils auraient pu mal employer.

C'est ainsi, enfin, que tout naturellement, par une erreur intellectuelle très-socialement efficace, la moralité publique et privée fut mise sous la surveillance divine de l'être qui pouvait le premier nuire aux méchants ou les égarer pour toujours dans le royaume d'en dessous.

Après cette digression, trop longue peut-être, sur l'antique Egypte, permettez-moi d'ajouter quelques phrases seulement sur les marées.

L'air, par son peu de pesanteur spécifique, échappe notablement à l'influence de la lune. L'eau, vu sa densité plus grande, lui obéit servilement. Donc il ne faut pas s'étonner si les variations barométriques diurnes de celui-là ne se comptent que par millimètres ; quand c'est par 8, 10, 12, 15 mètres et plus qu'on voit les différences de niveau de celle-ci.

A Saint-Malo, la marée monte, parfois, jusqu'à 16 mètres 24 centimètres.

Pourquoi, chez nous, des chiffres aussi grands, lorsqu'en des mers parfaitement libres, en plein océan Pacifique, à Taïti, par exemple, même quand le soleil et le vent s'y prêtent, les marées atteignent rarement deux mètres?

C'est que leurs hauteurs dépendent surtout de la conformation des côtes.

Sur des plages parfaitement ouvertes, la mer parfaitement libre en ses mouvements n'exagère ni la rapidité de son départ, ni celle de son retour, ni ses différences de niveau, juste égales à celles du large. Tandis qu'aux espaces resserrés qui font obstacle à son perpétuel va-et-vient, force lui est de compenser, par la vitesse et la hauteur qu'elle donne à ses vagues, le peu de largeur que leur accordent les rivages.

C'est ainsi que, dans l'étroit canal qui nous sépare de l'Angleterre (parce que le département de la Manche arrête la moitié des eaux qui reviennent à l'Océan), la marée monte deux fois plus haut sur les côtes ouest de Normandie et nord de Bretagne, que sur celles françaises

qui leur font suite, ou celles britanniques situées à l'opposite.

Et, soit dit en passant, c'est au profond désordre de ces flots, qui toutes les douze heures se grimpent mutuellement sur le dos, les uns aux autres, que la baie de Cancale doit ses perfides sables mouvants, ses rochers si bizarrement déchiquetés et ses falaises à la fois si hautes et si belles.

DIXIÈME LETTRE.

Sorte de récapitulation pouvant servir d'introduction à ce qui va suivre.

MESSIEURS,

En résumant tout ce qui précède, nous disons :

« L'Océan nourrit les algues; et les algues, » avec les viscosités qu'elles produisent, » nourrissent les zoophytes, qui ne peuvent » remuer que sur place.

» Les zoophytes, avec leur propre chair, » nourrissent les mollusques, êtres à mouve- » ments indécis et lents, mais capables de » voyager; et les mollusques, à leur tour, » nourrissent les articulés qui vont et viennent, » où bon leur semble, avec vitesse et précision; » sauf aux très-courts instants de la mue (leurs » muscles, attachés sur un squelette extérieur » qui tombe périodiquement, se trouvant alors » sans point d'appui).

» Les articulés nourrissent les poissons ronds, » nageurs mieux faits qu'eux, en ce sens qu'ils » possèdent une charpente interne, longue » seulement et trop peu solide, il est vrai, mais

» qui jamais ne leur manque; et les poissons
» ronds nourrissent les poissons plats, dont le
» squelette, cartilagineux aussi, a du moins
» cet avantage d'offrir aux fibres musculaires
» une base d'insertion large et longue à la fois.
» Enfin les poissons plats, malgré leur agilité
» notable déjà, nourrissent les poissons ovalai-
» res ou parfaits, dont la prodigieuse prestesse
» tient à ce qu'ils ont une charpente osseuse à
» trois dimensions; autrement dit développée
» d'avant en arrière, de droite à gauche et de
» haut en bas.

» Quant aux poissons ovalaires ou parfaits,
» si rapides qu'ils soient, ils nourrissent les
» reptiles, les oiseaux et les mammifères ma-
» rins, êtres mieux faits qu'eux encore; parce
» que, respirant dans l'air lui-même, ils ont le
» sang assez pur, assez rouge, assez oxygéné,
» pour pouvoir ajouter des phénomènes do-
» mestiques et même sociaux aux actes végéta-
» tifs et mécaniques accomplis par tous les
» animaux cités avant eux. »

Cependant, me dira-t-on, beaucoup de poissons, de crustacés, de mollusques et même de zoophytes, vivent ou voyagent par bandes. Oui, mais ils n'ont pas de chef et, si nombreux que soient leurs cortéges, il ne faut voir en eux

que de simples agglomérations d'égoïstes parfaits, qu'un même besoin tourmente et qui savourent, au même lieu, la même satisfaction, ou courent après elle en même temps. Pas de société sans affection.

Les animaux qui ne respirent que dans l'eau n'ont pas, je le répète, le sang assez pur pour méditer et accomplir un seul fait social un peu long ou un peu compliqué. L'acte intime de la famille, lui-même, pour la plupart d'entre eux, n'est rempli, par chaque sexe, qu'en l'absence et à l'insu de l'autre ; et, dans ces millions de myriades de bêtes marines si diverses, les exemples de sollicitude maternelle sont si rares, qu'on cite à peine deux ou trois poissons gardant non leurs petits mais leurs œufs.

Comment une mère pourrait-elle surveiller ses petits dans un milieu aussi dense et aussi peu transparent que l'eau ; en un milieu qui ne permet qu'au toucher, au goût et à l'odorat tout au plus, de fournir quelques sensations un peu nettes ?

Qu'on me pardonne cette digression longue mais utile. Je rentre dans mon sujet, en reprenant mon résumé, sous une autre forme.

En récapitulant tout ce qui précède nous dirons : « l'océan marie ses éléments à ceux de » la terre pour les offrir aux algues ;

» Qui les végétalisent et vivifient, pour les » offrir aux bêtes ne respirant que dans » l'eau ;

» Lesquelles (après les avoir animalisées, au- » tant que le permet un milieu asphyxiant pour » tout être vraiment sociable) les offrent aux rep- » tiles, aux oiseaux et surtout aux mammifè- » res amphibies, seuls capables de consumer » toutes ces chairs pour des actes éclairés » par des sentiments affectueux ; parce que » seuls ils peuvent absorber dans l'air assez » d'oxygène pour brûler en leur foyer cé- » rébral tout le phosphore qu'elles renfer- » ment. »

D'où il résulte que le spectacle du monde maritime peut bien nous apprendre comment, en un milieu fluide:

Les diverses manières d'exister physiquement servent de base à celles d'être chimiquement ;

Comment celles d'exister chimiquement servent de base à celles d'être végétativement ;

Comment celles d'exister végétativement ser-

vent de base à celles d'être animalement, d'être mécaniquement, d'agir, si on préfère ;

Et comment celles d'exister animalement servent de base à celles d'être affectivement, ou mieux maritalement, ou mieux encore sexuellement ; car on ne peut voir aucune passion conjugale dans l'union très-éphémère de deux nageurs, qui s'exploitent réciproquement le plus bestialement possible.....

D'où il résulte, dis-je, que le monde maritime nous montre toutes ces choses ; mais rien au delà. En d'autres termes, qu'il ne nous offre au plus que des exemples de vie domestique, aussi rares que tronqués.

Eh bien! puisqu'il ne peut que cela ; puisqu'il oblige ceux de ses nageurs et voiliers qui veulent savourer quelques instants les douceurs de la vie de famille (qui veulent vivre père, mère et petits un peu ensemble, en s'entraîmant), à chercher un support plus solide et un milieu plus transparent ; suivons, où ils se dirigent, ces animaux meilleurs, et commençons l'examen du piédestal et du fluide nouveau qui tant favorisent la vie à deux ou plus.

En d'autres termes, étudions la terre, l'air qui s'appuie sur elle, l'eau qui coule en ses

fissures, les végétaux qu'elle porte, les bêtes qui la parcourent, l'homme qui la gouverne, le cortége que lui font toutes les bêtes domesticables, etc., etc., etc.

ONZIÈME LETTRE.

De la terre proprement dite. Des six grands plateaux qu'elle forme, et des montagnes, lacs, mers intérieures et déserts qui la divisent et subdivisent. Services que tous ces obstacles ont rendus à nos ancêtres.

MESSIEURS,

En négligeant l'Islande et les Iles Britanniques, Madagascar, Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo, les Philippines, le Japon et les Célèbes, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et beaucoup d'autres îles plus petites, nous partagerons la terre proprement dite en six grands plateaux solides, comme nous avons partagé la mer en six plaines liquides océaniques.

Les trois premiers connus (l'Europe, l'Asie, l'Afrique), soudés ensemble, forment notre vieux monde. Les trois derniers découverts, l'Amérique du Nord et celle du Sud, qui se tiennent, et l'Australie, complétement solitaire, constituent le nouveau.

— Des courants d'air et d'eau glissent-ils à la surface de chacun d'eux ?

— Oui ; mais ni leur grandeur, ni leur vitesse, ni leur direction, ne comportent des généralités intéressantes. Voilà pourquoi, ren-

voyant leur histoire à celle des régions qu'ils parcourent, nous commencerons cette nouvelle étude par quelques réflexions sur les montagnes, qui font tant varier le cours de ces nappes fluides, et sur les déserts, mers intérieures et lacs, où les unes trouvent leur source et les autres leur tombeau.

L'Europe, l'Asie et l'Afrique, bien que soudées ensemble, se sont longtemps méconnues, et, jusqu'à un certain point, se méconnaissent encore; leurs habitants respectifs n'ayant osé que fort tard, et beaucoup d'entre eux n'osant maintenant même franchir les monts Oural, la mer Caspienne, le Caucase, la mer Noire, celle de Marmara, l'Archipel, la Méditerranée, l'isthme de Suez et les deux déserts qui le flanquent, ou la mer Rouge: toutes barrières liquides ou solides que notre industrie moderne s'efforce d'anéantir.

Cette nouvelle et si puissante force sociale fait-elle bien, fait-elle mal en agissant ainsi? Grave question! qu'il faudrait peut-être encore trancher par la négative si l'on tenait suffisamment compte du peu de moralité politique des négociants du jour. Mais laissons au présent ses difficultés, et, pour le moment, ne songeons qu'au passé. Donc, les très-grands et très-nombreux

obstacles que je viens d'énumérer ont-ils bien servi notre espèce en isolant pendant fort longtemps les peuples anciens les uns des autres? A cela, pas le moindre doute : oui, certainement, très-certainement.

Car, sans eux, l'humanité, au lieu de grandir séparément ses enfants en maints et maints endroits et sous maints et maints aspects divers pour ne les mélanger qu'à un âge où nos meilleures aptitudes, suffisammment développées, n'étaient plus atrophiables par nos plus énergiques et plus grossiers penchants: l'humanité, dis-je, aurait abîmé pour jamais tous ses peuples dans la plus naturelle, la plus tenace, la seule fatale, mais la moins noble des civilisations, celle que ne franchissent pas les bêtes : le fétichisme !

Expliquons-nous, en joignant à ces notions de géographie quelques considérations d'histoire. Ces deux études sont sœurs jumelles. Ce que l'une est dans le temps, l'autre l'est dans l'espace; et les séparer devient souvent impossible.

L'Europe est la portion la plus étroite de notre vieux monde. A chaque instant des chaînes de montagne et des cours d'eau la coupent.

Ses productions végétales autocthones sont mesquines et ses animaux primitifs très-peu sociables. Pour tous ces motifs les hommes s'organisèrent, à sa surface, plus tardivement que partout ailleurs. (Le passé social de nos ancêtres compte au plus quatre mille ans de certitude historique.)

L'Asie, tout au contraire, est énorme. Son grand plateau central n'est, d'un bout à l'autre (du Pacifique à la Caspienne), qu'un immense herbage, facile à parcourir et foisonnant d'animaux pasteurs aisément domesticables. Son versant nord ou Sibérien est très-pauvre, il est vrai; mais combien sont richissimes ceux Est et Sud, ainsi que les vallées qui les creusent. Aidés par des circonstances aussi favorables les Orientaux purent donc s'organiser, non-seulement en peuples nomades, mais encore en peuples sédentaires, dix et cent fois plus vite que nos ancêtres immédiats.

Ils le purent et le firent; témoins d'un côté les Huns, les Mongols, les Tartares, les Sarrasins, les Turkomans, tous anciens Scythes plus ou moins ; et de l'autre les Siamois, les Indiens, les Thibétains, les Chinois, les Persans, et cœtera et cœtera ; tous peuples dont la civilisation (à preuves écrites) est deux, trois, et quatre fois plus vieille que la nôtre.

Ces faits rappelés, n'est-il pas évident que si des hordes asiatiques (analogues à celles que dirigèrent les Saladins, les Attila, les Xerxès et leurs devanciers) n'avaient trouvé dans les déserts, lacs, mers et montagnes que j'ai nommés, des obstacles longtemps infranchissables, les blancs de notre vieux monde auraient été envahis, bien avant de pouvoir résister politiquement aux populations jaunes ; ou, tout au moins, bien avant d'être aptes à les dominer intellectuellement et moralement.

Alors, je vous le demande, que seraient devenues l'Europe et la civilisation qu'elle produira?

Et, tout semblablement, si les hordes fétichiques et noires que les absolutistes religieux de la vallée du Nil ou ceux politiques du littoral méditerranéen surent organiser, les uns à Carthage et les autres à Memphis ou Thèbes ;— si, dis-je, les hordes fétichiques et noires, que guidèrent les prédécesseurs des Sésostris et des Annibal, avaient pu se ruer toutes entières sur l'Asie mineure, la Grèce ou l'Italie, au temps où toutes trois étaient encore sauvages ; que seraient devenues, je vous le demande aussi, les populations blanches et jaunes, et l'immense tribut qu'elles ont payé déjà au bien-être comme au développement de notre espèce?

N'est-il pas évident que ces deux grandes catégories de peuples et leurs inventions auraient disparu, sinon pour toujours, du moins pour bien des siècles, voire même des milliers d'années.

Parlant ainsi, je pose en principe que certains Africains furent socialement organisés bien avant les Asiatiques et surtout bien avant les Européens. Ce que prouvent les hiéroglyphes qu'employèrent les Ethiopiens, colonisateurs de l'Egypte, pour buriner sur le granit les gloires de leurs chefs, et ce qu'à leur défaut l'histoire naturelle justifierait amplement. Car il est de fait que tous les êtres vivants, et les nombreuses variantes qu'ils produisent, atteignent leur plein développement individuel et collectif d'autant plus vite que les actes privés, domestiques et sociaux qu'ils sont appelés à produire sont d'un ordre moins élevé.

Mais en voici trop, beaucoup trop même, au sujet des montagnes, fleuves, mers, lacs et déserts que la force de la vapeur et la vitesse de l'électricité s'efforcent de franchir! Donc parlons des êtres vivants qui habitent les six grands plateaux que ces obstacles divisent et subdivisent.

DOUZIÈME LETTRE.

Des plantes en général, et de celles qui vivent sous les tropiques en particulier.

MESSIEURS,

Les êtres, qui vivent à la surface de la terre, forment deux grandes catégories : ceux qui ne peuvent bouger volontairement, les végétaux ; ceux qui vont où ils veulent, les animaux. Ces derniers, directement ou non, ne subsistent qu'aux dépens des premiers. Donc leur vie, comme leur distribution à la surface du globe, étant, jusqu'à un certain point, subordonnées à celles des plantes, nous devons tout naturellement commencer par étudier ces dernières.

Quatre agents physiques exercent une influence considérable sur les végétaux, savoir : la chaleur, l'humidité, la lumière, et la hauteur de l'air, ou, si mieux on aime, la pression atmosphérique.

Dans tous les endroits où ces quatre forces seront exagérées, les plantes qui excellent à les interpréter prospéreront donc.

Dans tous ceux où elles seront médiocres, les plantes seront médiocres aussi.

Et dans tous ceux enfin où elles manqueront presque, les plantes aussi presque manqueront; ou tout au moins seront autrement faites qu'ailleurs.

Ce qui veut dire, tout bonnement, que sous les tropiques, au bord de la mer, ou dans les plaines basses et marécageuses arrosées par de très-grands fleuves (comme le Gange, le Nil ou les Amazones) nous trouverons les végétaux riches par excellence;

Qu'aux pays obscurs et froids, aux régions polaires ou montagneuses, nous trouverons les arbres et les herbes les plus ternes, les plus secs, les moins aromatisés, ou les plus pauvres en matière, autrement dit, les plus légers;

Et qu'enfin aux régions tempérées, ou situées à mi-côte, nous ne rencontrerons que des plantes à propriétés mixtes (chose assez favorable sous plus d'un rapport).

Mais gardons-nous bien de prendre au pied de la lettre tout ce qui précède. Car si les pays très-chauds, très-lumineux, très-humides et très-bas situés, sont la patrie, par excellence, des végétaux luxuriants, ils sont aussi l'unique

asile des herbes et arbres mal conçus et mal faits, des plantes qui ne peuvent subsister qu'au milieu de circonstances climatériques exceptionnellement heureuses; comme semblablement, les zones polaires et les cimes aux neiges éternelles sont les seuls refuges possibles des végétaux, doués de qualités diamétralement contraires, savoir : une force ascensionnelle trop puissante, une sève sinon trop chaude, du moins trop inflammable, ou bien une sobriété (soit météorologique, soit plastique) si grande qu'ils peuvent supporter des jeûnes de chaleur, de lumière et d'humidité pendant trois, quatre, cinq et même six mois de suite. Eclairons, par quelques citations, ces considérations, *à priori* et trop exclusivement théoriques.

Exemples de végétaux remarquables par leur taille et leur innombrable multiplicité. — Dans l'Afrique torride, aux plaines humides et surbaissées, qui tantôt séparent et tantôt peut-être unissent le Zambèze, le Congo et la Couenza, sont des forêts d'herbes comptant trente, quarante, cinquante lieues de long sur trois, six, huit et dix de large. Les joncs et roseaux qui les forment ont quatre, cinq, six mètres de haut et sont tellement pressés les uns contre les autres, qu'on ne peut se frayer un passage au milieu

d'eux que la hache à la main. Aussi, dans les espaces qu'ils couvrent, ne rencontre-t-on que des hippopotames, des rhinocéros ou des éléphants; monstres seuls capables, par leur masse colossale, de tracer des sentiers à travers ces géants marécageux ; et seuls capables aussi, par leur colossale force digestive, de convertir en graisse ces plantes si aqueuses et, partant, si peu nutritives.

Végétaux remarquables par l'énormité de leurs dimensions toutes personnelles. — En première ligne figure, encore en Afrique torride, le baobab, arbre qui vit peu loin du bord des fleuves que nous avons nommés, ou sur les versants maritimes, au pied des montagnes. Il compte son diamètre par quinze, vingt, vingt-cinq et trente mètres, et son âge par milliers d'années.

Aux mêmes parages que lui figure un autre géant, non d'ampleur horizontale, mais de hauteur : le cocotier, qui monte jusqu'à vingt, vingt-cinq et trente mètres, chose merveilleuse! si on songe que cet arbre n'est guère qu'une collection de choux palmistes superposés. Moins exclusif que le précédent, ce colosse vertical habite aussi l'Asie, l'Amérique et l'Océanie polynésienne et métis.

Un troisième monstre végétal qu'on rencontre partout, sous la zone torride, c'est la liane. Chez elle, ce n'est ni la largeur ni la hauteur qui s'exagèrent, mais bien la longueur. Il n'est pas rare de trouver des êtres de cette espèce qui, serpentant de branche en branche et d'arbre en arbre, font parcourir à leur sève 50, 100 et 150 mètres de longueur ou plus.

Etre fort élevé, fort large ou fort long n'est, même pour un végétal, qu'un triste mérite social. Aussi, en vous montrant des spécimens qui ne se recommandent à l'attention que par une de ces trois aptitudes, n'ai-je désiré que satisfaire une simple curiosité. Mon intention est maintenant moins frivole, et je veux, dans les plantes sous-tropicales, dont je vais vous entretenir, vous montrer des êtres qui savent emprunter au milieu qui les entoure de très-fortes qualités physico-chimiques, et les emmagasiner dans une ou plusieurs parties de leur organisme.

L'ébène, le gaïac et le teck surtout, grâce à l'atmosphère chaude et lumineuse qui les entoure, distillent et concentrent tellement les sucs, puisés par leurs racines, qu'ils fournissent un bois aussi dur qu'indestructible. J'ai vu

à la mer (à la Nouvelle-Zélande et à l'Ascension), une corvette de charge anglaise, la *Tortue*, qui avait 120 ans d'âge. Un bâtiment de Marseille, qui naviguait encore à la même époque, en comptait alors 140. Ils étaient, l'un et l'autre, construits en bois de teck.

L'encens, la myrrhe, le baume de la Mecque, le benjoin, la mousseline, le patchouli, le vétyver, la frangipanne et tant d'autres produits asiatiques, africains ou américains, feuilles, bois, racines, ou sèves concentrées proviennent de plantes ou d'arbres qui traduisent, par des aromes aussi délicieux qu'inépuisables, le pouvoir luxuriant de l'air qu'ils respirent.

Au lieu d'interpréter les richesses calorifiques et, par suite, aromatisantes de l'atmosphère qui les baigne, par des saveurs olfactives; c'est par des qualités parlant à notre goût, ou même au pouvoir caloripare de tout notre être, que le clou de girofle, la canelle, le gingembre, la muscade, le piment, le poivre, le quinquina et tant d'autres produits sous-tropicaux traduisent le luxe qui les a fait naître.

La noix d'acajou, la graine du croton et la noix vomique prennent un moins long détour et brûlent tout simplement à la façon du feu ou des caustiques.

Certaines plantes moins laborieuses et moins

économes répondent directement à la chaleur, qui les entoure, par une chaleur plus grande et font monter le thermomètre, au moment où elles deviennent mères, jusqu'à son quarantième degré.

Parmi les arbres sous-tropicaux, dont le bois reproduit l'intensité colorante des rayons lumineux qui les inonde, je vous citerai les plus connus de tous, l'acajou, l'ébène, l'indigo et le campêche.

Et parmi les plantes trop faibles ou trop imparfaites pour fixer quelque chose, mais cependant reconnaissantes envers l'atmosphère splendide qui les éclaire, je ferai figurer la pandanus et mille et mille plantes grasses, dont les fleurs aussi gracieuses que larges, lumineuses, pures et belles remercient, dans leur propre langue, les éblouissants rayons du soleil.

Tous les organismes, tous les ateliers végétaux ne sont pas les mêmes ; donc ne soyons nullement surpris de rencontrer, en ces mêmes parages, les bois les plus sonores, les plus secs et les plus cassants à côté des plantes les plus taciturnes, parce quelles ne sont qu'air et eau : de voir par exemple, à côté du spongieux bananier, oignon géant de 5 et 6 mètres de hauteur, fleurir le citronnier au bois si dur, et si noueux.

Citons encore quelques plantes : celles-ci, habiles à mettre beaucoup de nourriture sous un petit volume ; celles-là toutes puissantes à produire des sucs presque animaux ; et les troisièmes à réunir dans leur organisme ces deux genres de fabrication. J'entends parler de l'igname, du manioc, du taro, de l'arbre à pain et du riz, si riches en fécule ; de beaucoup d'acacias, de cactus et de rosiers, riches en gomme ; de la canne et du dattier, riches en sucre ; du cacao, du caféier et surtout du cava, riches à la fois en farine, huile, et principes reconstituants par excellence.

Puis terminons cette énumération de plantes luxuriantes, à un titre ou à l'autre, par celles qui sont le plus habiles à consoler l'homme ; soit en calmant ses douleurs, comme fait le pavot ; soit en plongeant dans le vague du farniente, comme fait le tabac ; soit enfin, en lui procurant d'heureux songes, comme le suc du chanvre, le haschich.

Messieurs, partout, à la surface de la terre, les malheureux de notre espèce tâchent de s'abriter derrière les favoris de la fortune, qui rarement leur viennent en aide. Les végétaux font de même. On trouve donc, sous les tropiques, à côté des opulents du règne botanique, des

plantes si manchottes, si boiteuses, si louches d'allures, en deux mots, si piteuses et si mutilées, qu'on ne sait si elles sont arbres ou herbes, bois ou eau, feuilles, fleurs ou épines, amies du jour ou de la nuit, et mortes ou vivantes ; tant sont étranges leurs mœurs et leur aspect.

Tel est, entre mille, l'arbre de fer dont les feuilles, longues, sèches, minces, rares et mal plantées, rappellent ces brins de chaume ou mieux de foin que les branches dépouillées de nos arbres arrachent, pendant l'hiver, aux voitures qui les approchent de trop près, afin de se vêtir un peu. Tels sont aussi nombre de cierges, de cactus et autres plantes grasses.

A voir ces végétaux si tristes, on les croirait tout prêts à tomber en poussière. Eh bien ! si privés de force que semblent être tous ces gueux; le mieux est certainement de ne pas s'y fier. Car presque tous ces disgraciés de la nature changent les solides, gaz et liquides qu'ils absorbent en poisons si violents, que les fruits qu'ils portent ; moins que cela, la sève qui les nourrit ; moins encore, l'ombrage qu'ils projettent, donnent promptement la mort.

Tant il y a que la misère aigrit tout le monde, voire même les plantes.

La conclusion de tout ce qui précède est que les parages terrestres, excessivement luxuriants, ne sont habités que par des végétaux excessivement luxuriants aussi, à un ou plusieurs titres.

Eh bien ! ces plantes si éminemment luxuriantes, ou, ce qui pour nous est tout un, si éminemment énergiques dans un sens ou dans l'autre sont-elles capables d'émigrer, autrement dit, de consacrer une partie de leur vigueur à vivre en des climats moins richissimes de soleil, d'air, de terre et d'eau ? Ainsi posée, comment résoudre cette question, qui n'a rien d'absurde évidemment ?

D'une façon bien simple ; en se laissant guider par les plus vulgaires habitudes.

Sous les tropiques, on se désaltère très-souvent avec les fruits ou la sève de certains arbres. Les uns vous offrent à cet effet du vin, les autres de l'eau, d'autres encore du lait d'une ravissante fraîcheur. Ce qui veut dire tout bonnement que la température de tous ces végétaux est plus basse que celle de la terre ou de l'air.

Produire constamment du froid, voilà donc la résultante de leurs fonctions vitales, l'esprit de leur structure ! Dès lors comment vivraient-

ils dans les climats, où les deux premières tâches à remplir, pour subsister, sont au contraire faire de la chaleur et combattre des excès d'humidité? Tout au plus ceux d'entre eux, qui satisfont aux conditions anatomo-physiologiques, dont parlera ma prochaine lettre, pourraient-ils habiter les confins de nos zones tempérées.

TREIZIÈME LETTRE.

Des plantes qui vivent aux pays tempérés. Causes du cosmopolitisme de la plupart d'entre elles. Cachet des végétaux qui vivent aux régions glacées.

MESSIEURS,

Dans les pays tempérés, quand vient la belle saison, chaque graine, sous l'influence d'une chaleur humide, ramollit son enveloppe et la fend; mouille son amande et la tette; prend du volume; allonge sa tigelle; étend sa radicule; enfonce l'une dans le sol; darde l'autre dans l'atmosphère; déplie ses folioles au soleil; épanouit son chevelu dans l'obscurité; se sèvre alors; pompe sous terre des matériaux qu'elle épure au-dessus; grandit; grossit; devient adulte; se marie dans ses fleurs; pond; vieillit; dessèche et meurt, après avoir mis à sa place une très-nombreuse postérité.

Tel est le sort des herbes et des plantes annuelles.

Les arbres, proprement dits, véritables coraux de l'air, grandes républiques végétales, les imitent, ou mieux, doublent toutes ces pré-

cautions. Car ils assurent à la fois l'existence de leur espèce et la leur propre.

Je m'explique.

Pendant l'hiver, leurs bourgeons de toutes sortes (radicules, rameaux et fruits futurs) sommeillent ; ces deux derniers sur les branches dépouillées ; les premiers sur les racines dégarnies. Un bon duvet cotonneux met à l'abri du froid les organes presque invisibles de ces petits fœtus ; et des écailles résineuses, superposées en s'entrecroisant, défendent contre l'humidité pourrissante tous ces bambins végétaux si parfaitement emmaillotés.

Aussitôt que revient la chaleur, ces trois espèces de jumeaux se réveillent, écartent leurs rideaux squammeux, éparpillent les fils de leurs langes et développent leurs petits membres.

En l'air, sur les branches, les bourgeons à feuilles allongent donc tout à la fois leurs parties vertes (organes respiratoires de l'arbre) et le ramuscule qui les porte.

Sous terre, sur les racines, les bulbes à chevelu allongent donc, tout à la fois aussi, leurs radicelles brunes et leurs mille tubes capillaires, véritables pompes aspirantes, vraies trompes nourricières de l'arbre.

Enfin, en l'air et sur les branches encore, les bourgeons du troisième genre développent aussi, tout à la fois, la queue future du fruit et les organes mâles et femelles (pétales, étamines, ovaires) destinés à puiser, dans la république mère, les germes d'une infinité de sociétés végétales qui lui ressembleront en tous points.

Une fois la vie ranimée partout, grâce à la chaleur croissante, tout grandit, tout fonctionne, tout prospère de mieux en mieux, dans ce grand corail atmosphérique, et bientôt une pléthore générale détermine l'acte important de la fécondation. Alors la nutrition du bois et celle de l'écorce diminuent en faveur des fruits. Un moment leurs parties vertes viennent en aide aux feuilles. Puis il se colorent, mûrissent, forment leur graine et tombent.

Une fois seule et la perpétuité de sa race assurée, que va faire, de son excès de richesse maternelle, notre métropole végétale? L'utiliser en sa faveur, en profitant des derniers beaux jours : autrement dit, repeupler ses branches et ses racines de petits enfants, qui la réveilleront, de son lourd sommeil hibernal, en la tétant.

Donc pendant qu'il fait tiède encore, elle encotonne chaque bourgeon bien soigneusement ; bien soigneusement goudronne les écailles de son berceau ; bien soigneusement le pose à l'aisselle d'une feuille ou d'une radicule ; et bien soigneusement enfin met à ses pieds tout ce qu'il lui faudra de provisions pour s'épanouir, aussitôt le printemps venu.

Que de sollicitude ! Mais elle n'y perdra pas à être si bonne mère. Car ses enfants sessiles aériens lui rendront sève pour sève, et amour pour amour. Non pas immédiatement, non pas tant qu'ils seront jeunes ou rameaux, mais quand ils seront branches ; quand au lieu de vivre aux dépens du commun trésor, ils déverseront leurs excès de sève sur le tronc qui les supporte.

Personne de vous n'est sans avoir vu une mère souche, parfaitement creuse, parfaitement incapable de puiser quoi que ce soit en terre, se maintenir debout dix, vingt, trente ans et plus, grâce aux sucs que lui renvoient les branches vertes qui la couronnent.

Ajoutez à ces détails de mœurs végétales que, chaque nuit, les plantes de nos pays referment sur leurs enfants encore à la mamelle, sur

leur bourgeons à fruit, les toiles fines, tendres, brillantes et parfumées, dont elles entourent amoureusement leurs membres trop fragiles encore ; et tout aussitôt vous devinerez que *les arbres des zones tempérées ont le double génie de faire tantôt du chaud tantôt du froid*, pour garantir leurs enfants et eux-mêmes des intempéries si contradictoires de nos climats.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi, n'est-il pas évident que toutes les plantes sous-tropicales qui sauront, elles aussi, entourer leurs bourgeons d'écailles résineuses, seront à la rigueur transportables dans nos climats ; c'est-à-dire aptes à se réveiller au printemps, ou, ce qui revient au même, capables de passer leur hiver à la façon des marmottes, immobiles mais non gelées, mais non mortes ?

Et de même, n'est-il pas évident aussi que celles de nos climats, qui posséderont au plus haut point ces aptitudes maternelles, qui, à l'instar des sapins, fabriqueront des écailles très-épaisses, ne pourront habiter la zone torride ; mais au contraire s'achemineront volontiers vers les pôles, juste à l'inverse de celles qui manquent de prévoyance contre le froid ?

Avant de parler des végétaux polaires, deux

mots encore sur les plantes des zones tempérées.

Leur double génie consiste à faire tantôt du chaud, tantôt du froid. Donc, ayant doubles fonctions, doubles ressources pour supporter les caprices de l'air, elles ont double aptitude pour voyager tantôt au nord, tantôt au sud. Donc enfin elles sont de toutes les plus cosmopolites.

Eh bien ! parce qu'elles sont ainsi, l'homme les a (préférablement à toutes autres) emmenées en voyage, transplantées dans ses jardins, dans sa famille, domestiquées en un mot et multipliées à la surface du globe. De telle sorte qu'elles sont devenues d'autant plus rares à l'état forestier qu'elles ont crû davantage en nombre.

De telle sorte enfin, qu'à l'instar des bœufs, moutons, chevaux, chiens et autres bêtes philanthropes, elles ont quitté leurs semblables, leur patrie et leur part du gouvernement des airs, de l'eau et de la terre, pour nous aider à grandir notre empire sur tous les êtres inertes ou vivants, solides, gazeux ou liquides, qui habitent notre planète.

Socialement parlant, les végétaux de nos climats sont (tout ce qui précède le dit) mieux faits que ceux des zones torrides et glaciales. Eh bien ! en quoi consiste la perfection dans les êtres vivants ? dans l'exagération ultime d'une de leurs qualités ? Non, mais dans la meilleure résultante possible de toutes celles qu'ils comportent.

Partant de là, devons-nous trouver dans les végétaux de nos climats des productions énergiques comme celles sous-tropicales ? Non, mais bien des qualités plus aimables, plus gracieuses et plus finement élaborées.

Vérifions ! Nos arbres ont des aromes de fleurs et des saveurs de fruits moins pénétrants mais plus suaves que ceux des pays chauds ; des dimensions moins grandioses mais plus savantes ; des couleurs moins éclatantes mais mieux nuancées ; et des bois moins durs et moins sonores, mais plus obéissants à nos désirs, plus empressés à prendre les qualités que nous voulons leur transmettre, plus sympathiques à nos constants efforts de transformation et d'amélioration universelle.

Parce que les plantes des régions tempérées sont les mieux faites et les plus facilement

transportables, croirons-nous qu'elles puissent toutes émigrer sans souffrir ni modifier sensiblement leurs propriétés? Non, et voici à cet égard deux grandes indications.

Portées sous les tropiques, elles utiliseront l'aptitude qu'elles ont à se gorger de sève au printemps ; combattront l'excès de chaleur à la façon des alcarazas ; pour cela pousseront tout en eau et, partant, dépouilleront leur bois de force et leurs fruits de saveur, si toutefois elles fabriquent assez de sucs pour fleurir et fructifier.

Rapprochées des pôles au contraire, crainte de crever en gelant, elles feront comme en automne, absorberont le moins d'eau possible et deviendront coriaces, naines ou rachitiques ; c'est-à-dire à peu près stériles.

Eh bien (*et c'est là que j'en voulais venir*), parce que, sous les pôles et sur les hautes montagnes, un excès d'humidité ne peut que nuire aux plantes ; les mousses, lichens, herbes et arbres qui sont les plus habiles à se constituer une sève résineuse se plairont aux régions glacées, mieux que tout autre végétal et s'y plairont seuls.

Les végétaux polaires ne savent-ils que se

faire un sang incoagulable? Non! Ils savent encore, par un autre secret de leur structure, exploiter la nature si peu lumineuse de leur pays. Deux mots d'explication!

Le soleil est pour ces parages d'une parcimonie révoltante. Car s'il commence par éclairer, fort obliquement, le même pôle pendant six mois de l'année jour et nuit ; pendant six mois de l'année, jour et nuit, il finit par lui manquer. D'où nous pouvons conclure que tous les organes respiratoires des végétaux de ces contrées doivent être faits de façon à pouvoir, par leur étendue et leur teinte, absorber et décomposer au maximum les rayons du soleil. Voilà pourquoi les feuilles, glauques et foncées presque toutes, sont chez telle plante tournées, retournées, contournées et frisées de cent manières diverses ; et, chez telles autres, découpées en mille et mille fibriles dont rien ne peut sortir, que l'obscurité.

En tenant compte de la hauteur barométrique au sommet des montagnes, de l'électricité atmosphérique aux pôles, etc., etc. ; nul doute qu'on ajouterait beaucoup à ces généralités ; mais si la science est inépuisable, je ne le suis certainement pas.

QUATORZIÈME LETTRE.

Comment les animaux se distribuèrent spontanément à la surface du globe. Conditions du cosmopolitisme chez eux. Animaux philanthropes et misanthropes. Signes anatomiques aux quels on peut les reconnaître.

MESSIEURS,

Les plantes nourrissent les herbivores : et les herbivores les carnassiers. Donc, jusqu'à un certain point, la répartition des bêtes, à la surface du globe, dépend de celle des végétaux. Donc aussi, jusqu'à un certain point, la géographie animale peut se calquer sur la botanique.

Eh bien ! essayons de le faire.

Les plantes mal conçues ne peuvent subsister que sous les tropiques. Les animaux les plus grossièrement ébauchés sont comme elles.

Témoins : le paresseux et l'aye-aye, grimpeurs sans agilité ; le fourmillier, carnivore sans dents ; le tatou et le pangolin, pilifères à écailles ; l'ornithorynque, mammifère sans tétines, et autres estropiés.

Témoins : le cazoar (oiseau sans plumes), et l'autruche (voilier nul), qui ne savent couver ni l'un ni l'autre.

Témoins : le serpent et le crocodile (bêtes sans chaleur propre, pour ainsi dire), êtres animés, quasi-paralysés dès qu'ils digèrent.

Témoins enfin nombre d'insectes, à vie aussi problématique qu'intermittente, dont l'extrême sécheresse suspend l'activité organique, sans les tuer toutefois.

Toutes les plantes luxuriantes habitent sous les tropiques ! Les animaux prodigieux, par une ou plusieurs qualités, font comme elles !

Témoins : le rhinocéros et l'hippopotame, monstres puissantissimes pour changer l'herbe en graisse, en surcharger tous leurs tissus, et, grâce à elle, supporter de très-longs jeûnes.

Témoins : le lion, si fort ; le tigre, si cruel ; la panthère et le léopard, si agiles ; le lynx, si rusé.

Témoins : la girafe, le zèbre, l'antilope et la gazelle, coureurs si rapides ; le kangourou et le mouflon, sauteurs si étonnants ; et tous les singes, grimpeurs si émérites. (Plus ces derniers sont remarquables, plus ils avoisinent l'équateur).

Témoins encore, en fait d'oiseaux, les per-

roquets, si nombreux et si intelligents; le paon, le faisan doré, le colibri, le cardinal, *et cœtera, et cœtera* (aux robes si brillantes, si métalliques ou si richement nuancées) ; l'oiseau de paradis, aux plumes si fines ; la lyre..... Mais au lieu de perdre notre temps à poursuivre un parallèle évidemment possible, disons plutôt, en abrégeant beaucoup :

« Abstraction faite de qeulques malheureux » qui languissent (par leur faute ou celle du dé- » sert) sous les tropiques, tous les animaux, » l'homme y compris, prennent des qualités » matérielles excessives ; et se mettent, soit » d'une manière soit d'une autre, en harmonie » avec le milieu luxuriant qui les entoure. Au- » trement dit, tous les animaux, l'homme y » compris, sont surmenés, sous les tropiques, » soit végétativement soit musculairement. » Autrement dit encore, pour tous les ani- » maux, l'homme y compris, il n'est, menta- » lement parlant, que des loisirs fort limités, » sous les tropiques.

« Aux régions polaires, les plus vigoureuses » natures seules peuvent subsister. Mais elles » ne peuvent le faire qu'en dépensant énormé- » ment de force végétative ou animale, non à » suivre, mais à combattre le milieu qui les » entoure. Aux régions polaires donc, pour

» tous les animaux, l'homme y compris, il
» n'est, mentalement parlant aussi, que des loi-
» sirs fort limités. D'où il résulte que c'est aux
» pays tempérés seulement, que des besoins
» et des ressources, convenablement balancés,
» permettent à l'homme et à l'animal, comme
» aux plantes de prendre un essort un peu
» grand. D'où il résulte, en d'autres termes,
» que c'est aux pays tempérés seulement, que
» peuvent se donner rendez-vous les espèces
» vivantes les mieux faites pour s'entendre. »

Eh bien ! ces espèces conciliantes et conciliables justifient-elles tous ces raisonnements ? Autrement dit, sont-elles effectivement au rendez-vous ? s'y entendent-elles bien ? comment y sont-elles arrivées (qui du Nord et qui du Sud, qui de l'Est et qui de l'Ouest) ? Quelles dispositions organiques ont facilité leur séjour ? et quelles aussi ont assuré leur prospérité ?

Toutes questions fort simples, qui tout naturellement conduisent à cette autre : « Quelles sont les conditions du cosmopolitisme chez les bêtes ? » Car il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les espèces les plus serrées, aux régions tempérées, sont précisément celles qu 'on trouve partout.

Pour répondre plus facilement à cette dernière question, aboutissant de toutes les autres : disposons par catégories les animaux capables de vivre en tous lieux. Les faits une fois bien ordonnés parleront d'eux-mêmes.

Première catégorie. Des trois grandes variantes que l'espèce humaine a spontanément produites ; la blanche figure au premier rang, pour son développement social et ses aptitudes à vivre partout ; la jaune au second ; et la noire au troisième.

Seconde catégorie. Le chien est, après l'homme, le plus cosmopolite de tous les animaux. Eh bien! de tous les animaux, le chien est celui qui, à l'état sauvage, aime le plus ses enfants ; qui respecte le mieux les lois de la famille monogame ; qui tient le plus proprement son terrier ; qui trouble le moins la garenne, le village, ou mieux encore, la municipalité dont il fait partie ; qui vénère le chef de sa horde, plus que ne le fait aucune autre espèce ; et qui partage le plus loyalement (avec nous ou les bêtes qui viennent l'aider momentanément en ses chasses) le butin fait en commun.

De plus, il est de tous les animaux celui qui, à l'état civilisé, accomplit le plus scrupuleuse-

ment son devoir ; soit que, partiellement adjoint à nos travaux, il conserve l'indépendance de sa race et ses codes, tant civils que moraux, comme il fait à Constantinople et dans maintes autres villes du Levant ; soit que, renonçant à toute initiative gouvernementale, il nous confie sa personne, sa femme et ses petits ; soit enfin que, poussant l'affection pour nous jusqu'à sa limite extrême, il renonce complétement aux caresses de ses semblables, pour se faire exclusivement notre familier, disons mieux, notre enfant toujours mineur.

Troisième catégorie. Après notre espèce et la canine, le bœuf est l'animal qui a le mieux répandu, sans notre aide, ses diverses variantes à la surface du globe.

Quatrième catégorie. Le cochon, la chèvre, le canard, la poule, le pigeon, le cheval et autres bêtes de ferme ou de basse-cour, se rencontrent à peu près partout aussi ; mais grâce à nous. Même aux pays où plusieurs d'entre eux sont redevenus complétement sauvages ; notre intervention est des plus faciles à constater.

De cette quadruple série de faits, concluons :

Qu'une espèce animale peut de son propre chef devenir cosmopolite, si elle est *sociable ;*

Que les chances augmentent pour qu'elle le soit, si elle est *domesticable ;*

Et que, tôt ou tard, certainement elle le sera, si elle est *philanthrope ;*

En d'autres termes, ou en résumé, que les bêtes sont d'autant plus aptes à vivre partout, que *mentalement elles nous ressemblent davantage.*

Mentalement je dis et non corporellement. Une petite digression, sur le chien et les singes, va me faire mieux comprendre et justifier mon dire, tout en expliquant le mot philanthrope.

La gent canine augmente son influence, dans le monde, non pas en développant la force de chacun de ses enfants, mais leur nombre et surtout les sociétés qu'ils forment ; non pas en luttant contre nous, mais en joignant ses travaux aux nôtres, en augmentant notre force sociale par la sienne.

Et pour ce faire et ce faisant, et pour créer des types toujours meilleurs et les créant ; elle développe relativement (bien entendu) dans la variante, qu'elle produit alors, la tête plus qu'elle ne fait le corps ; et, dans cette tête, le crâne plus que la face ; et, dans ce crâne, la capacité plus que l'épaisseur ; et, dans cette

capacité, la région antérieure plus que la moyenne et la postérieure ; et, dans chacune d'elles trois, la place des instincts sociables plus que celle des égoïstes.

(Le tout en effaçant les bosses et reliefs destinés à loger ou servir les mauvais penchants ; pour grandir ceux qui servent les bons. Signalons, entre autres, la fameuse crête occipito frontale et les arcades où les carnassiers attachent si fortement les muscles qu'ils contractent pour saisir, emporter ou déchirer leur proie.)

Puis, tout ce travail de transformation extérieure achevé, cette même gent canine complète son œuvre, en augmentant les plis antérieurs de sa cervelle, ainsi que leurs creux et reliefs secondaires, plus que les postérieurs ; afin d'étendre les bonnes parties de leur surface pensante au détriment des mauvaises.

(Hésitez-vous à me croire? Pensez aux formes et aux mœurs du levrier, si bête ; du terreneuve, si sournois ; du terrier, si ardent et si habile à chasser la vermine domestique ; du caniche, si fidèle, si intelligent, si bon ; des chiens turcs, chinois, japonais, véritables agents de salubrité publique en leurs pays respectifs : et vous serez convaincus.)

Eh bien! cette manière de faire (nous le verrons dans peu) est celle que l'homme emploie pour passer (pendant sa vie privée) de l'état sauvage, où il est à sa naissance, à l'état civilisé, qu'il atteint quelquefois vers l'âge viril; de l'état d'enfant protégé à l'état d'adulte protecteur; de l'état de créature méchante à l'état de créateur bon.

Tout comme elle est celle que l'homme emploie aussi (pendant sa vie collective, pendant sa vie spécifique) pour passer de l'état de tribu impuissante à l'état de nation forte; de l'état de tribu sauvage à l'état de nation protectrice; de l'état de tribu méchante, guerrière, agressive à l'état de nation bonne, travailleuse et défensive.

Et cela parce que toujours l'individu et l'espèce se développent en suivant la même loi. Le vulgaire finissant, avec les siècles, par s'élever au niveau des génies prématurés.

J'en reviens à mes chiens. Ces animaux se perfectionnent donc anatomiquement (en particulier comme en masse) en nous imitant de plus en plus cérébralement et mentalement. Donc, pour la gent canine comme pour la nôtre, le mot *grandir* signifie s'améliorer, se civiliser, disons le mot vraiment convenable, s'humaniser.

Ce même mot *grandir*, la gent quadrumane, les singes l'entendent-ils ainsi? En aucune façon!

Loin de prendre cette expression au figuré, c'est dans sa plus littérale acception qu'ils l'entendent; et le plus matériellement possible qu'ils s'acharnent à le traduire biologiquement.

En effet, si d'un côté, pour nous ressembler davantage aux quatre membres et au tronc, ils changent à mesure qu'ils grandissent (spécifiquement) leurs griffes presque en ongles; leurs pattes presque en bras, jambes et mains; et leur queue prenante, si utile, en appendice de plus en plus inerte, de plus en plus court et finalement nul : de l'autre, ils font éprouver au restant de leur être des transformations diamétralement contraires à celles qui servent à nous perfectionner ; puisqu'ils amoindrissent leur tête, pour augmenter leur corps; et dans cette tête le crâne, pour augmenter la face; et dans ce crâne les reliefs sociables (chose on ne peut plus décisive chez un herbivore!), pour augmenter les crêtes carnassières; et dans le crâne encore la capacité cérébrale, pour augmenter l'épaisseur osseuse ; puisque dans leur cerveau ils diminuent l'avant, pour augmenter

l'arrière ; les plis antérieurs ainsi que leur nombre, pour augmenter le volume des postérieurs ; puisqu'enfin dans le restant de leur être ils sacrifient la force des membres au volume du tronc, c'est-à-dire, leurs appareils locomoteurs à leurs organes végétatifs ; et que dans ce tronc lui-même ils sacrifient la poitrine au ventre ; et dans ce ventre lui-même les organes de la génération aux digestifs ; et dans ces organes de la génération eux-mêmes les glandes prolifiques à la surface sensitive.

Voulez-vous être convaincus, lisez (en ce qui concerne le développement du cerveau chez les quadrumanes) les travaux du docteur Gratiolet ; ou tout bonnement interrogez les rares personnes qui ont eu des singes ; et vous les entendrez vous dire que, relativement bien entendu, le crâne de leurs élèves se développa plus en arrière qu'en avant, à mesure qu'ils prirent de l'âge, ou ce qui est tout un chez eux, à mesure qu'ils devinrent de plus en plus méchants. Mais pourquoi vous renvoyer aux autres quand de vous-même vous pouvez justifier mon assertion. L'espèce, avons-nous dit, grandit comme l'individu. Eh bien ! comment les singes grandissent-ils politiquement parlant ; comment deviennent-ils pour nous de plus en

plus redoutables? Par les sociétés de plus en plus nombreuses qu'ils forment? Non, mais par le volume qu'ils prennent individuellement. Rangez les diverses variétés et sous-variétés qu'ils forment, par ordre de sociabilité décroissante, et vous verrez :

En tête, les ouistitis si semblables à de petits quadrupèdes, si petits, si doux, si familiers! qu'ils sont presque domesticables ;

Au milieu les cynocéphales déjà grands et méchants ;

Et tout en bas de l'échelle les gorilles, si monstrueux, si cruels, si solitaires et si peu féconds.

Alors, parce que vous serez convaincus, vous direz avec nous, pour la gent quadrumane, pour les singes :

« Le mot grandir signifie (anatomique-
» ment, physiologiquement et socialement par-
» lant) se rapprocher de l'homme corporelle-
» ment, mécaniquement ; mais lui tourner le
» dos mentalement, cérébralement : autrement
» dit s'augmenter en sacrifiant de plus en plus
» le pouvoir politique de l'espèce à celui de
» l'individu, l'intérêt public à l'intérêt privé,
» le nous (pour employer une expression que

» les métaphysiciens détestent) au moi (qu'ils
» adorent). »

Deux mots encore, et j'en reviens aux conditions du cosmopolitisme chez les bêtes.

Le singe que ni les coups, ni les friandises, ni la logique du sentiment, ni la logique des faits, ne peuvent soumettre à l'homme ; le singe qui use à protester contre la supériorité de notre espèce tout ce qu'il a d'intelligence et dépense dans les forêts du Gabon (entre autres) à lutter contre notre gouvernement tout ce qu'il a de forces musculaires; le singe, dis-je, vrai prototype du révolutionnaire, est le modèle qu'imitent dans leur développement cérébro-mental (individuel et spécifique) tous les animaux misanthropes.

Eh bien ! parmi ces animaux misanthropes (et c'est par là que je rentre dans mon sujet) figurent certaines espèces cosmopolites aussi. Mais cosmopolites par le fait d'aptitudes plus matérielles que spirituelles, ou plus parasitaires que sociales.

Tel est, parmi les grands herbivores, l'éléphant qu'on trouvait partout au temps jadis. Son aptitude merveilleuse à changer l'herbe

en graisse, et sa graisse tantôt en chair, tantôt en poils et tantôt en sueur, lui permet de supporter tantôt de très-longs jeûnes, tantôt des froids excessifs, tantôt des températures torrides. Sociable mais trop peu philanthrope, il est apprivoisable mais non domesticable. Il ne se reproduit que libre et dans les bois. Son maximum de développement cérébro-frontal correspond à l'époque de sa naissance.

Tels sont, parmi les grands carnassiers, le lion, le tigre, le léopard, la panthère, le lynx et autres gens de la race féline, qu'on trouvait partout aussi, au temps jadis. Leur agilité, leur force et leur puissance digestive prodigieuses les mirent à même de vivre en tous pays jusqu'au jour où nous le leur défendîmes. Le chat, le plus sociable et le plus petit de leur famille ; le chat, animal domestique égoïste, voleur et fort suspect, commence la série des êtres qui nous accompagnent, dans nos migrations, plus pour nous piller que pour nous servir. Le maximum du développement cérébro-frontal de tous ces animaux correspond à l'époque de leur naissance.

Tels sont encore le rat, la souris, la mouche, la puce et autres vermines de maison ou de

corps, qui sont herbivores ou carnassiers, suivant que les circonstances l'exigent.

Tel enfin est l'ours qui peut vivre sous toutes les latitudes possibles; parce que plantigrade et omnivore, il peut se mouvoir de toutes manières et partant chercher pâture dans l'eau, sur terre et même en l'air, en mangeant, courant ou grimpant.

QUINZIÈME LETTRE.

Comment les animaux tendent à se distribuer à la surface du globe, sous l'influence de notre espèce : ou, si mieux on aime, passé des animaux misanthropes et avenir des philanthopes.

MESSIEURS,

En nous occupant des bêtes cosmopolites et de celles qui ne le sont point, nous avons été, de proche en proche, conduits à diviser leur ensemble en deux grandes catégories :

L'une recrutée d'animaux, comme le chien, dont les variétés et sous-variétés, classées par ordre de prépondérance politique, nous montrent une suite de spécimens plus puissants par les associations qu'ils forment, que par la force de chacun des individus qui la composent ; l'autre composée d'êtres qui, hiérarchisés d'après la même conception, nous font voir, à l'instar de la race féline, des sujets d'autant plus vigoureux personnellement que spécifiquement ils sont moins sociales.

L'une recrutée d'animaux dont les variétés, foncièrement conciliantes, puisent en chaque amélioration organique un nouveau motif d'u-

nion, et sont (comme les chiens encore) d'autant plus fécondes et plus capables de sympathiser de corps et d'esprit, matériellement et cérébralement, de se mâtiner (pour employer une expression vulgaire) qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal de leur espèce ; l'autre composée des êtres qui, à l'instar des lions, des tigres, des léopards, des lynx, des chats pour tout dire d'un seul mot, présentent une impossibilité radicale au mélange, au croisement de leurs variétés diverses, parce qu'ils doublent au contraire d'une monstrueuse personnalité la plus imperceptible modification, matérielle ou morale ;

L'une enfin recrutée d'êtres, éminemment philanthropes, qui adoptent l'homme mental pour type de leur perfectibilité individuelle et spécifique, se rangent sous sa loi, l'assistent de leur mieux dans son œuvre providentielle d'emparadisation terrestre, en un mot se grandissent avec lui et comme lui; l'autre composée d'animaux éminemment misanthropes, qui n'adoptent que sa forme imparfaite, (le singe gorille,) pour type de leur perfectibilité individuelle et spécifique, ne se rangent sous aucune de nos lois, entravent partout nos travaux et croient se grandir en agissant continuellement ainsi.

Eh bien ! de ces deux catégories d'animaux, fatalement poussés par leurs tendances organiquement contradictoires à se disputer la suprématie terrestre, partout où ils se rencontrent (seul à seul ou par détachements) : lesquels vaincront? lesquels vainquirent ?

Certes voici deux questions des plus intéressantes, et de prime abord des plus faciles à résoudre.

Car évidemment l'armée dont l'homme est le prototype, dont l'homme est l'idéal, dont l'homme de plus en plus groupera autour de lui les espèces cosmopolites et autour d'elles, en chaque pays (où il passera) les bêtes qui ne le sont pas (bien que sociables, domesticables et même philanthropes); évidemment dis-je l'armée que l'homme disciplinera (de mieux en mieux et grossira de plus en plus) est appelée à vaincre celle dont l'idéal organique est le gorille, ce prototype du révolutionnaire qui ne veut être ni gouverneur ni gouverné.

Mais par ce que l'avenir est à ceux que nous commandons et commanderons ; s'en suit-il que la victoire aux époques les plus reculées de la formation de notre globe ait appartenu à notre parti ; et s'en suit-il encore

qu'il eût été à souhaiter qu'elle lui appartînt? Non, mille fois non!

En effet; au temps où les végétaux fossiles que nous brûlons maintenant (après avoir puisé, dans une atmosphère surchargée de matériaux irrespirables et par trop carburés, tous les éléments de leur squelette immense,) au temps, dis-je, où les végétaux gigantesques encombraient la terre; les grands misanthropes herbivores, les mastodontes, les rhinocéros, les hippopotames, les éléphants, les gorilles, les orangs et autres monstres (quadrupèdes ou quadrumanes) eurent toutes raisons comme tous moyens de triompher.

Et en effet encore, aux temps plus rapprochés de nous, où ces grands mangeurs de plantes (par cela même qu'ils avaient beaucoup détruit, périclitaient, mouraient, pourrissaient et rendaient à l'air des miasmes plus pestilentiels que ceux absorbés par les végétaux qu'ils avaient anéantis), au temps, dis-je, où ces grands engloutisseurs de feuilles, de fruits, de graines ou même de bois, tendaient à disparaître; les lions, les tigres, les panthères, *et cætera*, *et cætera*, les crocodiles, les alligators et autres monstres (coureurs ou nageurs),

eurent toutes raisons comme tous moyens de triompher aussi.

Mais, à partir du jour où la terre, un peu moins mal faite, ne comporta plus le désordre (chose si favorable quand il s'agit d'exterminer!) ; à partir du jour où notre atmosphère, nos eaux et notre sol ne comportèrent plus qu'on détruisît à tort et à travers ; à partir du jour enfin où, dans un air plus transparent et plus sain, au milieu d'un monde moins végétativement et moins bestialement encombré, l'homme pût commencer son œuvre et son cortége ; la victoire dut quitter les égoïstes et les destructeurs dispersés, pour aider ceux dont le génie industriel et la sociabilité pouvaient seuls continuer l'amélioration du globe.

Si donc nous n'avions déjà répondu à cette question si simple : « qui vaincra ? » ce serait le moment de dire : « l'empire de la terre est réservé à ceux qui prennent pour idéal l'homme moral et non l'homme matériel. »

— Eh bien ! cet homme moral et cet homme matériel, qui sont-ils ?

— Mes prochaines lettres vous le diront.

SEIZIÈME LETTRE.

De la triple nature de l'homme et des trois types qu'il peut produire, en exagérant, jusqu'à son maximum, chacun de ses trois modes vitaux. — Monstruosité scientifique et sociale du préjugé de la couleur.

MESSIEURS,

Chacun de nous est une plante, dans le sein de sa mère; un animal, à sa naissance; un ange, après sa mort, s'il a noblement vécu; et, tant qu'il existe, en ce monde, un mélange intime de tout cela, un être triple, constamment occupé (s'il est digne) à maintenir sa bête par son âme, en n'accordant à ses besoins les plus grossiers que leur juste satisfaction.

Donc, nous pouvons et devons vivre de trois manières à la fois :

Plastiquement, à la façon des végétaux (ainsi faisons-nous pendant le sommeil);

Locomotivement, à l'instar des bêtes qui cherchent pâture (nous les imitons en gagnant mécaniquement notre pain du jour);

Enfin, mentalement, angéliquement, comme les génies, les saints de l'humanité. (Nous leur

ressemblons quand, momentanément exempts de soucis matériels, nous méditons et préparons le bonheur de nos enfants et de nos semblables, choses que beaucoup d'animaux font aussi.)

Eh bien ! parce que l'homme peut et doit vivre de ces trois façons différentes, son corps peut et doit revêtir trois formes différentes aussi, savoir :

Celle du type végétatif, qui se produit si les circonstances extérieures l'obligent à réduire ses forces animales et mentales, autant que possible, pour obtenir son maximum de puissance assimilatrice ;

Celle du type animal ou actif, qui se produit si les circonstances extérieures l'obligent à réduire ses forces mentales et végétatives, autant que possible, pour obtenir son maximum de puissance musculaire ;

Et celle enfin du type mental ou futur, qui tend à se produire quand les circonstances extérieures tolèrent qu'il réduise ses forces végétatives et animales, autant que le permettent les conditions fatales de notre existence en ce monde, pour obtenir son maximum de puissance angélique et communiquer à tous ses reliefs, toutes ses poses et tous ses mouvements,

la majesté, la grâce et la beauté, qui toujours révèlent une âme énergique, intelligente et bonne.

Telles sont les trois grandes variantes de notre espèce.

Dès que je vous aurai montré ce que valent réellement certains mots et certains préjugés européens, je vous en ferai la description et l'analyse. Souffrez donc, en attendant, une petite digression préliminaire.

Sous toutes les latitudes et dans tous les pays possibles, quand une organisation sociale progressive gratifie certaines familles de fonctions exclusivement politiques ou religieuses, immédiatement tous leurs enfants s'acheminent, de génération en génération, vers les formes de corps, de membres, de tête et de figure, que les plus éminents artistes nous ont indiquées comme type du beau idéal humain.

Et (contre épreuve très-précieuse!) sous toutes les latitudes et dans tous les pays possibles, quand une institution sociale, après avoir atteint son but civilisateur, devient un obstacle au progrès; immédiatement aussi, les familles

exclusivement politiques ou religieuses, qui s'acharnent à prolonger son règne, déclinent, de génération en génération, vers l'incapacité gouvernementale, la stérilité physique et la laideur matérielle.

Bien plus, cette triple dégradation se produit jusque chez les membres des corporations directrices qui ne se recrutent pas par la naissance. C'est ainsi que tous les jours nous voyons de plus en plus, le même cachet désagréable timbrer la figure et la personne entière des êtres qui viennent adhérer à des principes rétrogrades, quelle que soit leur origine.

Voulez-vous être convaincus? Interrogez l'histoire des familles souveraines, noires, jaunes ou blanches, et celle des clergés des divers pays ; ou, chose plus facile, une galerie quelconque de tableaux ; ou, plus facile encore, une simple collection d'images : et vous reconnaîtrez (à l'expression de leurs figures, à leurs poses, leurs mouvements, leurs saillies musculaires et même osseuses) les enthousiastes de l'avenir et les entêtés du passé de chaque époque, malgré les modes ou formes artificielles dont ils s'affublent.

Quel ouvrier jeune encore, souvent même quel apprenti ne trahit pas sa profession ?

De tout ceci que conclure, sinon que les relations du physique et du moral sont, chez l'homme, si intimes, que toutes ses beautés progressent et déclinent parallèlement; que ses préoccupations les plus habituelles sont les plus énergiques modificateurs de ses formes ; et que la teinte de sa peau (simple affaire d'insolation, d'humidité et de respiration) est aussi étrangère à ses reliefs extérieurs qu'à sa valeur mentale.

Si donc, par vieille habitude, ou pour aller plus vite, j'emploie les mots blanc (pour désigner les européens et les polynésiens), jaune rouge ou coloré (pour les asiatiques, américains, néo-calédoniens, et cœtera) et noir (pour les africains et papous), vous ne verrez là qu'une expression vicieuse, et, surtout, vous vous rappellerez que le préjugé de la couleur est un affreux mensonge scientifique, inventé par l'orgueil, l'avarice et la hideuse ingratitude des européens envers leurs anciens bienfaiteurs.

Ces restrictions faites, j'entre en matière.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Coup d'œil spécial sur la première variante humaine. Causes de sa forme Valeur de ce type au point de vue végétatif, animal et mental.

MESSIEURS,

L'homme qui a, le plus possible, transformé sa personne et sa race en alambic végétatif, a la tête peu volumineuse et les deux parties qui la constituent inversement développées.

Son crâne est petit, déprimé, rétréci à mesure qu'il monte d'avant en arrière, et sa face d'autant plus large, au contraire, qu'elle se projette plus en avant et en bas.

Il a les cheveux laineux, le front bas et fuyant, les tempes resserrées, les sourcils charnus et bien fournis, les yeux gros et ronds, les pommettes saillantes, le nez aplati, épaté, les narines et les lèvres énormes, la bouche monstrueusement fendue, les mâchoires en museau, les dents larges et proclives comme celles des singes, le menton fuyant, et la barbe rare ou nulle.

Je passe au corps ! col large, poitrine étroite

et dilatée de haut en bas, ventre élastique en besace et pendant, fesses monstrueuses, membres mal faits, épaules tombantes, bras longs et grêles, cuisses et jambes comme des échalas, mains et pieds démesurément longs et larges, verge énorme, testicules petits, enfin couleur de peau variant avec la latitude.

Telle est la forme de notre espèce, à son point de départ ou mieux à sa limite inférieure.

On en trouve des représentants dans les déserts les plus affreux de la Nouvelle-Hollande, aux îlots les plus opprimés des Fitzi, à la terre de feu, aux régions les plus stériles de l'Afrique centrale, et dans les grandes villes (d'Asie, d'Europe ou d'Amérique), où la misère excessive et l'épuisement social, cramponnés depuis longtemps au foyer domestique, ensevelissent dans les formes les plus hideuses de la scrofule les derniers rejetons des familles civilisées qui s'éteignent.

En d'autres termes, le spécimen le plus bestial de notre espèce persiste, ou se reproduit, dans tous les endroits de la terre où de trop accablantes difficultés matérielles ou sociales compriment l'homme.

Afin de pouvoir apprécier, comme plante, bête et ange, cet être si infime, évidemment il faut savoir comment il vit. La chose n'est pas facile à dire. Permettez donc, pour me faire mieux comprendre, qu'à chaque instant j'aie recours à une comparaison. Je choisis pour second terme de mon constant parallèle avec ce dernier des hommes, le dernier des oiseaux, le manchot.

Son portrait en peu de mots.

Un bec très-fort ; une toute petite tête ; une poitrine étriquée ; pour ailes, deux moignons, quasi squammeux, mauvais même pour la nage; un ventre et des fesses monstrueuses ; des cuisses et des jambes trop courtes, nulles, presque ; et, pour en finir, des palmes énormes, seules parties ingénieuses de son être, horriblement équilibré ; tel il est.

Evidemment cette disgracieuse machine animale ne peut que trois choses : nager, saisir sa proie et se tenir debout, ou plutôt s'accroupir.

Eh bien! le dernier de nos frères, l'homme alambic, mécaniquement parlant, n'est pas mieux organisé.

Tout mains, pour saisir; tout face pour manger; et tout pieds pour courir; lui aussi, vu la gracilité de ses membres et l'instabilité de son arrière-train, n'est (comme le manchot) bien à son aise qu'accroupi. De loin deux choses ne se ressemblent pas plus que ces deux êtres disgraciés, quand ils se reposent. N'était la grosseur, on les prendrait l'un pour l'autre.

Allons plus loin!

En certaines saisons, ou mieux en certains moments, le manchot développe à la pêche une agilité miraculeuse. Mais le ventre et le derrière, une fois surchargés de graisse, il passe des heures, des jours et même des semaines entières, dans une immobilité parfaite, humant, du matin au soir, les pâles rayons du soleil de son pays, et, la nuit, transformant sa provision d'huile en chaleur animale. Car chaque bête doit avoir sa température propre et constante, à peu près.

Le dernier des hommes, aux tristes régions où il vit, fait de même. Nu comme le manchot, comme lui, quand la faim et la maigreur le poussent, il court, du lever au coucher du soleil, des journées et des semaines complètes, avec une vitesse incroyable, pour trouver un

bon parage ; et puis, comme lui encore et durant le même temps, l'abdomen et les fesses bien rebondis, il use toutes ses heures, dans une somnolente inertie, à convertir également toutes ses économies graisseuses, la nuit en chaud, et le jour en froid.

Ainsi vivent ces deux archi-nécessiteux! Rarement, bien rarement, une fois ou deux en leur vie, quand une chasse heureuse et la canicule coïncident ; ils essaient de léguer à des enfants cette misérable existence.

Leurs habitudes végétatives et animales connues, étudions-les au point de vue social, pour être à même de conclure, au moins pour l'un d'eux, à une valeur angélique.

Les manchots, sur leurs rochers presque inabordables, restent debout les uns auprès des autres, sans bouger, sans se regarder même. Tout mouvement, toute sensation coûte et use du sang ou de la graisse! Que font-ils ainsi ? Vaguement, ils goûtent le plaisir d'être ensemble.

Dans ces troupeaux, quelquefois nombreux, d'êtres identiquement béats, on aurait peine à reconnaître un chef. Il y en a un pourtant,

que partout on voit le premier quand la bande bouge.

Eh bien! dans les régions presque inaccessibles aussi, où l'aridité, un peu moins absolue, permet à quelques hommes noirs de vivre ensemble; on voit également de nos malheureux frères, immobiles et taciturnes des journées entières, savourer aussi le vague plaisir de se tenir accroupis côte à côte.

L'indifférence qu'ils accusent, les uns pour les autres, paraît telle, que, de prime abord, on les croirait agglomérés par le hasard ; c'est-à-dire dépourvus de chefs. N'en croyez rien ; qu'un acte en commun soit à faire, et vous en verrez surgir un, si absolu qu'il aura, pour unique loi, son caprice, et, pour seule peine, la mort.

Conclusion : Manger d'abord ; se ménager le plus possible ensuite; par hasard, se reproduire; faiblement se complaire auprès de ses semblables; et, jamais presque, ne songer à quoi que ce soit d'immatériel, sont les plus urgents besoins de l'homme quasi-brute.

Eh bien! encore (et c'est là que je veux en venir), comment une pareille vie, que l'occasion domine constamment, que le réel absorbe

sans cesse, et que le présent toujours limite, éveille-t-elle nos entrailles, nos membres et notre tête?

Comment, dans celle-ci, met-elle en branle notre cœur, notre esprit et notre caractère?

Ou, ce qui revient au même, lesquels de nos instincts, de nos facultés intellectuelles, et de nos qualités pratiques tire-t-elle de leur torpeur native, tout d'abord?

Ou bien encore, quels organes de notre cervelle fait-elle vibrer, en premier lieu, pour les développer au plus vite?

Et ceux-ci, à leur tour, quelles modifications plastiques impriment-ils immédiatement aux appareils et tissus que respectivement ils commandent?

Telles sont les diverses questions qu'évidemment il faut résoudre au moyen de tous les faits établis précédemment, pour savoir ce que vaut, comme plante, bête et ange, le spécimen de l'homme rudimentaire.

Au point de vue purement végétatif, l'homme, que le besoin réel opprime et que l'occasion limite, doit pouvoir, en cas d'aubaine, avaler, digérer et engraisser tout à la fois. Donc, son ventre doit être un bissac indé-

finiment élastique, pour les matières à ingérer, un alambic aussi puissant qu'expéditif, pour celles digestibles, et comme ses fesses un ample réservoir à graisse ; substance avec laquelle peuvent, de proche en proche, s'entretenir tous nos tissus. Donc aussi un pareil homme doit pouvoir suspendre, avec une facilité prodigieuse et pour longtemps, toute activité cérébrale et animale : et, comme un serpent qui digère, dépenser, presque entièrement, toute sa force d'innervations au profit de sa puissance plastique, en gardant une immobilité quasi végétale.

Les formes et les mœurs que je viens de vous faire connaître satisfont-elles à ces exigences vitales ?

Vous pouvez maintenant répondre aussi bien que moi.

— Au point de vue intellectuel, l'immédiat besoin du réel, qu'exige-t-il du dernier des noirs, en son désert aride et dangereux ?

— Une force d'abstraction mentale quasi nulle, une aptitude énorme d'observation concrète, une induction immédiate et sûre, et une résolution prompte.

— Et au point de vue mécanique ou animal ?

— Une exécution aussi rapide que certaine.

— Ces conditions physiologiques, comment doivent-elles être anatomiquement satisfaites ?

— L'abstraction quasi nulle nécessite peu de cerveau ; la bonne observation concrète, des sens parfaits; l'induction immédiate et sûre, comme aussi la résolution prompte, pas mal de cervelet ; enfin, la rapide et certaine exécution, une moëlle épinière puissante, servie par des muscles extrêmement souples et relativement faibles envers elle.

— Ces exigences sont-elles remplies chez le dernier des hommes ?

— Oui, parfaitement.

— Vérifiez ?

Chez lui, le crâne est petit, étroit, déprimé en avant, à la place du cerveau, mais bombé en arrière, à celle du cervelet. La face, dont les cavités logent nos sens les plus précieux (ouïe, vue, odorat, goût), est énorme.

Les vertèbres du col (fourreau de la moëlle épinière) sont très-larges. Tous les nerfs qui en sortent, pour aller commander notre machine, aboutissent à des muscles dépourvus de graisse, flasques, mous, pendants au repos, rigides

comme des tiges d'acier dans l'action, et semblables en tout à ceux des carnassiers les plus agiles ; c'est-à dire aussi bons pour nager, sauter, courir ou marcher que pour ramper ; bref, délicieux pour avancer et surprendre.

Car, toutes ces choses, avec leurs membres grêles et leur échine amaigrie, nos pauvres derniers frères les doivent exécuter aux tristes déserts qu'ils habitent, s'ils veulent déjouer toutes les ruses musculaires des bêtes qu'ils chassent et des fauves qui leur font concurrence.

Deux mots encore, et j'ai fini.

— Dans un pays encombré de bêtes féroces et mortellement monotone, comme l'Afrique centrale, par exemple, l'homme, le moins bien armé de tous les animaux, en quel état mental doit-il être?

— Ayant tout, il doit vivre inquiet. Avant tout donc, il doit être excessivement prudent.

Pour manger, boire et dormir, constamment il doit savoir interroger le ciel, la terre, l'eau, l'air, les nuages, le vent, les plantes et les bêtes, en un mot, tous les êtres vivants ou non qui hantent son désert. Donc, se rendre parfaitement sensible au moindre changement de

forme, de sonorité, de transparence, de chaleur, d'humidité, d'odeur, d'électricité ou de saveur, dans tout ce qui l'entoure, doit être le constant objet de l'éducation qu'il se donne.

Eh bien ! ce besoin incessant de comprendre, ou mieux, de sentir les choses, doit les lui rendre, sinon chères, du moins indispensables. Donc, comme les animaux qui, dénués d'abstraction presque, ne peuvent penser qu'autant qu'ils sentent ; il doit s'y attacher plus qu'aucune autre variante humaine : et (les voyant plus libres que lui, et ne sentant que ses misères), les croire ses maîtres en bonheur, en intelligence et en force ; partant, s'incliner devant elles et les adorer aux rarissimes instants où, la faim assouvie, mais l'âme navrée (peur, amour et délire, tout ensemble) il crie vers une protection quelconque. Donc enfin, durant l'éphémère paroxysme religieux qui le courbe devant l'animal, l'arbre, la terre, les nuages ou le ciel peut-être ; ce pauvre accablé perpétuel si cruellement rivé à son triste pays est (sinon angéliquement, du moins mentalement parlant) en plein état fétichique.

. . . . . .

. . . . . .

... Quand, par la suite, je vous parlerai des

civilisations africaines et papoues ; je reviendrai sur toutes ces considérations et vous montrerai les services immenses que les hommes, liés encore à cette première forme, ont rendus à notre espèce, *matériellement*, par la domestication des plantes et des bêtes, et, *moralement*, par la conception de types surhumains, providentiels.

Pour le moment je ne veux plus, de tout ce qui précède, que tirer ces deux conclusions :

1° En profitant de l'aptitude, qu'ont les êtres organisés, de modifier toute leur personne (entre certaines limites infranchissables) afin de la mettre le mieux possible en harmonie avec le milieu qui l'entoure ; l'homme du type végétatif, que l'Européen méprise tant, a parfaitement adapté son tronc, ses membres et sa tête (sa plante, son animal et son âme) à l'affreux pays qu'il habite ;

2° Et nous autres blancs (si fiers d'une civilisation que nous n'avons pas commencée, à laquelle même nous n'avons pas encore payé notre tribut définitif comme variante humaine) ; nous autres blancs, dis-je, mis au lieu et place de nos malheureux frères d'Afrique et d'Australie, nous ne pourrions qu'une chose : mourir !

Que de victimes de toutes nuances on aurait épargnées, si l'on avait pesé avec ces considérations, aussi simples que positives, les folles velléités conquérantes des partisans du régime colonial et de la domination universelle !

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Coup d'œil spécial sur la seconde variante humaine. — Causes de sa forme corporelle.—Valeur de ce type aux points de vue végétatif et animal seulement.

MESSIEURS,

On trouve des spécimens de la variante animale, active ou musculaire, de notre espèce, dans tous les pays où, pour vivre, mais non pâtir, l'homme doit beaucoup travailler ou bien parcourir (du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre) des espaces considérables, soit terrestres, soit maritimes. Tels sont :

En Asie, les vallées très-larges ou très-profondes, et surtout les herbages de l'énorme plateau central qui sépare la Sibérie des pays torrides ;

En Afrique, outre le littoral, tous les points de l'intérieur que tant soit peu d'eau permet de cultiver ;

En Europe, les contrées que les petits-fils des Gaëls, des Huns, des Tartares, des Sarrasins et des Turcs ont gardées ;

En Amérique, les savanes, les bords des fleuves gigantesques et les forêts vierges ;

En Océanie, les îlots volcano-madréporiques, le pourtour des lagons sous-tropicaux et les plaines de fougère de la Nouvelle-Zélande ;

Enfin, dans l'ancien monde comme dans le nouveau, toutes les régions polaires.

En vérité, j'aurais eu plus vite fait de dire : « Presque tous les producteurs (esclaves ou » serfs encore, ou bien libres déjà) appartien- » nent, même en Europe, à la seconde variante » humaine. »

Et comment serait-ce autrement ? Nulle part le travailleur n'a fini d'emparadiser la terre. Nulle part, donc, les mêmes contractions musculaires, inhérentes à un même travail matériel, n'ont cessé de produire les mêmes reliefs osseux et charnus.

Eh bien ! ces reliefs quasi-universels, que sont-ils d'abord et que valent-ils ensuite ?

Voici, d'après les Tartares et les Chinois qui les présentent au maximum, les formes qu'ils donnent du prototype animal, actif ou musculaire humain :

Tête de moyenne grosseur ; face et crâne développés également ; cheveux noirs ou très-bruns, gros et rarement frisés ; front droit,

peu large et pas très-haut; sourcils bien fournis et passablement charnus; yeux petits, longs, obliques et moyennement fendus; pommettes et muscles masticateurs encore très-prononcés; nez camard presque toujours; narines et lèvres de moyenne grosseur; mâchoires droites; dents belles, petites, bien serrées et plantées verticalement; menton peu fourni de barbe et carré, comme l'ensemble du visage; figure plate; poitrine dilatée de bas en haut, large, ronde et développée au maximum de capacité; ventre et fesses médiocres; épaules, bras et mains carrés, courts, bien musclés, peu chargés de graisse et durs; cuisses et jambes un peu torses et courtes aussi; pieds bien faits, mais carrés également; parties génitales ordinaires; enfin, couleur de la peau variant avec le climat.

En résumé, au tronc comme aux membres, forte accentuation de la fibre contractile rouge et des leviers qu'elle fait mouvoir; autrement dit, ensemble de tout l'être trapu et ramassé.

La traduction physiologique de cette courte description, la voici : Les formes que, chez les deux autres variantes humaines, prend momentanément notre corps, durant le phénomène pneumo-dynamique de l'effort sont devenues

permanentes chez les plus infatigables travailleurs de l'Asie : grâce à la tension continuelle de leurs machines animale et respiratoire, occupées (de père en fils) à produire, depuis des milliers d'années, les mêmes choses au maximum de quantité.

Plus on réfléchira sur l'intime connexion de nos appareils locomoteur et pulmonaire, et plus on partagera cette manière de voir, justifiable le scalpel à la main. Mais trève d'anatomie! Ce n'est que par des récits de mœurs qu'il convient d'étayer, dans un écrit de ce genre, de pareilles considérations. Prouvons donc la supériorité musculaire du type jaune sur les deux autres, en disant ses faits et gestes, ou énumérant ses produits.

Les travailleurs de l'Asie centrale étant les uns nomades et les autres sédentaires, force nous est de les étudier séparément. Je commence par les premiers.

Ces hommes, exclusivement pasteurs, exploitent les herbages immenses qui s'étendent, Est et Ouest, de la Chine à la mer Caspienne, et Nord et Sud, depuis la Sibérie jusqu'à la Perse, l'Afghanistan et le Thibet. Autrement dit, ils

occupent tout le plateau central d'où, par millions d'hommes, sortirent, pour dévaster le restant du monde, les hordes que guidèrent les Attila, Gengiskan et autres fléaux plus modernes.

Leurs troupeaux, composés de moutons, bœufs, chevaux, dromadaires et autres bêtes, se nombrent par cent mille têtes de bétail. Continuellement ils les guident vers de nouveaux parages. Continuellement les loups rôdent à leurs alentours, et cependant jamais ils n'en perdent. Je vous laisse à penser les courses énormes et la surveillance prodigieuse qu'exige une semblable habileté pastorale. Aussi, rester à cheval vingt-quatre, quarante-huit et soixante-douze heures, pour reprendre une proie à des fauves, ou retrouver un égaré, n'est-il qu'un jeu pour ces bergers incomparables.

Il y a plus, non-seulement ces pâtres Mantchoux, Mongols, Tartares, Turkomans, etc., fournissent et supportent ces fatigues excessives : mais leurs femmes elles-mêmes le font et s'en vont, à califourchon nuit et jour, parcourir ces prairies à perte de vue, dormant, buvant, mangeant et cuisinant à cheval, y faisant téter leurs enfants, et les y mettant presque au monde.

Si ces petits êtres ne naissaient pas tout formés pour une vie pareille, de qui tiendraient-ils? Je vous le demande.

Aux travailleurs sédentaires, maintenant!

Si l'on en juge par la perfection et la quantité merveilleuses des produits qu'ils nous envoient, malgré tout ce que leur usent de forces les excessifs climats qu'ils habitent, leur vie (quoique moins pérégrinante) est tout aussi active que celle de leurs compatriotes. En effet : combien leurs laines et leurs soies (Cachemire, Chine ou Japon) sont meilleures et plus abondantes que celles des autres pays : et combien d'animaux domestiques ils possèdent encore; grace à leur parfaite entente de l'éducation des bêtes; tandis que nous n'avons su en conserver que si peu! c'est à peine si trois ou quatre nous servent à exploiter le sol; eux se les associent pour fouiller aussi bien l'air et l'eau que la terre. Témoins la pêche au cormoran et la chasse au faucon ou autre volatil.

Les occidentaux ne réglementent que depuis peu l'élève et la procréation des animaux terrestres et coureurs. Les extrêmes orientaux gouvernent, depuis des milliers d'années, la naissance des nageurs et des voiliers. La pisciculture et la couvée artificielles,

aussi récentes que mal entendues chez nous, se perdent chez eux dans la nuit des temps.

L'empire des jaunes sur le règne végétal est-il aussi vaste que le nôtre? — Cent fois plus! Que de plantes alimentaires ou textiles, que de condiments, que de végétaux industriels ils nous envoient!

L'indigo, le coton, le thé, le riz, le café, le sucre et mille autres denrées bienfaisantes nous viennent des pays où nous portons (en bons chrétiens, catholiques ou protestants) les jésuites, la Bible et l'opium, trois poisons! ou la guerre. Etonnez-vous ensuite si nos relations avec eux produisent moins qu'elles ne devraient! Mais restons dans notre sujet!!

Les asiatiques, ai-je dit, ont, comme cultivateurs, une merveilleuse science pratique. Laissez-moi vous en fournir une preuve encore, en vous parlant du bambou.

Cette plante, qui est de la famille du blé, pousse une tige garnie çà et là de feuilles longues, étroites et pointues. Eh bien! ce chaume (qu'on peut dire naturellement gigantesque, vu que très-facilement il atteint vingt, vingt-deux, vingt-cinq mètres de haut et plus); le jardinier chinois le manie si bien à sa guise, qu'il

en peut faire un nain trapu, un épais tonneau, au lieu d'une perche longue et mince.

Les nœuds qui cloisonnent nos pailles sont toujours en très-petit nombre, nous n'en sommes aucunement les maîtres. Les horticulteurs asiatiques les multiplient, dans le bambou, autant qu'ils veulent, et les éloignent ou rapprochent, comme ils le jugent convenable.

Les tiges de cette plante (creuse, sèche, cassante, qu'ils adaptent à une infinité d'usages domestiques, et nous expédient sous toutes les formes) de prime abord vous semblent incomestibles ? Point ! s'ils le désirent, la souche qui les a produites deviendra une pépinière de bourgeons cent fois plus délicats que nos asperges.

Quelles plantes manions-nous ainsi ?

Je poursuis l'énumération des preuves de cette étonnante activité industrielle.

L'air, l'eau, la terre, les pierres et les métaux, tous êtres qui ne sont modifiables que par une intervention très-puissante, obéissent aux jaunes aussi bien que les plantes et les bêtes.

Leurs porcelaines surpassent toutes les nôtres. Nous ne pouvons imiter la sonorité de leurs alliages métalliques. Les polis qu'ils leurs donnent sont parfaits.

Depuis des siècles, les Chinois manient les fleuves, les canalisent et les endiguent. En irrigations, ils sont passés maîtres. En France, nous comptons les puits artésiens. En Chine, ils sont aussi multipliés que nos pompes, et servent non-seulement à s'alimenter d'eau, mais encore de feu. Car, le grisou qui tue nos pauvres mineurs, les habitants du Céleste-Empire le recherchent, le guident et l'emploient aux usages domestiques depuis des siècles, comme nous faisons du gaz depuis quelques années.

Dans les arts mécaniques, teinture, tissage, taille du bois, des pierres précieuses et du verre, certes, les Orientaux nous valent ; et pour produire beaucoup, c'est-à-dire à bon compte, ils nous surpassent. Chez eux, quelques-uns seulement de nos centimes suffisent à la dépense d'un jour.

Comme marchands, nous égalent-ils ? Sans se déranger ils nous vendent, comme ils vendaient à nos pères du moyen-âge, aux Romains et aux Grecs, qui ne savaient où les trouver !

Prolonger la série des preuves de leur activité prodigieuse, attestée d'ailleurs par des annales hiéroglyphiques datant de six, huit,

dix mille ans et plus, serait certes plus ennuyant que difficile ; donc, je suspends l'énumération des sources de leurs énormes richesses alimentaires et industrielles pour traiter plusieurs questions que tout naturellement suscitent leurs coutumes.

Première demande : Pourquoi les Japonais, Chinois, Indiens et autres asiatiques se sont-ils, tant et si vite, faits producteurs exclusivement matériels ?

Seconde : Pourquoi sont-ils restés tels ?

Troisième : Quels sont, aux points de vue mental et végétatif, les conséquences de cet entraînement tout machinal, qui leur fit exagérer, jusqu'au maximum, leur double appareil pectoro-musculaire : car, plus on remue, plus on souffle.

Pour faciliter nos réponses ; disons, *grosso modo*, comment l'Asie est faite.

Dans ce plus vaste continent de l'ancien monde, la hauteur des montagnes, la profondeur des vallées ou leurs dimensions horizontales, l'étendue des plaines fertiles ou celle des déserts, les trajets des fleuves lents ou torrentueux (périodiques ou non dans leurs débordements), la chaleur, le froid, la transpa-

rence ou l'humidité de l'atmosphère (toujours extrême dans ses calmes ou tempêtes), etc., sont constamment énormes. Autrement dit, tous les phénomènes du monde matériel, soit en bien, soit en mal, sont partout exagérés.

Eh bien ! pour être en harmonie avec eux ; le monde vivant végéto-animal exagère tout ce qu'il fait aussi ; et, met par cela même l'homme de ces contrées en plein climat comme en plein milieu excessif.

A cause de ces données cosmo-sociales excessives, l'homme de ces contrées a-t-il à lutter contre une solitude affamante et embrasée, comme ses frères d'Afrique et d'Australie ? Le forcent-elles à se faire comme eux, pour respirer et vivre, plante le plus possible, au dedans comme au dehors ; à se grandir le ventre et les fesses outre mesure ; à se bronzer la peau jusqu'au noir, afin de la rendre plus apte à décomposer les rayons du soleil, plus puissante à changer le sang veineux, qui la baigne, en sang artériel ? Non ! Moins cruelles que celles qui entourent notre spécimen végétatif, elles ne le contraignent qu'à une chose : disputer (ruse à ruse, corps à corps, muscle à muscle) aux fauves et aux plantes parasites,

le gouvernement d'un sol richissime, qui, malheureusement, favorise encore plus les êtres vivants insociables que l'homme : puisqu'après des milliers d'années de labeur et de lutte, l'asiatique en est encore réduit à défendre (jour par jour et heure par heure) ses troupeaux et ses champs, contre des plantes et des animaux à tout jamais indomesticables.

Donc le jaune, de par la topographie de sa terre, et qui dit jaune dit rouge aussi (l'Amérique et l'Asie se ressemblent trop en climat, sol, flore et faune, pour ne pas le faire en hommes!) Donc le jaune a eu, dès le principe, et maintenant encore a pour donnée, *sine quâ non*, d'existence d'être *machine puissante*, luttant contre un monde puissant, dangereux, excessif même ; mais nutritivement assez favorable.

Donc, dès le principe aussi, le jaune a dû et maintenant encore doit, pour être le premier aux pays qu'il habite, entretenir ses membres et sa poitrine à leur développement maximum, au grandissime détriment de son ventre et de ses fesses ; autrement dit, se faire tout à la fois le plus actif et le plus robuste des hommes, en même temps que le plus sobre.

Tel est le double problème végéto-animal qu'il avait à résoudre.

Eh bien! ce double problème, comment l'a-t-il résolu?

Animalement, *mécaniquement*, *osso-musculairement;* il l'a résolu en adoptant le plus souvent possible l'angle droit, pour assembler entre eux les divers os de son squelette; et l'angle droit encore, pour attacher sur eux les différents muscles destinés à les mouvoir; comme l'indiquent ses formes partout carrées.

Et *végétativement*, *plastiquement* ce double problème comment l'a-t-il résolu encore?

En adoptant (à fin de réserver le plus de force nerveuse possible à son mouvement perpétuel); en adoptant, dis-je, comme aliments exclusifs les substances les plus nutritives, et comme auxiliaires digestifs les condiments (épices et spiritueux) les plus énergiques; ainsi que le prouvent ses mœurs et coutumes.

Et mentalement parlant, me direz-vous, ce double problème comment l'a-t-il résolu? autrement dit, comment l'homme, qui devient jaune ou rouge, transforme-t-il sa tête et ce qu'elle renferme (sa figure et ses sens, son crâne et sa cervelle) pendant la refonte semi-instinctive et semi-volontaire, qu'il fait subir

à tout le reste de sa personne et à ses mœurs ; afin de mettre, le mieux possible, ses formes, paroles et gestes en harmonie avec son nouveau milieu matériel et moral ?

Mes prochaines lettres vous le diront!

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Première suite du coup d'œil spécial sur la seconde variante humaine.—Règles qui président au développement de sa tête (crâne et figure surtout).—Modifications qui en résultent pour les sens faciaux.—Valeur du second type humain au point de vue esthétique; c'est-à-dire sensuel, sentimental et intellectuel tout ensemble.

MESSIEURS,

Pendant que l'homme passe du désert torride et stérile aux pays humides et fertiles; qu'il marche des sources du Nil à ses embouchures égyptiennes, par exemple; qu'il diminue son ventre, au profit de sa poitrine, et ses extrémités, en faveur de ses membres; qu'il amoindrit sa puissance végétative et augmente sa force animale; qu'il change son alambic à digérer en une machine à travailler; qu'en un mot il dépouille (de plus en plus) ses habitudes, formes et couleur de noir, pour adopter les goûts, allures et teintes de coloré (jaune ou rouge); à fin de maintenir (toujours à son maximum) l'harmonie qui doit exister entre son organisme et le milieu qui l'entoure, à mesure qu'ils se perfectionnent réciproquement : que deviennent

sa tête et surtout sa face, les sens que renferment cette dernière et surtout les aptitudes qui leur correspondent ? Telle est la question, assez complexe, que je me propose de traiter en cette lettre.

Durant cette longue pérégrination (à travers le temps et l'espace, le monde et l'organisme), le réformateur humain, qui nous occupe, fait éprouver (semi volontairement et moitié par instinct) à son chef suprême ainsi qu'à ses diverses parties constituantes des métamorphoses lentes, pénibles mais positives, qu'il calque en tout point sur celles de la double machine végéto-animale qu'il gouverne. C'est-à-dire qu'il diminue sa face au profit de son crâne ; et que, dans tous deux, il amoindrit (en les embellissant) les organes les plus bas placés, (les plus mécaniquement utiles, mais les moins nobles) à mesure qu'il épanouit (en les embellissant aussi) ceux plus expressifs qui les couronnent.

Chez l'être qui passe, du type végétatif, au type musculaire de notre espèce ; la mâchoire inférieure, les muscles qui la meuvent, les lèvres, les dents et la langue diminuent donc de force et de volume ; à mesure que s'étalent davantage les os du haut de la figure et que

deviennent plus agiles et plus fines les chairs qui les recouvrent. Le nez et les narines elles-mêmes, quoiqu'organes médiants, se font plus petits et surtout moins verticalement béants; bien qu'une activité musculaire excessive impose presque autant d'efforts respiratoires, au jaune, qu'une atmosphère embrasée, au noir.

Tout se tient en nous ! Donc, la transformation des sens faciaux doit suivre pas à pas les métamorphoses des membranes sur lesquelles ils s'étalent, et celles des leviers, points d'appui ou moteurs qui les assistent. C'est effectivement ce qui a lieu.

A mesure que le goût et l'odorat s'amoindrissent, en restreignant leur surface; la vue et l'ouïe (tant actives que passives), l'œil et le regard, l'oreille et la voix, qui nous permettent d'interroger l'espace et de lui répondre, se perfectionnent en amplifiant leurs réceptacles.

Suivons un peu cet enchaînement des choses.

Un orbite osseux plus vaste abrite le globe oculaire. Donc, il saille moins. Donc, les paupières, qui servent à le clore, deviennent moins

stupidement rondes, les cils qui les bordent moins bestialement rudes, et moins brutalement épais les sourcils qui les surmontent.

Le globe oculaire saille moins, donc moins vite il sèche, donc moins il lui faut de larmes, donc moins grosses peuvent être les glandes qui les distillent, et moins épaisses, par suite, les paupières qui, partiellement, les logent.

Moins épaisses sont les paupières; moins grossiers, par conséquent, les muscles qui les font agir ; plus délicate, par conséquent aussi, la peau sur laquelle ils se fixent; et plus fins, plus intelligents, plus expressifs, par suite, les mille et mille plis dont à chaque instant ils la froncent.

Tout se tient en nous ! Donc, dans l'organe de la vision (enjolivant au dehors ses diverses parties constituantes, à mesure qu'elles lui deviennent végétativement ou mécaniquement moins utiles) des parties profondes se modifient aussi. Et ces parties profondes se modifiant aussi dans le même sens que l'être entier, qui de plus en plus se fait actif, de plus en plus l'action de l'œil sur la lumière prime celle de la lumière sur l'œil ; et de plus en plus par suite, la beauté du regard remplace la perfec-

tion de la vue. Quitte si l'excès arrive à créer une infirmité.

Trois faits certains sont ceux-ci :

Tous les hommes du type végétatif voient on ne peut mieux. Beaucoup de ceux du type musculaire ont les yeux détériorés et portent bésicles, comme font les Chinois depuis des milliers d'années. Et, dans la variante mentale, l'immense majorité est myope ou presbite, témoin l'usage presque universel du pince-nez, si fort à la mode chez nous.

Puisque nous en sommes à la mode (invention, d'on ne sait qui, ou mieux, de tous, ayant pour but de traduire, par les formes et couleurs artificielles que nous revêtons, les manières d'être et préoccupations dominantes d'une époque; par cela même; marchant parallèlement aux transformations qu'éprouvent ou désirent éprouver ses plus chauds partisans ; et, dès lors, ne manquant ni de raison scientifique, ni surtout de valeur sociale) ; puisque, dis-je, nous en sommes à la mode, expliquons anatomiquement une pratique de toilette orientale, qu'on s'efforce de réintroduire chez nous ; ou, ce qui revient au même, justifions,

par son interprétation positive, toutes les assertions biologiques précédentes.

En certaines contrées de l'extrême Orient, comme aussi dans beaucoup d'autres pays habités par la seconde variante humaine, les femmes (qui d'esclaves deviennent concubines, et de concubines maîtresses ; de maîtresses favorites, et de favorites épouses), modifient dans l'ordre suivant les soins minutieux qu'elles prodiguent à leur visage.

D'abord elles s'ôtent, des narines et des lèvres, les anneaux qui rehaussaient l'incarnat aussi lascif qu'artificiel dont elles les peignaient ; puis, renonçant à carminer leur bouche, elles se contentent d'aviver sa rougeur naturelle par des ombres adroitement disposées au pourtour ; puis, abandonnant complétement toute ornementation de cet organe, elles reportent à leurs paupières (angles et bords) les teintes fines, légères, perceptibles à peine, qui paraient en dernier lieu le bas de leur visage ; puis, enfin, plus modestes, elles ne régularisent plus que la noirceur et la courbure de leurs sourcils ; ou même se contentent de poser entre eux, à la naissance du front, un dernier vestige de tatouage, presque toujours aussi faible que gracieux.

Ces artifices de toilette, disons plus vrai, ces distinctions domestiques, de plus en plus gracieuses, imposées par les lois du sérail à la femme qu'élève en dignité l'affection de son époux, qui les a révélées ?

L'enfant immédiat du désir de plaire, l'intime et fidèle conseiller de qui veut conduire, par le beau, l'homme au bon et au vrai, l'interprète, l'auxiliaire et le précurseur tout ensemble de la nature, l'art !

En langage familier, que signifient-elles ?

Que, pour une faveur semi-conjugale, même en son plus ardent et plus gracieux sourire, la bouche n'a jamais le charme enivrant du regard.

Et scientifiquement parlant, que veulent-elles dire ?

Que l'homme embellit son visage, comme il fait son corps ; en sacrifiant le volume et la force de ses parties inférieures (ce qui certes ne les enlaidit pas) au développement et à la beauté de celles situées plus haut. Cette loi, pure variante, ou mieux simple diminutif de celle qui gouverne toutes les perfectibilités, dans la série animale..... Mais trêve de biolo-

gie. Nous en sommes à la mode. Tenons-nous-y !

La coutume (si utile, maintenant même, à presque toutes les femmes du second type) de se teindre les paupières pour faire briller leurs yeux, ne communique pas à leur regard la quiétude pure et suave de la contemplation puéro-maternelle, en pleine et triomphante extase monogame ; la chose est bien certaine ! Mais l'homme du prototype actif n'en est point encore à dire à ses compagnes : « Angélisez mes quelques instants de repos ! » Loin de là, bien loin de là ; surmené par tout ce qui l'entoure et matérialiste avant tout, il ne veut d'elles que des plaisirs peu relevés, et préfère, à la chaste simplicité des formes et des couleurs naturelles, des peintures et des ampleurs trop exagérées pour être vraiment belles.

Ainsi font les blasés de nos villes ! Tant il y a que l'être qui se dégrade, rebrousse, par l'artifice d'abord et la réalité ensuite, la route qui l'avait grandi.

Cette assertion (conséquence toute naturelle des réflexions que fait naître une mode émi-

nemment rétrograde) ; le scalpel et la mode encore, l'anatomie et l'histoire du tatouage et de la boucle d'oreille pourraient la confirmer et reconfirmer.

Mais faire de la science à nouveau et répéter (au sujet des modifications qu'éprouvent le tact facial et l'ouie chez l'homme qui, d'accablé du monde, se fait son modificateur) : répéter, dis-je, des raisonnements que chacun peut calquer sur tous ceux qui précèdent serait aussi pédant que fastidieux.

Qu'on m'autorise donc à substituer aux dissertations techniques de simples détails de mœurs qui permettront de vérifier la règle que suit notre tête en s'embellissant, et d'apprécier au point de vue artistique (c'est-à-dire, sensuel, sentimental et intellectuel tout ensemble), les modifications qu'éprouve parallèlement notre cervelle : qui permettront, dis-je, de vérifier cette règle, si on veut bien conclure du dehors au dedans, des serviteurs au maître, des organes faciaux perfectionnés à l'âme qui les emploie pour sentir ou exprimer ; et du raffinement des produits offerts, à la délicatesse des aptitudes auxquelles ils s'adressent.

Voici les faits :

(*Goûts et art culinaire.*) — Les noirs de l'Australie et de l'Afrique centrale aiment la charogne. Des épices qui sont, presque toutes, anti-putrides, font les délices des hommes colorés.

(*Odorat et parfumerie.*) — Sur une piste nauséabonde, l'homme alambic en fureur pourchasse sa femelle. C'est en s'exaltant, par les plus suaves aromes des fleurs, que l'Oriental s'enivre au souvenir de son idole.

(*Vue et danse.*) — L'Asiatique aime les costumes resplendissants et les danses voluptueuses. L'Africain s'extasie devant quelques plumes ou lambeaux d'étoffe rouge. Sa mimique est d'une lubricité plus que bestiale.

(*Ouïe, musique et poésie.*) — Les poèmes du jaune surabondent en images. Ses idiomes fourmillent de mots et de lettres. Ses concerts (chants, mélodies ou symphonies), si bizarres qu'ils nous semblent, sont amplement fournis de sons et d'instruments éclatants. Des glossaires moins que suffisants ; quelques psalmodies nazillardes ou purement exclamatoires ; et de rares outils de musique, encore plus bruyants que sonores : voilà tout ce qu'il faut au nègre.

VINGTIÈME LETTRE.

Instincts, qualités pratiques et facultés intellectuelles qui caractérisent le faune ;—formes cérébrales qui leur correspondent.

MESSIEURS,

La civilisation enlève aux plantes leurs épines et leurs sucs malfaisants ; aux animaux l'acuité de leurs ongles, le tranchant de leurs dents, la force de leur venin, etc., etc.

Donc, elle a pour effet biologique d'atténuer les armes offensives et défensives de tous les êtres vivants sociables.

Donc aussi, à mesure qu'elle perfectionne les vertébrés, elle rend leur crâne plus mince puisqu'il n'est, en somme, qu'un bouclier cérébral.

Les faits justifient parfaitement ces *à priori* théoriques et montrent, en outre, que les reliefs et creux de cette boîte osseuse reproduisent mieux les contours de ce qu'elle protége, chez les animaux supérieurs que chez les inférieurs ; chez les hommes blancs que chez les jaunes ; et chez ceux-ci que chez les noirs.

De sorte qu'en définissant notre cervelle, le siége et l'instrument de notre âme (tant que nous sommes en ce monde, instrument et siége qui, à l'instar de tout appareil vivant, se développe aux parties bien exercées et périclite aux trop peu employées), nous pouvons dire que demander :

« Ce que deviennent le crâne et son contenu,
» pendant la création du type actif de notre
» espèce par elle-même? »

Revient presque à cette question :

« Que font, du bloc nerveux qui nous gou-
» verne, les influences qui déterminent la for-
» mation de la seconde variante humaine? »

Ou bien encore à cette autre :

« Quels penchants, bons ou mauvais, quel-
» les facultés intellectuelles et quelles qualités
» pratiques, les données des milieux jaunes
» éveillent-elles principalement et puis exa-
» gèrent-elles, dans notre cœur, notre esprit
» et notre caractère? »

A cette demande, ainsi transformée, pouvons-nous répondre avec ce qui précède? Essayons!

Tous les pays qu'habitent les hommes du second type sont excessifs, dangereux même,

favorables aux fauves autant qu'aux êtres sociables, mais non exténuants.

Donc, ils forcent le jaune à lutter constamment, de fait ou d'intention, contre des obstacles brutaux, qui ne lui laissent que fort peu de loisirs.

Donc, ils développent en lui la persévérance, l'exclusive préoccupation du réel et de l'immédiat, et le fanatisme des premiers agents sociaux de la victoire, l'association et la discipline, le nombre et l'ordre.

Eh bien! parce que le fanatisme de la discipline conduit l'orgueil des gouvernants à l'absolutisme, et la vénération des gouvernés, à l'obéissance passive ; et parce que la monomanie du nombre pousse à la création de sociétés énormes, où fatalement toute liberté comme toute initiative individuelle disparaissent; nous pouvons affirmer, *à priori*, que les jaunes forment les nations de la terre les plus grandes et les plus despotiquement gouvernées. Double assertion que l'histoire et la géographie confirment. Témoins, les Egyptiens de l'antiquité, les Américains du temps de la Renaissance (Péruviens ou Mexicains) et les Asiatiques modernes, Chinois, Indiens et autres.

Je poursuis l'analyse des caractéristiques mentales du second type humain!

L'exclusive préoccupation du réel et de l'immédiat mène droit au matérialisme : et le matérialisme trop persévérant, à force de fouiller et refouiller son sujet, tombe inévitablement, de détail en détail, dans la spécialité.

Les populations qui brillent surtout par l'activité matérielle se divisent et subdivisent donc forcément en classes de plus en plus nombreuses, dont chacune offre à l'homme une occupation de plus en plus infime, de plus en plus exclusive, et, partant, de plus en plus dégradante.

Eh bien! ces conséquences morales, d'un génie trop analytique, solidifiez-les en les consacrant, par un excès d'ordre et de vénération; et fatalement vous organiserez le régime des castes, celui qui gouverne l'immense majorité des jaunes.

Il ne permet qu'à leur autocrate de s'élever à un point de vue général, c'est-à-dire abstrait.

Deux mots sur les inconvénients d'une trop grande persévérance, et je me résume.

Cette qualité (que le trop ou trop peu transforme en vice, comme toute autre), les jaunes l'ont poussée tellement loin que les plus tenaces blancs du monde, les jésuites, n'ont pu la vaincre ; de sorte que leurs efforts, séculaires déjà, n'ont changé, dans les pays jaunes, ni la nature des sciences (dont le manque d'abstraction interdit toute conception un peu large), ni celle des procédés industriels (qui consomment tant de fibre musculaire humaine), ni celle des institutions politiques (qui terminent si brusquement tant d'existences), ni celle non plus des croyances religieuses, qui abîment tant d'âmes par le doute et la terreur, en surchargeant l'existence de leurs sectaires de tant de superstitions et de tant de pratiques étranges.

Rien de plus singulier qu'un jaune, au point de vue religieux !

Tout ce que son excès de matérialisme l'a empêché de saisir, ou qu'il n'a pu modifier tant soit peu, est dieu pour lui. Ainsi sont les chaînes de montagne, les grands fleuves, la terre, le ciel et tous ses astres, les fauves invincibles ou inattaquées, les grands hommes insuffisamment compris et surtout insuffisamment imités, et puis aussi toutes les associations, réelles ou

fictives, qu'il suppose exister entre tous ces êtres pour le dominer.

Tous ces objets il se les représente par des images simples ou composées, possibles ou impossibles (biologiquement parlant); et, devant les statues, peintures, dessins ou monstres qui en résultent, il courbe la tête et sacrifie.

Tout ce qu'il a pu changer ou comprendre d'une façon quelconque n'a plus, au contraire, rien de sacré pour lui ; l'homme surtout.

Donc il est, en matière de morale, sceptique, et pour le reste, fétichiste, astrolate, païen et déiste, tour à tour, ou mieux tout à la fois. Donc, tantôt il satisfait aux pratiques les plus répugnantes du culte des bêtes, tantôt récite les prières les plus abstraites et les plus sublimes ; le tout sans être croyant plus convaincu ou meilleur.

Je ne connais qu'une chose capable de faire comprendre le galimatias mental du jaune, accidentellement préoccupé d'une grande et belle question religieuse. C'est l'état cérébral d'un Européen moderne, qui, pour traiter un sujet de cette nature, invoquerait tantôt la science, tantôt la métaphysique, tantôt Dieu,

et tantôt les tables tournantes, ou mieux, le tout ensemble.

Mais me voilà par trop loin de mon sujet. Retournons y donc au plus vite pour nous résumer, car nous avons promis de le faire.

En formulant, d'après tout ce qui précède, notre opinion sur la valeur mentale de l'homme que son climat contraint de pousser jusqu'à l'excès, l'instinct constructeur, le génie analytique, l'orgueil, la vénération et la persévérance ; je dirai : « comme individu, c'est un » matérialiste, fort étroit d'esprit ; comme » époux, un polygame, d'instinct comme de » fait ; comme père et chef de famille, un » despote ; comme travailleur (théoricien ou » praticien, savant ou industriel), un spécia- » liste outré, un mycrocéphale ennemi juré » de tout raisonnement et de toute conception » abstraite; enfin, comme citoyen, un être » nul dont le moindre espoir de bénéfice peut » faire un traître. »

En aucun lieu de la terre, l'espionnage n'est mieux organisé qu'au Céleste Empire.

Si cette façon mentale d'être est réellement

typique; celui qui, contraint ou non, donne pour but à sa vie le développement maximum de puissance et d'activité compatible avec notre nature, fatalement doit y arriver, en quelque pays qu'il vive.

Voyons donc, avant de chercher les formes qu'elle donne au crâne, si le blanc qui se met à produire et consommer le plus possible (ces deux choses se tiennent) ne reprend pas les goûts, aptitudes, qualités pratiques et conceptions industrielles, politiques et religieuses du jaune (comme il fait ses modes), bien avant d'avoir recouvré ses allures faciales et corporelles.

Un fait certain, c'est que les petits-fils de ceux qui vaillamment combattirent aux Pays-Bas, en Angleterre et en France, pour l'indépendance de leur pays, de leur famille, de leur personne et de leurs idées, en se laissant absorber par la fabrication et le mercantilisme, ont renoncé aux formes gouvernementales républicaines adoptées par leurs ancêtres, ainsi qu'aux aspirations si purement humanitaires qu'ils avaient proclamées ; et sont de fait ou légalement, rentrés sous le joug de l'absolutisme spirituel et temporel.

Un fait bien certain encore, c'est que, pour eux maintenant, en fait de science et d'art, le *nec plus ultra* est la spécialité ; que le nombre de ceux qui veulent doubler l'apprentissage par l'instruction professionnelle augmente chaque jour aux pays que j'ai nommés ; et que, chaque jour aussi, le nombre des canuts scientifiques et littéraires y augmente comme celui des canuts en soie ou en coton, en charbon ou en fer, en finance ou en chaussure.

Et non moins certaines que ce qui précède sont aussi les assertions suivantes.

De plus en plus, on tâche d'organiser l'Europe occidentale, industriellement, en puissantes sociétés en commandite ; politiquement, en nationalités énormes ; et religieusement, en confréries nombreuses, qui, fatalement, feront de l'homme un être de plus en plus infime comme producteur, citoyen et penseur, qui, fatalement donc, lui enlèveront de plus en plus toute initiative, comme toute responsabilité personnelle, c'est-à-dire toute liberté.

De cette réglementation outrée, résultera-t-il qu'il deviendra meilleur en tant que membre protégé, puis protecteur du foyer moralisateur par excellence, en tant que fraction

dirigée d'abord et puis directrice de la véritabte unité sociale (la seule capable d'engendrer le nombre qu'on nomme peuple), en tant qu'enfant et chef de famille ?

A cette dernière qqestion du parallèle que je poursuis, répondons par les résultats obtenus déjà.

Nos riches se dispensent facilement de toute sollicitude filiale, fraternelle ou paternelle en payant ; et, de fait, ils sont peu monogames. Quant aux pauvres, le temps leur manque pour se moraliser au foyer domestique. Témoin le nombre toujours croissant des crèches et des asiles, des hôpitaux et des hospices dont on borde la route qui les mène du berceau à la fosse commune ; afin qu'ils ne recherchent pas, dans la débauche ou pire, des consolations que rarement ils demandent aux ministres des cultes officiels, surtout quand ils sont hommes.

Conclusion.—En tournant le dos aux voies si noblement ouvertes en Angleterre, en Hollande et en France, par les hommes qui tant illustrèrent les trois derniers siècles, les blancs occidentaux sont retombés dans tous les errements des jaunes, avant de retomber dans leurs formes crâniennes.

Eh bien ! ces formes cérébrales, quelles sont-elles ?

A sa base, le crâne de l'homme du second type est un carré dont les angles sont arrondis, et, dans toutes les sortes de coupes longitudinales qu'on en peut faire, cette figure, tronquée ou non, se représente.

Pourquoi ?

Parce que l'âme qui nous gouverne et qui, spontanément, nous embellit (aussitôt que des circonstances plus favorables le lui permettent) ; parce que, dis-je, cette âme amoindrit chez l'homme qui se fait jaune, le coordinateur mécanique au profit du coordinateur moral, le cervelet au profit du cerveau ; et qu'en ce dernier même, il diminue la quantité de pulpe qui se trouve en arrière, pour ajouter à celle qui se trouve en avant. J'allais presque dire pour les égaler !

Economiser la force et la masse aux parties inférieures pour étaler et rendre plus expressives celles qui les surmontent, tel est, avons-nous dit, le procédé qu'emploie notre administrateur suprême pour embellir le tronc, les membres et la face de notre machine végéto-animale, aussitôt qu'elle transmet sa puissance plastique en force industrielle ?

Eh bien ! au palais qu'il habite, à l'instrument qu'il emploie pour gouverner tout notre être, à notre cervelle et au bouclier osseux qui la protége ; ce même administrateur suprême, cette même âme applique le même procédé ; afin qu'ils aient des formes beaucoup moins bestiales.

Quoi de plus naturel !

A *priori*... mais trêve d'*à priori*, à l'occasion des hommes du second type : il est plus que temps de parler de ceux qui appartiennent au dernier comme au plus difficilement produit ; je veux dire notre variante mentale.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

Coup d'œil spécial sur la troisième variante humaine. Formes du type mental de notre espèce et causes des incertitudes qui pèsent sur lui. Motifs de son tardif éveil social en Europe. Ses valeurs végétative, animale et intellectuelle seulement.

MESSIEURS,

Parce que l'homme n'a pu et ne peut vivre encore sans préoccupations matérielles, les inspirations formulées par les grands peintres ou les sculpteurs éminents peuvent seules nous indiquer ce que sera notre prototype mental.

Eh bien ! interrogeons leurs œuvres, aux divers pays qui travaillèrent à la grandeur de notre espèce.

Les théocrates de l'antique Egypte ont idéalisé, par nos formes, le pouvoir aveugle, irrésistible et immuable de la masse :

Et les prêtres de l'Asie absolutiste, quoique mieux inspirés, n'ont bien interprété que l'impassibilité mentale du despote !

Les artistes grecs sont donc les premiers qui tentèrent d'entraîner et de maintenir l'homme dans la sociabilité, autrement que par la contrainte matérielle ou morale. Ils le firent, dans Jupiter, par la majesté; dans Apollon, par la beauté; dans Vénus, par la grâce; dans Minerve, par la sagesse.... ; mais dans personne, par la bonté.

Les Italiens n'ont pas fait beaucoup plus. Le Moïse de Michel-Ange n'a que l'enthousiasme du fanatique, sans miséricorde ; son penseur, que la résignation de l'homme, impuissant encore devant l'absolu ; et les vierges de Raphaël, que le calme heureux de l'amour mystique.

Après de tels maîtres, qui interroger ? Personne évidemment ! Ainsi, pas de modèle encore !

Est-ce à dire que les indications esthétiques nous manquent absolument ? Oh ! que non !

Si le passé n'a pas entrevu l'avenir assez nettement pour le rendre par la couleur ou le ciseau, du moins il a suffisamment jalonné la route ; et l'on peut affirmer déjà que le prototype mental humain satisfera aux données suivantes : coloration blanchâtre. — Blanchâtre ! dites-vous ? — Oui ! — Même sous la ligne ?

— Oui, encore ; en pleine Afrique centrale comme en Océanie torride. Les insulaires de la Polynésie sous-tropicale ne sont-ils pas aussi beaux et aussi blancs que nos plus blancs et nos plus beaux Européens? La coloration de la peau n'est indispensable qu'aux pays où la sécheresse de l'air impose à notre enveloppe une fonction respiratoire. Avec l'humidité, factice ou non, toute noirceur disparaît.

Je reprends ma description : Taille haute ; corps et membres allongés ; saillies musculaires et osseuses, souvent indécises; charnure moins ferme que celle du second type, mais plus résistante que celle du premier; poitrine légèrement aplatie ; ventre peu saillant, testicules médiocres, verge petite.

J'insiste peu sur ces détails, assez connus, du reste, afin d'étudier préférablement la tête, le crâne et la face, où parlent plus directement nos facultés mentales.

Occiput peu développé ; front large, haut et vertical ; cheveux soyeux ; tempes effacées, sourcils réduits à un arc pileux ; yeux longs, bien fendus, horizontaux et en amendes ; nez, comme l'ensemble de la figure, en saillie plutôt que plat ; narines, lèvres et bouche fines et

petites ; mâchoires oblongues, dents verticales et un peu larges; ovale de la figure parfait; menton bien fourni de barbe.

Tous ces avantages, toutes ces données certaines de beauté (présentées fréquemment déjà par les heureux du présent et du passé aux cinq parties du monde) ne seront, je le répète, certainement pas perdues. Mais, encore une fois, pas une seule des combinaisons qu'en ont faites les écoles de Thèbes, d'Athènes ou de Rome, d'Espagne, de France ou de Flandre, ne donne la forme ni l'expression exacte de l'homme futur.

Et comment pourrait-ce être? Les données du problème social, dont sa personne entière doit accuser la solution, furent posées au sein d'événements si récents, si grandioses et si terribles, qu'aucun artiste n'a pu les comprendre ou bien osé les formuler ; crainte d'effrayer ses contemporains, tristes enfants, tremblant encore au seul nom de leurs prodigieux grands-pères.

Mais suspendons pour le moment ces réflexions aussi pénibles qu'inévitables, et, si vagues que soient les données esthétiques

précédentes, traduisons-les biologiquement. En d'autres termes, disons ce qu'elles comportent d'aptitudes végétatives, musculaires et mentales.

Les fesses et le ventre du blanc sont plus petits que ceux du noir ; donc, il peut, moins que lui, faire d'abondantes provisions graisseuses ou non digérées encore.

Sa poitrine est moins ample que celle du jaune ; donc, moins que ce dernier encore, il est apte à transformer en sang artériel, et, finalement, en chair humaine une portion de ce qu'il avale ; donc enfin, végétativement, il ne les vaut ni l'un ni l'autre.

En agilité comme en force, est-il au moins leur égal ? Pas davantage ! Ses membres, plus gros que ceux du noir, égaux presque à ceux du jaune, sont trop arrondis par la graisse au détriment de la fibre musculaire.

Conclusion. — Pour agir, manger ou respirer, c'est-à-dire échapper à l'oppression du monde matériel et prendre son essor, le type mental de notre espèce exige des circonstances plus favorables que celles où peuvent grandir, en leurs genres respectifs, ses deux autres variantes.

Donc, en tous les pays d'humidité convenable, de lumière modérée, mais de fécondité insuffisante; quoique blanc, l'homme restera brute, ou tout au moins sauvage, tant que des engins alimentaires et mécaniques étrangers ne viendront pas l'aider à dompter son milieu : tandis qu'en ceux qui ne lui imposeront aucune fatigue végéto-animale, mentalement il progressera, sans colorer sa peau, malgré tous les efforts d'une insolation excessive.

L'histoire et la géographie s'accordent on ne peut mieux pour justifier cette double déduction.

Car, en Polynésie sous-tropicale, aux îlots fortunés, dont la végétation luxuriante ne laisse à nos sosies du Nouveau-Monde qu'un souci, récolter; l'homme s'est fait blanc, en dépit du soleil, et mis de lui-même en pleine évolution mentale :

Tandis que sur notre ancien continent (aux pays actuellement grecs, italiens, espagnols, français, anglais et autres), nos blonds ancêtres demeurèrent misérables habitants de forêts, membres de tribus en guerre perpétuelle, sacrificateurs de victimes humaines et anthropophages (comme le vieux Saturne ou leurs autres divinités méchantes et nocturnes) jusqu'aux

jours où des civilisateurs égyptiens et asiatiques vinrent leur apprendre à gouverner les éléments, les plantes, les bêtes et eux-mêmes : en leur apportant des animaux et des végétaux domestiques, pour les aider à manger ; des épices et des parfums, pour stimuler leurs faibles fonctions digestives et respiratoires ; des armes et des outils, pour compenser leur infériorité musculaire ; des lois morales, politiques et religieuses, pour modérer leurs fureurs militaires et leur cannibalisme ; les premiers rudiments des arts, pour les dégrossir un peu ; et, pardessus tout, des stimulants cérébraux, le vin entre autres, afin de provoquer leur éveil mental.

Aussi gloire aux Bacchus, Inachus, Cécrops, Danaüs, Cadmus, Pelops et autres, sans l'assistance desquels nous autres blancs, si fiers d'une civilisation que nous ne pouvions commencer....

Mais rentrons dans notre sujet, et arrivons aux facultés intellectuelles, qualités pratiques et penchants, bons ou mauvais, sociaux ou individuels, qui caractérisent le blanc.

Son front n'est fait ni comme celui du noir,

ni comme celui du jaune. D'où je conclus, jugeant du contenu par l'enveloppe, qu'il comprend, pense et parle autrement qu'eux. Effectivement, il n'a pas comme celui-ci la contemplation des événements on ne peut plus facile, ni comme celui-là, on ne peut plus facile celle des êtres. Que possède-t-il donc en revanche, et cela au plus haut degré, car tant de cervelle doit évidemment servir à quelque chose ?

Ce qu'il possède en revanche (et cela au plus haut degré), c'est la conception active, la force de méditer, l'intelligence des choses abstraites. Fournissez-lui des faits, présentez-lui des êtres, et vous le verrez saisir (avec une sagacité merveilleuse) les propriétés des uns, en les comparant, et l'enchaînement des autres en les coordonnant; puis établir des généralités; construire des systèmes; et, ces deux choses faites, vulgariser ses connaissances avec une rapidité non moins merveilleuse ; bien qu'il soit (sous le rapport de l'expression) inférieur au noir, comme mime, et au jaune, comme orateur.

Pour lier les phénomènes par des théories, en tirer des conséquences, les mettre à la portée de tous, autrement dit, communier d'idées avec son semblable et lui faciliter l'imitation en

l'impressionnant par la forme, la couleur, le son, l'arome, la saveur ou le toucher même; en trois mots, pour induire, déduire et traduire, le blanc n'a pas d'égal. Voilà pourquoi il a fait, en remaniant les découvertes de ses initiateurs sociaux, asiatiques ou africains, plus d'heureux en quelques siècles qu'eux en des milliers d'années.

Je m'explique. De toutes les notions recueillies par leurs administrés, les prêtres de l'Egypte ou de l'Inde ne surent jamais faire que deux parts : l'une, composée de renseignements tout matériels, était confiée à des castes qu'on multipliait, spécialisait et fermait d'autant plus hermétiquement sur leurs membres respectifs (crainte de variation), que le nombre des procédés pratiques allait croissant.

L'autre comprenait toutes les connaissances immatérielles. On les gravait en caractères hiéroglyphiques sur des objets qui ne sortaient jamais du temple ; et comme ces derniers étaient constamment fermés au vulgaire, ces précieux documents lui étaient doublement cachés. Aussi, plus augmentaient les richesses nationales, et plus, humainement parlant, étaient appauvris les travailleurs ; chaque progrès les réduisant de plus en plus à l'état de rouage social infime, méprisable et méprisé.

De colossales fourmillières d'hommes, neutralisés autant que possible ; des pyramides monstrueuses de producteurs matérialistes et matérialisés, au sommet desquelles brillait une seule intelligence, celle du grand-prêtre ou de l'autocrate, quand toutefois l'universelle et scandaleuse bêtise de la masse ne l'éteignait point : pour tout dire, le régime des castes ou des spécialités (car c'est même chose) ; voilà donc tout ce qu'avait produit l'observation purement objective, extrêmement exacte, mais tout à fait brute des faits. Et, soit dit en passant, jamais elle ne produira autre chose.

Eh bien ! (et c'est là que je veux en venir) de ces institutions tout d'une pièce, où religion, gouvernement, industrie, arts, savoir et superstition étaient soudés par un mortier social unique, la foi aveugle, l'obéissance passive ; que firent les sauvages blancs de l'Europe ancienne, nos pères les Hellènes, quand les missionnaires et proscrits d'Asie ou d'Afrique les leur importèrent ?

Immédiatement ils les brisèrent par la discussion. Immédiatement, par la généralisation, ils réduisirent à presque rien ces myriades et millions d'observations grossières. Immédiatement, par la systématisation, ils substituèrent

un ordre hiérarchique au chaos qui les tenait plus que bizarrement accolées. Immédiatement enfin, par l'expression, ils les versèrent à pleines mains dans le domaine public.

Ou, si l'on veut, de ce fatras où chaque être et chaque événement cachaient leurs propriétés du premier ordre sous un millier de particularités secondaires, la force de méditation éminemment abstraite du blanc chassa tout ce qui était superflu. De sorte que les qualités saillantes des choses se mettant d'elles-mêmes en relief, ainsi que leurs similitudes et leurs différences; d'elles-mêmes aussi les volumineuses annales scientifiques, jaunes et noires, se réduisirent à quelques grandes catégories de phénomènes aisément accessibles à nos divers procédés logiques; et d'elles-mêmes encore les généralités s'instituèrent. Et les généralités une fois instituées, les lois qui gouvernent les êtres et les événements furent découvertes.

Et ces lois une fois découvertes, les systèmes scientifiques prirent naissance et permirent (avec pleine connaissance de cause et certitude de résultat) de passer du simple au composé, de l'abstrait au concret, de l'idéal au réel ou réalisable.

C'est ainsi qu'avec le temps, grâce à la force mentale caractéristique du blanc, toutes les recettes cabalistiques des alchimistes, astrologues, nécromanciens, médicastres, prêtres (noirs ou jaunes), furent remplacées par les quelques traités nets, clairs, précis, positifs en un mot, qui maintenant desservent la vie pratique et morale des Occidentaux Européens.

Comment toutes ces découvertes, si tardivement simplifiées, leur devinrent-elles aussi familières? C'est ce que je vais dire en terminant cette explication si longue.

En ce qui concerne les beaux-arts (danse, chant, musique, statuaire, peinture, dessin, écriture), nos pères, les autochtones européens, ne respectèrent pas plus les règles absolues de leurs initiateurs, asiatiques ou égyptiens, qu'ils n'avaient respecté leurs codes ou compilations scientifiques. En fait d'écriture surtout, marchant d'abstraction en abstraction, ils arrivèrent à des signes n'exprimant, il est vrai, rien absolument par leur forme; mais si commodes et si peu nombreux, qu'avec moins de trente lettres ils remplacèrent les milliers de caractères hiéroglyphiques employés en Egypte et maintenant encore en pleine vigueur en Chine et au Japon.

Eh bien ! avec ces trente lettres ils condensèrent en quelques livres, des plus faciles à épeler, toute la science humaine. Et cette science humaine une fois petite, archi-petite, devint si accessible, si vulgaire, je dirais presque si indiscrète, qu'elle s'en fut jusqu'au plus humble foyer domestique offrir au travailleur plus de notions positives que n'en demandait sa profession. De sorte qu'embastiller le producteur dans une caste, fatalement fermée sur lui, devint de plus en plus impossible ; si impossible ! que forcer même son enfant à suivre sa profession, fut considéré comme un véritable abus d'autorité paternelle.

Les trois facultés éminemment abstraites qui caractérisent l'intelligence du blanc n'ont-elles valu aux hommes de ce type que leur pleine liberté professionnelle ? Non ; et bientôt vous en aurez la preuve. Mais auparavant disons les instincts et qualités pratiques de cette variation humaine.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Où l'on pose en fait que les blancs sont, plus que les jaunes et les noirs, courageux, destructeurs, vaniteux et bons.

MESSIEURS,

Les absolutistes jaunes et noirs auraient certainement écrasé les populations, qui maintenant s'approchent le plus du type mental humain; si un féroce instinct destructeur, un courage indomptable, une vanité excessive et d'admirables éclairs de bonté n'avaient souvent inspiré leurs plus nobles représentants.

Voilà, dira-t-on, un amalgame étrange de qualités pratiques ou morales, dont deux au moins semblent s'exclure, et, de ce bizarre amalgame, un résultat non moins étrange!

Eh bien! prouvons tout d'abord que cet amalgame exista, et que, de plus, il servit beaucoup. Nous dirons ensuite quelles furent ses causes, et s'il doit persister.

Depuis l'antiquité la plus haute jusqu'à la bataille de Lépante, qui suspendit enfin la

marche envahissante des jaunes, devenus musulmans ; les aristocraties grecques, romaines, espagnoles, françaises ou germaniques ne cessèrent d'employer (de concert ou successivement) tout ce qu'elles avaient de génie militaire ou de courage, à repousser les invasions des autocrates africains ou asiatiques.

Et, depuis l'antiquité la plus haute encore jusqu'à notre glorieuse révolution française au moins, les populations (vaincues par ces mêmes aristocraties et contraintes, par elles, à se faire industrielles ou savantes) ne cessèrent jamais aussi d'employer tout ce qu'elles avaient de génie militaire et de courage à les combattre, afin de réduire le plus possible à zéro le nombre de leurs familles et celui des priviléges qu'elles s'étaient arrogés.

La Grèce, l'Italie et la France (où, de bétail qu'ils étaient d'abord, les travailleurs devinrent successivement esclaves, serfs, roturiers et producteurs matériellement libres, puis auxiliaires financiers, associés politiques, et, finalement, maîtres des monarques ; ainsi que le prouve théoriquement l'extension toujours croissante du dogme de la souveraineté du peuple, et, pratiquement, le nombre toujours croissant aussi des dynasties détrônées, jeunes ou vieilles) : la

Grèce, l'Italie et la France, dis-je, sont les pays de l'ancien monde où cette double lutte des aristocrates blancs contre leurs propres sujets et contre des chefs colorés s'est le mieux accentuée. Ceux du nouveau, où des phénomènes analogues s'accomplissent (spontanément ou non) sont les Sandwich, la Nouvelle-Zélande, l'archipel des Amis, Tonga-Tabou, etc., etc.

Ces faits une fois posés ; pour peu que l'on compare l'état des gouvernants et des gouvernés blancs (toujours en guerre imminente ou réelle, tant étrangère que civile) à celui des personnes de rang analogue en Asie et en Afrique où, depuis si longtemps l'absolutisme religieux et politique ne combat plus et n'est plus combattu ; on est immédiatement persuadé qu'en génie militaire et en courage, en monomanie belliqueuse et en audace, ou plus crûment en férocité, les hommes du type mental surpassent ceux des deux autres.

Les blancs surpassent les jaunes et les noirs en férocité, leur sont inférieurs en puissance assimilatrice, et vivent en des pays, relativement trop pauvres en bêtes. Autrement dit, les blancs, auxquels il faut plus de nourriture et surtout plus de viande qu'aux colorés, en ont moins qu'eux précisement.

Eh bien ! comment se tirent-ils d'affaires ? En mangeant de la chair humaine ; soit directement, comme cela se pratique en Polynésie ; soit indirectement, au moyen de traités de commerce, de frais de guerre, ou de droits coloniaux, et cœtera, et cœtera, comme nous faisons en Europe, en Asie et en Afrique. Le tout sous pretexte de civilisation ; car notre vanité monstrueuse.....

Mais, pour le moment, je ne veux pas envisager sous un mauvais jour la *soif* inépuisable, ou tout au moins inépuisée, de *supériorité intellectuelle* qui pousse l'Européen ou le Polynésien à devenir conquérant. Tout au contraire, je veux chanter les bienfaits de leur *ambition purement spirituelle*. Reportons-nous donc au temps où, si dignement, elle inspira nos ancêtres.

Dès que les théocrates d'Asie-Mineure ou d'Afrique voulurent, (avec leurs idoles, mélanges bizarres d'attributs végétaux, animaux ou humains), implanter l'absolutisme religieux en Europe, ses peuplades encore sauvages refusèrent de courber la tête devant ces monstres surnaturels, et instituèrent, avec autant d'intelligence que d'audace et de vanité, cet esprit d'exa-

men qui, grandissant toujours en Italie, en Espagne, en France et puis ailleurs, transforma successivement le fétichisme noir et l'idolâtrie jaune en paganisme exclusivement humain; le paganisme exclusivement humain, en une série de monothéismes toujours meilleurs; et, finalement, le dernier d'entre eux en une réalité providentielle, que n'entache plus aucun vestige d'absolutisme spirituel de provenance asiatique ou africaine.

Cette destruction religieuse, si parfaitement analogue à la démolition politique accomplie par les industriels européens, dont je parlais à l'instant même; qui l'exécuta dans notre vieux monde blanc?

Les compagnons d'infortune de ceux qui, avant tout, devaient produire, c'est-à-dire être dans le réel; les frères des travailleurs de l'antiquité, du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes; les penseurs d'Athènes, de Rome, de Cordoue, Séville, Grenade, Paris, etc.; les hommes qui, d'esclaves, devinrent bouffons; de bouffons, familiers; de familiers, affranchis; et d'affranchis, précepteurs de leurs anciens maîtres; puis de précepteurs, clercs; de clercs, philosophes; et de philosophes, législateurs moraux des quelques familles aristocratiques, non

encore éteintes ou renversées : le tout en vertu de la supériorité mentale que les sciences positives procurent à leurs initiés à mesure qu'elles s'étendent.

C'est ainsi qu'à travers les siècles a bien travaillé la vanité blanche. C'est ainsi qu'elle a concouru au développement de la plus belle et plus intelligente variante humaine.

Aucun progrès ne serait possible si le savant qui découvre les lois de l'univers, l'artiste qui les traduit en langue sentimentale et le praticien qui les vérifie en créant, ne finissaient par se rencontrer : si, quoi qu'aient pu dire quelques misérables sophistes, le vrai, le beau et le bon, ne coïncidaient toujours.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi et parce que la variante mentale humaine est plus intelligente et plus belle que ses sœurs ; j'affirme que la bonté fit chez elle son avénement social ; et qu'en dépit des turpitudes, publiques et privées, qui souillent encore les faits et gestes d'un grand nombre de blancs, cette vertu se trouve profondément enracinée déjà, non dans les mœurs, non même dans les cœurs, mais dans l'esprit de leur immense majorité.

Pour me faire mieux comprendre en justifiant cette assertion, pour ne pas choquer par des conclusions trop brusques, et pour, enfin, m'étayer préalablement de vérités pleinement admises; retournons tant soit peu en arrière.

— Où la puissance assimilatrice et les réservoirs de la vie végétative, chez l'homme, atteignent-ils leur maximum?

— Dans les pays les plus arides!

— Où sa force et son activité musculaires se développèrent-elles le plus?

— Aux contrées qui, sans l'exténuer toutefois, lui imposèrent pour vivre les plus longs parcours, ou bien le contraignirent à modifier le sol et ses produits plus qu'ailleurs.

Nécessité est mère de l'industrie, qui ne connaît ce proverbe?

— Partant de là, dans quels pays habités par l'espèce humaine, la bonté devait-elle éclore?

— Dans ceux évidemment dont les peuples en avaient le plus besoin, chez les blancs de l'ancien et du nouveau monde.

Voyons un peu si les faits confirment cette conclusion toute théorique!

Faire primer la politique par la morale, substituer la civilisation industrielle au régime mi-

litaire, protéger les faibles contre les forts, et tolérer toute croyance capable de mener au bien sont, à coup sûr, des conceptions nobles, généreuses, universellement admissibles et presque exclusivement inspirées par la bonté!

Eh bien! où l'idée d'un pouvoir purement moral, purement spirituel, fut-elle mieux réalisée qu'à Tonga-Tabou et Rome?

Qui proscrivit la guerre, avec plus d'énergie que les souverains pontifes et les Toui-Touga?

Et qui, en les honorant, protégea mieux les enfants, les vieillards, les femmes et les travailleurs, que les dignes papes du nouveau et de l'ancien monde?

Ceux-ci, en faisant du producteur (chose taillable à merci dans toute l'antiquité militaire) un homme enfin matériellement libre ; ceux-là, en ouvrant aux riches les rangs des nobles et des prêtres, des arikis et des rangatiras.

Ceux-ci, en instituant la monogamie, les écoles, les hôpitaux et le travail des ordres monastiques; ceux-là, en déclarant au nombre de leurs femmes toutes les persécutées, et en couvrant de leurs tabous tous les faibles, jeunes ou vieux, infirmes de corps ou d'esprit.

Ceux-ci enfin, en interposant l'excommunication, l'interdit ou l'anathème (autant qu'ils

le pouvaient) entre les puissants prêts à prendre les armes ; et ceux-là en se réservant le droit exclusif de décider l'opportunité des expéditions militaires.

La bonté, ai-je dit, devait naître chez les hommes qui en avaient le plus besoin. Eh bien ! reprenons son histoire chez ceux des blancs que nous connaissons le mieux afin de plus nettement préciser où fut son berceau.

— Parmi les peuples de l'Europe ancienne, quels furent les plus cruels batailleurs, les plus éhontés pillards, disons le mot, les plus enragés brigands ?

Ceux que leurs chefs conduisirent saccager Delphes et Rome en criant : « Malheur aux vaincus ! » les Gaulois, nos ancêtres les plus directs.

— Eh bien ! quel peuple fit plus pour l'établissement et le maintien de la papauté que la France très-chrétienne, la fille aînée de l'Eglise ?

Aucun !

— Et quand la tiare, ternie par l'intolérance, perdit la moitié de son empire, quand, au nom de la liberté individuelle, tout le nord

de l'Europe (que n'avaient pas suffisamment socialisé les empereurs et papes romains) se souleva contre l'absolutisme spirituel occidental ; où la pensée d'une religion universelle, capable de subordonner la cupidité privée à l'intérêt public ; et de cimenter, non plus les gouvernements militaires (chose à jamais imposible) par une foi commune révélée, mais tous les peuples (devenus enfin travailleurs et pacifiques) dans une même conviction née de recherches purement humaines ; où cette pensée, dis-je, alla-t-elle se réfugier où mieux éclore ?

— En France encore, à Paris même, en plein ancien repaire des vieux bandits Gaulois, aux jours des plus calamiteux revers de la guerre étrangère, à la veille des plus sanguinaires horreurs des discordes civiles, au temps où nos enthousiastes grands-pères, ivres de haine et d'amour à la fois, tonnèrent au monde moderne (non par des mots, mais par des faits) cette formule prodigieuse : « *Ni Dieu, ni roi ; la république et l'humanité.* » A une époque, enfin, en tout semblable à celle où la papauté (sauveur, elle aussi, de l'indépendance européenne) proclama sa devise sublime : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.* »

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Qui dit pourquoi les blancs sont devenus, plus que les jaunes et les noirs, courageux, militaires, vaniteux, bons, généralisateurs, systématiques et habiles à s'exprimer graphiquement.

MESSIEURS,

Par ma précédente lettre j'ai posé en fait que le courage, le génie militaire, la vanité, *et cœtera, et cœtera*, s'étaient plus développés chez les blancs que chez les jaunes et les noirs. En celle-ci je me propose de dire le pourquoi de ce phénomène. Mais comme la chose n'est pas facile, comme de plus j'ai à ménager certaines considérations un peu neuves ; je prendrai un fort long détour, et n'aborderai mon sujet qu'après vous avoir rappelé comment les Asiatiques et les Africains furent lancés respectivement sur les pentes qu'ils ont suivies. Soyez donc assez bons pour me laisser reprendre, en sous-œuvre, quelques-unes des observations que nous avons faites à leur égard.

Parce qu'un être vivant est d'autant plus tardif en son éveil mental, d'autant plus lent en sa croissance, et d'autant plus exigeant pour

son piédestal matériel qu'il doit aller plus loin, socialement parlant ; et parce que l'Australie et l'Afrique centrales sont plus favorables aux bêtes qu'aux hommes : certains animaux sociables s'organisèrent en familles, en tribus et même en nations, aux parages les moins stériles de ces deux vastes continents, bien avant que les noirs ne songeassent à le faire.

Les nègres et les papous, que la faim et l'amour du pillage guidèrent vers les domaines de ces espèces, n'eurent donc qu'à les servir d'abord, qu'à partager avec elles ensuite, et qu'à les gouverner enfin ; c'est-à-dire (les craignant de moins en moins) qu'à les admirer, aimer et imiter de plus en plus (en laissant leur imagination enfantine s'exagérer le sentiment naturel et vrai de leur infériorité primitive envers elles), en un mot, qu'à les adorer ; pour se trouver organisés *domestiquement* en familles polygames, *industriellement* en tribus pastorales, nomades et même sédentaires, *politiquement* en patriarchats, et *religieusement* en populations fétichiques, en sociétés pensant que tout est gouverné par un ensemble de providences terrestres, végétales, animales et célestes, plus puissantes que notre espèce, par conséquent surhumaines, ou, si mieux vous aimez, divines.

Aux pays colorés (jaunes ou rouges, asiatiques ou américains), les choses se passèrent différemment et mieux.

En effet ; parce que ces pays sont très-grands et situés tous entre les montagnes et la mer, ou fort élevés ; tous, ils sont assez humides ; partant, assez fertiles ; et, partant aussi, le rendez-vous naturel des plantes et des bêtes aptes à former les sociétés les plus nombreuses, des plantes et des bêtes les plus domesticables par conséquent, ou, ce qui revient au même, des plantes et des bêtes les plus philanthropes.

Donc l'homme a pu, non-seulement y respirer, boire et manger, sans trop de fatigue, mais encore s'y ménager des loisirs en travaillant ; et dans ses loisirs consacrer à la méditation toute la force nerveuse que ne consumaient pas les organes végétatifs ou animaux; et, par ces méditations, concevoir un mode social meilleur que celui du noir.

Eh bien ! cette conception, conséquence immédiate d'un milieu plus favorable, il a pu commencer à la réaliser, grâce à des précepteurs animaux plus empressés que ceux de l'Afrique à aimer l'homme, à le servir, à s'humilier devant lui, à lui révéler sa supériorité

organique et sa grandeur possible, voire même sa mission providentielle future.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *religieusement*, en renonçant très-vite au culte des bêtes et des plantes, et très-vite aussi à celui des monstres formés de parties animales ; pour n'adorer que des idoles exclusivement composées d'organes humains, autrement dit, se faire tout à fait païen, ou même complétement monothéiste.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *politiquement*, en donnant aux pouvoirs pratiques plus d'autorité qu'aux théoriques ; aux chefs militaires plus qu'aux religieux ; et aux gouvernés (travaillant la matière) une liberté d'autant plus grande qu'ils avaient à régir des êtres moins vivants, qu'ils étaient par conséquent plus agriculteurs que pasteurs, plus industriels qu'agriculteurs, plus négociants qu'industriels, et ainsi de suite.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *industriellement*, en étendant son pouvoir jusque sur des êtres plus difficiles à comprendre et manier que ceux qui vivent, attendu qu'ils ne peuvent ni entendre nos ordres, ni volontairement nous prêter leurs forces. On conçoit aisément que j'entends parler des airs

et des eaux, des vents, des fleuves et des terres, des gaz et des liquides combustibles ou non, et surtout des solides, métaux, argiles, roches. charbons, et cœtera.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *domestiquement*, en instituant la famille proprement dite ; en créant, dans son troupeau humain, les distinctions d'épouses, de favorites, de concubines et d'esclaves, d'enfants et de serviteurs.

Enfin il a pu commencer à la réaliser dans *sa vie individuelle* ;

Pratiquement, en recourant plus fréquemment que ne le fait le noir aux sortiléges, horoscopes, exorcismes, divinations de toutes sortes et autres pratiques ou sciences cabalistiques, émanées toutes d'un sentiment trop exagéré de ce que peut l'homme.

Intellectuellement, en ne bornant pas (comme le fait le noir, encore) ses observations aux êtres, mais en les étendant jusqu'aux actes qu'ils commettent ensemble ou successivement ; en ajoutant à la contemplation de l'espace celle des événements ou du temps ;

Et *moralement* enfin, en préférant la conception du destin, du ciel et de la nature (entités de plus en plus disciplinées et de plus en plus accessibles à l'homme) à celles de dieux tou-

jours absolus, souvent capricieux, fréquemment incompréhensibles, et jamais soumis à notre puissance.

Mais commençant à réaliser cette conception et la réalisant; c'est-à-dire, améliorant les institutions du noir ou bien y ajoutant; jamais l'idée ne lui vint (à lui coloré !) de mettre *dans la société* le constructeur au-dessus du destructeur, l'industriel au-dessus du guerrier, le pouvoir moral ou spirituel au-dessus du pouvoir pratique ou matériel, le prêtre, le savant ou l'artiste au-dessus du soldat du producteur ou du négociant ; pas plus qu'elle ne lui vint de mettre, *dans la famille*, la femme au-dessus de l'homme ; pas plus qu'elle ne lui vint encore de préférer *en son for intérieur* l'abstrait au concret, l'avenir au présent ou au passé.

C'est que, dans les pays jaunes ou rouges, à côté des avantages que j'ai signalés ; il y a des obstacles monstrueux, que l'homme n'a pu surmonter encore, et qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut bien comprendre son développement cérébral.

Ces obstacles monstrueux (aériens, aquatiques et terrestres, vivants et non vivants) sont

les trombes, les ouragans, les pluies diluviennes, les débordements des fleuves, les raz de marée et autres cataclysmes météorologiques ; les épidémies épouvantables (peste, choléra, fièvre jaune, et cœtera) qui les suivent ; les bêtes féroces qui nagent au sein des fleuves ; celles plus nombreuses et non moins dévastatrices (insectes rongeurs de toutes espèces) que l'air apporte ; les carnassiers (reptiles et quadrupèdes) qui se cachent dans les forêts et savanes ; enfin (en quantité plus prodigieuse encore) les plantes parasites, si tenaces en leurs germes et racines, et si promptes à se reproduire.

Tous êtres aussi puissants que misanthropes et aussi misanthropes que matérialistes. Tous êtres constamment là pour fondre sur l'homme et ses travaux ; constamment là pour lui redisputer la suzeraineté des régions qu'il a conquises ; constamment là par conséquent pour exiger qu'il les repousse (de fait ou d'intention) comme seulement on peut faire les méchants, matériellement ! Tous êtres enfin constamment là pour maintenir le coloré dans les conceptions toujours concrètes et toujours relatives au présent, qui lui crée des obstacles, ou au passé, qui lui fournit des armes.

Le résumé de tout ce qui précède, le voilà !

Si le jaune, maître d'un champ de bataille qu'il ne peut quitter encore, s'est résigné à demeurer en *statu quo* social en son milieu, comme avait fait le nègre dans le sien (et quel homme, quelle famille, quel peuple, quelle race même peut indéfiniment combattre ou produire ! !) ; si le jaune, dis-je, s'est résigné à demeurer en *statu quo*, en sacrifiant toujours le progrès à l'ordre ; du moins il ne l'a fait qu'après avoir ajouté (dans le trésor de l'humanité commencé par les noirs), la domestication des êtres inorganisés à celle de ceux qui vivent, les *richesses et les institutions du régime industriel* à celles de l'activité pastorale et agricole ; plus l'observation des événements à celle des êtres, la conquête et la mensuration du temps à celle de l'espace, *la connaissance du passé* à celle du présent ; plus enfin les *conceptions du destin, du ciel et de la nature* à celles des dieux.

Conceptions on ne peut plus bienfaisantes ; puisqu'elles ont conduit les illustrations de cette race à substituer *les allures indépendantes de la métaphysique et ses persuasions* à la servilité passive et à la foi aveugle ; *l'activité productrice du créateur* à l'inertie expectante de la créature ; et l'autocratisme politique, *le des-*

potisme humain à l'absolutisme religieux, au *fatalisme théocratique*, mille fois plus oppressif et mille fois plus sanguinaire que lui ; si on en juge par les actes de ses deux grands derniers représentants : Moïse et Mahomet,

Ces considérations une fois rappelées, abordons le sujet spécial de cette lettre ; en calquant de notre mieux l'histoire cérébrale de notre variante sur les récits qui précèdent. Autrement dit, montrons pourquoi le blanc devint, plus que le jaune et le noir, courageux militaire, vaniteux, bon, généralisateur, systématique et habile à s'exprimer au moyen de signes, plus puissants que le geste ou la voix, à nous faire communier d'idées, non-seulement avec tous ceux qui vivent, mais encore avec tous ceux qui vivront.

Les pays de notre vieux continent (Grèce, Italie, France, Espagne, Suisse, Grande-Bretagne et Scandinavie), où notre type mental se forma, n'étaient au temps jadis que de petites contrées, beaucoup plus froides et plus humides qu'elles ne le sont aujourd'hui. Et ces petites contrées étaient divisées et subdivisées à l'infini par de hautes montagnes, de profondes vallées, des fleuves peu navigables, des rivières,

des lacs et des marécages sans nombre, en provinces archi-petites.

Et ces provinces archi-petites, encombrées de plantes aquatiques et terrestres, étaient difficiles à parcourir et plus encore à défricher. Et dans ces provinces archi-petites, difficiles à parcourir et plus encore à défricher, il n'y avait (comme graines alimentaires abondantes et riches en huile ou farine) que la faine ou le gland, et (comme animaux comestibles, à la rigueur seulement) que l'urus, le cerf, le sanglier et d'autres quadrupèdes indomesticables. Le cerf, l'urus, le sanglier, et cœtera, aussi dangereux à chasser qu'à disputer aux renards, aux loups, aux ours, aux lions et autres fauves plus cruelles ou plus rusées.

Donc nos ancêtres immédiats (ceux des hommes de notre vieux monde que leur climat fit blancs, c'est-à-dire plus carnassiers que les jaunes ou les noirs et moins robustes qu'eux) trouvèrent aux pays qu'ils eurent en partage de quoi manger il est vrai, mais nulle autre assistance, morale ou mécanique.

Eh bien ! en ces contrées, plus difficiles à défricher que l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique heu-

reuse, ces hommes, si dépourvus d'instituteurs, d'aides et même de nourrisseurs animaux, que pouvaient-ils devenir, eux carnassiers et faibles au maximum? Que pouvaient-ils devenir, sinon d'enragés chasseurs, pêcheurs, brigands et cannibales (aux instants où le besoin de viande les surmenait) et des brutes (inertes, parce qu'elles étaient repues) tout le reste du temps ; en deux mots, de véritables sauvages.

Et, véritables sauvages, que pouvaient-ils aimer, comprendre et rechercher, en ces pays si favorables à la vie solitaire, sinon la plus complète indépendance personnelle! Et n'aimant, ne comprenant et ne recherchant que la plus complète indépendance personnelle, à quelle conception de la vie pouvaient-ils arriver? Quelle règle pouvaient-ils se donner? Quelle formule gouvernementale, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pouvaient-ils constamment faire et refaire, graver et regraver constamment en leur cervelle? Sinon celle-ci :

« *En tout et partout, liberté individuelle illimitée.* »

Ainsi germa, grandit et se développa tout naturellement, dans l'âme du blanc, sous l'influence d'un milieu qu'il dut subir tout d'abord, une devise diamétralement opposée au principe

« *de la subordination absolue*, » qui, tout naturellement aussi, avait germé grandi et s'était développé, dans l'âme des noirs et des jaunes, pendant qu'ils subissaient leur milieu.

Ce que l'adoption exclusive de l'une ou l'autre de ces manières de voir causa, cause et causera de conflits internationaux et civils, religieux et politiques, industriels et scientifiques, domestiques et même personnels, en Europe et par toute la terre ; les historiens l'ont dit, le disent et le diront longtemps encore. Comme biologiste, je ne dois qu'une chose, mettre en relief les qualités pratiques, facultés intellectuelles et penchants affectifs que durent surtout cultiver les blancs, restés le plus sagement fidèles au point de partance de leurs ancêtres ; ceux qui s'affranchirent le mieux des habitudes, sentiments et pensées des absolutistes jaunes et noirs, qui vinrent les initier à la vie sociale ; ceux enfin qui réussirent le mieux à concilier l'indépendance et le concours ; en se donnant pour but de n'être heureux que par et pour autrui.

Eh bien! parce que depuis les temps homériques et même fabuleux jusqu'en 1793 et même 1815 ; les meilleurs blancs eurent tou-

jours à combattre les despotes Asiatico-Africains, ou leurs imitateurs ; et parce que l'audace et la tactique militaire peuvent seules dispenser du nombre ; évidemment les meilleurs blancs durent toujours grandir en *courage et génie militaire*.

Puis, parce que depuis ces mêmes temps si anciens, ces mêmes blancs n'ont aimé qu'eux, compris qu'eux et voulu pour maîtres qu'eux ; parce qu'ils n'ont été domptables que par eux-mêmes ; parce qu'ils n'ont pu obéir qu'à ce qu'ils trouvaient bon, croyaient juste, ou reconnaissaient pratiquement utile ; évidemment encore, ceux qui aspirèrent à les gouverner durent développer, et chez eux et en leur propre personne :

Ou la *bonté* qui rend aimant et fait aimer, qui par conséquent permet d'entraîner l'homme par le sentiment, et, partant, de le gouverner par la logique du cœur ;

Ou celles de nos facultés intellectuelles (*induction* et *déduction*) qui servent le plus à comprendre et se faire comprendre, qui aident le mieux par conséquent à vaincre l'homme avec son propre cerveau, et, partant, à le gouverner par la logique de l'esprit ;

Ou bien enfin, l'habitude et le goût du tra-

vail, sans lesquels nulle expérimentation matérielle n'est possible ; sans lesquels, par conséquent encore, on ne saurait convaincre et gouverner l'homme, qui n'accepte que les résultats produits par lui-même, qui ne cède en un mot qu'à la logiqne des faits.

L'une ou l'autre de ces trois aptitudes mentales, dis-je, ou mieux toutes ensemble, ils durent les développer autant que possible.

Puis, parce que la persuasion était l'arme la plus puissante auprès de nos ancêtres immédiats (comme elle l'est encore près de nous, aujourd'hui) ; et parce qu'on n'arrive à glisser, en notre âme, telle résolution, qu'au moyen d'impressions stimulant notre intelligence, notre caractère et nos penchants de telle sorte, que leur triple travail produise telle pensée : ceux des sauvages blancs de la vieille Europe, qui aspirèrent à gouverner leurs semblables, durent, également aussi, développer (en eux-mêmes et chez les autres) les *facultés d'expression* les plus persuasives, le goût des beaux arts qui nous captivent le mieux, ceux surtout qui s'adressent à nos sens éminemment élevés et sympathiques (oreille et vue) ; et, par cela même, parmi les procédés, instruments et signes qu'ils comportent, ceux qui permettent

le mieux à l'homme solitaire de reconstruire, en sa propre tête, les sons et les images qui l'ont charmé le plus, c'est-à-dire les lettres, notes, et autres signes graphiques dont les poètes, musiciens et peintres usent tant.

Enfin, parce que de tous les penchants, qui nous poussent vers autrui, la *vanité* est celui qui nous soutient le mieux en nos gestes et discours, quand nous voulons persuader les autres, quand nous voulons qu'ils nous persuadent et, surtout, quand nous voulons qu'ils ne le fassent pas ; cette dernière de nos aptitudes mentales caractéristiques dut, constamment aussi, croître, et chez les blancs qui aspiraient au pouvoir, et chez ceux qui les repoussaient.

Elle dut constamment le faire et le fit à tel point que, parlant des blancs, on a pu dire, on dit et l'on dira longtemps encore :

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité. »

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Durée probable du bizarre amalgame cérébral qui caractérise le blanc d'Europe. — Comment celui d'Océanie fut mis sur la même pente mentale que nous.

MESSIEURS,

Dans ma dernière lettre, j'ai dit les causes matérielles et sociales, qui tant développèrent le courage, la vanité, le génie militaire, et cœtera, et cœtera, chez les blancs de l'ancien monde. En celle-ci, je me propose de fixer la durée probable de ce bizarre amalgame de caractéristiques cérébrales.

Evidemment s'il est utile, si les additions et changements qu'il fit apporter aux conceptions asiatico-africaines par l'élite des Européens sont bons ; il faut qu'il persiste jusqu'à ce que la majorité de notre espèce (au moins) les ait acceptés. Eh bien ! ces modifications, quelles sont-elles ? Rappelons-les d'abord. Nous les jugerons ensuite.

Les jaunes (après avoir considérablement

enrichi le commun trésor, qui sert de base à la puissance de notre espèce, commun trésor commencé par les noirs), les jaunes, dis-je, sont fatigués à leur tour de leurs très-longs efforts sociocratiques, et cèdent forcément la direction de notre vieux monde aux blancs, demeurés jusqu'alors parfaitement sauvages !

Immédiatement l'intelligence, éminemment révolutionnaire de ces derniers, porte le flambeau de l'abstraction dans le recueil des connaissances, empiriquement amoncelées par leurs devanciers en civilisation ; et tout aussitôt la lumière s'y fait.

Tout aussitôt, les similitudes et les dissemblances apparaissent. Tout aussitôt l'induction découvre des lois, la déduction crée des systèmes et la science naît.

La science abstraite, mère de la prévision, qui tout naturellement ajoute la notion de l'*avenir* à celle du présent et du passé, la conception du *progrès* à celle de l'ordre et la connaissance du *mouvement* à celle de l'espace et du temps qu'il combine.

Voyez comme tout s'enchaîne. Voyez ce

qu'ont produit ces trois idées mères; la dernière surtout!

L'homme connaît le mouvement! Vite il fait des machines. Les machines faites; il se fatigue moins. Se fatigant moins; il pense davantage. Et pensant davantage; il fait du travail autre chose qu'une imitation servile.

Le travail n'étant plus une imitation servile; le régime des castes s'écroule. Le régime des castes écroulé, le producteur devient matériellement libre. Matériellement libre! il le devient civilement. Civilement libre! il le devient politiquement. Politiquement! religieusement. Et religieusement! mentalement.

Poursuivons cette logique des faits. Cet homme, devenu libre par la pensée, prévoyant par la science, et puissant par la machine, de quoi va-t-il s'occuper? de perfectionner notre espèce, plus toutes celles qui sont philanthropes, plus encore la terre tout entière.

Et ce faisant, et s'en trouvant bien; où arrivera-t-il? A croire de plus en plus à sa propre providence, et de moins en moins à celle de la nature, du ciel, du destin, ou des dieux.

Et (croyant de plus en plus à sa propre providence et de moins en moins à celle de la nature, du ciel, du destin ou des dieux) à quelle pensée finale s'arrêtera-t-il? A considérer le genre humain, comme ayant mission de corriger (à travers les siècles, avec l'assistance de tout ce qui est perfectible) une création défectueuse sous mille et mille rapports.

Ce qui tout naturellement le conduit à la notion d'une providence collective et abstraite, plus puissante et plus viable que chacun de nous, d'origine toute naturelle, à bonté, intelligence et forces toujours croissantes, qui (de plus en plus et de mieux en mieux) travaille à emparadiser la terre, améliorer tous nos auxiliaires bénévoles et angéliser l'homme; par l'activité continuelle de tous les êtres philanthropes, qui d'abord peuplent simultanément l'espace, et puis ensuite successivement le temps.

Ou si vous préférez, à cette phrase trop longue, un seul mot; ce qui tout naturellement le conduit à la notion de l'humanité.

De l'humanité! qui le fait naître, qui protége son enfance, utilise les forces matérielles de sa virilité et puis celles mentales de son âge mûr,

qui entoure d'égards sa vieillesse, recueille sa dépouille mortelle, sanctifie sa mémoire en raison des services bénévoles et même involontaires qu'il a rendus, et se l'incorporant grandit sa valeur de toute celle qui le personnifiait.

De l'humanité! qui, toujours maternelle et toujours relative en ses jugements, lui montre en chaque être ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon, savoir : dans la femme, son supérieur en moralité; dans le vieillard, son supérieur en sagesse, dans l'enfant (son protecteur futur), son supérieur en avenir; et dans chacun des travailleurs de son âge, un auxiliaire du grand œuvre dont elle lui confie un détail; et cœtera, et cœtera.

De l'humanité, enfin! qui l'a rendu et le rend de plus en plus possesseur de tous les êtres vivants ou non, et surtout de toutes les forces qu'ils récèlent; pour qu'achevant la conquête (commencée par les noirs et poursuivie par les jaunes) il devienne un jour assez maître de son milieu et suffisamment libre de soucis matériels, pour songer à mettre l'avenir au-dessus du présent et surtout du passé, l'abstrait au-dessus du concret et le pouvoir spirituel au-dessus du temporel; autrement dit l'intelligence au-dessus de la force, et le sentiment au-dessus de l'intelligence; autrement dit encore, le cons-

tructeur au-dessus du destructeur, l'industriel au-dessus du soldat, le savant au-dessus de l'industriel, l'artiste au-dessus du savant, le prêtre au-dessus de l'artiste et la femme au-dessus du prêtre.

Toutes choses que jamais ne firent ni les noirs ni les jaunes; mais que lui blanc fait déjà, en chaque lieu et en chaque circonstance où ses besoins matériels se taisent. C'est-à-dire, dans son intérieur, dans ses salons, dans ses temples, voire même dans ses clubs en temps de paix.

Parlant ainsi, je ne fais allusion, bien entendu, qu'aux Européens, trop peu nombreux encore, qui posent en principe que l'homme adulte doit nourrir la femme, l'enfant et le vieillard; que la monogamie doit avoir pour complément l'abolition du divorce et même le respect du veuvage; qui posent en principe, que la publicité des actes gouvernementaux doit remplacer l'action mystérieuse et dégradante du despotisme des autocrates; qui posent en principe que la liberté de conscience et l'irrésistible entraînement de la conviction scientifique valent mieux que l'obéissance aveugle aux préceptes d'une foi théocratique et que les

inspirations, si capricieuses et si fréquemment discontinues de la grâce.

Et parlant ainsi ; je ne fais allusion qu'aux Européens qui veulent que la fraternité moderne, des hommes et des peuples travailleurs, se mette aux lieu et place de la morgue toujours provocante des noblesses et des nations militaires ; qu'aux Européens qui disent que la solidarité cordiale dans le devoir vaut mieux que l'hypocrite respect accordé au privilége ; que le choix réfléchi du chef est préférable au hasard de la naissance ; le dogme de la souveraineté du peuple à celui des droits divins ; et cœtera, et cœtera.

Ou si vous préférez, à ces périodes si longues, bien qu'inachevées, une phrase un peu plus courte ; je dirai que, parlant ainsi, je n'ai fait allusion qu'à ceux des Européens qui ont secoué le joug de la métaphysique et du théocratisme, assez pour substituer aux règles absolutistes (spirituelles ou temporelles, d'origine africaine ou asiatique) les préceptes toujours si bons que l'humanité recommande : toujours si bons, parce qu'ils sont toujours relativistes !

Cette récapitulation fort inexacte des principaux travaux de notre espèce une fois ébauchée, que nous reste-t-il à faire, pour savoir si le bizarre amalgame de nos caractéristiques cérébrales doit durer encore, et jusqu'où il doit durer? Examiner si ces additions et changements apportés aux conceptions asiatico-africaines par l'élite des Européens valent mieux que tous les engins sociaux qui nous viennent de l'Egypte, de l'Asie mineure ou de l'Inde.

Eh bien! valent-ils mieux? Oui, vous n'en doutez pas, ni moi non plus! Donc nous devons mentalement rester encore ce que nous sommes; et ce, jusqu'à ce que la majorité de notre espèce (savoir les rétrogrades théocratiques ou militaires et les révolutionnaires déistes ou métaphysiciens) ait adopté les conceptions philosophiques des quelques enthousiastes de l'avenir que renferment les divers états de l'Europe occidentale.

Alors, mais seulement alors, on pourra songer à remplacer dans ce bizarre amalgame cérébral (produit par la topographie européenne, d'une part, et les importations jaunes et noires, de l'autre) on pourra, dis-je, songer à remplacer les aptitudes mentales qui l'entachent

par des facultés plus aimables, afin que, traduites par nos formes extérieures et les traits de notre visage, elles vaillent à notre blanche variante des reliefs plus expressifs que ceux formulés par Athènes, et surtout meilleurs que ceux conçus à Rome.

Mais, laissons l'avenir à ce qu'il sera et rentrons dans notre sujet, non plus pour disserter encore sur les blancs de l'ancien monde, mais sur ceux du nouveau.

Donc, pourquoi ceux d'Océanie, pourquoi les Polynésiens sont-ils devenus courageux, batailleurs, vaniteux, et cœtera, et cœtera, plus que ne le sont les Papous de la Nouvelle-Hollande et que les colorés des nouvelles Hébrides ou de la Nouvelle-Calédonie ? Parce qu'ils subirent, de la part de leur milieu, des pressions, les unes bonnes et les autres mauvaises, analogues à celles qui ont despotisé nos ancêtres.

Le parallèle suivant va confirmer pour vous, j'espère, cette nouvelle assertion.

Le berceau de nos aïeux était on ne peut plus favorable à la vie sauvage, parce qu'il

était divisé et subdivisé en provinces petites, archi-petites, par de hautes montagnes, des fleuves peu navigables, des vallées profondes, des lacs, des marais, et cœtera, et cœtera.

Eh bien ! ces pays petits, archi-petits, que sont-ils, en comparaison des archipels, îles et îlots polynésiens ? De gigantesques continents !

Et ces hautes montagnes d'Europe, ces vallées profondes, ces fleuves peu navigables, et cœtera, et cœtera, que sont-ils en présence des plaines immenses de l'Océan Pacifique et des récifs infranchissables qui défendent l'accès de ses microscopiques îlots, si distancés les uns des autres, que c'est par centaines et milliers de lieues qu'on marque l'intervalle qui les sépare ? Que sont-ils ? des obstacles véritablement nains.

En tout ce qui précède, j'ai fait abstraction, bien entendu, de Chatam et des trois îles Néo-Zélandaises, les plus grandes terres qui scient en Polynésie. Les plus grandes ! bien qu'à elles quatre elles ne vaillent pas en étendue l'Angleterre et l'Ecosse réunies.

Eh bien ! encore les hautes montagnes, les vallées profondes, les fleuves peu navigables,

les lames si courtes, les gouffres et les rochers si redoutés de la Méditerranée, Charybde et Scylla ! qui tant firent durer la sauvagerie de nos ancêtres, en entravant leurs communications ; que sont-ils auprès des cimes éternellement couvertes de neige des pays Mahouris, des chaînes infranchissables et infranchies encore, des lacs immenses, des marais de boues sulfureuses, des forêts vierges, des vastes plaines aux géantes fougères, qui découpent leurs îles, et des tempêtes si fréquentes et si furieuses, qui ne permettent même pas à nos vaisseaux d'en explorer leurs côtes occidentales ; que sont-ils ? sinon des nains encore !

Les obstacles topographiques à peu près appréciés, passons à ceux d'un autre genre.

Nos ancêtres n'avaient en fait de gros animaux, comestibles à la rigueur seulement, que l'urus, le sanglier ou le cerf. Faute de viande ; que devinrent-ils ! eux blancs ! c'est-à-dire carnassiers, de par leur climat, plus que les jaunes et les noirs ? anthropophages ! (En Islande, l'homme, au temps de Guillaume le Conquérant, mangeait encore de l'homme.)

En Polynésie sous-tropicale, en fait de quadrupèdes mangeables, de viande, qu'y a-t-il ?

Rien, absolument rien. Et à Chatam ou bien encore à la Nouvelle-Zélande? rien non plus, sauf quelques chiens sauvages, si rarissimes qu'on pourrait mettre en doute leur existence; sauf eux et les ours, dont la présence au sein des montagnes inaccessibles de la grande île du Sud, est plus problématique encore.

Etonnez-vous, après cela, que les blancs polynésiens soient devenus et restés cannibales jusqu'à ce jour. Et cela si naturellement (j'ai honte de parler ainsi), qu'ils vous racontent les plus naïves légendes (*a*) et les plus touchantes histoires d'amour (*b*), qu'ils s'encouragent (même enfants) à la plus pure morale (*c*), tout en mangeant de la chair humaine.

Mais pourquoi, eux sauvages, seraient-ils conséquents sous ce rapport; lorsque nous civilisés nous le sommes si peu, quand il s'agit de guerre ?

Poursuivons notre parallèle.

Pour s'organiser domestiquement, politiquement, religieusement, nos ancêtres, qui eurent-ils pour modèles? Les sociétés aussi incomplètes qu'éphémères de quelques animaux brouteurs, amoureux de la solitude jusqu'à être presque bêtes fauves!

Eh bien! pour devenir chefs de famille, citoyens et croyants; les blancs polynésiens qu'eurent-ils pour modèles? Pas un seul herbivore sociable, si petit qu'il soit; pas un seul; rien; absolument rien! Consultez leurs traditions sacrées, l'histoire de la création de leur monde (*d*); et vous en serez convaincus.

Etonnez-vous, après cela, s'ils échappèrent encore plus parfaitement que nos ancêtres immédiats au fétichisme; si par suite ils donnèrent de tous les phénomènes qui ont fixé leur attention des explications tout humaines; si d'emblée, pour ainsi dire, ils tombèrent dans le paganisme; si enfin les conceptions religieuses auxquelles ils s'élevèrent furent, comme les nôtres, mises par leurs chefs moraux sous la sauvegarde de héros, demi-dieux et dieux anthropomorphes.

Deux mots encore et je termine ce parallèle, que je reprendrai peut-être un jour.

Nos aïeux restèrent sauvages, absolument sauvages, jusqu'au moment où leurs initiateurs jaunes et noirs vinrent (avec leurs institutions, instruments et provisions de toutes sortes) les lancer dans la vie sociale. Mais, à partir du jour où ils eurent toutes les ressources de l'ac-

tivité pastorale, agricole et industrielle ; à partir de l'heure où, sans avoir l'esprit et les habitudes que donnent ces trois manières de vivre, ils en eurent toutes les forces, ils se lancèrent dans la vie militaire, intellectuelle et esthétique : sans vouloir même estimer à leur égal les deux variantes humaines qui leur avaient permis de le faire. Qui leur avaient permis de le faire! en les dispensant de tout souci végétatif et musculaire; c'est-à-dire en leur donnant de quoi boire et de quoi agir au delà de leurs besoins matériels.

En Océanie, les cadeaux et les bienfaits des noirs et des colorés, des Papous et des naturels de la Nouvelle-Calédonie ou des Nouvelles-Hébrides, aidèrent-ils semblablement les blancs polynésiens à mépriser l'activité pastorale, agricole ou industrielle; pour devenir, eux aussi, amoureux de la guerre, penseurs et artistes ? Non, c'est tout bonnement la terre et le ciel qui leur rendirent ce service. Car, tout en les privant absolument d'animaux domestiques et de métaux, ils leur fournirent sous les tropiques plus d'aliments savoureux qu'ils n'en pouvaient consommer; et dans les îles, situées sous la zone tempérée, à Chatam et à la Nouvelle-Zélande entre autres, tant de racines de fougères, que cette plante devint en beaucoup

d'endroits un obstacle à leurs pérégrinations. Or la racine de fougère, dont le principe amer et purgatif est si facile à détruire sous la cendre chaude, n'est que gomme et fécule. De plus elle possède cette vertu précieuse, au dire des Mahouris, de donner force, courage et génie militaire à celui qui la mange. Mais j'anticipe énormément trop sur ce qui doit suivre.

La conclusion de ce long parallèle, que je pourrais beaucoup allonger encore, la voici.

Les Polynésiens (dispensés, par la douceur et la fertilité de leur climat, de toute activité végétative ou animale un peu fatigante) se sont lancés d'eux-mêmes dans le domaine de l'abstraction ; et sont arrivés de travail en travail et de conséquence en conséquence, à ces deux résultats caractéristiques : 1° d'être blancs, malgré le soleil tropical qui les surplombe : et 2° d'être plus épris de la supériorité spirituelle que de la puissance matérielle ; malgré l'antropophagisme qui entache encore leurs mœurs et plusieurs de leurs institutions.

De sorte que, sans assistance aucune, ils ont fait de l'autre côté de la terre, pour leur corps et pour leur âme, ce que nous autres Européens (qui préférons aussi la valeur morale à la force physique ; malgré ce qui nous reste

de monomanie batailleuse) nous n'avons pu faire de celui-ci, qu'à partir du jour où les Africains et les Asiatiques nous prêtèrent de quoi dominer suffisamment un milieu naturellement trop fort pour nous.

POST-SCRIPTUM.

J'en étais là, de ces considérations générales sur l'espèce humaine, quand j'eus avec Prosper Enfantin la conversation que je résumerai, dans un instant.

Avec Prosper Enfantin! s'écrieront les personnes qui sont au courant du positivisme. « Comment! vous, disciple d'Auguste Comte, » avez-vous pu aimer et fréquenter ce chef » d'une doctrine, si contraire à la vôtre? »

A cela je répondrai :

1° Que ses écrits sont trop vagues, pour qu'on puisse affirmer qu'il était pour ou contre quoi que ce soit ;

2° Que c'est à Fourrier, non à lui, que revient la honte d'avoir glissé, jusqu'au bout, sur la pente fatale qui conduisit à proposer d'abolir la famille et la propriété, par la communauté des femmes et des biens ;

3° Que presque tous les Saint-Simoniens ont réfuté largement ces deux aberrations antisociales, en se mariant, s'enrichissant ou faisant les deux à la fois ;

4° Que si le père Enfantin a nié théoriquement la valeur des deux plus admirables institutions de l'humanité, de fait il les a reconnues, en testant, d'une part ; et, de l'autre, en mourant dans les bras de sa fille (Mme Guillaume) et de ses deux petits-fils (Auguste et Emile) ;

5° Que de fait encore, les Saint-Simoniens ont rendu hommage aux droits du sang, en laissant à ces deux Messieurs le soin d'ensevelir leur grand-père. (J'ai soutenu sa tête admirable pendant qu'on le mettait au cercueil ; et j'affirme qu'il n'y avait, pour nous aider en ce pieux devoir, aucun des soi-disants fils de sa grande famille.)

6° Que. . . . .

Mais pourquoi parler des disciples et du chef d'école, quand il ne s'agit que de l'ami intime ; pourquoi discourir sur l'homme public, sur le chercheur, que son intelligence a si malheureusement conduit à se calomnier par ses propres écrits, lorsqu'il n'est question que de la personne au cœur noble et généreux, qui vous

imposait l'affection par la puissance de ses bienfaits?

Donc, parce que j'ai trouvé, dans Prosper Enfantin, un protecteur empressé de secourir mes besoins matériels et mes chagrins par sa bonté, mes hésitations par son courage, et mon travail mental par son esprit si vif à tout comprendre, et surtout si affable et si modeste à bien conseiller; je l'ai aimé, je l'aime et l'aimerai toujours; et, toujours! j'aurai plaisir à l'appeler du nom de Père que la gratitude a, lentement mais profondément, gravé sur mes lèvres.

Ces choses dites, je rapporte, aussi fidèlement que possible, la conversation promise; afin qu'on puisse apprécier, à sa juste valeur, le noble et délicat empressement que mettait le Père à me soutenir dans la voie du positivisme:

***

— Père, en ma prochaine lettre, je dirai par quelles circonstances topographiques la France fut conduite à poser la formule du grand problème social que le blanc prototype doit résoudre, par ses mœurs et par ses formes.

Puis, dans la suivante, j'examinerai le sort qui attend chacune de nos trois variantes humaines...

— Et toutes ces choses, jointes à celles que vous m'avez lues déjà, formeront ce que vous nommerez l'introduction de votre livre.

— Précisément.

— Eh bien ! je crois que vous vous faites, d'une introduction, une idée tant soit peu fausse.

— Je la considère comme étant, à l'ouvrage qui doit la suivre, ce qu'est une ouverture aux trois, quatre ou cinq actes d'un opéra. Autrement dit, je pense qu'elle doit renfermer tous les motifs qui seront développés dans le courant du poëme ; quitte à produire un peu de confusion.

— Un peu, soit ! mais pas trop ; et ce trop viendrait certainement...

— (S'il n'est déjà venu ?)

— (Peut-être!...) Et ce trop viendrait certainement si vous ne renonciez d'abord aux deux lettres que vous vous proposez de faire encore. Croyez-moi! Vous désirez qu'on écoute, non pas quatre ou cinq, mais vingt, trente, quarante de vos actes ou plus.

— Oui Père.

— Eh bien! commencez par ménager votre public et, surtout, commencez par ne pas l'effrayer, par ne pas lui froisser le tympan, par ne pas lui brouiller la mémoire en soulevant une question nouvelle à chaque ligne; en disant, à chaque ligne : Je vais vous parler de ceci et de cela, de cette chose encore, et de cette autre ensuite, et de celle-ci après.

— Ce qui veut dire que vous trouvez mon introduction trop longue.

— Oui.

— Et comment l'aurais-je faite plus courte? Fallait-il donc ne pas même indiquer la solution des problèmes qu'elle pose?

— Eh! qui vous priait d'en poser tant! Une ouverture n'est pas un opéra : et certainement, une bonne esquisse, un peu finie, sert mieux une doctrine que mille ébauches, toutes confuses.

— Eh bien! Père, je renonce à mes deux lettres. Passons aux observations.

— Si je vous ai bien compris, vous prétendez que l'homme est un, malgré les trois grandes variantes qu'il a produites.

— Et ses très-nombreuses sous-variantes.

— Et ses très-nombreuses sous-variantes.... (Vous êtes prodigieux d'impatience!... Croirait-on pas que je vous attaque... Tâchez donc un peu d'être calme!)..... Donc vous admettez l'unité de l'espèce humaine?

— Oui, Père, avec M. de Blainville, bon nombre de naturalistes et la Bible, par dessus le marché.

— Laissons de côté cette dernière et revenons à notre espèce. Donc vous admettez qu'elle est une.

— Oui, Père.

— Eh bien! croyez-vous que les deux premiers types qu'elle a produits soient appelés à disparaître absolument et que le troisième ait existé dès l'origine? Croyez-vous qu'à une époque donnée la variante végétative n'ait pas été universelle? Croyez-vous, enfin, qu'un jour la musculaire et elle seront éteintes radicalement, au profit du type mental, comme vous l'avez prejugé?

— Que notre variante végétative (abstraction faite de la couleur, bien entendu) ait été univer-

selle, en un temps donné, c'est une manière de voir qui me paraît assez croyable, et que les découvertes faites dans les plus vieilles sépultures d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique font mieux qu'autoriser ; confirment! Et, soit dit en passant, ma théorie s'en accommode assez bien.

Mais que le type mental prévaille un jour par tout et reste seul ; c'est ce qui me paraît douteux. Je dirai plus, j'affirme que, s'il persévère dans ses renaissantes monomanies militaires, les quelques blancs qu'il a déjà produits retourneront certainement vers le type jaune, sinon vers le noir ; à mesure que, de plus en plus, ils rétrograderont vers l'absolutisme politique sinon vers le religieux, vers l'autocratisme sinon vers le théocratisme.

— Laissons encore de côté les résultats fatals du militarisme, s'il dure, et voyons ce qui arrivera s'il ne dure pas!

— S'il ne dure pas, je crois, Père, que le type mental prévaudra, même en Afrique et en Australie centrales ; quand l'industrie humaine y aura fait venir de l'eau.

— Auquel cas les types végétatif et musculaire disparaîtraient complétement?

— Complétement, je ne le crois pas.

— Eh bien! moi, je dis non; vu qu'il nous

est aussi impossible d'anéantir absolument que d'absolument créer.

— Père, vous avez raison, mille fois raison. Oui nous ne pouvons pas plus annuler en notre corps une aptitude et un organe quelconques (si petits qu'ils soient, si peu de temps même qu'ils nous aient servi dans le sein maternel, à partir du jour où nous avons pris forme humaine) que nous ne pouvons en faire naître un et une, dont on n'ait vu de tout temps des vestiges.

— Eh bien! pourquoi n'avez-vous pas insisté davantage sur cette impossibilité absolue d'absolument anéantir un quelconque de nos organes, ou, ce qui revient au même, sur cette absolue possibilité de partout et toujours retrouver des traces de chacun de nos trois modes vitaux. Partout et toujours, entendez-vous bien, si énorme que soit le développement acquis par lui au détriment des deux autres.

— Mais, Père, j'en ai parlé!

J'en ai parlé en ce qui regarde le végétatif, à propos des rachitiques qu'on rencontre surtout dans les grandes villes blanches, et, pour ce qui concerne les jaunes, au sujet des travailleurs de tous les pays.

— Oui, je n'en disconviens pas, mais ni assez longuement, ni assez nettement!

— Donc, Père, vous auriez voulu m'entendre dire : ce que j'ai avancé (sur l'homme végétatif musculaire et mental) est si vrai qu'on retrouve constamment les influences, ou mieux, la traduction de ses trois modes vitaux dans sa vie privée aussi bien que dans sa vie domestique; dans sa vie industrielle aussi bien que dans sa vie artistique; dans sa vie sociale aussi bien que dans sa vie religieuse ; dans les règles, mœurs et coutumes, qui gouvernent sa personne , aussi bien que dans les codes qui président à ses rapports avec ses semblables et le restant de l'univers...

— (Le voilà parti !...)

— (Vous souriez, Père !...) Et cela, soit qu'on l'examine comme individu, comme famille, comme cité, comme nation ou comme variante... (Vous souriez encore!)

— (Allez toujours, ce que vous voulez dire...)

— (Vaut mieux que ce que je dis!) ou même comme variante! En effet, au lieu d'examiner l'ancien monde, regardez l'Europe seulement; et, dans ses divers Etats, vous trouverez ici un peuple (la France) vivant surtout par sa force mentale; là une nation (l'Angleterre) devant tout son prestige à sa prodigieuse activité mécanique; plus loin, deux, trois, quatre, cinq pays (l'Italie, l'Espagne, le Portugal...) qui ne

subsistent que par leur vigueur végétative, que par la prodigieuse fécondité de leur sol.

Donc, vous auriez voulu m'entendre dire : Ce que je soutiens est si vrai ! qu'en passant du grand au moindre, du continent à la nation, vous retrouvez les mêmes tendances, ou mieux les mêmes traductions sociales de notre triple nature. Ainsi, en France encore, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, partout ! une capitale qui mentalement gouverne (c'est-à-dire mentalement discute et résout les grands problèmes sociaux) ; autour d'elle, des villes de province qui activement, mécaniquement, transforment en objets aptes à la consommation immédiate les richesses agricoles ; et, autour de ces villes de second ordre, encore des campagnes qui font croître ces matières premières.

(Parlant ainsi, je fais abstraction, bien entendu, des époques révolutionnaires ; des temps où Paris, Londres, Madrid, et cœtera, ne sont pas mentalement opprimées par les campagnes, et financièrement ne les exploitent pas.)

Donc, vous auriez voulu m'entendre dire encore : En passant du moindre au tout petit, de la nation à la commune ; toujours vous retrouvez les mêmes traductions sociales de notre triple nature ; toujours un pouvoir spirituel, dit conseil municipal ; une puissance matérielle,

active, musculaire, un ensemble de citoyens empressés de créer la richesse publique par leur travail ; et toujours derrière eux des vieillards, des enfants et des femmes, en d'autres termes, des êtres à l'état végétatif ; ceux-là parce qu'ils déclinent déjà, ceux-ci parce qu'ils grandissent encore, et ces dernières parce que leurs nobles fonctions puéro-maternelles les y maintiennent provisoirement.

Donc, vous auriez voulu m'entendre dire encore (poussant jusqu'au bout cette dissection du cadavre européen, passant du plus petit au tout à fait minime, de l'infime nombre collectif humain à l'unité sociale, de la commune à la famille) : toujours mêmes traductions de notre triple nature, savoir : ici l'adulte dont le travail nourrit tous les autres membres du foyer domestique ; là le vieillard et la femme, pouvoir intellectuel et moral ; et plus loin l'enfant qui végète encore.

Donc enfin, vous auriez voulu m'entendre dire : Voyez si j'ai raison ! Voyez si chacune des fractions constituantes du foyer domestique ne redit pas les mêmes choses dans le cours de sa vie privée, de sa vie individuelle !... Si, jeune, chacun de nous n'est pas à l'état végétatif, socialement parlant ; adulte, à l'état actif, à l'état de producteur ; âgé, à l'état mental, à l'état

de conseiller!... Si, jeune encore, de la mamelle à la deuxième dentition, chacun de nous n'est pas surtout à l'état végétatif; de la deuxième dentition à l'adolescence, à l'état musculaire; et de l'adolescence à la puberté, à l'état mental: le tout durant l'éducation proprement dite!... Si, au début de sa vie civique, chacun de nous n'est pas employé d'abord; patron ensuite; et puis après commanditaire, pour peu qu'il soit capable!... Si, enfin la virilité finie, chacun de nous encore ne passe pas successivement, pour défaire son existence en ce monde; de l'âge mûr à la vieillesse, et de celle-ci à la décrépitude; de l'etat mental maximum à l'état d'être de moins en moins actif musculairement, d'abord, et cérébralement ensuite!...

— Reposez-vous, je vous en prie, sans quoi je ne pourrai vous faire une dernière question.

. . . . . .

. . . . . .

— Une dernière question, Père! Et laquelle? A quoi tout cela peut-il servir; n'est-ce pas?

Mais à faire (ni plus ni moins) de beaux et bons enfants...

— (Brrrou!... le voilà reparti!!)

— ... De beaux et bons jeunes gens, de beaux et bons hommes, de beaux et bons vieillards, et de beaux et bons anges gardiens! De très-belles

et de très-bonnes jeunes filles, de très-belles et de très-bonnes mères de famille, et de très-beaux et très-bons anges gardiens encore! De très-beaux et très-bons cultivateurs, de très-beaux et très-bons ouvriers, et de très-beaux et très-bons chefs, soit temporels, soit spirituels; ou, si mieux vous aimez, de très-beaux et très-bons riches soit de fortune, soit de science, soit surtout de cœur; en un mot de vrais citoyens; le tout, au moyen d'un système d'éducation basée sur la connaissance positive de la nature humaine statique et dynamique.

— Les jolis mots!... Tenez; vous n'en pouvez plus. Eh bien! avouez que si je vous poussais un peu vous m'enfourcheriez ce nouveau dada.

— Oui, Père, très-probablement.

— Un dernier aveu, pour clore cette causerie.

— N'est-il pas vrai que la tentation vous démange d'adjoindre tout ce que vous venez de me dire à votre si longue introduction?

— C'est vrai.

. . . . . .

. . . . . .

Notre dialogue en resta là. Mais en partant je résolus de publier cette conversation si bien

faite, ce me semble, pour donner une idée de l'extrême bienveillance avec laquelle non-seulement le Pere m'écoutait, mais encore m'aidait à penser.

DERNIER AVIS.

Ma prochaine publication parlera des Papous australiens et donnera la théorie de l'homme noir, de l'homme formant le prototype végétatif de notre espèce.

FIN.

NOTES ET PIECES JUSTIFICATIVES.

Les morceaux qui vont suivre sont des traductions, libres mais scrupuleusement exactes, des chapitres 1, 2, 15 et 17 de l'ouvrage que sir George Grey (ci-devant gouverneur et gouverneur actuel de la Nouvelle-Zélande) a publié sous le titre de : « *Polynesian mythology, and* » *ancient traditional history of New-Zeland* » *race, as furnished by their priests and* » *chiefs.* »

LES ENFANTS DU CIEL ET DE LA TERRE

OU

LA CRÉATION DU MONDE (d)

Comme la racontent les naturels de la Nouvelle-Zélande, autrement dit les Mahouris. (C'est ainsi qu'ils se nomment entre eux.)

Les mots qui suivent signifient :

TANGORA..	Poisson, ou mieux nageur de toute espèce.
RONGO-MA-TANÉ.. .	Patate sucrée, comestible végétal adouci par la culture, ou mieux encore plante domestiquée.
HAOUMIA-TIKITIKI.	Racine amère de fougère comestible végétal resté âpre faute de culture ou mieux encore plante indomesticable.
TAHOUHIRI-MA-TÉA..	Vents, tempêtes, phénomènes atmosphériques.
TOU-MATAHOUENGA.	Homme.

Ce qu'il y avait au commencement de tout.

Les hommes viennent d'un couple unique, source de tout ; Rangui, le vaste ciel qui les surplombe, et Papa, la terre immense qui les supporte.

Dans le principe ; ces deux êtres, étroitement unis et recouverts par l'obscurité, engendraient.

Leurs enfants, de toutes sortes, étaient déjà fort nombreux et déjà même se demandaient si la nuit différait du jour ; que les ténèbres duraient encore ; que la première division des temps et la dixième, la dixième et la centième, la centième et la millième étaient confondues ; et que ni elles, ni les autres êtres ne voyaient.

Cause des modifications qui surviennent. Chaos transitoire.

Cette obscurité continuelle finit par dégoûter les fils du ciel et de la terre.

Alors, délibérant, ils dirent : « Faut-il les tuer ou bien les séparer ? »

Tuons-les, fit Tou-Matahouenga, le plus féroce de leurs enfants, tuons-les ; c'est le plus sage !

Non ! répondit Tané-Mahouta (père et dieu des forêts, de leurs habitants et de tous les objets en bois), n'en faisons rien ; séparons-les seulement ; c'est préférable. Repoussons le ciel, loin, bien loin, très-loin au-dessus de nos têtes. Qu'il nous devienne même étranger ! Mais gardons la terre sous nos pieds, pour quelle reste notre bonne mère nourrice.

Tous consentent; sauf Tahouhiri-ma-téa, dieu et père des vents et tempêtes. Il craint que la séparation de ses père et mère ne détruise son empire; se désole ; et crie tant qu'il peut.

Aussitôt, la lumière et l'obscurité, les clairvoyants et les aveugles, les nombres, l'espace et le temps s'agitent, se confondent et clabaudent : « Qu'ils meurent! — Non! — Qu'on les » sépare, — Que les hommes vivent! — Qu'on » y voie! — Que nous puissions grandir! »

Tels sont les vœux, les cris, les résolutions et les moyens qui se croisent et s'entrechoquent ; c'est le chaos!

Commencement du monde actuel.

Cinq frères sur six ont approuvé la séparation. On y procède.

Rongo-ma-tané, père et Dieu des aliments cultivés, se lève le premier pour éloigner Rangui de Papa. Vains efforts!

Tangaroa, père et dieu des poissons et reptiles, essaie ensuite. Vains efforts!

Puis, Haoumia-tiki-tiki, père et dieu des aliments sauvages. Vains efforts!

Puis enfin, Tané-Mahouta, père et dieu des forêts, des oiseaux, des insectes, et de tous les autres Sylvains.

Des bras et des mains il repousse ses père et mère.

Vains efforts !

Alors il s'arrête. Renonce-t-il ? Non !

La tête et le dos à terre, les pieds au ciel et l'échine tendue ; il raidit les jarrets, s'appuie et pousse ferme et fort, fort et ferme.

« Tu défonces tes parents ; tu les déchires, tu » les tue ; c'est affreux ; c'est un crime ! » Ainsi crient, gémissent et se désolent Rangui et Papa.

Mais Tané-Mahouta, ferme et fort, fort et ferme, persiste. Loin, bien loin, très-loin, il enfonce la terre sous lui. Et loin, bien loin, très-loin, il repousse le ciel au-dessus.

Une fois que Ranqui et Papa furent arrachés l'un à l'autre, la lumière, les ténèbres, les humains, bref tous les êtres cachés jusqu'alors, entre eux, devinrent manifestes.

Tel fut l'effet du prodigieux effort de Tané.

Origine des vents et autres êtres aériens. Leur distribution dans l'espace. Cause de leur animosité contre les hommes.

Par malheur, au même instant, le désir cruel d'attaquer ses frères, embrasa la poitrine du féroce Tahouhiri-ma-téa, Dieu des vents et des tempêtes.

Craignant que le monde ne devînt trop beau, il se leva donc et suivit son père aux régions élevées, pour y tapager tout à l'aise.

Là, dans ces pays sans bornes; ces deux conspués de tous, toujours cachés et toujours invisibles, toujours songent à mal.

La poitrine de Tahouhiri-ma-téa souffle les pensées méchantes et les moyens calamiteux. Le vaste ciel les adopte; et, de concert, ils les exécutent.

C'est ainsi qu'ils ont fait les vents qui furent si prompts à se multiplier.

Tahouhiri-ma-téa les distribua dans l'espace; en nommant celui-ci du Sud et celui-là du Nord, l'un de l'Est et l'autre de l'Ouest, et les autres d'ailleurs.

Puis il enfanta les grains, les bourrasques, les tourbillons et les ouragans; les vapeurs, les brouillards et les nuages de toutes sortes, les colorés et les sombres, les précurseurs de la tempête et ceux qui la suivent, ceux qui sifflent et ceux qui grondent; et ceux encore qui tombent, déchirent, éclatent, brulent et pourchassent les humains, pourchassés qu'ils sont eux-mêmes par l'extravagante fureur de Tahouhiri-ma-téa.

Et toutes ces horreurs achevées, il les précipita sur Tané-Mahouta, ses forêts gigantesques et tous leurs habitants.

Origine des poissons et des reptiles. Leur distribution dans l'espace. Cause de l'animosité des vagues et de ce qu'elles renferment contre la terre et ses habitants.

Et toutes ces horreurs achevées, il les précipita sur Tané-Mahouta, ses forêts gigantesques et leurs habitants.

Les voilà tous terrifiés! La tempête massacre les arbres, les fend au cœur et les renverse. Leurs branches, leurs rameaux, leurs feuilles arrachées, brisées, dispersées jonchent la terre.

Le souffle exterminateur de Tahouhiri-Matéa les tue; les jette à ronger aux insectes, aux vers coquins, à la pourriture immonde; et pas un seul d'entre eux ne sait pourquoi... Hélas!

Tous les végétaux et silvains saccagés; le père des vents et des tempêtes se précipite sur la mer et de ses tourbillons balaie l'Océan.

Il en dresse les vagues si haut, que de leurs crêtes regarder en bas donne le vertige! Et puis les voilà gouffres affreux.

Aussitôt Tangaroa, le dieu des ondes et de tous les êtres visqueux, s'effraie, se lamente, court à travers les mers pour réunir ses enfants et fuir; mais ceux-ci délibèrent.

C'est que Tangaroa fit Pounga, le gluant; et que Pounga lui-même fit deux enfants : Ikatéré le père des poissons, et Tou-té-Ouéhi-

ouéhi ou Tou-té-Ouana-ouana le père des reptiles.

Tangaroa veut donc s'engloutir avec tous les siens dans l'Océan. Mais ses fils et petits-fils y regardent.

Fuyons à terre ! crient Tou-té-Ouéhi-ouéhi et les siens. — Non ; à la mer ! répondent les siens et Ika-téré.

Ceux-là donc veulent suivre une voie et ceux-ci l'opposée. Que résoudre ? Se diviser.

Parti des reptiles ou de Tou-té-Ouéhi-ouéhi, cache toi à terre ! Parti de Pounga et d'Ika-téré ou des poissons, fais-le en mer !

Ainsi firent-ils.

Mais auparavant ; comme le père des nageurs criait : « Fuyons tous à l'eau ! » Et que celui des rampeurs répondait : « Non, tous à terre ! » Ika-téré dit à son frère : « Fais-le donc » vite ! et que ton sort et celui de ta race soit » d'être pris, flambé au-dessus d'un feu clair, » écaillé, cuit et mangé. »

Ce à quoi, Tou-té-Ouéhi-ouéhi répondit : « Toi et les tiens plongez ! Mais ayez pour » destin de toujours surmonter chaque pitance » végétale, afin qu'elle ait du goût. »

Depuis cette époque ; Tangaroa, grand-père

des ondes et de tous les visqueux, a constamment fait la guerre à son frère Tané, dieu des végétaux et silvains, que tous les rampeurs avaient suivi de préférence ; et Tané, constamment lui a rendu inimitié pour inimitié.

Voilà pourquoi, si les fils de Tou-Matahouenga, les cruels humains veulent pourchasser les nageurs ; Tané immédiatement leur prête ses pirogues, ses fouennes, ses harpons et ses filets ; en deux mots, tous ses engins d'origine végétale (cordes ou bois !) ;

Et pourquoi, avec pareil empressement, Tangaroa précipite ses vagues sur les pirogues et ses flots rongeurs contre la terre ; afin d'engloutir ses rivages, cases et hommes, forêts, oiseaux, insectes et reptiles.

Tous ces combats divins, sources des nôtres, nos poèmes religieux les chantent !

Origine des êtres qui vivent sous terre. Qui les a distribués ainsi dans l'espace.

Tané-Mahouta, Tangaroa et tous les leurs une fois vaincus ; Tahouhiri-ma-téa (créateur des vents et tempêtes) courut attaquer ses deux frères Rongo-ma-tané, père et dieu des végétaux domestiques, et Haoumia-tiki-tiki, dieu et père de tous ceux qui resteront sauvages. Mais

Papa, la terre, soucieuse de les conserver à tous ses autres enfants, les cacha si bien en ses entrailles qu'il ne put les trouver.

Origine des hommes. Ce qui fait qu'ils sont demeurés sur terre.

Pendant ces combats terribles, Tou-Matahouenga, père et dieu des hommes, pensait :

« Des cinq partisans de la séparation du » ciel et de la terre, je suis le seul féroce et » brave à la guerre. Les terribles assauts de » Tahouhiri-ma-téa et de sa race ont mis im- » médiatement en fuite mes quatre frères.

» Tané-Mahouta et les siens sont rompus et » dispersés.

» Tangarao et ses fils sont abîmés aux pro- » fondeurs de l'océan, ou blottis aux plus se- » crets réduits de la terre.

» Rongo-ma-tané et Haoumia-tiki-tiki se » tiennent cois sous elle.

» Seul, moi générateur et dieu des humains » cruels, je suis encore debout sur la poitrine » de ma mère. Le victorieux Tahouhiri-ma- » téa va venir m'attaquer ! »

Il vint, mais inutilement. Tou-Matahouenga ne broncha point.

Et comment les forces de son frère auraient-

elles prévalu contre lui? N'avait-il pas, tout seul, séparé Rangui de Papa?

C'est alors que Tahouhiri-ma-téa se calma.

Hélas! par ses fureurs prodigieuses, il avait causé l'immersion d'une partie de la terre.

Car les monstres des temps primitifs, dont la chute a fait place à la brillante lumière qui maintenant coule entre Papa et Rangui, les déluges, les trombes et la grêle noyèrent de vastes pays.

Quant à ses arrière-arrière-petits-petits enfants, les pluies, les brouillards et les vapeurs; ils sont restés en ce monde; où souvent ils viennent nous visiter.

(Dans le principe, aucun des êtres qui s'agitaient entre le ciel et la terre, unis encore, n'avait de forme. Tou-Matahouenga est le premier qui en prit une saisissable. Ses frères firent comme lui et tous les autres êtres les imitèrent.)

Causes de la guerre que les hommes font continuellement aux habitants des forêts, aux habitants des eaux et aux habitants de dessous terre; (ou origine des engins de chasse,

origine des instruments de pêche et origine des ustensiles de ménage ainsi que des conserves alimentaires.)

Tou-Matahouenga resta donc immobile et droit sur la poitrine de sa mère. Pensant alors, il dit :

« Quand le dieu des tempêtes m'attaqua, » pour venger nos parents, mes frères ne » m'ont pas secouru. Bien au contraire, ils » m'ont abandonné lâchement... Il faut que » je les frappe... il faut qu'ils soient punis. »

(La mort était alors sans pouvoir sur les hommes et sur tous les êtres terrestres. C'est après la naissance des enfants de Taranga et de Makéa-tou-tara, savoir : Mouhahia-taha, Maouï-roto, Maouï-paé, Maouï-ouaho et Maouï-tiki-tiki-o-taranga, le demi-dieu qui voulut tromper Hiné-noui-té-po, que cette déesse prit de l'empire sur tout.)

Donc Tou-Matahouenga, songeant à la conduite de ses frères, qui l'avaient laissé tout seul, eut l'idée d'attaquer Tané-Mahouta, le dieu des silvains, tout d'abord.

« Il a fui ! Sa lignée croît avec une rapidité » prodigieuse ! Quoi de plus enviable ! Et com- » bien elle serait à craindre si elle devenait » ennemie ! »

Ce disant, il prit de fines perches et des fils de feuilles, les tordit, en forma des nœuds coulants, et du tout des collets. Et ceux-ci faits, il s'en fut dans les bois les cacher sous la feuillée.

Pauvres habitants des forêts, chasseurs ou chassés, gardez-vous attentivement des piéges de Tou-Matahouenga; il n'est plus désormais de sécurité pour vous!

La seconde vengeance du créateur des hommes tomba sur Tangaroa.

En voyant tous ses enfants plonger; Tou-Matahouenga imagina de couper des feuilles de formium, de les tresser ensemble et d'en fabriquer des filets, pour les attirer tous à terre.

Sa troisième vengeance fut pour Rongomatané et Haoumia-tiki-tiki. Leurs feuilles les trahirent. Arrachant donc ces habitants de dessous terre; il fit des uns, bien raclés, des paniers; et des autres, soigneusement replantés, des marcottes qui, grossies, cueillies et séchées, devinrent des provisions d'hiver.

C'est ainsi qu'il punit ses frères; en les faisant ustensiles ou bien conserves, et puis mangeaille.

Après tous ces exploits, il s'attribua les divers

noms glorieux qui suivent : Tou-ka-riri, le vainqueur terrible; Tou-ka-ngouha, le dompteur des plantes; Tou-ka-toua, l'attrapeur d'oiseaux: Tou-ouaka-héké-tangata, le pêcheur victorieux; Tou-mata-ouha-iti, le quadruple vainqueur; Tou-Matahouenga, l'homme.

Tou-Matahouenga put donc asservir quatre de ses frères; mais pas le cinquième Tahouhiri-matéa. Voilà pourquoi ce dernier fils du ciel et de la terre est resté l'ennemi des hommes. Entre eux et lui, la lutte dure encore et cela pour toujours!

Origine des charmes, invocations, prières, adjurations, *et cætera*.—Origine des lois, règlements, préceptes et autres tabous.

Ses frères une fois asservis, Tou-Matahouenga, pour les faire venir, institua des charmes, des évocations et des sortiléges, portant les noms de chacun de ces dieux et en rapport avec leur nature.

Puis il fit des prières pour fléchir Tahouhiri-matéa; puis pour implorer le vaste ciel; puis pour obtenir de la terre des productions abondantes; puis pour invoquer les esprits; et puis d'autres encore. Et toutes ces adjurations, il les

transmit aux hommes. Et il leur transmit aussi les préceptes et tabous qui ont trait aux grands actes de la vie, naissance, baptême, mariage, et cœtera; ainsi qu'aux diverses manières d'être, richesse, pauvreté...

Tels sont les travaux de Tou-Matahouenga.

Origine des brumes du matin et de la rosée.

Depuis leur séparation : le ciel et la terre sont restés constamment éloignés l'un de l'autre. Mais leur amour n'a pas faibli.

Le matin ; les soupirs, tendres et tièdes, que Papa laisse échapper de son sein, remontent les vallées, puis les cotaux boisés des montagnes, puis se font nuages, et puis gagnent le ciel.

Et le soir ; les pleurs que Rangui répand en souvenir de sa bien-aimée coulent abondants sur sa poitrine, traversent l'espace, et puis ensuite nous arrivent gouttes de rosée.

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE DE MAOUI (c)

PRINCIPAL DEMI-DIEU DES NÉO-ZÉLANDAIS

(QUI, MAINTENANT ENCORE, SONT ANTHROPOPHAGES.)

Entrée de Maouï dans le monde.—Sa formation.—Premiers dangers qu'il court. — Comment il est sauvé. — Cause de son surnom.

Un soir, qu'en la salle de bal, les grandes personnes dansaient; Maouï, tout marmouset encore, se faufila dans une case; se blottit derrière les enfants, qui s'y trouvaient; et s'endormit.

Au point du jour, leur mère dit en les comp-
» tant : « Un, Maouï-taka ! Deux, Maouï-roto !
» Trois, Maouï-paé ! Quatre, Maouï-ouao ! Un
» cinquième !!... d'où peut-il venir ? »

Moi, dit vite le petit Maouï, mais je suis ton enfant aussi !

« Un (fait la mère en recomptant) Maouï-
» taka ! Deux, Maouï-roto ! Trois, Maoui-paé !
» Quatre, Maouï-ouao !... Je ne peux pas en
» avoir d'autre?... Gamin, je ne t'ai jamais
» vu ! »

Aussitôt dispute violente, entre elle et le petit intrus.

Furieuse à la fin, elle s'écrie : « Vide ma » case à l'instant même!..... Encore une fois, » vide ma case!..... Toi mon enfant!..... Non, » c'est une autre..... une tout autre qui t'a » fait! »

Et (fier déjà) le petit bambin de répondre : « Bien, très-bien..... je sors..... car je sup- » pose..... comme tu l'affirmes..... que c'est » une autre..... Et..... cependant..... me disant » tien... je me crois... tel! »

« Ecoute ; et vois si je me trompe! »

« Tu m'as avorté sur la côte. Puis tu as coupé » tes cheveux. Puis tu m'en as entortillé. Puis » tu m'as lancé dans la mer!... Certes j'aurais » bien dû périr! »

« Eh bien! les algues m'ont reçu, roulé, pé- » tri et façonné en me berçant d'un bord sur » l'autre, dans leur réseau inextricable, pen- » dant que s'agitaient les vagues. »

« Puis les vents du large et la houle me re- » jetèrent à la côte!. . Certes j'aurais bien dû » périr! »

« Eh bien, le sable du rivage et le frai vis-
» queux du poisson me refaçonnèrent un
» abri. »

« Puis les moucherons vinrent, par myria-
» des, s'abattre tout autour de moi. Les perfi-
» des, en m'embrassant, glissaient leurs œufs
» dans mon enveloppe; pour que leurs vers
» me dévorassent. Et les oiseaux par vols sans
» nombre vinrent aussi. En planant, ils tour-
» billonnaient tout à l'entour de ma tête, les
» griffes prêtes à me déchirer!... Certes j'au-
» rais bien dû périr! »

« Eh bien! Tama-noui-ki-té-rangui, mon
» grand-aïeul, me vint en aide, juste à pro-
» pos. »

« Les essaims nombreux, qui planaient,
» avaient attiré ses regards. Il avait couru, le
» bon vieux, à toutes jambes, pour leur dispu-
» ter la laitance qui m'entourait; et l'entr'ou-
» vrant, il m'avait vu. »

« Une fois chez lui, bien sous son toit, étendu
» le long d'un bon feu, caressé par la fumée
» tiède; je redevins chaud et pus vivre. C'est
» ainsi que je fus sauvé. »

« Devenu grand, j'ai voulu voir vos danses
» fameuses, et me voici..... Hélas! Depuis le
» jour où ton sein m'expulsa..... jamais les
» noms de mes frères..... tes premiers nés.....
» n'avaient frappé mon oreille..... et pourtant!
» je ne les ai point oubliés..... Vois plutôt!!!

« Toi, tu es Maouï-taka. Toi, Maouï-roto.
» Toi, Maouï-paé. Toi, Maouï-ouao. Et moi?
» pauvre petit cinquième..... Maouï-quoi? le
» piguinini! (1) »

En entendant ces belles choses, Taranga se mit à crier :

« Non, cher petit!..... mon vrai enfant.....
» mon dernier né..... Non, fruit précieux de
» mon âge mûr..... ton vrai nom..... je vais te
» le dire..... c'est..... Maouï de la pirogue en
» cheveux. Maouï-tiki-tiki-a-Taranga. »

Ainsi finit leur discussion.

Alors, sa mère dit à Maouï : « Viens sur le
» sein qui t'a porté. Embrasse-moi, pour que
» je t'embrasse; et puis dormons tous deux
» ensemble. »

---

(1) Ce mot veut dire tout petit enfant.

Le petit bambin se leva, pour faire ce que voulait sa mère. Mais ses frères en devinrent jaloux et commencèrent à murmurer, en se disant, les uns aux autres :

» Taranga ne nous prie jamais de venir
» sommeiller près d'elle ; nous, dont l'origine
» est certaine; nous, qui sommes vraiment ses
» fils; nous, qu'elle a certainement portés, et
» que certainement elle fit naître. »

« Petits! pour nous donner le sein, genti-
» ment elle nous déposait sur sa natte, belle,
» douce et grande, et nous nous endormions
» sur elle... Toujours elle était près de nous!
» Et toujours elle nous dorlotait. »

« Maintenant, vous êtes grands! » fait-elle.
» Plus de coucher!..... Plus de caresses!.....
» Plus même de simples prévenances!... Tout
» pour ce petit avorton... Cette petite rogue
» impudente, qui s'est venu dire notre frère. »

« L'Océan m'a bercé!... Les algues m'ont
» servi de natte!... Les vagues m'ont donné
» forme humaine!... Le sable et le frai du
» poisson m'ont confectionné un abri!... C'est
» la laitance qui m'a nourri!... Qu'y a-t-il de
» vrai dans tout cela? En attendant il prend
» notre place. »

Ainsi parlèrent les frères plus jeunes. Ceux plus âgés leur répondirent :

« Ne craignez rien! Laissez Maouï être des » nôtres; et n'oubliez pas le proverbe : — Aux » jours de paix, videz vos discussions par des » voies amicales; en temps de guerre, termi- » nez vos querelles par la violence! »

» Travailler, pour beaucoup récolter; aug- » menter son avoir, pour beaucoup donner; » nourrir beaucoup de monde, pour beaucoup » étendre la paix; tels sont les moyens qui » procurent beaucoup d'influence parmi les » hommes. »

« N'imitons pas les fils de Rangui et de » Papa. »

« Ils discutèrent la séparation de leurs » parents. Cinq la voulurent : un s'y opposa : » la chose eut lieu. »

« Tahouhiri-ma-téa, qui les aimait, atta- » qua ses frères pour les venger. Tou-Mata- » houenga en prit occasion de leur faire la » guerre à son tour. Leurs inimitiés se fixèrent » dans leurs descendances respectives; et » maintenant les hommes sont acharnés à » combattre les hommes. »

« Prenons garde! Ne laissons aucune dis- » cussion s'élever parmi nous. Car si nos

» haines se fixaient chez nos enfants, nous au-
» rions fait comme les fils de Rangui et de
» Papa. »

A ces paroles, pleines de sagesse, les deux plus jeunes frères répondirent : « Nos aînés, vous avez raison ! » Et les murmures s'arrêtèrent là.

(*En lieu convenable, je donnerai cette histoire au grand complet.*)

L'ART DE FAIRE LE NŒUD DE MAILLE (a)

APPRIS DES FÉES PAR KAOUKOURA.

Un jour, (au temps jadis) ; un homme du nom de Kaoukoura eut la fantaisie d'aller voir Rangiaohouia, lieu situé bien loin dans le nord, près du pays des Raraoua : mais il n'en fit rien. Alors cette idée le persécuta, persécuta, tant et tant ; qu'il finit par se mettre en route.

Chemin faisant, il découvrit une baie où l'on avait nettoyé des maquereaux ; et s'aperçut qu'on en avait éparpillé les entrailles sur le sable, tout au long du bord de mer. Surpris de ce fait, il examina mieux la chose ; et puis se dit : « bast ; c'est l'ouvrage des habitants du pays ! » ; et, regardant de plus près encore, il vit, aux traces des pas, que les pêcheurs n'étaient venus, ni le jour, ni le matin, mais bien le nuit ; et, reprenant son monologue intime, il ajouta : « Ce ne sont pas des mortels, mais » des esprits, qui ont ainsi travaillé. Des hom- » mes auraient laissé des brins de joncs ou

» d'herbe sur le rivage. Car ils en ont toujours,
» pour s'asseoir, dans leur pirogue. »

Plusieurs autres circonstances achevèrent de lui prouver que des esprits avaient hanté ce rivage. De sorte que, tout bien pesé, il regagna la hutte qui lui servait de gîte, en tournant et retournant dans sa tête tout ce qu'il avait vu; le tenant de plus en plus pour un prodige digne, sous tous les rapports, d'émerveiller ses amis, et de nature (vraisemblablement) à le mettre sur la voie de quelque découverte. Si bien qu'à la nuit close il retourna au lieu de ses observations.

Juste, comme il arrivait, les fées achevaient d'y revenir aussi, pour tendre leurs filets à maquereaux.

Or, parmi elles; les unes, tirant sur le cordeau, chantaient : « ici filet; filet ici! »; et les autres, en chantant aussi, pagayaient, pour conduire au large une pirogue et autre engin, en disant : « allons jeter notre filet à la mer; al-
» lons le jeter à Rangiaohouia; et tirons-le jus-
» qu'à Mamakou. »

Ainsi psalmodiaient les fées; pour s'encou-

rager à l'ouvrage ; égayer leur pêche heureuse ; et la vanter.

Comme elles s'en revenaient, dragant vers le rivage ; l'idée de se joindre à elles et de tirer sur le cordeau vint à Kaoukoura.

C'était un fort bel homme ; à peau parfaitement blanche (comme une fée presque !) ; si bien qu'elles n'y prirent pas garde.

Une fois le filet quasi au plein ; tout animées, elles chantèrent : « Plongeons quelques-unes » de nous ! allons repousser Taoua-taoua-ouïa » et Taoué-taoué-ouié, le voleur de maquereaux » et le voleur de sardines ; car ils ne manque- » raient pas de couper nos mailles. » C'est ainsi qu'elles nommaient deux bancs rocailleux, peu distants du rivage.

Et le restant de l'essaim féerique, continuant à nager, attirait le filet à terre ; et, nageant aussi, Kaoukoura s'en allait au milieu d'elles.

Le premier poisson sortait de l'eau, entraîné par la seine qui glissait sur le rivage ; que les fées n'avaient pas encore remarqué leur aide. C'est qu'il était beau ! ..... presque autant qu'elles ! !

Juste, au petit point du jour, la pêche entière fut au plein. Les fées aussitôt s'empressèrent de mettre leurs filets au sec, et de ramasser leurs maquereaux. Mais pas à la façon des hommes, qui se font des parts de butin. Chacune d'elles allait, au contraire, choisir le poisson qu'elle voulait ; lui passait une corde par les ouïes ; et s'en faisait un chapelet.

En travaillant, elles chantaient toutes : « Hâtons-nous ! hâtons-nous ! enfilons vite » notre pêche. Que cette besogne soit terminée » avant le lever du soleil. »

Et, comme elles, Kaoukoura enfilait ses poissons aussi, et faisait aussi son chapelet.

Sa corde était trop courte ; son nœud du bout coulant ; et ses maquereaux trop lourds. Donc, quand il fut pour les emporter, le fil glissa et tous tombèrent.

Par bonté d'âme, plusieurs fées l'aidèrent tout naturellement à renfiler sa part ; et, la chose faite, fermèrent son chapelet par un nœud de maille. Mais lui bien vite, dès qu'elles eurent fini, mit à la place un nœud glissant.

Le poisson tomba donc encore. Encore les fées le renfilèrent ; et le nœud bon, fait à nou-

veau, de nouveau fut défait encore. Les bonnes fées recommencèrent.

Ce manége, souvent répété, les attarda en leur besogne, si bien qu'enfin le jour se fit, assez pour qu'on se distinguât.

Alors les fées, s'apercevant que Kaoukoura était homme, se dispersèrent immédiatement et disparurent; en lui laissant poissons, filets, pirogues, et cœtera.

L'essaim léger, une fois évaporé, vers ses demeures aériennes; on sut comment, avec le formium, son fil et ses tiges, les fées confectionnaient leurs engins de pêche.

C'est Kaoukoura qui vit toutes ces choses et devint maître en l'art du filet. Il l'apprit à ses enfants; et les Mahouris l'apprirent d'eux.

Cette découverte remonte bien loin, bien loin..... aux temps jadis !

LES AMOURS DE TAKA-RANGUI (*b*)

ET

DE RAHOU-MAHORA.

Il y a de cela beaucoup de générations, au lieu dit Ouha-Karé-Ouha, pas (1) vaste et renommé pour la force de ses défenses; vivait un chef de la tribu de Tanaraki. Lequel chef avait une fille admirable, Rahou-Mahora.

Si admirable! que le renom de sa beauté merveilleuse se répandit sur tous les pays de ces îles; et, partant, vint aux oreilles de Rangui-Apitoura, le chef des Gnati-Ahoura. Le même qui possédait le pas de Pouké, si haut perché sur le faîte d'une haute montagne. Le même, aussi, qui avait pour fils Taka-Rangui, le héros de sa tribu.

Taka-Rangui, qui tout naturellement eut

---

(1) Pas, signifie village fortifié.

bruit de la beauté merveilleuse de Rahou-Mahora ! Taka-Rangui, qui tout naturellement y songea pendant les douces et longue rêveries de son cœur. Taka-Rangui, enfin, qui tout naturellement s'éprit d'un violent amour pour elle.

Or, il advint qu'à cette époque si lointaine, une guerre naquit entre la tribu de Rangui-Apitoura et celle du père de Rahou-Mahora. De sorte que l'armée des Gnati-Ahoura marcha sur Tanaraki, attaqua le pas de Rangui-Raroungа, livra (sans pouvoir le prendre) assauts sur assauts, l'investit alors et (veillant sur lui nuit et jour) finit par épuiser la garnison.

Les provisions et l'eau manquèrent donc. Si bien que beaucoup d'assiégés devinrent malades. Si bien que beaucoup faillirent périr. Si bien aussi que, vaincu par la soif, Rangui-Raroungа, le vieux chef, montant sur son rempart et criant vers ses ennemis, dit : « Une goutte d'eau, je vous en supplie ! »

Des assiégeants, qui pouvaient l'entendre, les uns, mus de pitié pour son grand âge, coururent lui chercher à boire ; mais les autres, en plus grand nombre et plus haineux, ne voulu-

rent pas et brisèrent même la calebasse qu'on lui rapportait.

De sorte que pas une goutte ne mouilla la bouche de l'infortuné vieillard.

Plusieurs fois ceux-là retournèrent à la source; mais toujours ceux-ci répandirent l'eau qu'ils rapportaient.

Force donc fut au vieux chef, pendant que les assiégeants se disputaient à cause de lui, de rester accablé sur le haut de son rempart.

Enfin le commandant ennemi parut. Un grand peigne blanc, découpé dans un os de baleine et surmonté des plumes soyeuses et blanches de la blanche aigrette, orne sa tête.

Aussitôt, le vieux Rangui-Rarounga le reconnaît, élève la voix et crie : « Qui es-tu, toi qui es si beau ? »

Et Taka-Rangui de répondre : « Taka-Rangui ! »

Et le vieux chef de continuer : « Jeune guer-
» rier, pourrais-tu fendre l'écume de la vague
» furieuse qui déferle sur les rochers d'Orongo-
» maï-ta-koupé ? »

— Facilement !

— Eh bien ! vois si tu pourras fendre aussi

la rage furieuse de cette écume d'hommes cruels ?

— Encore plus facilement, répond fièrement Taka-Rangui. — « Quel chien enragé » oserait mordre le bras qui m'appartient! » Quelle main plébéienne oserait toucher la » main qui le termine ! Ce bras et cette main ; » leurs exploits et ma naissance ne les ont-ils » pas taboués! »

Ainsi prononce des lèvres ce jeune homme ; pendant que son cœur dit : « Ce vieillard ago- » nisant est le père de Rahou-Mahora ! de » Rahou-Mahora , ma vierge bien aimée ! ! » Elle si jeune, elle si pure... la soif la dé- » vore aussi ! !..... Oh ! que je souffre ! »

Et voilà qu'il se lève. Et voilà que lentement il va chercher de l'eau pour le vieux chef et son enfant.

Il en remplit une calebasse à la source glacée d'Aringui et revient.

Aucun murmure. Pas un mouvement !

Ses guerriers farouches demeurent appuyés sur leurs armes ; silencieux et stupéfaits.

Taka-Rangui rapportant l'eau :

« Eh bien ! vieillard , quel chien enragé a

» mordu mon bras? Quelle main plébéienne a
» touché ma main?

» Prends, voici pour toi et ta fille!»

Et les voilà buvant tous deux.

Et voilà Taka-Rangui contemplant avec extase sa vierge bien-aimée.

Et voilà qu'elle aussi glisse les yeux sur Taka-Rangui.

Et voilà que, les regards appuyés l'un sur l'autre, ils sont ravis tous deux.

Quand, rompant le silence et l'immobilité, les guerriers de Taka-Rangui levèrent les yeux, ils virent, sur le sommet du rempart ennemi, leur jeune chef assis et la belle jeune fille à ses côtés; alors ils dirent : « Notre noble comman-
» dant adore la guerre; mais, plus ardemment
» encore, il adore Rahou-Mahora. »

Tout à coup, cette pensée lumineuse éclaire le cœur du vieux chef :

— « Mon enfant, te plairait-il d'avoir ce jeune guerrier pour époux? »

— Je l'aime! répond la belle jeune fille.

Le vieillard consent à leur union : Taka-Rangui prend aussitôt Rahou-Mahora pour femme :

et la guerre cesse immédiatement et pour toujours.

C'est ainsi que l'armée se dispersa ; c'est ainsi que chaque homme revint à son village, et c'est ainsi enfin que les contestations des deux tribus furent terminées à tout jamais.

Les descendants de Raou-Mahora habitent encore la baie de Kororéka. Ce sont les Pounis, leurs enfants et tous leurs amis.

Car Taka-Rangui et Raou-Mahora eurent une fille nommée Rongouharoa.

Laquelle, mariée à Ouhiti, eut un fils.

Lequel, marié lui-même à Taouhirikoua, en eut un fils aussi, nommé Réréhoua-i-té-Rangui ;

Qui épousa Poukou, dont tous les Pounis actuels descendent.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-Propos..... 1

Dédicace..... 7

Première Lettre.—Comment la terre, l'eau et l'air sont disposés dans la planète humaine.—Mouvements de ces deux derniers éléments à la surface libre des mers.—Modifications que l'atmosphère en éprouve. Parti qu'on en peut tirer..... 9

Deuxième Lettre.—Des plantes que la mer nourrit.—Comment elles alimentent les animaux qui nagent, et comment ceux-ci, à leur tour, servent de proie aux bêtes qui volent..... 19

Troisième Lettre.—Nature des parois du grand tourbillon marin péri-pacifique austral, et cachet des oiseaux qui hantent ses côtes sous-tropicales..... 31

Quatrième Lettre.—Comment sont les nageurs de la Polynésie torride..... 39

Cinquième Lettre.—Nature de toutes les bêtes qui hantent les côtes Est et Ouest du grand tourbillon pacifique austral..... 45

Pages.

Sixième Lettre.—De la nature des animaux qui vivent aux parages les plus méridionaux du grand Océan Pacifique..... 51

Septième Lettre.—Deux mots sur l'esprit de ces lettres..... 55

Huitième Lettre.—De la brise de terre et de celle du large..... 61

Neuvième Lettre.—Des marées océaniennes et atmosphériques.—Antiquité des observations relatives à ces dernières..... 67

Dixième Lettre.—Sorte de récapitulation pouvant servir d'introduction à ce qui va suivre..... 79

Onzième Lettre.—De la terre proprement dite.—Des six grands plateaux qu'elle forme, et des montagnes, lacs, mers intérieures et déserts qui la divisent et subdivisent.—Services que tous ces obstacles ont rendus à nos ancêtres..... 85

Douzième Lettre.—Des plantes en général, et de celles qui vivent sous les tropiques en particulier.. 91

Treizième Lettre.—Des plantes qui vivent aux pays tempérés.—Causes du cosmopolitisme de la plupart d'entre elles.—Cachet des végétaux qui vivent aux régions glacées..... 103

Quatorzième Lettre.—Comment les animaux se distribuèrent spontanément à la surface du globe.—Conditions du cosmopolitisme chez eux.—Animaux philanthropes et misanthropes.—Signes anatomiques auxquels on peut les reconnaître..... 113

Quinzième Lettre.—Comment les animaux tendent à se distribuer à la surface du globe, sous l'influence de notre espèce : ou, si mieux on aime, passé des animaux misanthropes et avenir des philanthropes. 129

Pages.

SEIZIÈME LETTRE.—De la triple nature de l'homme et des trois types qu'il peut produire, en exagérant, jusqu'à son maximum, chacun de ses trois modes vitaux.—Monstruosité scientifique et sociale du préjugé de la couleur..... 135

DIX-SEPTIÈME LETTRE.—Coup d'œil spécial sur la première variante humaine.—Causes de sa forme.—Valeur de ce type au point de vue végétatif, animal et mental..... 141

DIX-HUITIÈME LETTRE.—Coup d'œil spécial sur la seconde variante humaine.—Causes de sa forme corporelle.—Valeur de ce type aux points de vue végétatif et animal seulement..... 155

DIX-NEUVIÈME LETTRE.—Première suite du coup d'œil spécial sur la seconde variante humaine.—Règles qui président au développement de sa tête (crâne et figure surtout).—Modifications qui en résultent pour les sens faciaux.—Valeur du second type humain au point de vue esthétique; c'est-à-dire sensuel, sentimental et intellectuel tout ensemble..... 169

VINGTIÈME LETTRE.—Instincts, qualités pratiques et facultés intellectuelles qui caractérisent le jaune.—Formes cérébrales qui leur correspondent..... 179

VINGT-UNIÈME LETTRE.—Coup d'œil spécial sur la troisième variante humaine.—Formes du type mental de notre espèce et causes des incertitudes qui pèsent sur lui.—Motifs de son tardif éveil social en Europe.—Ses valeurs végétative, animale et intellectuelle seulement..... 191

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.—Où l'on pose en fait que les blancs sont, plus que les jaunes et les noirs, courageux, destructeurs, vaniteux et bons..... 205

Pages.

VINGT-TROISIÈME LETTRE.—Qui dit pourquoi les blancs sont devenus, plus que les jaunes et les noirs, courageux, militaires, vaniteux, bons, généralisateurs, systématiques et habiles à s'exprimer graphiquement 215

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.—Durée probable du bizarre amalgame cérébral qui caractérise le blanc d'Europe.—Comment celui d'Océanie fut mis sur la même pente mentale que lui 231

POST-SCRIPTUM 247

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES 261

(*d*) Les enfants du Ciel et de la Terre ou la création du monde, comme la racontent les naturels de la Nouvelle-Zélande, autrement dit les Mahouris. (C'est ainsi qu'ils se nomment entre-eux) 263

(*c*) Commencement de l'histoire de Maouï, principal demi-dieu des Néo-Zélandais, qui maintenant encore sont anthropophages 277

(*a*) L'art de faire le nœud de maille appris des fées par Kaoukoura 285

(*b*) Les amours de Taka-Rangui et de Rahou-Mahora 291

FIN.

Paris.—Typogr. de E. Brière, rue Saint-Honoré, 257.

QUATRE ANNÉES EN OCÉANIE

HISTOIRE NATURELLE

DE L'HOMME

ET

DES SOCIÉTÉS QU'IL ORGANISE

QUATRE ANNÉES EN OCÉANIE

HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME

ET

DES SOCIÉTÉS QU'IL ORGANISE

MŒURS ET COUTUMES DE CERTAINS PAPOUS AUSTRALIENS

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DU PLUS ARRIÉRÉ DES NOIRS

PAR

ANTOINE-EDOUARD FOLEŸ

Ancien élève de l'École polytechnique, lieutenant de vaisseau démissionnaire,
Docteur-médecin.

Le Progrès est le développement
de l'ordre.
AUGUSTE COMTE.

PARIS
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, Rue Hautefeuille, 19

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1876

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Quand j'ai vu l'Océanie, je n'étais pas à même de la bien comprendre. Quand je l'ai comprise, je n'étais plus à même de la voir. Pour ce double motif, le livre que voici ne manquera ni d'erreurs ni de lacunes.

Le temps dont je dispose et le but que je veux atteindre s'opposent à ce que je puisse combler celles-ci et rectifier celles-là.

C'est donc au lecteur *prévenu* à ne prendre cet écrit que pour ce que je voudrais qu'il fût : l'ébauche d'un traité de sociologie concrète ou, plus modestement, le plan d'une histoire naturelle de l'homme et des sociétés qu'il forme.

AVERTISSEMENTS PRÉALABLES

ET

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

1° Je suis médecin et j'écris pour des hommes; par conséquent on ne devra nullement s'étonner si je commence par déclarer, qu'il est inutile de soumettre à de trop jeunes lecteurs certaines questions d'anatomie, de physiologie et de sociologie traitées en cet ouvrage.

2° La thèse que j'y soutiens est celle-ci :

« L'homme est *un* et d'une organisation » telle qu'il ne peut vivre sans grandir » physiquement aussi bien que mentale- » ment; grandir sans s'améliorer; et s'a- » méliorer sans embellir. Autrement dit, » autant il est faible, imbécile et laid, au » début de sa vie tant individuelle que » sociale ; autant il avoisine la force, le » génie et la beauté, quand il arrive au

» *nec plus ultra* de sa valeur, tant person-
» nelle que spécifique. »

3° Pour vous faire partager cette manière de voir, qui, suivant certains casuistes, pourrait sentir le fagot!..... ou, si mieux vous aimez, pour vous montrer comment notre espèce a passé du misérable état de créature sauvage (ne pouvant que servilement obéir à son despotique milieu) à la noble mission de créateur civilisé (dominant et perfectionnant d'autant mieux tout ce qu'il peut atteindre qu'il se domine et perfectionne davantage *lui-même*); je n'emploierai qu'un seul genre de preuves : une suite d'exemples exclusivement empruntés aux mœurs des Océaniens.

4° Evidemment, il me sera tout à fait impossible de mentionner chacune des étapes de la route, si longue et si cruelle, qu'ont suivie ces hommes en marchant du mal primitif vers le bien final. Mais, dans la suite innombrable des modifications individuelles et sociales qu'on

peut observer chez eux, les quelques termes que je choisirai seront (je l'espère) encore assez nombreux et surtout assez probants pour que forcément on se dise :

« Oui, chez ces modernes sauvages » comme chez nos barbares ancêtres, la » couche d'égoïsme et de férocité (qui » protége tout homme primitif contre son » milieu primitivement égoïste et féroce) » a diminué d'épaisseur,..... à partir du » jour où ils se sont mis à moins sacrifier » leurs semblables aux inévitables aber- » rations de leur politique et de leurs » religions ! ..... à partir du jour où » d'instinct, ils ont (de plus en plus répu- » dié leurs fatales coutumes et concep- » tions de carnassiers militaires et de » théologiens ignorants; pour se faire (de » plus en plus aussi) travailleurs pacifiques » et savants libéraux. »

5° Autant le spectacle de l'homme primitif, qui s'efforce de passer du mal au bien, réjouit et captive, quel que soit le primordial gâchis moral et matériel dont il cherche à sortir; autant la vue du civi-

lisé (qui, pour s'enrichir, fait l'inverse) dégoûte et repousse!

Eh bien; parce qu'il en est ainsi et parce que je ne veux mettre sous vos yeux que des images bien homogènes et bien autocthones; il ne sera jamais question, dans tout ce qui va suivre, des Européens qui s'en vont chercher fortune aux parages océaniens.

Presque toujours, ils y débutent par le mensonge, le vol et même le viol; heureux, quand (par des actes encore plus infâmes) ils ne révoltent point la sensibilité des cannibales et la pudeur des fauves!

Or, mon but est de vous montrer comment l'homme s'ennoblit et non comment il se dégrade.

Donc..... parlons des pays sauvages et de leurs habitants.

A. — L'Océanie, (si l'on prend, pour base des divisions et subdivisions qu'on veut y établir, la ressemblance de ses différentes sortes d'autocthones et l'analogie des idiomes qu'ils parlent), se décompose

tout naturellement en trois grandes régions :

Celles qu'habitent ses enfants noirs, autrement dit, les Papous;

Celles qu'habitent ses enfants blancs, autrement dit aussi, les Polynésiens ;

Et celle enfin qu'habitent ses enfants colorés, autrement dit encore, les mœtis qui proviennent du mélange direct des deux variétés d'hommes dont il vient d'être question.

B. — Au commencement de notre siècle, les Papous avaient encore pour domaine la terre de Van-Diemen, la Nouvelle-Hollande, actuellement nommée Australie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, la Terre des Papous et d'autres îlots, îles ou groupes d'îles de moindre importance. Actuellement, ou mieux, depuis 1842, il ne reste plus un seul indigène dans le premier de tous ces pays; et, dans le second, le nombre en décroît avec une rapidité prodigieuse.

C. — Les parages qu'habitent les Polynésiens (vulgairement appelés Mahouris, à Chatam ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande; et Canacs, partout ailleurs) se composent des deux groupes d'îles que je viens de nommer, plus des archipels de Tonga-Tabou, des Fitzi, des Wallis, des Hamoa, de Taïti, des Pomoutou, des Marquises, des Hawaï et autres terres infiniment plus petites perdues dans l'Océan Pacifique.

D.— Enfin l'espace de plus en plus resserré (où vivent les colorés provenant, je le répète, du mélange direct des Polynésiens et des Papous) est constitué par une suite d'îlots, d'îles et d'archipels dont les plus grands ou les plus remarquables sont la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides et certains îlots des Fitzi.

E. — A vrai dire, l'ensemble de ces dernières terres n'est que le très-long et très-étroit théâtre de la guerre que les noirs de l'Océanie soutiennent, depuis des siècles, contre leurs ennemis acharnés,

les envahisseurs blancs du Grand Pacifique; guerre identique à celle que les nègres d'Asie et d'Afrique soutiennent (eux aussi, depuis des siècles), contre leurs conquérants si cruels : les blancs et les jaunes de notre vieux monde.

Mais ne changeons pas de sujet!

F. — Avant de raconter les querelles des trois variétés d'hommes que l'Océanie a produites, nous devons évidemment dire ce que sont chacunes d'elles et ce que sont aussi les divers pays qu'elles habitent. Donc, pour n'aller toujours que du simple au composé, du laid au beau, du faible au fort, du stupide au clairvoyant, et cœtera, et cœtera, bref, du mal au bien; parlons d'abord du pays le plus nu, le plus stérile et le plus monotone qui soit en Océanie : l'Australie, ci-devant Nouvelle-Hollande.

G. — Sur la carte ci-jointe (faite et bonne seulement pour fixer les idées) les hachures horizontales indiquent ce qui est au bord de la mer; les entre-croisés,

la région des montagnes; les verticales, celles des prairies immenses où l'herbe n'atteint quelquefois (au *nec plus ultra* de sa croissance saisonnière) que deux pouces de haut; les pointillés, celle des immenses plaines où l'on ne trouve que des pierres; enfin l'espace laissé en blanc, le désert des sables brûlants.

La contrée qui porte le numéro 1 est donc la plus stérile de toutes. Celle numérotée 5 ne vaut pas beaucoup mieux. Le 3 indique le point où commence l'Australie heureuse et le 4 celui où elle finit.

Conclusion. — C'est dans le S.-E. de cette île immense qu'on trouve les pays les plus habitables ou mieux les moins stériles; et dans son N.-O. ceux qui sont, au contraire, les moins habités et les plus arides; ceux qui, par conséquent, doivent nous occuper tout d'abord.

MER DES INDES
Iles de la Sonde
Détroit de Torres
Détroit de Bass
GRAND OCÉAN PACIFIQUE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier.

Le désert australien central, ou mieux torride.

Pour unique et continuelle perspective, le désert australien central, ou mieux torride, offre au voyageur, qui le traverse, une suite indéfinie d'immenses plaines de sable, toujours brûlant et quelquefois salé, où, partout, plombe un silence de mort..... où, partout, rayonne une lumière si éblouissante et si corrosive que le sol paraît bouillir, tant les couches d'air qui le touchent tremblottent perpétuellement.... , où, partout enfin, la soif, la faim et le désespoir, acharnés à ses pas, lui ressassent à l'envi l'un de l'autre cette seule et même phrase : il faut mourir.

Rarement, bien rarement, l'œil rencontre (en quelque sens qu'il y sonde la navrante immensité) un de ces plis de terrain mobile que les folles brises font et défont avec une facilité

prodigieuse, tant le soleil a pulvérisé leurs éléments constitutifs. Et bien rarement, beaucoup plus rarement encore, la vue se repose sur un de ces petits tertres quasi-solides, surmontés d'une grosse pierre ou d'une pointe de roche abritant quelques maigres touffes d'herbes plus grises que vertes, plus sèches qu'humides et plus cassantes que flexibles.

Les choses étant ainsi, je vous laisse à penser si les buissons, qu'on peut trouver en ces parages, sont encore plus décharnés, plus rachitiques, plus expirants et surtout plus rares que ces rares touffes d'herbes si grises, si sèches et si cassantes !

J'ai dit une suite indéfinie de plaines immenses ; parce qu'après avoir marché, plus que péniblement, pendant huit, dix, douze jours (quelquefois plus) en ces désolantes autant que désolées solitudes ; le voyageur, audacieux ou fou, qui s'y aventure, trouve ordinairement un petit groupe de monticules coupés d'étroits vallons ; dans lesquels il faut voir des oasis (beaucoup plus maigres, il est vrai, que celles de l'Afrique centrale ; mais enfin des oasis) divisant le vaste désert, en déserts un peu moindres, sans rien changer à sa décourageante monotonie ; comme les bornes-limites

de notre si triste Champagne pouilleuse la divisent en champs encore énormes (quoique bien moindres qu'elle) sans rien changer non plus à sa tristesse.

En ces espèces d'oasis (beaucoup plus maigres, je le répète, que celles de l'Afrique centrale) on rencontre (sortant des roches et des pierres, plus abondantes que tout autre chose) des arbres (très clair-semés, résineux pour la plupart, prodigieux de maigreur et, pour ainsi dire, sans feuillage) qui (malgré la déplorable qualité du sol et son manque absolu d'humus, rien que par la force des siècles, si je peux ainsi parler,) sont devenus de véritables géants de hauteur, comme ils sont de véritables géants d'âge.

A leur pied et sous leur ombre protectrice, bien qu'elle soit quasi-lumineuse, poussent des arbustes, en plus grand nombre et bien plus verdoyants qu'eux.

Sous ces arbustes, viennent des buissons, plus nombreux et plus verts encore. Et, sous ces buissons, des plantes (presque absolument fraîches) qui parfois, aux pieds des herbes qu'elles abritent à leur tour, cachent de toutes petites flaques, voir même de très-minces filets

d'eau ayant, par vrai miracle, trompé l'excessive soif de l'air et du sable.

Telle est une de ces oasis ; telles elles sont toutes.

Eh bien ! de ce qu'on y peut trouver de quoi se mettre à l'ombre et de quoi faire du feu, de quoi braver la chaleur du jour et le froid de la nuit, de quoi se vêtir et de quoi se défendre, de quoi manger et même de quoi boire ; faut-il en conclure qu'elles sont toutes constamment habitées, ou, tout au moins, constamment habitables ?

Non !

Car si riches et si fraîches qu'elles soient par rapport à ce qui les entoure ; par cela même que leur fraîcheur et leur richesse ne sont que tout accidentelles ; ces rarissimes oasis ne peuvent guère abriter que (pendant vingt-quatre, quarante-huit ou soixante-douze heures au plus) quelques animaux un peu forts, à fortiori, plusieurs hommes.

C'est qu'en pleine Australie centrale, de ce que les heures propices aux végétaux (c'est-à-dire, les heures de pluie) sont constamment séparées les unes des autres par des mois entiers de sécheresse, souvent par plusieurs

saisons, quelquefois même par plusieurs années; forcément il résulte que les arbres suspendent leur vie individuelle, comme les plantes leur vie spécifique, durant des laps de temps considérables, et que, partant, durant des laps de temps non moins considérables, il ne se forme ni feuilles, ni fruits, ni grains.

Or, sans feuilles, ni fruits, ni graines; comment alimenter quelques herbivores capables d'alimenter, à leur tour, quelques carnassiers.

Donc....

Donc, pourriez-vous conclure (s'il vous plaisait de passer d'un extrême à l'autre) au centre de l'Australie, même dans les oasis, la vie est impossible.

Eh bien! non; cette conclusion ne la tirez pas!

Ne la tirez pas; vu qu'elle serait aussi fausse que son inverse.

L'exacte vérité; c'est qu'en plein désert on peut vivre; peu de monde ensemble, il est vrai, mais enfin on peut vivre; parce qu'en plein désert, tout vient à foison, quand il pleut; et que, de ce tout venu à foison, rien, jamais rien, absolument rien ne disparaît que par l'intermédiaire d'un organisme animal ou bien humain.

Même en n'avalant que du sable ; on mange encore quelque chose.

Comme, en voulant trop dire à la fois, j'ai peut-être obscurci ma pensée ; laissez-moi m'expliquer plus clairement.

Lorsque, par une exception excessivement rare, il pleut dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande ; c'est toujours par cataractes diluviennes que la pluie tombe ; et, toujours, cette eau, nitreuse au maximum, est électrisée au maximum aussi.

Donc, lorsqu'elle a détrempé le sable à une très-grande profondeur, détruit momentanément son instabilité, modéré sa température et imbibé tout ce qu'il renferme ; irrésistiblement elle ramène à l'activité organique, avec une intensité merveilleuse, force reptiles et force insectes, force larves et force racines, qui l'attendaient toutes desséchées, et, non moins irrésistiblement, elle lance dans la vie, elle oblige de germer, avec une célérité tout aussi merveilleuse, force œufs et force graines qui, dans le même état que ces êtres déjà formés l'attendaient pareillement.

Il en résulte qu'aux endroits, où jamais on n'eût osé croire qu'un être (même infime) pût

vivre; aux reliefs, devenus prairies, et aux creux devenus viviers; en moins d'un, deux, trois jours (au milieu d'herbes et d'algues féeriquement poussées et féeriquement luxuriantes) une inconcevable quantité, une infinité inimaginable de petits animaux marcheurs, voiliers et nageurs pâturent, grandissent, engraissent et s'épanouissent, à qui mieux mieux.

— Eh bien! pâturant, grandissant, engraissant et s'épanouissant, à qui mieux mieux, que font-ils?

— Forcément, ils se pléthorisent!

— Forcément donc, ils croissent et multiplient. Et, croissant et multipliant, que font-ils encore?

—Forcément, ils se gênent les uns les autres; forcément, ils se disputent; forcément, ils se battent; forcément, ils crient; forcément, ils se mouvementent; forcément, enfin, ils excrètent et sécrètent, etc., etc.

— Donc, forcément aussi, par leur agitation, leur tapage, leurs odeurs, etc., etc., encore.... bref, leurs produits (volontaires ou non) de toutes sortes; ils trahissent leur existence et leur nombre. Autrement dit, ils attirent en quantités, pareillement inimaginables, tous les gros affamés du désert.

Tous les gros affamés du désert ! c'est-à-dire, tous les oiseaux et tous les mammifères (tant herbivores que carnassiers, tant pêcheurs que chasseurs ou maraudeurs, tant nobles mangeurs de vif qu'ignobles équarrisseurs de charogne) qui viennent, eux aussi, en cet air humide et parfumé, sur cette prairie luxuriante ou dans ces viviers regorgeant d'herbes, de fleurs, de fruits, de graines et de bêtes..... qui viennent, dis-je, en ce paradis impromptu et des plus accidentels, s'entasser les uns sur les autres ; pour respirer bien à plein thorax ; boire et manger bien à plein ventre ; s'engraisser bien à pleine peau ; se pléthoriser bien au maximum ; et, pléthorisés bien au maximum, se reproduire si..... Si, chose aussi rare que la pluie, ils ont la chance de n'avoir pas immédiatement à se remettre à vivre ; en résorbant tout ce qu'ils ont fait et emmagasiné de graisse.

C'est que s'il faut deux, trois, quatre jours au plus, pour faire éclore l'éden végétal dont je viens de vous parler, et deux, trois, quatre jours au plus encore, pour l'emménager de gros animaux : il ne faut guère que deux semaines, une seule, ou peut-être moins encore, pour le faire déserter d'abord et disparaître ensuite.

Rien de plus facile à comprendre !

Le soleil, obscurci pendant quelques heures de pluie seulement, se remet aussitôt à l'œuvre pour chauffer, surchauffer et vaporiser l'eau. Si bien que vite, fort vite, excessivement trop vite, elle disparaît.

Or plus d'eau ; plus de plantes ! Plus de plantes, plus d'herbivores ! Plus d'herbivores, plus de carnassiers ; plus même de rongeurs de charognes.

Ainsi gagne (de proche en proche, en montant du petit au grand) la nécessité de partir. Ainsi forcément s'éloignent de ce paradis éphèmère, que le soleil retransforme immédiatement en fournaise aride et famélique, tous ces bienheureux de quelques jours.

Pour fuir ce nouvel enfer, si rapidement envahisseur, toutes les voies sont également suivies : horizontales ou verticales, aériennes, terrestres ou souterraines, peu importe !

Donc, tous les voiliers s'élèvent et disparaissent dans le ciel. Donc, tous les coureurs s'éloignent et se perdent à l'horizon. Donc, enfin, tous les reptiles, tous les insectes et surtout (surtout !) toutes les larves (qui, si lentement,

se meuvent et, tant, ont besoin de rester un peu humides) s'enfoncent et se dérobent sous terre ; en quête d'une fraîcheur qui cherche, elle aussi, un dernier asile dans la profondeur du sable, à mesure que la chaleur l'y poursuit.

Ainsi donc les voilà forant tous, à qui mieux mieux : bêtes, eau et rayons solaires !

Ces derniers triomphent ; et, parce qu'il ne reste même plus un peu de vapeur autour d'elle, toute la gent fouisseuse se met à perdre son humidité organique ; par suite, sa souplesse ; par suite encore, sa contractilité musculaire ; et, par suite enfin, la possibilité de fuir davantage.

Donc, pour elle, adieu ; d'abord toute activité animale ; et bientôt après, toute activité végétative.

Adieu ! ou mieux, au revoir.

Car l'excessive sécheresse, qui proscrit toute fermentation alcoolique ou conservatrice, proscrivant également toute fermentation putride ou destructive ; on a, de par le soleil et le sable si perméable à ses rayons, on a, dis je, une fois de plus, au désert central australien, la parfaite dessiccation de tous les êtres un peu inférieurs ;

et cela, pour plusieurs mois certainement, souvent pour plusieurs saisons, quelquefois même pour plusieurs années.

La parfaite dessiccation de tous les êtres un peu inférieurs ! c'est-à-dire, ce résultat étrange qui n'est, pour eux, ni la vie ni la mort ; ni le zéro de l'activité des corps bruts, ni le zéro de l'activité des corps organisés ; mais une sorte d'état bio-limbique, dont l'analogue mental me semble être l'angoisse presque anxieuse, la stupeur, ou mieux encore, la stase intellectuelle où vous jette irrésistiblement le spectacle de toute immensité sauvage.

Pendant que disparaissent ainsi, au désert australien central, et les plantes, et les bêtes, et la vie ; que fait le malheureux Papou ?

Il s'éloigne, comme tous ses compagnons d'infortune. Et s'éloignant ; il sonde le ciel avec ses yeux, l'air avec ses narines, et le sol avec le bruit de ses pas ; quêtant, partout, des images ; partout des aromes ; partout, des ondes sonores !..... partout, enfin, des révélations quelconques, sinon, d'un nouvel éden, du moins, d'une fraîcheur nouvelle.

Donc, il s'en va (d'oasis en oasis, ou, de tertre

buissonneux en tertre buissonneux, ou bien encore, de simple pli de terrain en simple pli de terrain) vaguant, fatiguant, jeûnant, maigrissant, desséchant (en un mot), pâtissant de toutes manières en ce désert immense qui n'a, pour tout mérite, que cette propriété, purement négative : de ne jamais laisser perdre un atome de ce que la pluie vient si rarement y produire.

CHAPITRE II.

Les Papous errants et solitaires du désert australien central.

Ce que nous savons sur le désert central australien, les chasses aux Papous (qu'y font les Peaux-Rouges du golfe de Karpentary) et les récits fort laconiques des quelques voyageurs qui, en traversant la Nouvelle-Hollande, ou la parcourant seulement, y ont entrevu plutôt que rencontré quelques naturels exclusivement mâles, bref, tout ce qu'on sait des Papous, les plus misérables qui soient au monde, pousse à penser que, dans les désolés parages qu'ils fréquentent, l'homme et la femme vivent constamment séparés l'un de l'autre; sinon en antagonisme continuel.

Il faut donc se représenter les quelques habitants de ce désert immense comme des sortes de spectres nus, que le soleil noircit toujours ; que toujours décharnent la sécheresse de l'air et la stérilité du sol; et que, toujours aussi, ronge et torture la double et incessante crainte de manquer de vivres et d'en servir aux autres.

— Avec pareille idée fixe en tête ; que faire ?

— Changer continuellement de parages; pour surprendre quelque proie nouvelle et rester parfaitement inconnu ; n'est-ce pas?

Donc, les malheureux Papous du désert australien central s'en vont constamment (du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre) comme les bêtes les plus méfiantes ; dérobant toujours leur marche; ensablant toujours leurs excréments ; et, toujours, détruisant de leur mieux les traces de leurs pas et surtout de leur gîte.

Dès que le jour commence à poindre, si la faim déjà les talonne (et quand ne le fait-elle pas?) ils se relèvent; tendent l'oreille; équarquillent les narines ; et, furetant partout de l'œil et surtout du nez, se mettent à chasser, comme les fauves, au flair et dans le vent.

A chasser quoi? Des Opossums, dont ils mangent une fois sur mille... quand ils découvrent une oasis; ou des reptiles, dont ils mangent une fois sur cent... quand ils rencontrent une grosse pierre ou un buisson ; ou des insectes, dont ils mangent une fois sur dix ; ou bien des larves ; ou bien seulement des œufs de fourmis ;

quelquefois même, faute de tout absolument, de la terre... s'ils en trouvent au lieu de sable.

A la nuit tombante, ils s'arrêtent ; allument un maigre petit feu ; serrent leur ceinture, s'ils sont à jeun, (comme font leurs frères les Hottentots) pour empêcher que leurs entrailles ne se tordent d'inanition ; larguent cette entrave au contraire, s'ils ont mangé comme des boas ; s'accroupissent devant leurs fumerons ; et s'endorment, tout en tremblant moitié de peur et moitié de froid.

Ainsi dépensent, invariablement, les douze cruelles heures de leur journée (incontestablement corrosive) et les douze cruelles heures de leur nuit (relativement glaciale) les plus misérables Papous qui soient au monde ; ceux qui usent leurs chairs, au désert australien central, à fabriquer de la fraîcheur, dès qu'il fait chaud, et du calorique dès qu'il fait froid ; ceux qui consument la majeure partie de leur pulpe nerveuse et de leur sang artériel à chercher pendant cinq, six, sept, huit jours, des aliments, dont la digestion quasi-impossible commencera par user le peu qu'il leur restera de ces deux liquides si précieux ; ceux qui ne savent (si, toutefois, savoir il y a) qu'effacer

d'excessives fatigues musculaires, par des fatigues viscérales tout aussi excessives ; ceux, enfin, qui ne peuvent comprendre ni ce qui fut ni ce qui doit être, parce que l'énorme difficulté qu'ils ont à vivre dans le présent (rien qu'à la façon des bêtes, quelquefois même, rien qu'à celle des plantes) ronge continuellement, en leur cerveau, les vestiges du moindre mieux qu'ils pourraient transformer en germes d'espérance.

Oh! qu'il y a loin de ces mœurs du Papou errant et solitaire à celles de son compatriote, bipède lui aussi, le Cazoar! et que j'ai eu bien raison de dire, au premier volume de cet ouvrage, qu'en fait de sociabilité les plus disgraciés des hommes sont de beaucoup inférieurs aux plus disgraciées des bêtes.

Au livre que je viens de rappeler, je vous ai fourni, à propos des nègres d'Afrique, une première preuve irrécusable de cette vérité, qui toujours choque au premier abord. Eh bien! dans celui-ci, permettez qu'à propos des noirs d'Australie je vous en donne une seconde.

Peut-être commencerez-vous alors à, déjà, conclure que notre manière d'envisager le

monde et ses habitants ne manque pas d'une certaine justesse.

Durant l'hiver, les Cazoars vivent par troupes de trente à quarante au plus. Ce sont des oiseaux presque sans ailes ni plumes ; partant, des voiliers nuls. En revanche ils sont coureurs parfaits.

Le jour, ils se dispersent pour chasser ; mais, la nuit, ils se rassemblent pour dormir.

A cet effet, pliant les jambes et posant le ventre à terre ; ils se serrent les uns contre les autres ; hérissent leurs plumes ou mieux leurs poils ; les entrelacent ; forment ainsi un bon manteau commun, un véritabte toit imperméable même à la neige ; et, travaillant aussi naturellement chacun pour tous que tous pour chacun, se chauffent réciproquement sous cet excellent abri.

C'est là une manœuvre bien simple ; n'est-il pas vrai ?

Eh bien ! si simple qu'elle soit, les pauvres humains, dont je reprends l'histoire naturelle, n'ont encore pu ni la comprendre, ni l'imiter.

— Philosophiquement ou, si le mot vous fait peur, scientifiquement parlant ; que sont les

malheureux Papous du désert australien central ?

— Ce que je vous ai dit plus haut : Des êtres dont le corps mène la tête, dont les viscères mènent le corps, et dont le monde mène les viscères; des fac-simile d'hommes (à face monstrueuse, à crâne tout petit, à membres longs et grêles, à pieds et mains énormes, à ventre en bissac rarement plein, c'est-à-dire, trop souvent vide).. des fac-simile, dis-je, d'hommes que leur abominable milieu taille et mène à merci tous de même façon depuis qu'ils existent; parce que depuis qu'ils existent, ils ont tous eu (de père en fils et de génération en génération) tant à courir et, par suite, tant à réparer! que pas un seul d'entre eux n'a pu trouver encore l'occasion de se forger un préjugé, non pas social, non pas même domestique, mais tout simplement individuel.

Etonnez-vous, après cela, qu'au temps de la canicule, quelqu'un de ces esclaves serviles de leur propre organisme et de tout ce qui les entoure *entre en amour*, ou mieux, en folie, pour peu que les hasards de la maraude lui aient valu quelque puissance; que, puissant par hasard, il aille comme un fou, courant et bramant partout ainsi qu'un cerf quêtant du

nez sa femelle ; et que, fou d'autant plus irrité qu'il flaire plus vainement, il devienne furieux dès qu'il en renifle et poursuit enfin la piste.

Et puis, étonnez-vous encore qu'affolée comme lui, celle qu'il pourchasse à outrance, celle qu'effarait déjà son exceptionnelle aptitude à devenir mère, passe (elle aussi) de l'égarement à la fureur, en l'entendant, en le voyant et, surtout, en le sentant arriver tout en rut ; et que furieuse (partant, plus agile, mais, partant aussi, plus odorante) elle s'en aille le fuyant partout, et, partout l'irritant, de plus en plus ; par cela même que (de plus en plus et partout) elle l'attire et l'enivre avec son fumet, à chaque pas plus accentué.

Quels êtres, poussés l'un vers l'autre par un monde aussi despotique et des fatalités organiques aussi brutales, pourraient s'éviter longtemps ? Aucuns, évidemmment !

Donc, finalement, ils se rencontrent.

Donc, finalement, ils se battent et se déchirent et des ongles et des dents.

Donc, finalement et de guerre lasse, ils épuisent, l'un par l'autre, leur fureur commune, dans l'acte commun du mariage.

Après quoi, s'exécrant plus que jamais ; ils

s'en retournent vivre, comme auparavant, chacun de son côté : l'homme pour lui tout seul, mais la femme pour deux.

A mesure que son fœtus grossit et que les vivres manquent ; il lui ronge les chairs.

Donc, elle va maigrissant et s'attristant en double ;... jusqu'à l'heure où force lui est de s'accroupir ; afin de mettre au monde un être encore plus nécessiteux qu'elle.

Le temps et l'endroit où ses douleurs l'arrêtent sont-ils néfastes ? Forcément cette malheureuse mère australienne abandonne son chétif enfant. A moins que, plus forcément encore, elle ne le dévore ; le délivre n'ayant suffi à calmer ni sa faim, ni sa soif.

Quoi que ce soit, au contraire, lui sourit-il dans le vague immense qui l'entoure ? Elle respecte son très-involontaire ouvrage.

Alors parce qu'en tétant, ce pauvre avorton la soulage ; elle le garde.

Parce qu'elle le garde ; elle s'y attache.

Parce qu'elle s'y attache ; elle finit par l'aimer.

Et, parce qu'elle finit par l'aimer ; elle en prend soin...

Elle en prend soin! Combien de temps ?

Un, deux, trois, quatre ans, cinq au plus ; si, toutefois, les hasards de la maraude le lui permettent.

Je dis : cinq ans, au plus; parce qu'après sa deuxième dentition, le petit, ou mieux, le jeune Papou du désert central est pris d'un tel surcroît d'égoïsme sauvage qu'il finit par abandonner sa mère.

Heureuse! quand il ne l'oblige pas à le chasser.

CHAPITRE III.

Simples réflexions à propos des Papous du désert australien torride.

Je viens de parler d'un homme qui, certainement, ne sait pas plus où il est (ni ce qu'il est), qu'il ne sait d'où il vient, ni où il va !

Eh bien ! cet homme qui, une fois adulte, ne se connaît ni père, ni mère, ni femme, ni enfant ;... cet homme que n'émeut jamais l'amour paternel et que l'attachement conjugal tourmente encore moins souvent ; cet homme qui (pendant le cours de toute sa vie) n'est affolé par le besoin sexuel qu'une, deux, trois fois au plus ; mais que l'instinct nutritif torture tant et si continuellement que (d'un bout à l'autre de l'année) il vague du matin au soir, pour ne pas mourir de faim ; tandis que, du soir au matin, il n'ose que somnoler, crainte qu'on le dévore ; cet homme qui peut, à la rigueur, (en Afrique il y en a de plus laids encore et de plus misérables que lui !) passer pour le prototype de ce que devient notre espèce ; quand elle a fini d'immoler, au *nec plus ultra* de son pouvoir végé-

tatif, tout ce qu'elle peut lui sacrifier de puissance musculaire et surtout de force mentale ; ce trop misérable spécimen de notre sauvagerie primitive qui use sa vie (au degré zéro de notre échelle sociale) à passer du besoin viscéral, qui le force au mouvement, à l'épuisement musculaire, qui le contraint au repos ; cet homme dont les chairs seront certainement dévorées par les chiens sauvages, les dazyures ou des fauves encore plus ignobles, et dont ceux des os que la dent n'aura pu briser, seront, à la longue, tellement pulvérisés par le soleil qu'indéfiniment leurs derniers atomes vagueront au gré des plus folles brises ;... en deux mots, ce Papou, condamné à toujours errer (durant sa vie comme après sa mort, si je peux ainsi dire) au désert australien torride, est-il, *pratiquement*, sans valeur aucune ; *moralement*, sans foi ni loi ; et, *intellectuellement*, sans la moindre acquisition scientifique ?

Trois questions bizarres (n'est-il pas vrai ?) très-bizarres même ; à propos d'un être que l'orgueil des blancs (d'Europe aussi bien que d'Océanie) traite de brute et chasse comme on chasse un fauve (ceux-ci pour le manger, ceux-là pour se débarrasser d'un nécessiteux qu'ils

ont rendu forcément voleur, en lui volant son pays)... Trois questions bizarres, dis-je !

Eh bien ! si bizarres quelles soient, tâchons d'y bien répondre ; et nous apprendrons quelque chose.

Première question. Pratiquement ou, ce qui est tout un, en tant qu'être capable de mener à bien une entreprise abominablement difficile, le Papou qui nous occupe est-il sans valeur aucune ?

Evidemment, non ! Car en vagant *tout nu*, du matin au soir, il trouve moyen de vivre et, qui plus est, de se *reproduire*, en un pays où (malgré toutes les puissantes ressources de notre industrie) nous ne pouvons, nous autres civilisés, faire qu'une seule chose encore : mourir au bout de quelques jours.

Deuxième question. Moralement parlant, le Papou errant et solitaire est-il sans foi ni loi ?

Sans foi ? Oui, si vous attachez à ce mot l'idée d'un germe d'espérance en un protecteur quelconque.

Mais sans loi ? Non ; car il obéit cent fois plus strictement que ne le font maints civilisés à la plus sage, à la plus belle et à la plus universelle comme la plus ancienne des institu-

tions qu'on ait jamais formulée : celle qui proscrit l'inceste, autrement dit, les mariages consanguins.

Evidemment, ce n'est pas ici le lieu de prouver anatomiquement, physiologiquement ou sociologiquement, l'excellence croissante des règles juives, musulmanes, christino-grecques, romano-catholiques et thibeto-chinoises, qui réprouvent à qui mieux mieux les mariages entre parents trop proches.

Par conséquent (laissant de côté les considérations, pratiques ou sentimentales, qui guidèrent si bien et de mieux en mieux Moïse, Mahomet, les pères de l'Eglise d'Orient, la tiare et les grands lamas), je me contenterai de dire que le Papou, qui nous occupe, respecte toujours sa mère, sa fille, sa sœur, sa tante ou sa cousine ; par cette excellente raison que c'est au flair qu'il choisit sa très-éphémère épouse, ou mieux victime ; et que, dès lors, celle qui l'allèche le plus est précisément celle dont l'odeur s'éloigne le plus de la sienne.

Comment, en effet, pourrait-il discerner une senteur féminine (si accentuée qu'elle fut), la suivre et s'en enivrer jusqu'à la fureur ; si elle tendait, en vertu d'une communauté de sang et d'origine, à se confondre un peu, beaucoup ou tout à fait avec son propre fumet.

De cette explication toute simple, si vous voulez déjà conclure qu'il n'y a de bonnes règles sociales et universelles que celles qui dérivent d'une des lois de notre histoire naturelle ; vous ne vous tromperez pas beaucoup.

Si vous ajoutez que l'homme (à mesure qu'il se perfectionne, tout en perfectionnant ce qui l'entoure) ne fait qu'arranger, de plus en plus et de mieux en mieux, le monde qui l'environne comme il est arrangé lui-même ; vous vous tromperez encore moins.

Et, finalement, vous ne vous tromperez pas du tout ; si vous terminez en disant que ceux qui veulent diriger leurs semblables ne pourront jamais leur épargner une seule des abominables tortures de l'empirisme gouvernemental, soit religieux, soit politique ; tant qu'ils ne commenceront pas, tout d'abord, par apprendre comment l'homme et notre monde sont faits.

J'en arrive à ma *troisième question*. Le Papou qui vit au désert australien torride est-il encore sans la moindre acquisition intellectuelle ou scientifique?

Non, évidemment ! car il sait déjà comme son frère d'Afrique le Hottentot, encore plus disgracié que lui, se préserver du *froid*, *avec le*

feu ; et des coliques d'inanition, avec la ceinture de famine.

En d'autre termes ; il pratique, à sa manière déjà, le plus charitable de nos arts libéraux ; et possède le plus puissant de nos agents industriels.

Par conséquent, s'il est, socialement parlant, encore inférieur aux Cazoars et à d'autres animaux fréquentant son désert ; ce n'est pas du tout parce qu'il est biologiquement moins bien fait qu'eux ; mais, purement et simplement, parce que son organisme, beaucoup plus raffiné que le leur, exige, pour se développer, un milieu moins grossier et moins monotone que celui dont ils se contentent.

Tant il y a que tout, ici-bas, est relatif.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

La Côte Ouest australienne et la baie des Chiens-Marins.

La côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, généralement sablonneuse et basse, est un peu moins aride et un peu plus fréquentée que son voisin : le désert torride.

Moins aride ! parce que les grandes brises de sud-ouest portent, en vertu de leur vitesse acquise, leur excessive humidité, jusqu'aux herbes et buissons qui s'efforcent de gagner le littoral. Et plus fréquentée ! parce que le courant péri-océanique indien méridional y engage, dans les hauts fonds, ou jette, sur le rivage, tout ce qu'il a pu ramasser de détritus en son immense parcours.

Toutefois, il ne faut se faire aucune illusion à l'égard de ces parages si nouveaux pour nous. Car voici ce que dit, à propos de la baie

des Chiens-Marins (la plus vaste et la moins stérile qui soit sur cette côte si grande) le commandant anglais C. B. Yle, en son routier d'Océanie:

« Les îles et le continent (formant la côte » ouest de la baie des Chiens-Marins ainsi que » la presqu'île Péron) ont un aspect brûlé et » désolé, sans aucune trace d'eau douce.

» Le peu de végétation qu'on y vit était d'une » nature étiolée et rabougrie. Cependant M. de » Freycinet avait pu s'y procurer du bois à » brûler.

» Les premières *traces* d'habitants, dont » parle le capitaine Denham, furent quelques » huttes sur la côte Ouest de la presqu'île » Péron. On y vit aussi des *traces* de Kangou- » rous et d'Emieux. »

Des traces, remarquez bien, des traces, rien que des traces !

Je reprends ma citation.

« La côte Est est basse, entrecoupée par des » criques et bordée de mangliers, à travers les- » quels, dans quelques endroits, la marée re- » monte jusqu'à une distance considérable » dans l'intérieur. »

Un autre auteur, dont je ne puis retrouver le nom, dit, en parlant de cette même baie :

» Située presque sous les tropiques, elle a
» 144 milles de long sur 30 à 40 de large.
» Sur la côte orientale seulement, on a
» trouvé une rivière dont le principal chenal,
» embarrassé d'îlots, bien qu'il n'eût que trois
» quarts de mille, n'était, à l'époque de ses
» plus hautes eaux, navigable, pour un canot
» ordinaire, que durant un mille au plus.
» Quelques Papous vivaient sur ses rives. »

De cette double citation, nous n'aurions certainement pas tort de conclure que, dans l'immense majorité de son pourtour, la baie des Chiens-Marins est absolument *inhabitable d'une façon permanente*. Inhabitable ! à l'Est, où précisément il existe un petit cours d'eau ; parce que le pays est tellement plat et tellement couvert de mangliers que, fatalement, il est fiévreux : et inhabitable aussi à l'Ouest, parce que le sable et le grès rouge qui forment le sol et le sous-sol de la plage, la rendent absolument stérile. Mais !

Mais, parce que nous n'aurions pas tort de conclure que, dans l'immense majorité de son pourtour, cette baie est absolument inhabitable

d'une façon permanente, même pour quelques individus seulement ; s'ensuit-il que nous ferions bien d'affirmer qu'elle ne peut jamais, vu son peu de ressources, être fréquentée par beaucoup de monde à la fois ?

Non ! Car je le répète, la mer lui envoie des épaves parmi lesquelles il y en a, de temps à autre, d'une nature et d'un volume tels qu'ils peuvent (précisément) déterminer l'arrivée de ce *beaucoup de monde à la fois.*

Laissez-moi vous en fournir un exemple qui me conduira, tout naturellement, à vous parler des faits, gestes, mœurs et coutumes des Papous australiens occidentaux.

C'est de feu mon bon ami Henry Serre (chirurgien du baleinier la *Fanny*, pendant les années 1835, 36, 37, et cœtera) que je tiens la portion de récit qui va suivre.

CHAPITRE II.

Les Papous australiens occidentaux.—Groupes masculins éphémères ou meutes accidentelles et offensives de chasseurs. — Groupes féminins permanents ou sociétés puéro-maternelles défensives.

« ..... Donc, pendant que nous étions au
» mouillage (dans la baie des Chiens-Marins,
» bien entendu), et que, pour en faire de
» l'huile, nous faisions fondre le gras de notre
» baleine ; le restant de son cadavre tout dé-
» chiqueté s'en allait à la côte.

» Comme bien vous pensez ; l'odeur péné-
» trante de cette masse énorme de viande qui
» se mit immédiatement à pourrir, la fumée
» noire et suffocante que nous faisions et les
» crépitations bruyantes de nos fourneaux re-
» doublant d'ardeur à chaque fois que nous
» les rechargions de grattions....., bref, tous
» les résidus, accessoires et apprêts de notre
» cuisine infernale dirent, au plus vite, aux
» affamés d'alentour : il y a bonne aubaine au
» rivage. Et les affamés d'alentour accouru-
» rent, au plus vite aussi.

» Les affamés de terre, cela va sans dire;
» car ceux du large, oiseaux ou poissons, s'é-
» taient acharnés sur le monstre marin, juste
» en même temps que nous; et ne l'avaient
» pas quitté.

» Tout naturellement, les nouveaux arrivés
» (coureurs et voiliers) se mirent à distribuer
» et recevoir (tout en criant et hurlant) force
» coups de dents et force coups de pattes,
» force coups de bec et force coups d'ailes. Et
» non moins naturellement, leurs cris et hurle-
» ments s'ajoutèrent aux hurlements et cris
» qu'avaient, jusqu'alors, exclusivement pous-
» sés les bêtes marines (volantes ou nageantes)
» en se disputant, bousculant et battant.

» Donc ce désordonné vacarme de voraces
» mangeurs de baleine s'en fut *crescendo* tout
» le jour.

» Sur le soir, à mesure que les phosphores-
» cences de la mer et celles des chairs du
» monstre en décomposition remplacèrent l'é-
» blouissante clarté du soleil ; les fauves amies
» des ténèbres succédèrent aux carnassiers
» diurnes. Au lieu de glapissements aigus;
» nous n'entendîmes plus que des cris lugu-
» bres. Mais, pour être devenue plus sombre et

» plus sinistre, cette dégoûtante orgie de goulus
» de terre et de mer n'en demeura pas moins
» active.

» C'est donc le lendemain, seulement, de
» notre arrivée dans la baie, que, d'exclusive-
» ment bestiale qu'elle était, cette curée prit un
» nouvel aspect ainsi qu'un nouveau timbre ;
» en se faisant complétement papoue.

» Des vociférations étranges et des paroles
» gutturales (doublant, triplant, quadruplant,
» s'il est possible) et finalement remplaçant la
» sauvage cacophonie animale dont il vient
» d'être question) nous apprirent, bien avant
» l'aube, que Messieurs les Australiens occi-
» dentaux étaient arrivés. Par conséquent nous
» nous attendions à les voir.

» Eh bien! quand nous aperçûmes (tranchant
» en noir, sur l'horizon blanchi par les pre-
» mières lueurs du jour) leurs jambes longues
» et minces, leurs bras plus longs et plus min-
» ces encore, et (plus longs et plus minces que
» leurs bras et leurs jambes) leurs étranges
» boumarings, leurs singuliers woummaras et,
» finalement, leurs énormes lances; il nous
» sembla, pendant quelques instants, que nous

» assistions à une macabre de squelettes car-
» bonisés; tant (en allant, venant, courant, ges-
» ticulant et criant à tue-tête) ils brandissaient
» bizarrement leurs armes ; et débitaient avec
» fureur tout ce qu'ils savaient et pouvaient in-
» venter de clameurs et contorsions fantasti-
» ques.

» C'est qu'il s'agissait pour eux, véritables
» meurt-de-faim, de mettre en fuite non pas
» les craintifs maraudeurs nocturnes qui s'es-
» quivaient d'eux-mêmes, repus qu'ils étaient
» à plein ventre, mais bien les plus audacieux
» voiliers et les plus cruels nageurs du large :
» les albatros et les requins qui revenaient,
» dans l'air, par tourbillons vertigineux, et,
» sous l'eau, par bancs énormes, réclamer leur
» proie de la veille.

» A force de s'exténuer de gestes et de cris ;
» ces malheureux Papous finirent-ils par s'en-
» tendre assez, pour combiner un plan d'atta-
» que et se nommer des chefs ?

» Probablement! car, à un moment donné,
» ils s'abattirent, tous ensemble, sur le mons-
» trueux cadavre, en repoussant les fauves
» tant bien que mal ; et se mirent, pour la plu-
» part, à pâturer en leur lieu et place, pendant

» qu'un petit nombre d'entre eux s'exténuait à
» tenir en respect l'incessante foule des récla-
» mants.

» Rien de plus hideux à voir que ces Austra-
» liens affamés grouillant (pour la déchiqueter)
» sur cette masse énorme de viande ; que ces
» noirs (tout ruisselants de sueur, d'eau,
» d'huile et de sang) travaillant (des mains,
» des pieds, des dents et des ongles) à décou-
» per les muscles gigantesques de ce monstre
» marin; en lanières aussi longues que min-
» ces, afin de les humer et avaler tout ensem-
» ble ; de les boire à longs traits, si je peux
» ainsi parler.

» Pendant que Messieurs les Papous s'em-
» piffraient de la sorte, ou, ce qui est tout aussi
» vrai, s'approvisionnaient aussi sagement que
» salement..... *aussi sagement que salement*,
» voulant dire que ces Australiens de la côte
» ouest n'ont d'autre garde-manger que leur
» ventre, d'autre liquide antiputride que leur
» suc gastrique ou leur bile, et partant, d'au-
» tre procédé culinaire et conservateur que la
» transformation, presque immédiate, de tout
» ce qu'ils avalent en graisse humaine ; tant
» est prodigieusement puissante leur capacité

» digestive..... durant, dis-je, que Messieurs
» les Papous occidentaux s'empiffraient de la
» sorte; que faisaient leurs femmes et leurs
» enfants?

» Ils se tenaient, pour la plupart, accroupis
» et cachés, tant bien que mal, derrière les
» maigres touffes d'herbes et les buissons
» quasi-transparents du rivage.

» Je dis *pour la plupart;* vu que, parmi les
» femmes, celles qui paraissaient les plus aler-
» tes, ou mieux, les moins épuisées, allaient
» et venaient d'un groupe à l'autre, comme
» avaient fait certains hommes; tandis que les
» plus réservées, c'est-à-dire, les plus amai-
» gries..... celles qui avaient les plus gros
» ventres ou les plus longues mamelles; celles
» qu'un enfant exténuait, soit qu'il les suçât
» aux entrailles, soit qu'il leur pesât au dos,
» tout en tétant, celles, en un mot, qui mo-
» mentanément étaient mères d'une façon quel-
» conque. .... tandis que les plus amaigries,
» dis-je, paraissaient complétement absorbées
» dans l'attente et totalement insensibles aux
» gestes, discours et démarches des plus
» agiles.

— » Est-ce à dire qu'elles n'écoutaient pas
» ces dernières?

— » Oh, que si ! Et certes, il y parut quand
» vint leur tour de curée; quand, gavés jus-
» qu'aux lèvres et jusqu'aux narines, les Pa-
» pous hommes durent enfin s'en aller digérer
» et dormir comme les serpents : le ventre
» en plein soleil.

» Il y parut !

» Car ces malheureuses sauvages évoluèrent
» alors beaucoup mieux que n'avaient fait les
» hommes ; pour écarter et maintenir en res-
» pect et les poissons et les oiseaux et les quadru-
» pèdes qui voulaient reprendre leurs places.

» Du reste, sauf des sentinelles plus nom-
» breuses, des gestes plus extravagants et des
» cris plus aigus ; ce furent, de la part de ces
» malheureuses Papoues, manœuvres identi-
» ques à celles des hommes.

» Rien de plus naturel que cette exagéra-
» tion (sinon supériorité) de tactique ! Plus
» faibles et plus craintives, mais aussi plus
» disciplinables et plus épuisées ; ne devaient-
» elles pas se montrer, tout à la fois, plus ta-
» pageuses et plus remuantes, en même temps
» que plus voraces et plus habiles à se dé-
» fendre.

» La satiété finit par éloigner leur tablée,
» comme elle avait fait de celle de leurs prédé-
» cesseurs. Les animaux, encore plus bruyants
» qu'elles, entrèrent alors en ripaille ; et le va-
» carme continuant, pour le moins aussi fort,
» la journée se termina, comme celle de la
» veille : par eux seuls.

» Le lendemain, ce fut même chose ; et, le
» surlendemain, aussi ; ainsi de suite, pendant
» plusieurs jours.

» Le bonheur pousse à la confiance ; et la
» confiance à la familiarité.

» Donc il advint, grâce à notre baleine,
» que les Papous occidentaux et les Papoues
» occidentales finirent par se rapprocher les
» uns des autres, d'abord, et de nous, ensuite.
» Si bien qu'au bout de quelques jours,
» moyennant un peu de biscuit, nous pûmes
» obtenir d'eux et d'elles, non pas des services,
» non pas des amusements (danses ou chants)
» mais des cris, des gestes, et..... des actes
» étranges.

» Actes étranges ! qui nous apprirent que,
» pour fort peu de chose à manger, aucun Pa-
» pou adulte n'hésitait à cyniquement violenter
» n'importe quelle Papoue en vacuité. »

Raconter (ainsi que fit mon ami Serre, en cet endroit de son récit) comment la *Fanny*, surprise par un abominable raz-de-marée, chassa sur ses ancres, talonna, s'entr'ouvrit, sauva momentanément tout son équipage, en perdit ensuite la moitié, et cœtera, et cœtera...., serait évidemment sortir de mon sujet.

Donc je passe à l'interprétation de tous les faits que je viens de citer. Faits qui, je le répète, m'ont été racontés par un témoin oculaire.

1° — *Ce fut donc le lendemain, seulement, que, d'animale qu'elle était, cette grande curée baleinière se fit papoue !* Que veut dire cette phrase ?

— Que de tous les animaux rôdant aux environs (si abominablement stériles encore) de la baie des Chiens-Marins, l'homme Australien, le Papou est le plus mauvais chasseur.

— Eh bien! pourquoi?

— Parce que (vu l'exiguité *relative* de ses fosses nasales, de ses poumons et de ses jambes, terminées par des pieds aussi défectueusement emmanchés qu'énormes) il a moins de flair, moins d'haleine et moins de vitesse à la course qu'aucun de ses compatriotes animaux.

A vrai dire, ce pauvre diable de noir ne devine et n'atteint la plupart de ses bonnes aubaines, pour peu qu'elles soient éloignées, qu'en prenant pour éclaireurs et guides les oiseaux, les insectes, les quadrupèdes ou même les reptiles; qu'en interrogeant des yeux le vol des premiers, pendant le jour, ou le fumet des seconds, durant la nuit.

Forcé de régler sa marche sur celle des bandes (successives et plus ou moins rapprochées) d'animaux sentant, voyant et parcourant l'espace beaucoup plus vite que lui : comment les pourrait-il devancer !

2° — *Des cris étranges ; des paroles guttu-rales; des mouvements bizarres ; des allées et venues fort nombreuses avant de s'entendre ; des armes offensives ! Mais rien que les pieds et les mains, les ongles et les dents pour déchirer leur proie. Puis, chacun s'en allant très-volontiers sans se soucier de ceux qui faisaient sentinelle, une fois repu, dormir, comme les serpents, en plein soleil ; pour transformer immédiatement, en graisse, la viande, l'huile et le sang dont il vient de se gaver ;* qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Tout cela signifie que les malheureux Papous de la côte ouest australienne ont encore

un langage tout exclamatoire et beaucoup plus mimé qu'oral; que l'instinct nutritif et l'instinct destructeur, éveillés chez eux d'une façon permanente, sont encore les seuls mobiles qui les font agir; que, comme nos loups, ils ne forment et maintiennent (à fort grand'peine) des meutes exclusivement agressives que juste autant qu'il en faut pour assouvir leur faim; et qu'en fait d'art culinaire ils n'en savent pas plus long que ces animaux si parfaitement indomesticables.

Donc, on pourrait dire de ces indigènes, s'ils n'avaient inventé déjà des engins destructeurs, qu'ils en sont encore, en fait d'organisation sociale, juste au même point que les bêtes les plus farouches de nos bois.

Ceci terminant ce que j'ai à dire sur le sexe fort; je passe au faible.

Par cette phrase : *Pendant que les hommes s'empiffraient de la sorte, les enfants et les femmes se tenaient, pour la plupart, accroupis et cachés; durant qu'allaient et venaient, d'un groupe à l'autre, les Papoues qu'un bambin n'exténuait pas momentanément, soit qu'il les suçât au ventre, soit qu'il leur pesât au dos*... .. je veux donner à entendre :

Premièrement, que les groupes puéro-maternels existent avant qu'il soit nécessaire, à leurs membres constituants, de se liguer pour l'attaque ; et que, par conséquent, ce n'est pas l'instinct destructeur (exalté au point d'être actif) qui détermine et maintient la formation de ces sociétés, mais bel et bien le besoin (pour les femmes grosses ou nourrices) de se préserver, elles et leurs enfants, de la brutalité, *saturnine au besoin*, de leurs compatriotes ;

Secondement, que si (chez ces mêmes femmes, nourrices ou grosses) l'esprit militaire ne fonctionne qu'à l'état passivo-défensif ; en revanche, le génie constructeur, grâce à la surexcitation forcée de leur amour maternel, est éveillé au point qu'elles fabriquent des berceaux portatifs (peaux d'animaux, tresses ou nattes) pour l'enfant qui les tète ou tétera par-dessus l'épaule ;

Et, *troisièmement* enfin, que les femmes parfaitement libres d'elles-mêmes, les Papoues en vacuité (qui, si prestement, vont et viennent pour momentanément, réunir, en une seule et même bande offensive tous les groupes puéro-maternels) n'appartiennent, en propre, à aucun d'eux ; et, partant, vivent, ainsi que les hommes, à l'état errant et solitaire.

A l'état errant et solitaire ! jusqu'à ce que la

gestation, d'abord, et l'allaitement, ensuite, les poussent et maintiennent, pendant plusieurs années, dans une de ces réunions enfanto-féminines,..... dans une de ces agglomérations de *deux tiers de familles* temporairement consolidées,..... dans une de ces sociétés d'amazones liguées (surtout!) contre ceux qui les devraient protéger.

Je viens de le dire : les Papoues occidentales ont à se défendre, parfois, du cannibalisme, voir même du saturnisme de leurs compatriotes-hommes.

— Eh bien! pourquoi, les sachant capables de pareils actes, ne les fuient-elles pas tout à fait?

— Parce qu'elles savent fort bien qu'avec leurs armes ils font la guerre aux fauves ; et qu'aux régions qu'ils fréquentent il y a, par cela même, sécurité plus grande pour elles et leurs enfants.

Ou, si vous aimez mieux, parce que, forcées de choisir entre la férocité animale et la sauvagerie humaine, elles préfèrent cette dernière; par cette raison, très-naturelle, qu'il est, mille et mille fois, plus facile de comprendre, deviner ou pressentir les besoins et les ruses d'un être, presque en tous points, fait comme soi, que de pressentir, deviner ou comprendre les ruses et

les besoins d'une fauve à organisation toute différente.

La conclusion très-simple à tirer de cette dernière explication, si simple elle-même, est que (*sans le vouloir aucunement et sans aucunement s'en douter*) les Papous hommes de la côte occidentale australienne protégent les femmes et les enfants beaucoup plus qu'ils ne les maltraitent; tandis que c'est *très-sciemment et très-volontairement* que les Papoues femmes du même parage recherchent le voisinage des hommes, sans toutefois pousser la chose jusqu'à vivre à côté d'eux.

Je reprends la suite de mes interprétations.

..... *Les plus amaigries paraissaient complétement absorbées dans l'attente* (de la curée, bien entendu) *et totalement insensibles aux gestes, discours et démarches des plus agiles. Cependant elles les écoutaient bien, très-bien même; car elles évoluèrent, à leur tour, beaucoup mieux que n'avaient fait les hommes.*

— Eh bien ! pourquoi de la part de ces Australiennes occidentales, d'un côté, cette supériorité de manœuvres, et de l'autre, cette sorte d'inattention?

— Parce que, pour comprendre ces messagères qui avaient (en tant qu'enfants, jeunes filles ou mères déjà), vécu parmi elles plus longtemps qu'ailleurs; il n'était pas même besoin de demi-mots.

Donc, entre les différents groupes enfanto-maternels (qu'elles connurent et connaîtront peut-être encore) les femmes Papoues, puerpéralement libres, forment un véritable rudiment de lien social.

Par conséquent, alors même qu'elles n'auraient pas encore inventé le lange, qui leur sert à porter l'enfant; on pourrait encore dire, de ces indigènes, qu'elles en savent non-seulement plus long que les femelles des loups, animaux quasi-insociables, dont les meutes ne sont jamais qu'agressives et accidentelles; non-seulement encore plus long que les femelles des cerfs, bêtes apprivoisables déjà, dont les troupes de biches et de faons, saisonnièrement formées, sont exclusivement défensives; mais encore plus long que les femelles des sangliers, dont les petits marcassins sont parfaitement domesticables.

Ceci posé, si nous prenons en considération ces faits: que l'éducation de l'enfant papou

dure (pour le petit garçon) jusqu'à sa deuxième dentition, c'est-à-dire, quatre, cinq, six ans au plus; et (pour la petite fille) jusqu'à sa première époque, c'est-à-dire aussi, huit, neuf, dix, onze années au très-rare maximum ; nous en arriverons à cette troisième et dernière conclusion : que les groupes d'amazones, qu'on rencontre en Australie occidentale, sont parfaitement permanents, grâce au roulement continuel des femmes que leur office maternel y amène ou en fait sortir successivement ; bien que la gestation (avec ses suites), soit pour chacune d'elles une fonction temporaire et se renouvelant une fois tout au plus, puisque c'est tout au plus si la race papoue persiste.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi ; nous dirons :

Premièrement ; que, dans les environs de la baie des Chiens-Marins, certaines populations papoues vivent..... de par leur sauvagerie, encore beaucoup trop primitive ; de par la durée de l'éducation, si longue partout de l'enfant humain ; de par le sol, un peu moins aride sur cette côte qu'au désert australien central, grâce au voisinage de la mer ; et, surtout, de par les gastronomiques aubaines que les flots de celle-ci peuvent jeter au rivage.. .., nous dirons :

Premièrement; que, dans les environs de la baie des Chiens-Marins, certaines populations vivent sous le protectorat, aussi méconnu d'elles que positivement réel, d'un immense canevas, filet, cadre ou réseau social (peu importe le mot!) qu'elles transportent partout où elles s'en vont errer.

Et, secondement; nous dirons encore que cet immense réseau, cadre, filet ou canevas social (*instinctivement tressé par l'amour maternel*) est ainsi fait, qu'au beau milieu de ses mailles immenses, les hommes vaguent absolument solitaires, dans la parfaite plénitude de leur égoïsme exclusif; tandis qu'en ses asiles protecteurs, en ses nœuds véritablement sociaux, les mères et les enfants vivent par groupes de familles, aux deux tiers ébauchées déjà ; le tout, pendant que (sur les fils quasi-invisibles, les sentiers battus à peine, qui lient entre eux tous ces refuges puéro-maternels) vaguent, en embardant plus ou moins d'un bord ou de l'autre, les femmes que leur état de vacuité définitive ou temporaire rend (de formes, de caractère et de besoin) plus ou moins semblables aux hommes.

Je dis : *plus ou moins semblables aux hommes*; parce que (suivant la saison, ou bien,

l'état d'épuisement ou de pléthore qu'elles traversent) elles s'éloignent forcément ou se rapprochent des localités qu'ils parcourent.

Et je dis, en parlant des endroits que fréquentent les petits enfants avec leur mère, *nœuds sociaux et asiles véritablement protecteurs*; parce que l'activité continuellement errante des Papous solitaires, hommes ou femmes, qui vaguent autour des groupes puéro-maternels, en écarte certainement beaucoup de fauves.

CHAPITRE III.

Simples réflexions à propos des Papous australiens occidentaux, et des Kangourous leurs compatriotes.

On ne peut mettre en parallèle que des êtres également bien connus.

Or, mon but, en ce chapitre, est de comparer la nature et les mœurs des Papous, qui hantent accidentellement la baie des Chiens-Marins, aux mœurs et à la nature de Kangourous qui la fréquentent aussi.

Donc il faut que je vous parle, tout d'abord, de ces étranges animaux.

Voilà ce que le *Dictionnaire des Sciences naturelles* raconte d'eux, aux pages 344, 345 et autres de son tome vingt-quatrième.

« Ces animaux sont remarquables par l'ex-
» trême disproportion qui existe entre leurs
» membres antérieurs et les postérieurs ; on
» dirait même que toute la partie supérieure
» de leur corps a été en quelque sorte sacri-
» fiée à la partie inférieure : leurs pieds de

» derrière sont d'une force et d'une longueur
» étonnantes ; et leur queue, par son épaisseur
» et la vigueur de ses muscles, leur rend au-
» tant de services qu'une troisième jambe ; les
» extrémités antérieures, au contraire, sont
» très-petites et grèles, ainsi que leur tête et la
» partie antérieure du corps. Cette conforma-
» tion leur permet une station totalement ver-
» ticale et leur queue forme alors, avec les
» pieds postérieurs, un trépied solide, dont la
» pesanteur des parties supérieures ne peut
» détruire l'équibre ; les Kangourous, dans
» cette position, se tiennent appuyés sur leurs
» longs métatarses, ce qui ajoute encore à leur
» stabilité.

» Leurs pieds de devant ont cinq doigts armés
» d'ongles forts, anguleux en dessus, plats en
» dessous et légèrement arqués : ces doigts sont
» longs mais libres. Le médius est plus grand ;
» puis viennent l'annulaire, l'index, l'externe
» et le pouce : la paume est entièrement nue.
» les pieds de derrière n'ont que quatre
» doigts ; l'avant-dernier est très-fort et le plus
» long ; il est terminé par un ongle très-gros
» et en forme de sabot allongé ; l'externe,
» presque aussi fort que le précédent, est ce-
» pendant beaucoup plus court, et son ongle
» est moins gros ; ces deux doigts sont libres,

» tandis que les deux premiers sont unis en-
» semble par la peau, de manière à ne repré-
» senter qu'un seul petit doigt, qui serait ter-
» miné par deux ongles faibles, courts et
» comprimés : la plante des pieds est nue;
» le métatarse et la jambe sont très-allongés,
» et celle-ci est presque du double plus longue
» que la cuisse; la queue est très-forte, très-
» épaisse et entièrement couverte d'un poil
» court, et cætera, et cætera, et cætera. »

De tout ce qui précède, concluons (pour faciliter l'entendement de ce qui va suivre) que ces animaux ont, *au bout du pied*, un vrai sabre-bayonnette; *au bout des bras*, d'excellentes saisines; et, en bas du corps, grâce à leur queue, un trépied tel que, debout, ils sont inébranlables.

Ces trois faits une fois bien établis; passons à l'examen des us et coutumes de ces prodigieux sauteurs; autrement dit, laissez-moi vous rapporter, à propos de leurs faits et gestes, la conversation que j'ai eue avec mon défunt ami Jules Verraux, qui a, si longtemps et si bien, exploré l'Afrique méridionale, la terre de Van-Diemen et l'Australie.

— « Les Kangourous [que l'on chasse à courre

» comme les cerfs, tant leur vitesse est grande
» ou, ce qui est tout un, tant les bonds qu'ils
» font sont énormes] vivent, mâles et femelles,
» ensemble, par troupes de trente à quarante
» individus commandés par le plus vieux
» d'entre eux, c'est-à-dire (vu la mort presque
» toujours violente et prématurée de ces ani-
» maux) par le plus vigoureux en même temps
» que le plus vigilant des mâles.

» Le plus vigilant voulant dire que lorsque
» l'on pâture en parages suspects, c'est lui qui
» fait le guet, pendant que les autres mangent;
» et que c'est lui aussi qui, tout le premier, se
» porte en avant s'il survient un léger danger.

» En partant, il frappe du pied pour avertir
» son monde. Aussitôt, un détachement des
» plus forts mâles s'empresse de le rejoindre;
» et, tandis qu'à eux tous ils tiennent les intrus
» en échec, les femelles et les petits continuent
» de brouter.

» Lorsque le péril est plus sérieux, le signal
» est plus accentué. Tout le monde alors se dé-
» range. Les mâles se forment en avant-garde.
» Les petits se pelotonnent et se serrent les uns
» contre les autres. Leurs mères font le cercle
» autour d'eux; et, prêt à toute éventualité,
» chacun attend, d'un pied assez ferme, la
» manœuvre des ennemis.

» Généralement, s'ils ne sont pas en nombre,
» les chiens sauvages (je prends ces carnassiers
» pour exemple; parce que le plus souvent il
» s'agit d'eux), les chiens sauvages, dis-je, se
» retirent immédiatement. Il va sans dire que
» s'ils se croient les plus forts, ils attaquent;
» mais gare à eux.

» Gare à eux! car les Kangourous (qui savent
» très-bien qu'ils vont leur sauter à la gorge)
» les attendent (à bras ouverts, le cou rentré
» dans les épaules et le tronc planté, bien
» d'aplomb, sur leur puissant trépied caudal)
» pour les saisir à bras le corps, et (d'un seul
» coup, avec l'ongle qu'ils ont au pied) les
» éventrer de gueule en queue.

—» Fort bonne manœuvre! qui certainement
» doit réussir, quand les Kangourous (naturel-
» lement timides, comme tous les herbivores)
» n'ont pas trop peur et qu'effectivement leurs
» assaillants sont en minorité. Mais quand les
» chiens sont assez nombreux, quand il y a
» danger incontestable; ces susdits Kangourous
» comment s'y prennent-ils?

— » Leur chef ordonne, tout bonnement, de
» battre en retraite; et, très-lestement on s'en-
» fuit dans l'ordre suivant. A l'avant-garde,
» les femelles, chacune avec son petit dans sa
» poche, s'il peut encore s'y réfugier : au corps

» d'armée, les plus jeunes mâles; et à l'arrière-
» garde, les plus vieux.

— » On s'enfuit! Où?

— » Vers une flaque d'eau, une rivière, ou
» bien la mer.

» On s'y enfonce assez avant, pour forcer
» les chiens à nager; et l'on attend qu'ils se
» retirent.

— » Et ils le font?

— » Presque toujours ; attendu qu'ils ont
» (eux aussi) pour chef, un fin matois, un
» vieux madré qui ne commettrait pas cette
» faute énorme : de lancer à la nage (sans
» élan possible par conséquent) ses plus hardis
» chasseurs: pour les voir mourir *étouffés*,
» *noyés et pourfendus* (tout à la fois) par les
» bras, les mains et les pieds des Kangou-
» rous.

— » Soit, les choses se passent ainsi, quand
» ces malheureux pourchassés trouvent, pour
» se réfugier, une pièce d'eau quelconque.
» Mais quand il n'y a rien, absolument rien
» de semblable autour d'eux; quand ils n'en
» flairent même pas une trace fort lointaine;
» quand, en un mot, il faut absolument qu'ils
» se battent; comment font-ils.

— » Leur chef, tout en fuyant, examine le
» terrain; choisit une éminence propice; et

» s'y arrête, avec sa troupe. L'arrière-garde
» et le corps d'armée réunis, en d'autres ter-
» mes, tous les mâles adultes engagent la ba-
» taille. Pendant qu'ils pourfendent les chiens
» ou se font étrangler par eux, les femelles
» disparaissent avec leurs petits ; et (sans au-
» cune espèce de vergogne) aussitôt que l'on
» croit les enfants et les mères en sûreté, on
» lâche pied, pour les rejoindre. »

Ainsi manœuvrent (je le répète, d'après mon défunt ami Jules Verraux, si compétent en pareille matière) les Kangourous de grande taillle; quand ils sont, peu ou beaucoup, menacés.

D'où vous devez conclure avec moi, que ces marsupiaux (qui, si bien, risquent leur vie pour leurs femmes, leurs petits, leurs compagnons et leur chef) sont aussi bons maris que bons pères, bons soldats et bons citoyens.

Eh bien ! en dirons-nous autant du Papou australien occidental ? Hélas ! non.

Non ! car s'il commence, *bien malgré lui*, par faire partie d'une société puéro-maternelle ; aussitôt qu'il le peut, il s'en retire ou plutôt s'en fait chasser par sa propre mère ; tant il devient insociable dès qu'il cesse d'être petit enfant.

Non, encore! car (si une, deux, trois fois au plus, durant tout le cours de sa vie) l'amour, ou mieux, la.... folie fait qu'il cherche une femme; il ne la pourchasse (tant il est méchant mari) que pour la rouer de coups, d'abord (afin de la violer ou profaner plus facilement) et pour l'abandonner, ensuite, vivante ou non, aux plus affreux hasards.

Non, toujours! car s'il a trop faim; l'enfant qu'il rencontre, il le tue (sien ou non) pour le dévorer; tant lui manque l'instinct paternel.

Et non, enfin! car s'il fait accidentellement partie d'une meute de chasse ou mieux d'équarrissage; c'est pour abandonner ses compagnons aussitôt qu'il se sent repu; tant il est lâche..... camarade. Je n'ose pas dire mauvais citoyen.

Conclusion.—L'Australien de la côte Ouest ne vaut son compatriote, quasi-bipède, le Kangourou; ni comme enfant, ni comme époux, ni comme père, ni comme ami.

Eh bien! de ce qu'il lui est quadruplement inférieur en tant qu'être sociable, en tant qu'individu ayant du cœur et du caractère; s'en suit-il qu'il ait aussi moins d'intelligence que lui?

Nullement! Et l'analyse que nous ferons bientôt de ses armes, bien qu'elles soient encore toutes exclusivement offensives, nous le prouvera largement.

Je dis bientôt et parle au futur, parce que mon désir de ne pas interrompre ce parallèle humano-animal m'engage à vous parler, sans plus tarder, de la trop malheureuse et trop éventuelle compagne de ce triste sauvage.

La Papoue qui vit aux environs de la Baie des Chiens-Marins ignore, encore plus absolument que son compatriote, qui a été son père. Elle naît, ainsi qu'il fit, en un groupe enfanto-féminin ; et y séjourne non pas jusqu'à sa deuxième dentition, mais bien jusqu'à sa première époque par trop olfactivement accentuée.

Si alors elle abandonne ce premier groupe social pour aller vaguer follement, ou mieux, si on l'oblige à le quitter ; ce n'est pas du tout parce qu'elle est devenue trop méchante, pour sa mère ou pour ses compagnes ; mais simplement parce qu'elle pourrait, par son odeur fonctionnelle utéro-saisonnière, attirer vers celle-ci quelque satyre trop... furieux ; ou (ce qui serait encore plus

déplorable) vers leurs enfants quelque Saturne trop affamé.

En devenant femme, elle apprend à connaître, *de facto*, la brutalité de son fort éventuel mari ; et une fois mère tremble, nuit et jour, d'avoir à disputer (soit à lui, soit à ses semblables) la vie de son enfant ! Eh bien ! malgré ce qu'elle sait de son ou ses maris et malgré ce qu'elle en craint ; elle s'entête à rôder, ainsi que ses compagnes, autour de lui.

Donc la Papoue de la côte Ouest vaut (au point de vue enfantin, ainsi qu'au point de vue maternel, et au point de vue conjugal, ainsi qu'au point de vue civique) beaucoup mieux que son compatriote.

Mais, direz-vous, l'Australienne ne s'attache aux pas de son compatriote que bour bénéficier de la crainte que son continuel vagabondage inspire aux fauves ?

N'ayez pas cette mauvaise pensée. L'exacte vérité est que l'espèce humaine est sociable et perfectible ; et que, de ses deux sexes, le plus sociable et le plus perfectible étant le plus faible, c'est lui qui, tout naturellement, fait les premiers pas vers l'autre.

Le troisième livre de ce tome et tous ceux qui suivront ne vous laisseront, j'espère, aucun doute à cet égard. Quant à présent, je crois bon d'en revenir à mon idée : prouver par l'analyse des armes qu'emploie le Papou occidental, qu'il est de beaucoup plus intelligent que le Kangourou, bien que cet animal lui soit socialement de beaucoup supérieur.

CHAPITRE IV.

Des instruments de chasse qu'emploie le Papou australien occidental et des circonstances qui les lui firent inventer.

> Autant l'abondance et son fils, le plaisir, poussent les êtres sociables vers le bon vouloir et la bonne union; autant la misère et sa fille, l'aigreur, les en éloignent.
>
> Donc partout où il y aura, pour les animaux, opulence alimentaire, et, pour l'homme, disette ; les sociétés formées par ceux-là vaudront mieux que celle organisée par celui-ci.

Les instruments de chasse qu'emploie l'Australien occidental, beaucoup trop sauvage encore pour connaître les armes défensives, sont le boumaring, la lance et le woumara.

Le premier (qui pèse 250 à 260 grammes environ et qui, bien envoyé, peut, tout en tournoyant sur lui-même, briser le crâne d'un bœuf, à bonne distance) n'est qu'un long croissant plat, de bois durci au feu. Il est taillé de

telle sorte que (chaque fois qu'il manque son but, chose on ne peut plus rare) il cabanne en tombant à terre ; renverse immédiatement son mouvement; et remonte en l'air en rebroussant chemin.

Ainsi font, dès qu'ils ont épuisé leur vitesse de translation à force de frotter par terre, les cerceaux auxquels nous imprimons un mouvement de rotation sur eux-mêmes et vers nous, en les envoyant dans l'espace.

Le second instrument du Papou de la côte Ouest australienne est la lance. Figurez-vous une simple baguette (longue de 2 mètres 30 à 2 mètres 40 centimètres, et, tout au plus, épaisse de 2 centimètres et demie) qu'on a privé de son écorce, fait durcir et, çà et là, noircie en la passant au feu. C'est vers son bout offensif, grossièrement taillé en pointe, qu'est son plus gros diamètre. Son autre extrémité se termine par une petite cupule, faite de deux ou trois tours de bitord, recouverts d'une sorte de lacque résine aussi dure que du ciment.

Avec cet engin, m'a-t-on dit bien souvent, un Papou traverse un bœuf. Je le crois; parce que j'ai vu un Australien darder, à diverses reprises, un de ces traits contre un arbre, gros et dur comme un platane de 8 ou 10 ans ; et,

chaque fois en enfoncer la pointe, à travers écorce et bois, jusqu'à 5, 6 et même 7 centimètres de profondeur. L'impulsion qu'il imprimait à ce projectile était si puissante qu'on voyait cette lance, en perdant subitement sa vitesse, frémir pendant plusieurs secondes, dans toute sa longueur, et puis rester horizontale.

Je n'ai jamais pu arracher ce trait de sa souille, qu'en lui imprimant un mouvement conico-circulaire, pour agrandir son trou d'entrée. Pourtant l'homme qui l'avait lancé ne s'était pas servi de woumara. Qu'eût-ce donc été, s'il avait employé ce troisième outil australien, aussi simple qu'ingénieux.

Quatre pièces, en tout, servent à le former ; savoir : premièrement, un morceau de bois dur et plat, taillé en forme de spatule fort allongée mesurant 93 ou 94 centimètres en longueur, 5 ou 6 (au plus) en largeur et 7 ou 8 millimètres seulement en épaisseur ;

Secondement, un deuxième morceau de bois rond, ou mieux, une toute petite cheville, longue de 8 centimètres au plus, pointue d'un bout, mais coupée en siflet de l'autre ; afin de se pouvoir appliquer (en retour et bien à plat) sur l'extrémité la moins large de la pièce précédente, pour lui former crochet :

Troisièmement, un assez long bout de bitord servant, par ses différents tours superposés, à bien souquer et marier ensemble et la spatule et la cheville, dont il vient d'être question.

Quatrièmement enfin (pour consolider, protéger et embellir le précédent assemblage) une couche de la résine ci-dessus mentionnée, à propos de la cupule des lances.

Tel est le fameux woumara qui prouve, à lui tout seul, que le Papou occidental sait fort bien que la chaleur amollit certains corps que le froid redurcit; et qu'en outre il sent (fort bien aussi) que la quantité de mouvement acquise par un projectile, s'échappant par la tangente, est fonction de la vitesse angulaire qui le fait tourner et du rayon du cercle dont il décrit un arc.

Expliquons-nous mieux ou, ce qui est tout un ici, disons comment les Papous occidentaux emploient leur troisième engin; pour imprimer, à leur lance, une vitesse aussi considérable.

D'abord, ils saisissent leur woumara par sa partie la plus large, en tenant son crochet en l'air. Ensuite, ils introduisent la pointe de ce dernier dans la cupule résineuse du bout

inoffensif de leur lance. Enfin, avec leurs doigts, ils appliquent vigoureusement le commencement de celle-ci, premier tiers ou premier quart de sa longueur, sur leur woumara.

Alors ils rejettent, le plus qu'ils peuvent, en arrière leur très-long bras droit, tout leur corps, et leur jambe droite, non moins longue que leur bras; visent le but à frapper, en faisant, pour ainsi dire, frénétiquement osciller leur lance et leur woumara, ne faisant qu'un, à droite et à gauche de leur future trajectoire ; puis, tout à coup, ramenant brusquement bras, corps et jambe, en se fendant d'un pas énorme en avant, ils laissent échapper leur trait au moment juste où il a (pour quantité de mouvement) celle de leur être tout entier et (pour levier propulseur) la très-longue distance qui sépare la pointe de leur woumara du dessous de leur gros orteil gauche, devenu momentanément le centre ou pivot de l'arc énorme qu'ils font décrire à la cupule de leur lance.

Eu égard aux différents effets qu'ils peuvent produire, les trois instruments, dont je viens de faire connaître la structure et l'emploi sont (après la fronde et sa pierre, peut-être même avant) les plus ingénieux engins de toute l'Océanie ; et, non moins certainement, leurs

inventeurs sont (aux points de vue civique, civil et même domestique) plus bêtes non-seulement qu'aucun autre Océanien, le Papou du désert excepté, mais plus bêtes même que les Kangourous.

— Eh bien ! pourquoi, d'une part, cette infériorité sociale sub-animale, si je peux ainsi parler ; et pourquoi, de l'autre, cette supériorité industrielle supra-polynésienne?

— Infériorité sociale ! Parce que, dans les environs de la baie des Chiens-Marins, la mer et l'air (sinon la terre) travaillent toujours plus pour les Kangourous que pour l'homme. Et supériorité industrielle au contraire ! Parce que, les récompenses et les peines que la chasse réserve au Papou de l'Ouest sont incomparablement plus accentuées qu'en tout autre pays océanien.

Evidemment, ces deux réponses manquent de clarté, sinon de précision. Donc tâchons de nous mieux expliquer.

Aux environs de la baie des Chiens-Marins, comme en tout autre pays, les herbes, les feuilles et les écorces poussent beaucoup plus facilement que les fruits et les grains.

Donc toutes les fois que les vents d'Ouest

soufflent sur la baie susdite, c'est pour les êtres éminemment herbivores et rongeurs, bien plus que pour ceux qui ne sont que frugivores et granivores (pour les Kangourous, bien plus que pour l'homme), que l'humidité de la mer fait travailler la terre,

Quand, au contraire, ce sont les brises d'Est ou le calme plat qui prévalent ; parce que tout sèche en cette même baie et parce que les Kangourous préfèrent ce qui est coriace et manque d'eau à ce qui est humide et tendre ; c'est encore pour ces animaux bien plus que pour les malheureux Australiens que travaillent de nouveau la terre, l'air et surtout le soleil.

Conclusion. Bien que l'homme soit, virtuellement, cent fois plus sociable et cent fois mieux organisé que les Kangourous ; ces animaux forment (dans la baie des Chiens-Marins) des sociétés dix fois plus belles que les siennes et deviennent (en leur genre) dix fois plus beaux que lui ; par cette raison fort simple qu'en cette localité l'eau, la terre et le ciel travaillent mille fois plus pour ces éminents sauteurs marsupiaux que pour notre espèce.

Il va sans dire que les nombres employés ici

n'ont qu'un seul but : faciliter l'intelligence de ma phrase.

J'aborde la question supériorité industrielle.

Les peines que l'homme se donne, pour inventer quelque chose, sont toujours proportionnées aux avantages qu'il peut tirer de ses efforts et aux inconvénients que lui vaudrait sa paresse.

Or, dans l'Océanie tout entière, il n'y a pas de plus gros ni de meilleur gibier que le Cazoar et surtout que le Kangourou, dont la queue (mélange de muscles et de graisse) fait, dit-on, des potages plus fins que ceux à la tortue. Donc nulle part (en Océanie) l'homme n'a dû mieux s'ingénier, qu'à la Nouvelle-Hollande, pour obtenir une proie. Mais !

Mais, dans l'Océanie tout entière, il n'y a pas de gibier plus rapide et plus dangereux que le Cazoar et le Kangourou.

Le Cazoar ! dont un coup de pied, moins que cela, le caillou qu'il lance en fuyant peut casser la jambe d'un homme. Et le Kangourou ! qui, d'un seul coup d'ongle, peut vous éventrer.

Donc, il n'y a pas, dans l'Océanie tout entière, de proie qui n'ait mieux dit à son chasseur, affriandé au maximum : « Tue moi de

» loin et ne me manque pas ; car, blessée, je
» me venge et, saine et sauve, je disparais. »

Aux parages qui nous occupent, la tentation, le besoin et le danger étaient-ils seuls à guider le Papou dans l'invention de sa lance, de son woumara et surtout de son étonnant boumaring ?

Non; car la très-grande difficulté de rencontrer une branche convenable, soit de longueur soit de courbure; et l'ayant rencontré de la cueillir, n'ayant que des pierres ou des coquilles pour la couper ; et, l'ayant coupée, de l'amoindrir, et faire durcir, bien à point, rien qu'avec le feu seulemnt ; et, l'ayant, bien à point, amoindrie et durcie, de, finalement, la polir avec du sable.....; car la très-grande difficulté de faire toutes ces choses, dis-je, devait certainement le conduire à désirer qu'un de ses projectiles, au moins, revint à lui, dans le cas où sa proie lui manquerait.

Mais, direz-vous, cette idée de tailler en croissant leur boumaring et (en le lançant) de le faire tournoyer sur lui-même ; d'où leur pût-elle venir ?

— Je l'ignore ; tout comme j'ignore le nombre de siècles qu'ils ont mis à découvrir cet

instrument et la manière de le lancer; ou bien encore, le nombre de cervelles papoues qui se brisèrent, en le cherchant! Mais ce que je sais fort bien, c'est qu'un croissant est une portion de cercle, et que, tous les jours, il arrive à plusieurs de nos petits enfants d'attraper le tour de main qui fait revenir un cerceau en arrière.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'on entend par Australie heureuse. Ce qu'elle produit et ce que, tout particulièrement, on trouve aux parages où elle commence.

Eucalyptus gigantesque ou robusta.

Cet arbre est un des plus vigoureux, des plus grands, de la Nouvelle-Hollande ; il en est aussi un des plus communs ; il croît depuis les rives de l'Océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur. Il s'élève à une hauteur de 160 à 180 pieds, sur une circonférence de vingt-cinq à trente-six pieds, d'après M. Peyron. Les rameaux sont glabres, anguleux, garnis de feuilles coriaces, et cætera, et cætera.

Cette espèce a reçu des Anglais le nom de Mahogoui de la Nouvelle-Hollande, parce que son bois, qui est dur, pesant et d'une teinte rouge, peut remplacer, à certains égards, le Mahogoui des Indes.

Eucalyptus résineux.

....Arbre de très-grande taille, dont le bois n'est bon qu'à brûler. M. White dit qu'en incisant l'écorce on retire souvent, d'un seul individu, plus de soixante galons d'une gomme résine qui devient rouge en se desséchant, et qui se dissout, en grande partie dans l'esprit de vin....

Dictionnaire des Sciences naturelles, pages 509-510.

A partir du point où la terre de Nuyst finit et où le South-Australia commence, le littoral de la Nouvelle-Hollande change de nature en même temps que de hauteur.

Cette double modification (qui ne s'accomplit qu'avec peine, à mesure que la côte Méridionale s'avance de l'Ouest à l'Est) languit un peu dans les environs du Spencer-Gulf ; se ranime à partir de la terre Victoria ; et persiste bien au delà du détroit de Bass ; puisqu'elle se continue, sur la côte Orientale de cette île immense, jusque passé le travers de Sydney.

Il en résulte que, si l'on s'amusait à longer la terre, à partir du point que j'ai désigné, en courant Est, pour commencer, et Nord, pour finir ; on verrait (par babord, tout près de soi, aux premiers plans) les plages de sable devenir

dunes, petit à petit, et les dunes, petit à petit aussi, devenir falaises; pendant qu'au loin (dans l'intérieur des terres, aux derniers plans) les pentes se changeraient, lentement, très-lentement, en collines et les colines en montagnes.

Je le répète, c'est lentement, très-lentement qu'on verrait s'opérer toutes ces transformations. Si lentement! qu'il faudrait avoir longé plus de la moitié orientale de la côte Sud et plus du tiers méridional de la côte Est; pour apercevoir enfin la petite chaîne qu'on nomme les Montagnes bleues. Montagnes bleues, parmi lesquelles se trouve le plus haut piton de toute l'Australie.

Au delà de ce nec plus ultra d'altitude, tout commence à décliner. Autrement dit, au bord de la mer aussi bien que dans l'intérieur des terres; le littoral tend à reprendre, de plus en plus, le cachet de la côte Ouest.

Donc, s'il était possible de continuer à naviguer en longeant la terre; on verrait par babord (toujours auprès de soi) les dunes succéder aux falaises et les plages de sable aux dunes; pendant qu'au loin, dans l'intérieur des terres, les montagnes reviendraient monti-

cules, les monticules mamelons, et les mamelons simples tertres.

Je dis s'il était possible de continuer à naviguer ; parce que, durant qu'à terre les choses se redisposent comme je viens de le dire ; en mer, ou mieux, sous l'eau, c'est tout à fait l'inverse qui a lieu.

En effet, à peu près vers le milieu de cette côte orientale australienne, des pâtés de récifs (qui augmentent aussi vite de hauteur, que de nombre et d'étendue) viennent s'attacher avec d'autant plus d'acharnement au rivage, qu'il s'avance plus directement vers le Nord et font si bien, avec leurs coraux et madrépores, que le moment arrive promptement où, tout passage un peu libre se trouvant bouché, le long de terre, force est au navigateur de piquer tellement au large qu'il ne voit plus rien, absolument rien, de la côte.

Eh bien ! supposons que nous soyons ce navigateur ; et que, n'ayant plus rien à examiner, nous nous mettions à réfléchir sur tout ce que nous avons vu. Très-probablement alors, nous penserions comme il suit :

« A coup sûr : les montagnes, que nous

» avons vues se former avec tant de peine et
» décliner si vite, ne sont ni très-belles ni très-
» élevées. Il s'en faut même de beaucoup.
» Mais, si peu hautes qu'elles soient, comme
» elles retiennent et condensent une partie des
» nuages que les grandes brises d'Ouest et de
» Sud-Ouest lancent jusqu'à elles, surtout pen-
» dant l'hiver ; pendant l'hiver surtout, elles
» déterminent la formation de sources, de
» mares, d'étangs et de petits lacs, de torrents,
» de ruisseaux, de rivières et même de fleuves ;
» qui valent aux collines, plateaux, pentes et
» vallées de leurs deux versants, une certaine
» fraîcheur relative ; partant, une flore relati-
» vement plus belle et, partant aussi, une
» faune relativement plus riche. »

D'où nous concluerions que le Sud-Est de la Nouvelle-Hollande mérite, jusqu'à un certain point, le surnom qu'on lui a donné d'Australie heureuse.

Je dis jusqu'à un certain point ; parce que si les siècles ont permis aux êtres vivants, qui souffrirent en ces parages, d'y former quelque peu d'humus et même d'y accumuler certains produits ; cet humus est si peu de chose et ces produits sont si peu comestibles qu'ils ne sau-

raient, à eux seuls, alimenter une population de quelque valeur intellectuelle et de quelque importance numérique.

Laissez-moi vous prouver mon dire, en vous racontant ce que j'ai vu.

A Sydney et dans tous ses alentours, on trouve, *pour sol*, un sable ressemblant à du grès jaune pilé ou mieux encore, à de la poussière de brique aussi décolorée que tendre ; et, *pour eaux dormantes ou courantes*, des mares, des étangs, des ruisseaux et des rivières, plus rares les uns que les autres, qui sont toujours plus larges que profonds, plus encombrés de sables mouvants que navigables, et plus capricieux que réguliers en leurs limites et contenu.

Comment en serait-il autrement avec un fond et des bords aussi mobiles que perméables !

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi ; parce que ces nappes et ces cours d'eau (qui, quelquefois, débordent) sont presque toujours tellement à sec qu'on ne saurait y découvrir une seule goutte de liquide, soit en creusant leur lit, soit en le parcourant durant des milles et puis des milles encore : il arrive qu'à Sydney et dans ses environs on trouve, en fait d'*herbe*, une sorte de gazon très-clair-semé aussi court que sec :

en fait de *taillis*, des buissons tellement transparents qu'on voit le jour à travers ; en fait de *bois* ou *forêts*, des réunions d'arbres que, vu leur taille, on traiterait à peine, chez nous, de petite futaie, bien qu'ils soient sept, huit et dix fois plus âgés que ceux que nous nommons ainsi ; et finalement, en fait de *végétaux prodigieux*, des géants ne pouvant pousser qu'au milieu de vastes carrières, tels que les fameux Eucalyptus ou des arbres qui (pour devenir aussi gros que nos chênes, une, deux et trois fois séculaires) exigent dix fois plus de temps qu'eux et mille fois plus d'espace.

Conclusion. — Savoir vivre sans beaucoup d'eau, comme sans beaucoup d'humus ; partant, se contenter d'une sève plus résineuse que succulente ; et dès lors ne produire que des fruits extrêmement rares et plus que petits ; seraient donc les qualités physiologiques (pour ne pas dire, morales) que devraient posséder, au suprême degré, les grands végétaux Australiens, si !

S'ils n'étaient, on ne peut plus habiles à tromper, les uns, l'ardeur excessive de la réverbération terrestre, et, les autres, celle plus excessive encore des rayons solaires ; les premiers, en employant quelques années seule-

ment à monter le panache de leur feuillage à une hauteur prodigieuse (30, 40, 50 mètres, ou plus), quitte à consacrer des siècles entiers à développer horizontalement leur bois, tout en le durcissant ; et les seconds, en disposant verticalement le disque de leurs feuilles, le réduisant à son minimum d'étendue, et (qui mieux est) le recourbant en croissant, afin d'en mettre la moitié inférieure à l'ombre de la supérieure.

Mais ne faisons ni psychologie fétichique, ni théorie telluro-botanique, ni mécanique physico-ligneuse, si je peux ainsi parler ; et tout bonnement contentons-nous, pour nous faire bien comprendre, de citer des phénomènes aussi probants que simples.

Premiers faits à conviction. — Dans nos plantureuses pâtures normandes, on met trois ou quatre mois à engraisser un bœuf ; en Australie heureuse, il faut au moins deux années. En Angleterre, quatre moutons vivent sur un acre de terre ; en Australie heureuse, quatre acres de terre ne peuvent, au contraire, nourrir qu'un seul mouton..... (C'est aux nombreuses courses, qu'il est forcé de faire pour vivre, qu'il doit la finesse de sa laine si renommée)....

Mais, direz-vous, ni les moutons ni les bœufs ne sont originaires d'Australie?

Hélas! les bêtes indigènes de cette contrée lointaine sont tout aussi mal traitées! Témoin : l'Opossum.

Ce doux et charmant petit animal, à queue prenante, grimpe sur les arbres, pour en brouter la verdure. Il est, au plus, gros comme un lapin domestique ordinaire.

Eh bien! telle est la pénurie des sucs alimentaires qu'il trouve dans les feuilles, qu'un mille carré peut, tout au juste, nourrir seize animaux comme lui.

Je reprends mes citations.

Seconds faits à conviction. — A chaque saison printanière ; la sève, remise en circulation dans chaque arbre, ajoute une couche de bois à son aubier et une couche de liége à son écorce.

Chez nous, en France ; pour que ces dépôts annuels, qui vont toujours se condensant, n'aient finalement qu'un millimètre d'épaisseur, il faut (n'est-il pas vrai?) beaucoup de temps, et que de plus l'arbre en question soit de nature bien sèche.

Eh bien! en Australie heureuse, ce que cha-

que circulation sévique renaissante ajoute, au bois ainsi qu'à l'écorce, est si peu de chose que, dans un centimètre d'épaisseur de celui-là et surtout de celle-ci, c'est par centaines (composant presque le millier) que l'on compte les feuillets des successifs dépôts de blastème.

Etonnez-vous, après cela, que les géants végétaux solitaires, dont je vous ai parlé, aient un aspect tellement triste, qu'ils semblent porter le deuil de leurs innombrables déceptions.

Je m'explique.

A peine les Eucalyptus viennent-ils de reverdir (par l'effet naturel d'un printemps, constamment trop court, ou le caprice d'un orage estival quasi-diluvien) que déjà le soleil, en surchauffant leur écorce, la fend en longues lanières; soulève une à une les couches du liber que (pour sauvegarder leurs bois) ces malheureux arbres ont faites innombrables, ne les pouvant fabriquer épaisses ; et les donne (plus minces déjà que des lambeaux de tulle) à finir d'exténuer aux brises folles, voire même aux plus imperceptibles ondulations de l'air.

Aux plus imperceptibles ondulations de l'air!.... qui, tout doucement (sans autre indice de leur existence, que la direction qu'elles impriment à ces gazes végétales).... tout douce-

ment, dis-je, les étalent dans l'espace ; et, plus doucement encore, leur enlèvent jusqu'au plus vaporeux souvenir de leur fraîcheur si passagèrement ravivée.

Troisième ensemble de faits à conviction.— Ce qui prouve bien qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette appréciation de sécheresse extrême des végétaux de l'Australie heureuse ; c'est qu'à l'entrée de l'été, époque où le feuillage est aussi touffu que possible, on voit sous bois (tant il y a peu d'ombre!) aussi clair, dans les forêts de la Nouvelle-Hollande, que dans les nôtres (en plein midi, par une belle gelée d'hiver) alors qu'il ne reste plus une seule feuille aux arbres.

Ce que ces derniers contiennent d'eau est si peu de chose, et ce que leurs branches renferment au contraire d'essence et de résine est si considérable, qu'en subissant la fermentation sénile) qui change enfin leur bois en humus) ou bien encore en frottant ou tombant les uns sur les autres, ces arbres s'enflamment si vite et si bien qu'on cite des hommes qui, à cheval et on ne peut mieux montés, n'ont pu sortir de la fournaise instantanée de ces forêts, malgré les admirables routes dont elles étaient percées.

Grâce à tous ces renseignements, nous voilà

suffisamment fixés (n'est-ce pas?) sur la quantité de plantes combustibles qu'on peut trouver en Australie heureuse. Mais combustible et comestible sont deux. Par conséquent voyons ce qu'il y a de mangeable, dans tout ce que la Nouvelle-Hollande (depuis que Nouvelle-Hollande il y a, n'oubliez pas ce point capital) a produit d'herbes, de plantes, d'arbres de fruits et de graines. Autrement dit, laissons de côté le chapitre *quantité* ; pour passer à celui *qualité*.

Ce qu'on apporte de végétaux autocthones au marché de Sydney est absolument nul au point de vue mercantile.

— Comme curiosité, on y vend quelquefois un petit fruit jaunâtre gros comme une prune à cochon, que de loin on prendrait volontiers pour une mirabelle ; n'était son noyau qui se trouve à l'extérieur. A la rigueur, ce produit (qu'on nommait figue chinoise, autant qu'il m'en souvient) est à peu près mangeable. Cependant il finit par laisser, dans la bouche, un goût de prune commençant à pourrir qui est loin d'être aimable.

Eh bien! cette saveur ; il la tient non pas de sa maturité plus ou moins avancée, mais bel et bien du terroir.

En effet, chez un des plus riches et des plus estimables pionniers de l'Australie, chez un fort grand agriculteur dont la devise aussi belle que bonne (*fide et opera*) disait parfaitement ce qu'il était venu faire en ces lointains parages ; j'ai dégusté des vins de tous les meilleurs plans qu'il avait importés (Champagne, Bourgogne et Bordeaux, Rhin, Johanisberg et Tokay ; Lacrima, Vésuve et Marsalla ; Alicante, Malaga et Xérès, Madère, Ténérife et Constance) j'ai dégusté, dis-je, des vins de tous ces crus ; et, sans pouvoir en excepter un seul, je leur ai trouvé, à tous, ce malheureux et invariable même goût de prune pourrie.

A force de culture et de temps, ce grave inconvénient disparaîtra-t-il ? Je le souhaite. Mais à l'époque où je fis cette observation, fin de 1845, on ne pouvait, de tous ces faits, tirer qu'une seule et désagréable conclusion ; et cette conclusion, la voici : ce que les plantes autocthones de l'Australie heureuse offrent des ressources alimentaires à l'homme est aussi mauvais que peu abondant.

En est-il de même de son règne animal ?

Hélas ! oui ; car, ainsi que nous l'avons dit bien souvent : pas d'herbages ; pas d'herbivores ! pas d'herbivores ; pas de carnassiers !

Cependant n'exagérons rien ; vu que l'Australie heureuse, avant d'être pendant huit ou neuf mois beaucoup trop sèche, commence par être, dans toute sa zone maritime surtout, assez humide pour faire pousser de quoi nourrir ses animaux, durant tout le reste de l'année. Mais! remarquez-le bien, il y a un mais!

Mais! à la condition que, durant que vivront tranquilles et parfaitement sédentaires (en broutant successivement les herbes, les bourgeons, les fruits, les graines, les feuilles, les foins et finalement les écorces) les bêtes qui résideront dans les environs du détroit de Bass; celles qui hanteront l'Ouest du South-Australia où les pays situés plus Nord que les Montagnes bleues, voyageront continuellement, au contraire, et tourneront, pour glaner les mêmes produits, dans un circulus encore très-considérable.

Et l'homme? direz-vous.

L'homme, que les mauvaises qualités des produits végétaux de ces parages mettent dans l'impossibilité de s'en nourir directement, fera comme les herbivores et les rongeurs qui l'aident à en vivre médiatement, en commençant par les lui culiner dans leur propre organisme, par les lui transformer en leurs propres chairs.

Donc, il sera sédentaire, là ou ses très-involontaires cuisiniers et fournisseurs seront sédentaires; et nomade, là ou ils seront nomades.

Mais, n'allons pas si vite; et faisons connaître, avant de parler des Papous orientaux et méridionaux, les bêtes qui leur imposent leur manière de vivre.

Evidemment, parmi les animaux dont la vie et les mœurs déterminent les mœurs et la vie des Australiens de l'Est et du Sud, ceux que ces naturels recherchent, en *premier lieu*, sont les êtres qui sont aussi nombreux que peu à craindre : donc les insectes ; en second, ceux qui, déjà gros ou capables de se défendre, peuvent cependant être facilement capturés, grâce à un vice d'organisation commode à exploiter, tel que manque d'agilité, de force ou d'arme : donc les reptiles et les petits quadrupèdes ; enfin, en troisième et dernier lieu, ceux qui, prodigieusement rapides ou merveilleusement bien armés, tentent néanmoins par la quantité de victuaille qu'ils peuvent procurer d'un seul coup : donc, aussi et par dessus tout, les Kangourous.

Parmi les insectes (dont quelques-uns sont

en telle harmonie avec leur milieu, qu'on les prend souvent pour des morceaux de bois mort ou des feuilles sèches) celui que les indigènes recherchent avec le plus d'ardeur, parce qu'assez volumineux par lui-même il vit en bandes incommensurables ; c'est la cigale. La cigale qui, pour le malheureux noir d'Océanie, est ce qu'est la sauterelle, pour le pauvre nègre d'Afrique.

Vers la fin du printemps, il y en a tant, dans les environs de Sydney, qu'il suffit de secouer les arbres pour les faire tomber par centaines. A cette époque de l'année, ces petites bêtes, ravies d'avoir des feuilles, chantent leur bonheur si haut et si continuellement qu'en pleine rade on se croirait au milieu d'une ville manufacturière ; tant elles font de bruit.

Sous quelque forme qu'elles se présentent : œufs, larves, chrysalides ou insectes parfaits ; le Papou les mange également bien.

En fait de reptiles, je crois que les Australiens n'en dédaignent aucun de ceux qu'ils peuvent attraper.

Parmi les petits quadrupèdes, citons, comme ceux qui les affriandent le plus, les Opossums.

Enfin rappelons en fait, de gros mammifères, les Kangourous.

Mais, direz-vous ; et les articulés, et les mollusques, et les poissons, et les oiseaux ! Manquent-ils donc en Australie ; ou bien les naturels les dédaignent-ils.

— Oh, que non pas ! Mais si j'en juge par ce que j'ai vu et lu ; ces quatre sortes d'animaux, qui sont, presque tous, des variétés de ceux qu'on trouve en Afrique, ne servent pas plus de nourriture aux Papous, que leurs analogues ne le font aux nègres.

Les motifs de cette quadruple exclusion sont assez faciles à saisir.

Vu la sécheresse habituelle du climat et l'état ordinaire des rivières ; les poissons, les articulés et les mollusques qui vaudraient, eu égard à leur volume, la peine d'être mangés sont en trop petit nombre et généralement trop bien enfouis au fin fond des sables conservant quelque humidité ; pour servir de base à un système alimentaire.

Resteraient, par conséquent, les oiseaux.

Eh bien ! je ne sache pas, si gros et si nombreux qu'ils soient, que les Papous s'en alimentent beaucoup. Sauf les Cazoars, que probablement ils chassent (comme les Hottentots font les Autruches) ; je crois tous ces animaux

trop fins, pour que facilement l'Australien méridional s'en empare.

Je dis trop fins ; parce que tous ces animaux, voiliers, coureurs ou nageurs, granivores (comme les Perroquets, dont il y a des échantillons de tout volume et de toutes couleurs : blanc, jaune, rose, gris, bigaré, voire même noir) omnivores (comme les Cazoars et les Lyres) ou bien piscivores (comme les Cignes noirs, les Pélicans, les Ibis, les Flamants, et cætera, et cætera) ; parce que, dis-je, tous ces animaux sont si intelligents, si nombreux à se défendre les uns les autres, si vigilants à s'entourer de sentinelles expérimentées, si prompts à s'enlever de très-loin à des hauteurs inaccessibles, et si rapides à s'envoler bien au delà de l'horizon ; que les chasser, pour s'en repaître d'une façon à peu près régulière, me semble absolument impossible.

Et puis..... et c'est là un fait très-important ; vu qu'il constate, chez les naturels, un commencement de science traditionnelle..... et puis, dis-je, beaucoup d'entre eux, les plus beaux surtout, sont fort dangereux à manger, si dangereux qu'ils peuvent déterminer la mort.

A quoi tient cette qualité déplorable, que malheureusement ils partagent avec beaucoup de mollusques, de reptiles et de poissons des mêmes parages.

C'est ce que je ne saurais expliquer ici, sans sortir de mon sujet.

Quand j'aurai fait connaître, en tous ses détails, l'office de la peau chez le noir ; je reviendrai sur cette fort intéressante question des porte-plumes, porte-écailles et porte-coquilles à robe très-éclatante.

Pour le moment, parce qu'il importe de nous occuper au plus vite des Papous méridionaux ; je fais observer au lecteur qu'aux parages où la terre de Nuyts finit et où le South Australia commence, ces pauvres hères n'ont, pour vivre, ni la moitié, ni le tiers, ni le quart, ni même le cinquième, mais peut-être au plus le vingtième des ressources que je viens d'énumérer ; je fais, dis-je, observer ce phénomène au lecteur ; et passe au chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Les Papous méridionaux nomades.

Vers le milieu de la côte Sud australienne, les Kangourous et les Opossums voyagent encore beaucoup pour vivre.

Or, ces animaux sont, pour l'indigène de ces contrées, un gibier très-précieux.

Donc, afin de suivre les Opossums et les Kangourous, les Papous voyagent beaucoup aussi, vers le milieu de la côte Sud australienne.

Rien de plus navrant à voir qu'une de leurs troupes, se décidant enfin à se mettre en route; parce que, depuis plusieurs jours, la triste contrée qu'elle vient d'exploiter lui refuse tout, absolument tout, malgré son immense étendue.

Vous diriez presque un convoi funèbre.

En avant, marchent les hommes ne portant d'autre fardeau que leurs armes, pesantes à peine.

Au milieu, trottinent, aussi gais qu'ils peu-

vent l'être, les enfants déjà capables d'aller seuls : et

Par derrière, se traînent les femmes, constamment amaigries et constamment accablées au profit des autres ; parce que tout ce qu'il y a de charges et fardeaux épuisants retombe sur elles, et rien que sur elles.

Quatre choses, au moins, conspirent sans relâche à les exténuer et maintenir hors d'haleine : premièrement, tout ce qu'elles portent ; secondement, l'enfant qu'elles allaitent ou bien traînent par la main : troisièmement, la vitesse de la marche qu'on ne ralentit jamais en leur faveur, si lourdement chargées qu'elles soient ; quatrièmement, enfin, l'exténuante occupation et préoccupation de raviver continuellement, par leur souffle, le fumeron qu'elles transportent à leur nouveau gîte.

Est-ce à dire que ces malheureuses attachent déjà quelqu'idée superstitieuse à la conservation du feu ? Non !

Tout bonnement elles savent combien les hommes, qu'elles accompagnent, sont brutaux et sensuels à leur manière ; combien plus facilement ils endurent les angoisses de la faim que les tortures du froid nocturne ; et logiquement

elles se chargent et surchargent de fagots ou de tortillons d'herbes sèches beaucoup plus que de conserves alimentaires..... auxquelles, d'ailleurs, un superflu quelconque ne leur a jamais permis de songer.

J'en reviens à notre si triste cortége. Il s'en va donc, se déroulant, au sein de ces vastes solitudes, comme le ferait un long serpent. Cela tient à ce qu'on n'y marche que l'un derrière l'autre, sur une seule file.

L'ordre dans lequel on y est rangé est celui de préoccupations et charges croissantes. Par conséquent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les hommes, à peu près lèges et certains de manger avant tous les autres et plus qu'eux, s'en vont, en ne pensant en rien : les enfants, assez inquiets au sujet de la victuaille, en songeant peut-être à piller leur mère ; et celles-ci, trop sûres, hélas! d'être battues à outrance, pour peu que leurs compagnons de route aient le ventre trop vide ; celles-ci, dis-je, en pensant aux coups qu'elles recevront, autrement, dit en mesurant pas à pas, aux tortures de leurs propres entrailles, la violence du traitement que leur vaudront, infailliblement, les premiers insuccès d'une maraude en pays étranger.

Je dis : trop sûres, hélas ! d'être battues, pour peu, et cætera et cætera ; parce que les Papous méridionaux (toujours faméliquement nomades) ne tolèrent de femmes auprès d'eux qu'à la condition, peu formulée mais très-formelle, qu'elles les aideront à vivre ou mieux qu'elles les nourriront complètement ; leurs enfants dussent-ils y passer !

Et j'ajoute, à propos de maraude infructueuse, les mots *en pays étrangers* ; parce que si l'on entend par *maîtres politiques* d'un sol quelconque les individus qui en tracent les seuls chemins ou sentiers ; qui en surveillent les différentes sortes d'habitants ; qui en chassent les espèces les plus nuisibles, qui (de leur capitale, située de façon à facilement rayonner de tous côtés) en surveillent, le mieux qu'ils peuvent, les différents êtres et les divers événements..... parce que, dis-je, si l'on entend par maîtres politiques d'un pays ceux qui font toutes ces choses ; ce ne sont nullement les Papous méridionaux, encore nomades, qui sont les souverains des parages de la Nouvelle-Hollande, où la terre de Nuyts finit et où le South Australia commence ; mais bel et bien Messieurs les chiens sauvages.

Comme je reviendrai, plus tard, sur le compte

de ces très-intéressants quadrupèdes et que je ne dois, pour l'instant, songer qu'aux Papous australiens du Sud ; je retourne, pour la troisième fois, à leur cortége quasi-funèbre : où les hommes s'en vont comme des brutes insouciantes, en n'examinant pas grand chose, les enfants (ainsi qu'ils font en tout pays) en courant quelque peu pour farfouiller de ci, de là, et les femmes, enfin, en ménagères plus que soucieuses et se préoccupant de tout.

Pas un seul mouvement de leur tête, un seul regard de leurs yeux, une seule inspiration de leurs narines et un seul battement de leurs pieds, qui n'ait pour but de voir, sentir et sonder l'espace, la terre et tout ce qu'ils renferment !

Pas un seul de leurs actes qui ne soit dominé par une de ces pensées, aussi fixes qu'anxieuses : apprendre, du sol, quelles pattes l'ont pressé : des herbes, ou bien des feuilles, quelles dents les ont rongées ; enfin, de l'écorce du tronc des arbres et même de celle de leurs branches les plus hautes, quelles griffes les ont écorchées !

« Les Kangourous et les Opossums, que nous » avons faim et soif d'atteindre, étaient-ils ici

» dernièrement? S'y trouvent-ils encore? Ou
» bien vont-ils bientôt y venir? »

Telles sont les questions que ces malheureuses adressent tout à la fois à l'air, à la terre et aux plantes. Questions auxquelles la terre (par ses empreintes) les plantes (par leurs mutilations) et l'air (par ses aromes) répondent à peine:

« Ils viennent de partir! » ou bien « parlez plus bas, ils pourraient vous entendre! » ou bien encore « pour notre plus grand malheur, hélas! ils ne tarderont point d'arriver. »

Ainsi marchent (je le répète, en s'épuisant à interroger des yeux, du nez, des oreilles et même du bruit de leurs pas tout ce qui les entoure), ces malheureuses femmes, auxquelles tout ce qui les entoure ne répond que par des signes accentués à peine; tant les animaux ont pris soin d'atténuer jusqu'aux moindres traces de leur passage.

Mais qui pourrait tromper la subtilité sensorielle de ces limières Papoues? Ne sont-elles pas aussi habiles à chasser à la vue qu'à l'ouïe ou bien au flair.

Pauvres femmes!

Reconnaissent-elles, à son port plus attristé

que celui des autres, qu'un arbuste (moins que cela) une simple touffe d'herbe est malade. Vite, elles l'indiquent aux hommes ! Et voilà qu'en récompense ils tolèrent qu'elles se reposent ; durant qu'ils cherchent et mangent les vers qui, eux aussi, cherchaient (pour les manger) les racines de ce piteux végétal.

La vigueur insolite des branches d'un Eucalyptus (quatre, cinq, six fois séculaire ou plus vieux encore) indique-t-elle, à ses malheureuses femmes, que la foudre, l'âge ou l'un et l'autre ensemble ont creusé sa tête d'un trou que les pluies d'orage ont rempli d'eau? Vite, beaucoup plus vite encore (vu qu'elles espèrent, cette fois, partager l'aubaine), elles préviennent leurs misérables compagnons de route ; et voilà qu'immédiatement transformés, ils se mettent à l'œuvre, pour monter, étancher leur soif.

Alors, pendant qu'ils font enfin quelque chose, ces malheureuses (mille fois plus altérées et mille fois aussi plus harassées qu'eux) se reposent un peu longuement.

J'ai dit, en parlant de leurs compagnons, et voilà qu'immédiatement transformés, et cætera, et cætera.

C'est qu'en effet, rien n'est plus extraordinaire que la transfiguration qui s'opère alors,

comme par enchantement, chez ces Papous si misérables!

Ils s'en allaient, il n'y a qu'un instant, l'œil fixe et morne, la figure hébétée, les chairs tout pantelantes et la démarche aussi traînante qu'incertaine. Maintenant vous diriez de merveilleux hommes de bronze; tant ils travaillent avec ardeur; tant leur regard est animé; tant ils sont beaux de gestes et de reliefs, de vigueur et d'audace; tant, enfin, ils sont habiles, expéditifs et gracieux à s'élever en marchant, pour ainsi dire, et des pieds et des mains autour de ces arbres si prodigieux d'élévation et de hauteur.

A voir ces Papous Australiens (si merveilleusement transformés par le désir) aux prises, dans l'espace, avec ces géants végétaux; le vertige et l'admiration vous saisissent d'une façon tellement étrange que, malgré soi, on se demande si l'on ne suit pas des yeux quelque sylphe noir en tournée aérienne.

— Pour monter ainsi; quel mystérieux artifice emploient-ils donc?

— Le plus simple qui soit au monde! Car, tout bonnement, ils escaladent ces énormes Eucalyptus.

Voici comment ils s'y prennent.

Premièrement, de la main droite, avec leur petite hachette, ils font, à l'écorce de ces arbres, deux petites entailles, ou mieux, deux petites marches de quatre centimètres de long sur trois, au plus, de large : la première devant eux, un peu plus bas que leur ventre : la seconde, le plus haut possible, mais à l'aplomb de celle-ci. Deuxièmement, ils appuient sur la plus basse, le bord interne de leur pied droit, à la naissance du pouce ; et troisièmement, en s'élançant, ils vont poser, sur la plus haute, le bord externe de leur main gauche, en recourbant les doigts, pour se mieux accrocher.

C'est donc, en se baissant et redressant (tour à tour, pour travailler), puis en élevant la jambe droite et sautant presque, tout en allongeant la main gauche, qu'ils se trouvent en trois temps et quatre ou cinq mouvements, en position verticale parfaite, à 70 ou 75 centimètres au-dessus du sol.

— Afin d'arriver, en même posture, à hauteur double ; que leur faudra-t-il faire?

— Recommencer, évidemment.

Donc, une fois perchés sur la marche 1 et accrochés à celle 2, ils se pencheront, de

nouveau, et puis, de nouveau, se redresseront pour faire leurs entailles 3 et 4. Après quoi, manœuvrant leur jambe gauche, comme ils viennent de faire la droite, et se relançant dans l'espace ; ils se retrouvent debout encore, à hauteur double.

A hauteur double ! Avec cette différence que, cette fois, c'est le bord externe de leur pied gauche (naissance du petit orteil) qui les supportera, et non plus le rebord interne de leur pied droit, base du pouce.

Les voilà donc, perchés et accrochés aux marches 3 et 4 de l'escalier à double spire qu'ils vont tracer (à deux centimètres de profondeur d'écorce, je le répète, trois au plus) au tour de leur gigantesque Eucalyptus ; pour, mot à mot, l'escalader.

— Eh bien ! pour entailler les marches 5 et 6 et, de plus s'y trouver debout?....

— Ils feront comme ils firent pour celles 1 et 2.

— Et pour celles 7 et 8 ?

— Comme pour celles 5 et 6, et cætera, et cætera.

Donc (résumé, conclusion) autant de fois il y aura 140 ou 150 centimètres, dans la hauteur

qui sépare le pied de leur arbre du fond de la citerne aérienne où ils veulent boire; autant de fois ils répéteront, l'une après l'autre, les deux manœuvres que je viens de décrire.

Eh bien! examinez tout à votre aise les mouvements auxquels elles donnent successivement lieu; et vous direz forcément comme nous:

« Ce n'est qu'à force de frôler continuelle-
» ment, et des jambes, et du ventre, ainsi que
» de la poitrine, et puis des bras, leur énorme
» Eucalyptus ; à force de s'écarteler (si je peux
» ainsi parler) et puis de ramper (tour à tour,
» et des quatre membres et du tronc), contre
» l'écorce de ce monstre végétal » qu'ils accomplissent (moitié comme les singes et moitié comme les serpents) leur ascension si prodigieuse de vigueur, d'adresse, d'audace et de *célérité*.

Je souligne ce dernier mot; parce que si haut que soit le géant auquel ils s'adressent, certainement les Papous méridionaux emploient moins de temps à l'escalader, que je n'en saurais mettre à vous dire comment ils s'y prennent.

Quoi qu'il en soit de leur procédé, les voici à bonne hauteur. Reste par conséquent à boire!

— A boire! S'ils sont effectivement arrivés, Donc, comment le reconnaissent-ils?

— Comme ils reconnaissent tout.

A l'ouïe, par conséquent, si l'arbre qu'ils sondent continuellement, en le frappant avec le dos de leur hachette, n'est pas trop gros pour sonner creux; à l'odorat ou bien au goût, autrement dit, à la senteur plus forte ou bien à l'âcreté plus vive de l'écorce, *qui entoure ses plus vieux nœuds*, si les vapeurs de l'eau cachée derrière eux ont seules pu les atteindre; enfin, au toucher et à la vue, c'est-à-dire à l'humidité palpable et à l'aspect moins poussiéreux de cette susdite écorce, si c'est l'eau elle-même qui l'est venu rafraîchir.

Dans ce dernier cas, les Papous n'ont jamais (une fois en l'air) à chercher le nœud qu'ils devront forer; par cet excellent motif qu'en examinant bien les dimensions de leur arbre, ils déterminent (*de visu acutissima*) l'origine et l'inclinaison de l'escalier en colimaçon double qui les mènera droit à leur but.

Comme, de prime-abord, ce choix d'un nœud pourrait vous sembler étrange, attendu que c'est d'habitude contre de pareils accidents végétaux que nos charpentiers inhabiles ébrèchent leurs outils; laissez-moi vous rappeler

et compléter, sur l'Eucalyptus, certains détails de mœurs qui vous aideront à bien comprendre la manœuvre des Papous qui les exploitent.

Afin de fuir au plus vite la chaleur excessive du sol qui les soutient, ces futurs géants végétaux consacrent les premières années de leur existence à ne pousser qu'en hauteur.

Pour ce faire, ils emploient, le plus exclusivement possible, tout ce qu'ils ont de sève descendante (de sang artériel, si mieux vous aimez) à continuellement remonter, de cran en cran, leur panache respiratoire. Autrement dit, aussitôt que le plus jeune ou, ce qui est tout un, le plus élevé des rameaux de leur ombelle peut épanouir son feuillage, immédiatement il abandonne la plus vieille ou, ce qui est tout un aussi, la plus basse de leurs branches, en la privant en grande partie de sève. Ce qui fait que bientôt elle sèche, meurt, casse et tombe au moindre accident.

Or, à mesure qu'à l'extérieur, près de l'écorce, les choses se passent ainsi ; un phénomène analogue se produit dans l'épaisseur du bois lui-même, à l'intérieur du conduit médullo-nerveux, qui ralliait le cœur et la vie de cette pauvre branche délaissée au cœur et à la vie du tronc qui l'avait fait naître.

Ceci veut dire que ce susdit canal (faute d'aliments, lui aussi) remplace, d'abord, sa pulpe spéciale, si habilement végétativo-directrice, par une sorte de magma presque entièrement composé de tissu cicatriciel ; puis ce dernier, à mesure que de lui-même il se rétracte, par un simple dépôt résineux ; puis, à son tour et enfin, ce simple dépôt résineux par un petit ramassis de poussière, qui, lui-même, diminue de volume à mesure que s'évaporent ses huiles essentielles.

Donc, avec le temps, il n'y a plus dans cet ancien conduit (si utile, jadis, à la santé parfaite de la branche défunte) qu'un bouchon (devenu trop petit) de fibres ligneuses racornies et tombant plus ou moins en humus..... qu'un bouchon, dis-je, masquant une suite de petits blocs résineux racornis, eux aussi, et tombant pareillement en poussière.

Eh bien ! sans comprendre aucunement l'enchaînement de ces transformations végétales, les Papous australiens méridionaux, auxquels je reviens, savent parfaitement qu'elles ont lieu ; et, de plus, reconnaissent parfaitement aussi, à l'aspect des nœuds différents d'un Eucalyptus, celui qui ferme le conduit le plus fa-

cile à forer en même temps que le plus voisin de la source où ils veulent boire.

En conséquence, ils s'acharnent après lui, le frappent, le secouent, l'ébranlent, le tortillent et finalement l'arrachent. Après quoi, fouillant, refouillant et farfouillant (avec leurs doigts, le manche de leur hachette ou le bout de leur lance) le canal qu'il bouchait, ils finissent, à force d'y souffler et puis d'y humer tour à tour, par le désobstruer et obtenir de l'eau.

Alors, l'un après l'autre, ils montent boire bien à plein ventre : les hommes, d'abord ; les enfants qui peuvent le faire, ensuite : et les femmes après.

Ces dernières laissent-elles, au risque d'en perdre une partie, l'eau couler jusqu'au bas de l'arbre, pour éviter, aux tout-bambins, la peine de monter ? Ou s'en vont-elles, comme font les oiseaux, emplir leur bouche à la source aérienne, pour en aller ensuite verser le contenu dans celle des plus petits enfants ? Ou bien, les aident-elles à grimper, eux aussi, jusqu'à cette hauteur prodigieuse ? C'est ce que je ne pourrais dire.

Mais, ce que je sais fort bien, c'est qu'elles

seraient assommées de coups par les hommes, si elles oubliaient de boucher, avec une bonne et solide cheville (sinon *religieusement encore*, du moins hermétiquement) le conduit qui leur a donné tant de peine à déboucher.

Aux environs de l'arbre où l'on a découvert une pareille aubaine liquide, il y a très-fréquemment, vu les causes qui l'ont produite, des aliments solides.

Eh bien ! parce que la chose a lieu très-fréquemment, nous admettrons que le cortége des Papous qui nous occupent a eu cette chance exceptionnelle d'arriver, après deux ou trois jours seulement de jeûne et de marche, en un lieu déjà garni d'Opossums sinon de Kangourous, et qu'il s'est décidé à y séjourner.

Nous admettrons, dis-je, qu'ils ont eu cette chance ; et, tout naturellement, nous en profiterons pour étudier, dans le chapitre qui va suivre, comment les naturels s'installent provisoirement ; comment ils chassent les Opossums ; et comment ils s'occupent.

CHAPITRE III.

Suite des Papous méridionaux nomades. Comment ils traitent les Opossums.

L'Opossum est un petit quadrupède, qui ne se plaît que sur les très-grands arbres. Pour vivre, il mange leurs feuilles et, faute de mieux, leur écorce. Sa forme, sa taille et sa robe sont à peu près celles de notre lapin domestique ordinaire, variété rousse. De prime-abord, on le confondrait donc assez volontiers avec ce petit animal, s'il n'avait les oreilles larges, courtes et droites, le front bien développé, les yeux très-grands, la pupille énormément dilatable, les griffes excessivement acérées et la queue (chose extrêmement remarquable et que je vous prie de remarquer) la queue longue et prenante.

J'insiste beaucoup sur cet organe ultime, parce qu'il domine, en quelque sorte, l'existence entière de ce petit animal.

En effet, si ce très-utile appendice cause, parfois, la mort de l'Opossum, ainsi que je

vous l'expliquerai dans peu; le plus ordinairement il ne fait que le soustraire au danger, en le mettant à même de ne poser les pattes à terre que très-rarement et toujours pour fort peu de temps.

Ceci veut dire qu'en se pendant et balançant au moyen de cette queue prenante (la tête en bas et les fesses en l'air), aux branches les plus extrêmes des arbres ; ce petit rongeur australien peut, avec ses pattes antérieures, atteindre leurs plus minces rameaux ; ronger leurs plus minimes bourgeons ; et, par cela même, ne changer de pâturage aérien qu'une fois ou deux par saison.

Ainsi que l'indiquent ses pupilles, si énormément dilatables, l'Opossum est complétement nocturne.

Donc il ne broute et ne s'ébat, en son très-haut domaine, que depuis la brune parfaite jusqu'à l'aube naissante à peine.

Dès que paraît le point du jour, il regagne son trou, mieux vaudrait dire son puits; s'y love sur lui-même, comme un chien qui craint d'avoir froid ; et dort jusqu'à la nuit.

Jamais cette habitation aérienne (qu'il fore le plus verticalement possible, au cœur même

de l'arbre qu'il a choisi comme résidence) ne lui paraît assez creuse. Rien de plus facile à comprendre ! La pauvre petite bête, aussi méfiante à l'état sauvage, qu'expansive et familière une fois apprivoisée, n'a pas de plus cruel ennemi que son propre sommeil.

Il est si profond, si léthargique même ! que les Papous (dont le savoir exclusivement pratique consiste à parfaitement connaître les mœurs des plantes et des bêtes qui les intéressent) sachant bien que réveiller un Opossum, en plein jour, est aussi difficile que de l'atteindre au fond de son trou, à longueur de bras, ne prennent aucunement garde au bruit qu'ils font en le chassant littéralement à travers bois.

Ceci veut dire, tout simplement que, pour saisir un Opossum, les Australiens méridionaux font, dans l'arbre où il dort, un trou horizontal qui, tout droit, mène au fond de son petit puits.

Un trou, me direz-vous, fort bien !

Mais qui leur indique et l'arbre qu'il a choisi et la hauteur où ils doivent forer ?

L'arbre qu'il a choisi leur est indiqué par les femmes, qui ont, pour guides certains, l'aspect

du feuillage, plus ou moins ravagé déjà, et les empreintes, laissées par les griffes aux écorces ...Empreintes dont la profondeur (grâce à la rétractilité du liége) et la direction leur indiquent, tout à la fois, quand elles ont été faites et comment leur graveur était alors placé.

Pour ce qui est de la hauteur, à laquelle il faut tarauder ; c'est l'affaire du Papou qui escalade l'arbre en question. Afin de la bien déterminer, il frappe et ausculte le tronc, autour duquel il tourne, tout en montant; et tapant d'autant plus fort et écoutant d'autant mieux que le bois en est moins sonore, il détermine (au son rendu) l'endroit juste où il faût forer. Alors il se met au travail.

Si le jour est à son aurore, notre chasseur n'écoute qu'une chose : sa faim de constant boulimique. Alors il frappe à tour de bras. Peu lui importe le vacarme. L'Opossum fait son premier somme. Aucun danger de l'éveiller.

Le jour décline-t-il, au contraire, notre Papou tape moins fort ou même ajourne sa poursuite ; l'arrivée de la nuit ne manquant jamais de rendre moins profond le sommeil de celui qu'il cherche.

Quoi qu'il en soit du tapage, ainsi que du

matin ou bien du soir ; un fait certain, c'est que, sa contremine achevée, notre chasseur d'Opossum y enfonce immédiatement sa fort grosse main suivie de son très-long bras.

Alors il cherche, avec les doigts, sa très-prochaine victime ; tâte bien comment elle est posée ; suit sa colonne vertébrale ; soulève son petit derrière ; empoigne sa longue queue prenante le plus près qu'il peut de l'anus ; arrache violemment de son lit, en la heurtant de tous côtés, cette malheureuse petite bête ; la fait, une fois au grand air, tourner plusieurs fois dans l'espace ; et, finalement, lui brise le crâne, l'épine dorsale et tous les os; en l'assommant, à tour de bras, contre son arbre.

Ainsi passe, du sommeil au vertige et du vertige à la mort, la créature la plus douce (peut-être ?) que produise l'Australie.

Mais, direz-vous, à quoi bon ce raffinement de méchanceté ; et pourquoi, puisqu'il faut qu'il périsse, réveiller au préalable ce malheureux petit dormeur ?

Crainte qu'il ne se sauve !

L'Opossum a le poil si doux, les reins si souples, et la colonne vertébrale si agile ! que, certainement (en glissant ainsi qu'une anguille, dans les mains de son ennemi; et se retournant

comme un chat, pour retomber à quatre pattes) il parviendrait à s'échapper ; si, par instinct, il n'enroulait, au moment du réveil, sa queue prenante autour du bras qui le fait virer comme une fronde.

Ainsi donc, le voici pris et tué. Eh bien! que va-t-il devenir ? Chair humaine, pour ce qui est de la majeure partie de son corps, et, quant au reste, fil, poinçon, aiguille et manteau.

Ceci veut dire que le premier soin du Papou, qui vient de prendre un Opossum, est de le dépioter; le second, de le faire très-superficiellement rôtir, ou mieux chauffer ; le troisième, de lui fendre le col, la poitrine et le ventre, depuis le menton jusqu'à la queue ; le quatrième, de l'ouvrir en deux, comme nous ferions un livre ; le cinquième, de poser ses deux énormes pieds noirs et difformes sur ses quatre petites pattes si fines et si agiles, afin de le fixer à terre ; le sixième, d'isoler, de toutes leurs adhérences, et son anus, et son rectum et le bout inférieur de son gros intestin, qu'il porte immédiatement à sa bouche et saisit à pleines dents; le septième, de tirer (des mâchoires, de la tête et du col) sur cette extrémité de tube digestif, à mesure que ses doigts en refoulent le

contenu digéré ou non ; le huitième, enfin, de se faire monter jusqu'au gosier (à force de jouer des lèvres, des joues, de la langue et du voile du palais) de se faire, dis-je, monter jusqu'au gosier ce chapelet d'entrailles palpitantes, pour les déglutir à mesure. Mieux vaudrait dire boire d'un seul trait et sans leur donner un coup de dents.

Conclusion.—Ce que font les chiens de chasse, quand ils s'en donnent à quatre pattes et à pleine gueule, pendant la curée ; les Papous le font, quand ils dévorent les viscères d'un Opossum.

Pourquoi, me direz-vous, insister aussi longuement sur tous ces dégoûtants détails.

Pour que vous sachiez bien, de *facto*, que l'homme (à l'antépénultième degré social de notre variante végétativo-australienne) n'est encore, comme l'enfant à la mamelle, qu'un suceur de première force et, comme tant de quadrupèdes, qu'une brute qui, de son appareil buccal, fait très-volontiers son premier organe préhenseur.

Par la suite de cet ouvrage, quand (en m'appuyant sur l'anatomie, la physiologie et la

géographie) je vous expliquerai toutes les qualités matérielles et morales du noir (qui ne s'est pas encore fabriqué de tenailles, serrant plus fort que ses mâchoires ; de couteau, coupant mieux que ses incisives ; de pompe, aspirant mieux que sa bouche ; et cætera, et cætera, et cætera) vous sentirez mieux l'importance des trop minutieux détails que je viens de vous donner. Pour le moment, parce qu'insister davantage sur les aptitudes que ses formes et ses mouvements traduisent, serait changer de sujet ; j'en reviens à mon Opossum.

Autant ses entrailles ont disparu vite, autant le restant de ses chairs et de tout son être le fera lentement.

C'est qu'il s'agit, pour le Papou qui l'a pris et tué, de recueillir ses griffes, pour s'en faire des poinçons ; ses dents, pour s'en faire des ciseaux ; les moindres éclats de ses os, pour s'en faire des aiguilles ; et jusqu'aux plus minimes de ses fibres nerveuses, pour s'en faire du fil à coudre.

Ce que l'Australien méridional apporte de patience et passe de temps à minutieusement examiner, palper et farfouiller les petits muscles de sa malheureuse victime, sont choses que

je ne saurais dire. Mais ce que je peux affirmer, c'est qu'il ne finit jamais cet ouvrage assez vite ; au gré de ceux et de celles qui le regardent faire.

Cela se comprend. Quelquefois (quand il n'a plus faim !) cet heureux chasseur jette, aux femmes qui le suivent, les restes du gibier qu'elles ont découvert; et permet, pendant qu'il digère tranquillement la part de lion qu'il s'en est faite, qu'elles partagent, entre elles et leurs enfants, ce magna aussi crû qu'insuffisant de chairs et d'os également bien vermoulus.

Comme on ne le voit que trop, hélas ! en fait de nourriture, les Australiens du Sud ne laissent, à celles qui les accompagnent, que ce qu'ils méprisent. Eh bien ! pour ce qui est du travail, c'est identiquement la même chose. Tout ce qui leur déplait ; il les en chargent.

Voilà pourquoi l'on voit ces malheureuses aller et venir, en maraudant ou portant des fardeaux ; pendant qu'ils restent en torpeur, flânant, ou ne travaillant, littéralement, que du bout des doigts.

Par cette dernière expression, je veux dire que messieurs les Papous du Sud ne connais-

sent guère (hormis boire, manger, dormir et chasser) d'autres occupations que les suivantes : faire sécher au soleil et puis tordre en fil les nerfs de leurs victimes ; en arranger les dents, griffes ou éclats d'os en aiguilles, alènes ou poinçons : avec ces grossiers instruments, coudre leur misérable et tout petit manteau (si misérable et si petit qu'ils s'en peuvent à peine couvrir les épaules, le dos et les fesses), coudre, dis-je, leur misérable tout petit manteau, aussi artistement du reste que le pourrait faire un fourreur, et, pour finir, préparer toutes les mégisseries qui leur servent à confectionner ce vêtement avec les toisons qu'ils arrachent aux Kangourous, Écureuils volants, Opossums et autres bêtes à poil.

Comme ces peaux réclament un certain nombre d'opérations, pour devenir molles et ne pas les rendre malades, en leur pourrissant sur le dos ; laissez-moi vous raconter les préparations qu'ils leur font subir.

Premièrement, ils les exposent au soleil, afin que sa chaleur en vaporise tout ce qu'elle pourra en faire sortir d'huile et d'humidité ; secondement, il les battent et les pressent, de toutes leurs forces, avec des pierres très-spongieuses, pour achever d'en exprimer la graisse

et l'eau qu'elles pourraient conserver encore ; troisièmement, il les frottent entre leurs mains pour les assouplir ; quatrièmement, enfin, ils les ràclent intérieurement, avec des cailloux excessivement durs.

Préparées de la sorte, ces peaux ne renferment pas la moindre fibre ni le moindre liquide putrescibles et se conservent indéfiniment. Donc, indéfiniment on pourrait les reconnaître, à leur aspect ou à leur odeur ; si leurs propriétaires n'en changeaient, promptement, la couleur et l'arome par la puanteur et la saleté qu'ils leur communiquent.

Deux mots, pour en finir avec l'industrie des Papous méridionaux.

Mon intention est de comparer, dans le quatrième chapitre de ce livre, les faits, les gestes et l'organisation sociale de ces Australiens de la côte Sud, aux faits, aux gestes et à l'organisation sociale de certains animaux vivants, comme eux, mâles, femelles et petits ensemble, pendant toute l'année.

Donc, puisque les habitations, qu'emploient ces indigènes, entrent pour quelque chose dans leur savoir-faire ; je dois vous les décrire tant bien que mal.

Ces demeures sont de trois sortes : savoir, celles qu'ils trouvent toutes faites, comme les grottes ou enfractuosités de roches assez grandes pour les contenir : celles qu'ils perfectionnent au moyen du feu, comme les trous que la foudre, la vieillesse ou les deux réunis pratiquent dans les géants végétaux dont je vous ai parlé si souvent déjà ; et celles enfin qu'ils se construisent eux-mêmes, quand les caprices du refroidissement terrestre, les orages de l'atmosphère ou les siècles n'ont pas travaillé pour eux.

C'est en découpant, avec leur hachette, d'énormes plateaux de liége dans l'écorce des Eucalyptus, en les arc-boutant les uns contre les autres, en les mariant ensemble, au moyen de longues perches transversales, et cousant le tout avec des lianes, qu'ils construisent ces dernières habitations, qui ne leur servent que la nuit.

CHAPITRE IV.

Comme quoi le mode vitalo-social des Papous méridionaux est (si barbare qu'il soit) parfaitement justifié par la rigoureuse logique, la stricte justice, la véritable science et la satisfaction qu'il procure à tout ce qu'il y a d'instincts sociaux déjà développés dans l'un et l'autre sexe.

Chez les Papous méridionaux, jamais on ne voit un adulte manifester la moindre sympathie pour une femme ou pour un enfant; jamais (dans les misérables huttes, grottes et troncs d'arbres où ces pauvres diables dorment accroupis devant un maigre petit feu), on ne se groupe autrement que les hommes, d'un côté, les femmes et les bambins, de l'autre; jamais enfin une maraudeuse ne rentre au gîte, sans qu'un de ses compatriotes ne prélève un tribut sur son butin; n'eût-elle ramassé que de méchants reptiles, un petit nombre d'insectes, une minime quantité de larves ou seulement des œufs de fourmis.

Quand les excursions féminines ont été cinq, six, sept jours ou plus sans ajouter quoi que ce soit à la ration des hommes, non-seulement ces derniers battent scandaleusement leurs

compagnes de misère ; mais (scandale plus grand encore !) si la faim les torture un peu trop, ils tuent un enfant, le font à peu près cuire et le mangent.

Eh bien ! de l'indifférence que ces Papous témoignent (en temps ordinaire) pour celles et ceux qui les accompagnent, des mauvais traitements qu'ils infligent aux premières (quand il n'y a que pénurie) et du mépris qu'ils font de la vie des seconds, lorsqu'il y a disette absolue ; pouvons-nous et devons-nous conclure que ces femmes et que ces enfants ne leur sont rien, absolument rien ?

Oui ! nous le pouvons. Et oui ! nous le devons ; car ces femmes et ces enfants ne sont pas les leurs !

L'explication de ce double fait est bien simple.

Autant le Papou méridional est peu impressionné par l'arome de celle qu'il sent chaque jour, si fortement que l'exagère la canicule ; autant, au contraire, la senteur de celui qui lui a fait violence (si peu odorant qu'il redevienne, après avoir..... vagué sous bois) fait horreur à l'Australienne de la côte Sud et la tient éloignée de la horde nomade qu'il rejoint.

Conclusion n° 1. — Non-seulement l'organisation sociale des noirs du South-Australia n'égale pas celle des bons et braves Kangourous, qui vivent si gentiment, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les environs de la baie des Chiens-Marins ; mais elle ne vaut même pas l'ordre qui régit la collectivité animale que j'estime être la plus grossière de toutes celles où mâles, femelles et petits vivent continuellement ensemble : celle des brutaux bisons, qui paissent les plus rudes prairies de l'Amérique du Nord.

Elle ne la vaut même pas ! Car s'il y a, dans chacun des troupeaux de ces farouches ruminants, un chef dont le double monocratisme (sexuel et politique) despotise tout le monde ; ce chef sait du moins jeuner, pour celles dont il est jaloux, et risquer sa vie, pour ceux qui (déjà) lui portent ou lui porteront (un jour) ombrage ; tandis que, dans les groupes d'Australiens méridionaux, c'est toujours, pour les femmes et pour les enfants, le méchant vouloir de chaque homme et jamais la protection d'un seul.

Eh bien ! de ce que l'organisation sociale des naturels du littoral Sud australien en est encore

à un tel degré d'infériorité animale, qu'elle ne vaut même pas celle des bisons ; dirons-nous qu'elle est tout-à-fait arbitraire et que la science, la justice et la logique sont complétement étrangères à son mécanisme?

Non, certainement non !

Car si l'on prend en considération, premièrement, la stérilité beaucoup trop grande encore du sol que foulent aux pieds les Papous méridionaux; secondement, les deux seuls instincts qui soient encore bien éveillés en eux; troisièmement, les penchants plus nombreux et plus élevés qui déjà fonctionnent chez leurs compagnes; quatrièmement, la supériorité plastique, et, par suite, mentale, dont jouit l'organisme de ces dernières ; cinquièmement enfin, la valeur pratique des individus qui entrent dans l'étrange société humaine que nous cherchons à comprendre ; on trouve, d'abord, que l'organisation de ces Papous d'*antépénultième* âge social est fort logique ; ensuite, qu'elle est rigoureusement juste ; après, qu'elle est, (pour les adultes hommes), aussi bonne que possible; (pour les femmes nubiles), tolérable à la rigueur ; et, (pour les enfants), cruelle au cas échéant seulement ; enfin, que chaque âge et chaque sexe y jouent le rôle que l'anatomie et la physiologie consultées leur

auraient indiqué ; en un mot que cette société (dominée par un monde encore trop méchant) ne pourrait exister, si elle n'était elle-même encore trop méchante aussi.

Mais affirmer ne suffit pas. Il faut prouver. Donc prouvons.

Je commence par le point de vue logique :

Premièrement. La terre de la côte Sud australienne est trop infertile encore, pour que les hommes d'une bande nomade (comptant 10, 12, 15 individus, peut-être dix-huit) aient d'ordinaire leur suffisance, si les femmes ne se privent pas en leur faveur.

Donc, étant les plus forts (dans le groupe où, pour la première fois, nous voyons des Papous de tout âge et de tous sexes vivre continuellement ensemble), ils forcent, tout naturellement, les femmes à se priver pour eux.

Rien de plus logique !

Secondement. Dans la cervelle de ces susdits Papous, il n'y a de bien éveillé encore que l'instinct nutritif et l'instinct destructeur.

Grâce aux femmes, le premier de ces deux penchants se tait un peu.

Donc, pour mieux satisfaire le second, tout

naturellement ces Papous quittent leur misérable état de maraudeurs, presque toujours solitaires, pour embrasser la profession (plus savante, plus noble et plus rétribuante) de chasseurs attachés d'une façon permanente à une meute permanente elle-même.

Quoi de plus logique encore !

Troisièmement. Chez ces Papous, une chose seulement peut tenir tête, pendant longtemps, à l'instinct nutritif ; à savoir : l'horreur du travail.

Chez les femmes qui les accompagnent, l'égoïsme de l'estomac est, au contraire, déjà vaincu par l'amour maternel et l'attachement si naturel du faible au fort.

Donc ce faible, pour se faire tolérer avec toute sa bande, travaille le plus qu'il peut, au lieu et place de ce fort ; et ce fort, paresseux autant qu'on peut l'être, se laisse faire de tout son cœur.

Quoi de plus logique aussi !

Je passe à la considération *justice*.

Premier point. — Dans le but d'exploiter ou combattre musculairement les divers êtres vivants d'un même territoire ; des personnes

de forces très-inégales forment une association. Pour qui, en toute et rigoureuse justice, doivent être les plus gros bénéfices, et pour qui les plus lourdes charges ?

—En stricte et rigoureuse justice (la chose ne saurait faire aucun doute) les plus gros bénéfices doivent être pour ceux qui courent les plus grands risques et produisent les plus gros efforts ; et les plus lourdes charges, pour ceux qui courent les moindres risques et produisent les moindres efforts.

— Donc, puisque (pour ce qui est de l'aide, assistance et protection à valoir au groupe social des Australiens méridionaux) les plus grands risques à courir et les plus grands efforts musculaires à produire sont, en cas de lutte majeure ou de puissant obstacle à surmonter, pour le Papou australien méridional, pendant que les meilleurs résultats sont pour la femme et pour l'enfant, *qui ne lui sont rien* (*absolument rien*) *qu'un surcroît d'êtres à défendre* ; il est de toute justice qu'en cas de lutte mineure, c'est-à-dire, de simple difficulté de maraude à surmonter (autrement dit, de disette) la femme paie de sa fatigue ou l'enfant de sa personne.

Second point. — Voici une société qui péri-

clite, par le fait d'événements contre lesquels elle ne peut rien ; car on ne peut rien contre les conséquences de la sécheresse en Australie méridionale, surtout quand on est Papou.

Lorsqu'il s'est agi de former ou maintenir cette susdite société, les uns ont constamment dit : non ; les autres ont constamment dit : oui. Quels sont ceux qui, en stricte et rigoureuse justice, doivent, au cas échéant, en être le plus punis ?

— Ceux qui ont le plus fortement dit : oui, évidemment !

— Donc, puisque c'est le groupe amazone, le groupe enfanto-maternel, qui s'est le plus volontairement comme le plus obstinément soudé à la meute de Nemrod, au groupe masculin ; il est de stricte et rigoureuse justice, la famine advenant, que la peine morale retombe sur l'élément féminin, et la matérielle, sur l'élément puéril.

Troisième point. — Un crime a été forcément commis. Des naufragés (obligés d'abandonner leur navire et limités par les dimensions de leur canot de sauvetage) ont fini par tuer un des leurs et le manger, pour tâcher de sauver les autres. Que doit faire la stricte et rigoureuse justice ?

— Informer, évidemment! Reconnaître s'il y a eu cas de force majeure; si l'on a obtenu le salut commun au moins de frais possible; et passer outre; voire même féliciter, s'il y a lieu.

— Eh bien! puisque de par l'infertilité du littoral australien Sud, le groupe nomade qui nous occupe est dans la position d'un canot de naufragés manquant de vivres, avant d'arriver au port; si un enfant (sacrifié au lieu d'un homme), a suffi pour sauver tout le monde; en stricte et rigoureuse justice, grâce aux circonstances atténuantes et au résultat obtenu, il y a lieu de passer outre; peut-être même, de louer ses bouchers.

Quatrième et dernier point. — Voici une société coopérative qui renferme des majeurs et des mineurs, des êtres moralement forts et et des êtres moralement faibles, des êtres qui réparent leur appareil à se mouvementer et leur appareil à penser avec une facilité prodigieuse, et des êtres qui ne peuvent faire l'un et l'autre qu'avec une peine infinie; sur qui doit le plus ordinairement retomber la responsabilité?

— Sur l'être majeur mentalement et matériellement, la chose va de soi.

—Donc, puisque la femme papoue est maté-

riellement et mentalement supérieure au noir ; puisqu'elle se refait de la chair humaine et de la pulpe à penser, a beaucoup moins de frais et beaucoup mieux que cet être qui ne vaut plus qu'elle qu'au point de vue musculo-dynamique ; il est de rigoureuse, sinon douce justice, que ce soit sur elle que retombent, le plus *ordinairement*, les travaux les plus *ordinaires* de la communauté.

J'use à dessein du mot communauté ; pour qu'il soit, une fois de plus, bien dit et surtout bien entendu que, dans le groupe australien nomade qui nous occupe, on ne trouve pas (chose fort heureuse) une seule femme auprès de son mari, ni un seul enfant auprès de son père, bien qu'on y trouve (comme en la plupart des couvents) des hommes, des femmes et des enfants.... Et j'écris entre parenthèse : chose fort heureuse ! parce que ce susdit groupe australien nomade (qui vaut mieux, comme essai de société humaine, que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent) n'existerait bientôt plus, faute de protecteurs suffisamment vigoureux ; si, en de certaines circonstances, les hommes hésitaient à frustrer les femmes ou manger quelqu'enfant, sous prétexte qu'ils sont les maris des unes ou les pères des autres.

Je passe à la considération *science*.

Autrement dit, sans entrer dans tous les détails d'une démonstration anatomo-physiologique bien rigoureuse ; j'indique les faits, qu'il faudrait invoquer, pour prouver que (sous tous les rapports, sauf celui de la puissance musculaire) la Papoue est supérieure à son compatriote ; qu'elle est, tout à la fois, la vraie force mentale et le véritable pivot matériel du groupe australien qui nous occupe ; qu'elle seule a pu le concevoir assez nettement pour essayer de l'organiser ; et que, pour tous ces motifs, elle doit, plus qu'aucun autre adulte, être matériellement et moralement frappée dans ses affections, s'il se trouve, faute d'aliments, en perdition imminente.

Quand, à force de nous mouvementer ou tourmenter, nous finissons (n'en pouvant plus) par être forcés de nous tenir cois ; on dit, en se moquant de nous, que nous sommes à bout de forces, que nous nous sommes foulé la rate, que nous nous sommes fait trop de bile.

Eh bien ! anatomiquement et physiologiquement parlant, que signifient ces expressions : à bout de forces : rate foulée : excès de bile ?

Elles signifient que nous avons tellement troublé le jeu de notre cœur et de nos poumons,

en nous agitant comme des énergumènes ou en broyant du noir, que la majeure partie de notre sang (devenu tout-à-fait impur) est reléguée dans notre foie, dans notre rate et dans nos veines mœsentero-abdominales qu'il encombre.... en attendant l'heure du repos ou de l'accès fébrile qui (doucement ou par force) le fera passer de l'état de liquide déblai à l'état de liquide remblai, de l'état de sève épuisée à l'état de sève nutritive, en changeant (au moyen d'une bonne dose d'oxigène) sa vilaine couleur noire en belle couleur rouge.... elles signifient, dis-je, que la majeure partie de notre sang (devenu tout-à-fait impur) est relégué dans notre cavité veinoso-abdominale pendant que la mineure partie de cette masse cruorique, celle que notre cœur pousse encore à visiter tous nos tisssus, est déjà si veineuse elle-même, qu'en les traversant elle ne peut plus rendre à nos muscles, leur vigueur de contraction et, à nos centres nerveux directeurs, leur force de commandement.

Donc, *premier fait*, toutes les fois que, par notre faute, nous transformons plus de sang artériel en sang veineux que nos organes respiratoires ne peuvent retransformer de sang veineux en sang artériel : nous encombrons tous nos viscères abdominaux (nos hypo-

chondres) de mauvais sang, de sang désoxygéné, de sang impropre à entretenir la vitalité de nos chairs.

Cet envahissement de nos veines abdominales, ou mieux cet emmagasinement de notre sang veineux dans les viscères de notre ventre, ne se produit-il que lorsque nous sommes, de notre propre mouvement, matériellement ou mentalement déraisonnables?

Non! Quelle que soit la cause personnelle ou impersonnelle (organique ou mondaine), qui ne nous permet pas de suffisamment bien artérialiser notre sang; du moment qu'il n'acquiert ou ne récupère pas une pureté suffisante; l'encombrement dont je viens de parler se produit.

Donc, *second fait*, analogue sinon identique au premier: toutes les fois que [par la faute du pays où nous vivons] l'air que nous respirons, les aliments que nous mangeons, les eaux que nous buvons et les logements que nous habitons, nous valent un sang de qualité par trop inférieure; ce sang encombre surtout nos viscères et veines abdominales, en attendant une saison meilleure, pour se rougir, ou même une crise morbide, pour s'épurer; et notre or-

ganisme languit matériellement et surtout mentalement, jusqu'à ce qu'il ne se produise, en nous ou bien autour de nous, quelque événement favorable.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi, parce que les Papous qui nous occupent respirent un air trop souvent sec et chaud, mangent des aliments trop souvent insuffisants et malsains, boivent des eaux trop souvent extraites de vieux bourbiers ou de vieux troncs d'arbres, habitent des trous ou des gourbis trop souvent humides et enfumés, font des courses trop souvent excessives, supportent des jeûnes trop souvent prolongés, et cætera, et cætera...; leur sang, trop souvent impur, stagne en leurs viscères abdominaux au détriment de leur activité musculaire et surtout de leur activité mentale. Mais!

Mais, parce qu'en présence de ce fait commun aux Papous des deux sexes, l'homme et la femme se présentent avec une structure et des fonctions abdominales notablement différentes; pour l'homme et pour la femme, les conséquences vitales, musculaires et surtout mentales de cette même fatalité climatérique sont notablement différentes aussi.

En effet, tandis que chez l'homme, à l'état normal, rien, absolument rien, ne vient de temps à autre débarrasser l'abdomen du sang impur qui le surcharge..... sang impur qui forcément contamine (en rentrant, tôt ou tard, dans le torrent circulatoire) le peu de sang artérialisé qui s'y trouve, et contribue par cela même à diminuer la vigueur musculaire et surtout la lucidité d'esprit qui auraient pu se développer sous l'influence d'une irrigation cruorique plus vermeille que leur mélange..... tandis que, dis je, rien, absolument rien ne vient de temps à autre débarrasser l'homme de sa fatale torpeur; chez la femme (vraiment femme, au contraire, c'est-à-dire, dans la plénitude de ses fonctions organiques spécifiques) trois et même qu tre événements physiologiques plutôt qu'un viennent périodiquement débarrasser l'abdomen de son excès de sang veineux; et, ce faisant, prévenir l'empoisonnement du sang artériel qui parcourt l'organisme ou, ce qui est tout un, empêcher l'allanguissement qui en serait forcément résulté de toutes les fonctions de son être.

Parlant ainsi, je fais allusion aux lunaisons, à la gestation, à la parturition et finalement à l'allaitement.

Je dis lunaisons, pour vous faire bien entendre que la femme sauvage suit bien plus en ses époques l'almanach musulman que le calendrier catholique ; ou, si mieux vous aimez, qu'elle obéit bien plus aux marées atmosphériques déterminées par notre satellite qu'aux délimitations mensuelles, beaucoup plus irrégulières d'ailleurs, de nos astronomes.

Mais, assez de science comme cela, et, puisque les faits purement esthétiques ne manquent pas à l'appui de notre dire, invoquons les faits purement esthétiques

Ce qui prouve que l'Australienne méridionale puise bien effectivement et bien exclusivement, dans le fonctionnement régulier des organes attachés à sa mission maternelle, tous les éléments cruoriques de la force mentale, qui la pousse à soutenir l'organisation sociale en vigueur chez les Papous du Sud ; c'est que, depuis sa naissance jusqu'à l'époque de son retour, elle est mieux faite, comme femme, que ne l'est son compatriote comme homme ; qu'en outre, ses chairs sont constamment plus fermes que les siennes ; qu'en outre, elle est beaucoup plus active et beaucoup plus intelligente que lui ; et qu'en outre, toujours cette su-

périorité végétative, animale et mentale, s'accentue d'autant plus qu'ils vivent (l'un et l'autre) en pays plus insalubres, qu'elle est alors plus odorante, et que (surtout) elle est en mode vital plus exclusivement féminin.....; tandis qu'à partir du moment où elle n'est plus fécondable elle perd, avec une rapidité prodigieuse, le cachet juvénile qui lui avait, jusque-là, valu la beauté du diable; amoindrit tous ses muscles; en accentue, plus angulairement que ne le fait jamais son compatriote, toutes les attaches péri-articulaires; devient beaucoup plus bête que lui; et, plus que lui, enfin, exagère les défectuosités, ou si mieux vous aimez, les caractéristiques de sa race: étroitesse et dépression crânienne, prognatisme de la face, déhanchement général de tout l'être; et cætera, et cætera, et cætera.

Je dis : et cætera, et cætera, et cætera ; parce que poursuivre l'énumération de tous les défauts esthétiques de la Papoue méridionale devenue vieille serait empiéter sur la seconde partie de ce volume. En conséquence retournons à l'examen des faits et gestes qu'elle accomplit, à l'âge où elle est dans toute la plénitude de sa valeur sociale et surtout socialisante.

En dépit des obstacles que lui créent, d'une part, l'aridité fort grande encore de son pays, et, de l'autre, le très-piètre développement cérébral de l'homme qu'elle tient à fréquenter ; la Papoue méridionale, grâce à la pureté supérieure du sang qui, déjà, fait vibrer, en son cœur, l'amour maternel et l'attachement si naturel du faible, qui a besoin de protection, au fort, qui pourrait lui en accorder..... la Papoue méridionale, dis-je, travaille aussi courageusement qu'instinctivement à faire de son compatriote un être capable de continuellement vivre en société.

En termes plus crus mais plus clairs, sur la côte Sud australienne, la femme n'en est même pas à domestiquer l'homme, c'est-à-dire, à le rendre apte (ainsi que le sont, depuis si longtemps déjà, nos chiens, nos béliers, nos taureaux et même nos cochons) à se reproduire ailleurs que sous bois, avec une inconnue affolée comme lui ; mais seulement à l'apprivoiser, à lui faire contracter l'habitude de voir aller et venir, autour de lui, des femelles et des petits de son espèce ; comme font à l'état sauvage, les trois premières sortes d'animaux que je viens de citer.

Eh bien ! pour en arriver à ce résultat si désirable, ces femmes sauvages que font-elles ?

Ne s'adressent-elles, chez leurs tristes compatriotes, qu'à l'instinct nutritif et à la surface de l'estomac ; ou bien, quoiqu'ils n'aient progressé que de deux pas encore, caressent-elles déjà, en eux, un penchant plus sociable que leur égoïsme de famélique sempiternel et un organe sensoriel moins grossièrement impressionnable que leur muqueuse abdominale ?

Voyons un peu ce que vont répondre les agissements que nous avons relatés ci-dessus.

Premier fait. L'empressement que mettent les Papoues méridionales à se faire les pourvoyeuses, chiennes d'arrêt, porte-balles et bêtes de somme de leurs noirs compatriotes n'est, en rien, comparable à l'extrême ardeur qu'elles apportent à se montrer leurs très-attentives et fort persévérantes souffleuses de feu, si épuisant que soit cet office.

Et, *second fait*, confirmant le premier, les rigueurs que ces quasi vestales subissent, de la part de ceux qu'elles servent en dépit d'eux-mêmes, ne sont en rien non plus comparables (quand les vivres font complétement défaut)

aux mauvais traitements qu'ils leur infligent, lorsqu'elles les laissent manquer de combustible, durant des nuits trop froides et trop longues.

Donc, l'Australienne méridionale (deux fois instruite, et par ce qu'elle éprouve et par ce qu'on lui fait éprouver) s'adresse avant toutes choses, pour en arriver à ses fins, à l'horreur qu'inspirent au noir la fatigue et surtout le froid obscur ; en d'autres termes, flatte beaucoup plus sa peau et sa fibre musculaire que ses différentes muqueuses.

Sa peau et sa fibre musculaire, beaucoup plus que ses différentes muqueuses ! c'est-à-dire le siége et l'ensemble des organes qui peuvent le plus nettement lui apprendre ce qu'il est, ce qu'est le monde et ce qu'il y peut faire ; plutôt que ceux qui ne peuvent que lui faire vaguement sentir combien ce susdit monde le malmène, pour le peu qu'il lui accorde.

Tant (et c'est là que j'en voulais arriver !) tant il y a que chez l'homme le moins intelligent lui-même, le désir de satisfaction, sinon encore spirituelle du moins immatériellement sensorielle, prime le besoin de réparation plastique.

Certainement, cette dernière exclamation ne manquera pas de vous sembler étrange ; peut-être même paradoxale. Mais si vous voulez bien attendre, pour la juger, que je vous aie fini (à propos des Papous australiens) l'histoire naturelle ou anatomo-physiologique du noir et (à propos des nègres africains) l'histoire sociale ou politico-religieuse de ce même genre d'hommes ; vous trouverez peut-être (en voyant d'où nous viennent l'absolutisme religieux et la croyance en un Être suprême plus puissant que l'humanité) que je n'ai pas exagéré le besoin que nous avons de nous expliquer (à tous nos âges, tant individuels que sociaux) ce qui se passe autour de nous ; en affirmant que, chez le sauvage australien du Sud, le besoin de satisfaction spirituelle prime le besoin de satisfaction matérielle.

A coup sûr, un pareil homme, à chaque fois qu'il réfléchit sur une question, si simple qu'elle soit, aboutit neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille à une erreur plutôt qu'à une vérité ; quand, chose mille fois plus fréquente encore, il n'aboutit pas au sommeil. Mais, parce qu'il en est ainsi, dirons nous que jamais son intelligence ne fonctionne ni ne produit ? Non, car à toutes les armes offensi-

ves inventées par son compatriote de la côte Ouest, il a ajouté la hachette et la case, pour ce qui est du perfectionnement purement matériel ; et, pour ce qui regarde l'amélioration moralo-sociale, le protectorat (chèrement soldé, je le veux bien, mais enfin le protectorat) permanent du groupe defensif des Amazones par le groupe offensif des Nemrods ; protectorat qui, s'il ne satisfait que tout juste à ce qu'il y a d'instincts sociaux déjà éveillés chez la femme, suffit, en revanche, plus que largement à ceux qui ne font que poindre à peine chez l'homme ; si tant est qu'ils aient déjà virtuellement affirmé leur existence.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Deux mots sur l'être le plus singulier de la Nouvelle-Hollande : l'Ornithorhynque.

Si jamais animal vivant a dérouté Messieurs les naturalistes classificateurs ; c'est à coup sûr l'Ornithorhynque !

La raison de leurs embarras est des plus faciles à comprendre. De quelque point de vue qu'on examine ce petit être ; on le trouve toujours commencé d'une façon et fini de l'autre.

Voyez plutôt.

Habillé de poils et, par conséquent, mammifère ; il manque de tétines et, de plus, est génitalement fait comme l'oiseau.

Quadrupède ; il commence par un bec de canard ; continue par un corps de taupe ; et finit par une queue de Castor.

Coureur ; il a des palmes pour nager.

Nageur ; il a des ongles aux mains, pour fouir.

Fouisseur ; il a des pieds armés de griffes et d'éperons pour grimper.

Enfin grimpeur ; il a des yeux pour habiter sous terre.

Quel bizarre assemblage !

Eh bien ! de ce bizarre assemblage ; savez vous la meilleure conclusion à tirer ?

C'est qu'étant un petit galimatias de tout ; cette petite bête peut vivre quasi de tout, en tous lieux et de toutes façons.

Donc, on ne doit pas s'étonner si, malgré qu'elle soit nocturne et barboteuse, on l'a rencontrée (en temps de folie amoureuse, il est vrai !) en plein jour, au sommet du mont Wellington, à quatre mille toises au-dessus du niveau de la mer.

De ce que l'Ornithorhynque est de tous lieux, comme de tous temps et de tous régimes ; s'en suit-il qu'il n'ait pas ses préférences ?

Aucunement !

Il les a fort bien, si bien même que tout l'ensemble de sa vie est calculé de manière à fréquenter le milieu le plus favorable à son orga-

nisme; pour de cet organisme tirer, somme toute, le parti le meilleur et le plus agréable.

Grâce à ses yeux, à ses pattes, à sa queue et à son bec; ce qu'il aime, par-dessus tout, c'est barboter, le soir, au clair de la lune.

C'est donc auprès des petits cours d'eau ou des mares qu'il va demeurer.

Donc c'est auprès des mares ou des petits cours d'eau, pendant la nuit, qu'il faut aller observer ses habitudes et son caractère aussi contradictoires que toute sa petite personne.

Car, tantôt, il n'est qu'un animal abominablement égoïste et bourru, n'aimant qu'une chose : la solitude; et, tantôt au contraire, il est un être des plus aimables, ne pouvant vivre qu'avec les autres et ne travaillant que pour eux.

Ceci veut dire trois choses; premièrement, que l'Ornithorhynque mâle (huit mois sur douze environ, de janvier en septembre) dort, tant que dure le jour, tout seul, au fond d'un des culs-de-sac du terrier (je dis du, parce qu'il en a plusieurs) du terrier que, généralement, il partage avec quelque ami; secondement, que pendant le même laps de temps, l'Ornithorhynque femelle vit comme lui dans la plus

rigoureuse continence ; et, troisièmement, qu'à son tour le petit Ornithorhynque fait comme le papa et la maman qu'il a quittés, dès qu'il a pu se passer d'eux.

J'ai dit : huit mois sur douze environ ; parce que pendant la saison de son attachement conjugal (septembre et octobre) et celle de son amour paternel (novembre et décembre) maître Ornithorhynque, loin de se mijoter dans l'isolement, comme un parfait égoïste, est et vit d'une façon tout opposée.

En effet, à mesure qu'il entre en folie ; successivement, il passe de la douceur du béat cénobite à l'impatience du mâle, qui cherche une compagne ; et de l'impatience du mâle qui cherche une compagne à la fureur du monomane qui veut en trouver une à tout prix.

Alors il est méchant ; si méchant ! que le soir, où il rencontre..... enfin !..... celle qu'il recherche ; il la poursuit, tourmente et bat tant et tant (pendant une heure environ) qu'à bout de patience et de mauvais traitements la malheureuse court se jeter à l'eau !

N'allez pas vous imaginer que cet acte de désespoir désarme son poursuivant !

Tout au contraire, plus furieux que jamais ;

il pique sa tête, lui aussi ; nage, au plus vite, derrière sa fugitive ; l'atteint bientôt ; lui met les mains sur les épaules ; la fait enfoncer quelque peu ; s'avance jusque sur son dos ; l'empoigne par la nuque, avec son bec bien entendu ; se cramponne bien après elle, au moyen de ses deux éperons ; la..... torture à cœur joie, pendant 5 ou 6 minutes, tout au plus ; et, changeant aussitôt d'humeur, se met à jouer, folâtrer, minauder autour d'elle, bref, la tant caresser (durant des heures entières) qu'elle finit par se calmer et, sincèrement lui pardonner son manque absolu d'égards.

La fin de toutes ces gentillesses est qu'ils rentrent (femme et mari ensemble) en celui de ses terriers qu'il a tout particulièrement meublé, pour le temps qu'ils vont passer en ménage ; et que, durant quatre mois, ils vivront en douce et parfaite intelligence, dominés qu'ils seront (pendant la première moitié de leur tout aimable cohabitation) par l'unique pensée de bien chaudement recevoir leur enfant, pour qu'il puisse bien convenablement s'achever, et dominés qu'ils seront aussi (pendant la seconde) par le souci plus préoccupant encore de le bien éduquer.

Donc, c'est pour lui seul..... seul dans toute la rigueur de l'expression, vu que l'Ornithorhynque n'a généralement qu'un petit..... donc, c'est pour lui seul, dis-je, qu'ils se coucheront, tous les matins, côte à côte, en leur belle grande chambre conjugale, afin de mieux tasser leur lit d'herbes et de roseaux secs, et que (tous les soirs, en se levant) ils le battront et rebattront, pour le rendre imperméable à toute espèce d'humidité.

Et donc aussi, c'est pour lui seul..... Mais ce qui me reste à vous dire exige, pour être bien compris, que vous sachiez au juste ce qu'est l'Ornithorhynque, au moment de sa naissance. Par conséquent permettez-moi de vous en instruire.

Bien qu'il doive posséder un jour un bec de canard et une fourrure passablement rugueuse, doublée d'un fort épais duvet; ce petit animal naît absolument nu, sans poils ni mandibules, et, qui pis est, avec des gencives si tuméfiées, si douloureuses !..... qu'il ne saurait les employer à sucer ou traire sa mère ; en admettant qu'elle eût des tétines.

Je dis : en admettant qu'elle eût des tétines ; parce que cette singulière petite bête n'a, pour

commun aboutissant de tous ses conduits galactophores, qu'une sorte de tissu spongieux longeant son ventre entre cuir et chair.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi, force nous est de partager la première enfance du petit Ornithorhynque en deux phases, savoir : celle où, faute de bec et de poil, on est obligé de le gaver et couver (pour ainsi dire) comme un petit oiseau : et celle où, ses mandibules et son pelage étant poussés, on est forcé de le conduire au grand air pour qu'il tire et boive son lait.

Je m'explique.

Première façon d'être et d'agir du petit Ornithorhynque.—Il est encore trop nu de corps et de figure pour sortir et boire seul. En conséquence lui et sa mère ne quittent ni la belle grand'chambre ni le beau grand lit, dont je vous ai parlé. Ils y dorment ventre à ventre et littéralement fourrés l'un dans l'autre ; la queue, l'abdomen, la poitrine, le col, le menton et les deux jambes ainsi que les deux bras de dame Ornithorhynque (assise sur son petit derrière et verticalement enroulée sur elle-même) entourant de tous côtés la tête, le corps et les membres de son petit enfant ; l'engouffrant,

pour ainsi dire, au beau milieu de ce qu'elle a de plus doux poil ; et tenant les deux gencives de son bambin appliquées sur son feutrage galactophore.

En position semblable de nourrice et de nourrisson, pour que ce dernier boive ; que faut-il ?

Que sa maman se laisse tomber à la renverse, n'est-ce pas! Que, ce faisant, elle maintienne, avec ses petites mains de taupe, son baby sur son ventre ; qu'elle le presse même un peu contre elle ; et qu'impatienté ce dernier la piétine et farfouille de son mieux avec son moignon de figure, pendant qu'elle poussera, geindra, toussera et se gonflera, pour comprimer sa petite éponge abdominale et en faire jaillir le contenu.

Ainsi font-ils tous deux, quand l'heure est venue de téter.

Seconde façon d'être et d'agir du petit Ornithorhynque, lorsqu'il est âgé de 15 jours au moins et de 20 au plus ; autrement dit, lorsqu'il est enfin complètement velu et muni d'un bec entièrement fini et terminé, qui lui permet de téter moins que jamais.

Comme l'eau froide n'est plus à craindre et que, de plus, le petit bambin peut nager ; sa

mère le mène au bord de l'eau ; choisit une petite anse bien calme, pas trop profonde et sans courant ; nage tordue sur elle-même, de manière à montrer son ventre ; et ce faisant décrit un cercle. Son enfant, en nageant aussi, lui frappe et piétine l'abdomen. A chaque secousse le lait saute ; surnage l'eau en retombant ; soude, peu à peu, toutes ses gouttes ; et finit par former une tache d'une belle couleur opaline.

La traite est faite, reste à boire.

Pour ce faire, la mère se retourne ; nage comme d'habitude ; et tourne, en jouant du bec, à l'entour de son lait, comme ferait une canne qui le voudrait avaler.

Son petit, tout naturellement, fait comme elle, mais sans feinte aucune ; et rogne si bien son assiétée nageante, en en happant toujours le bord, qu'il n'en perd pas une seule goutte.

Que d'artifices, que de travail (n'est-il pas vrai?) pour obvier aux imprévus d'un organisme, qui finit toujours par se contredire! Eh bien! chez l'Ornithorhynque, il y a quelque chose de plus remarquable encore que toutes ces inventions de l'intelligence ; c'est le sacrifice que cette petite bête fait de tous ses goûts personnels à son enfant, et la tendresse qu'elle lui témoigne jusqu'à la fin de son éducation.

Soyez-en juges.

L'Ornithorhynque, vous ai-je dit, est un peu taupe : et quant aux mains et quant aux yeux.

Donc il préfère la nuit au jour.

Eh bien ! quand sa femelle éduque son enfant ; quand elle lui apprend à marcher, nager, plonger et barboter, pour trouver des insectes, des coquilles et des larves, aussi bien sur terre que dessous et surtout dans l'eau ; quand elle lui montre comment on ferme les deux narines et l'arrière-bouche pour être à même de pouvoir (sans éternuer ni tousser) rester à travailler sous l'eau jusqu'à sept minutes quinze secondes, sans respirer ; c'est en *plein soleil* qu'elle l'instruit, pour ne le point perdre de vue.

Sa surveillance est excessive ; sa sollicitude est extrême ; aucun mouvement de son petit ne lui échappe !

Voit-elle (cette pauvre mère craintive !) son enfant un peu fatigué ? Un danger quelconque survient-il ? vite elle lui passe sous le ventre, le met sur son dos et l'emporte. S'il glisse, elle revient à la charge une, deux, trois fois ou plus ; jusqu'à ce qu'enfin il se cramponne

bien après elle. Car si pressée qu'elle soit de fuir, elle ne l'abandonne jamais.

Jamais ! tant qu'il a besoin d'elle. Jamais ! tant qu'elle peut lui montrer comment on boit ; on mange ; on chasse ; on pèche ; on écarquille les yeux, dans l'ombre ; on les ferme presque au grand jour ; comment surtout (ne comptant pas sur des organes si petits et sur une ouïe manquant d'oreilles) on joue du nez, pour se guider en flairant tout.

Lui peut-elle apprendre autre chose ? Non ! alors au père à lui montrer le reste !

Au père à lui enseigner, *de facto*, comment (avec son bec, avec ses pattes, avec son éperon et sa queue) on satisfait des besoins plus relevés que ceux de son gosier ou de son estomac ; on fait mieux et plus que boire ou manger.

Donc, puisque c'est par gestes qu'il l'instruit, puisque c'est en travaillant devant lui qu'il lui montre comment on travaille ; regardons-le faire et parfaire son plus charmant ouvrage, à savoir son terrier.

Son terrier d'Ornithorhynque !

Son terrier d'animal on ne peut plus méfiant.

Son terrier de barboteur fantasque, aussi prévenant et aussi bon pour sa femme et pour son petit (tant qu'il peut les aider) qu'indifférent et bourru, dès qu'ils n'ont plus besoin de lui, c'est-à-dire, aussitôt que le sexe de son enfant cesse d'être douteux.

Son terrier enfin !... que son bec, ses mains et sa queue vont accommoder à toutes les exigences d'un être qui peut (en marchant, grimpant, nageant et fouissant) jouer successivement (sur et sous terre ainsi que sur et sous l'eau) les rôles d'amant furieux, de tendre père, de travailleur infatigable, et de paresseux nostalgiste, se dédommageant de quatre mois de parfait dévouement par huit mois d'horreur du prochain.

Voici comment (en vue de satisfaire à ses diverses exigences végétatives, animales, pratiques, sentimentales et intellectuelles) est disposé le petit labyrinthe ; qu'il se creuse toujours, auprès d'une mare ou d'un cours d'eau, à 45 ou 50 centimètres sous terre.

Au milieu, comme aboutissant général, le salon de famille, ou mieux, la chambre conjugalo-paternelle, avec son imperméable lit à trois places d'herbes bien sèches et bien tassées; d'un côté, partant de ce commun sanc-

tuaire, trois, quatre, quelquefois cinq couloirs (plus ou moins tortueux) ayant (suivant la disposition du terrain) six, huit, dix, quinze et même seize mètres de longueur, avant de s'ouvrir sous l'eau, à cinquante, cinquante cinq centimètres de profondeur ; de l'autre, deux, trois ou quatre couloirs encore (de même diamètre que les précédents, mais moitié moins longs) se dirigeant en sens contraire, autrement dit, allant s'ouvrir (le plus clandestinement possible) du côté de la terre ; enfin, partant de ces susdits couloirs, trois, quatre ou cinq petits culs de-sac terminés, chacun, par un retrait des plus propres à la vie solitaire ; le tout pratiqué (autant que possible et pour cause de plus grande solidité) dans un terrain glaiseux.

Après le plan, l'exécution ! Donc.....

— Pour creuser, battre et crépir son terrier ; comment s'y prend l'Ornithorhynque ?

— Avec son bec, il fend la terre ; avec ses ongles, il la déchire ; avec la paume de ses mains, *dont la membrane natatoire est rétractile à volonté*, il la nivelle ; avec ses pattes de derrière, il rejette ce qu'il a de trop ; enfin, avec sa queue, il bat et consolide vigoureusement son œuvre, à mesure qu'il avance.

— Il bat et consolide vigoureusement son œuvre, à mesure qu'il avance; fort bien! mais comment avance-t-il?

—Comme avance une tarière, qui entre dans un morceau de bois; c'est-à-dire, en pivotant continuellement sur lui-même et se tordant le rachis et les reins de telle façon que toujours il travaille, de l'avant et de l'arrière-train, en deux plans perpendiculaires l'un à l'autre.

Où pourrait-on rencontrer un plus bizarre ouvrier mineur, en même temps qu'une plus étrange machine animale; un architecte plus soucieux de cacher son œuvre, en même temps que plus habile à lui faire exprimer les amours délicieuses et les austérités claustrales, où le jettent successivement les différentes positions astronomiques de notre globe?

Nulle part, n'est-ce pas?

Eh bien! les faits et gestes que la rotation journalière de ce même globe inspirent à cet être, aussi étonnant comme créature que comme créateur, ne sont pas moins curieux que ses agissements saisonniers.

Jugez-en vous-même.

Durant les huit mois de l'année que dorment, d'un sommeil absolu, les organes de l'instinct

sexuel, de l'attachement conjugal et de l'amour maternel ou paternel, chez l'Ornithorhynque, chez sa femme et chez son enfant ; chacun de ces trois personnages vit bien égoïstement retiré, depuis le matin jusqu'au soir, dans un cul-de-sac de terrier, comme (en sa cellule) fait un moine qui (depuis le matin jusqu'au soir aussi) balbutie ses patenôtres..... tout en dormant et digérant.

Donc, c'est blottis, chacun en son petit coin, qu'ils prient tous trois, avec une égale ferveur, depuis l'aube naissante jusqu'aux dernières lueurs du jour, le dieu Morphée.

Voici leur attitude, uniforme comme leur piété : bec tombé sur la poitrine; mains reposant sur le ventre, ventre quelque peu fléchi sur lui-même; et sommet de la tête reposant sur le dessous de la queue.

L'humilité de ces petits animaux est si grande ; ils savent si bien courber l'échine, si bien plier les reins, et comme les poissons ont entre les corps de leurs vertèbres des disques si élastiques et si épais que le sommet de leur crâne peut toucher l'orifice de leur cloaque.

Ainsi ratatinés sur eux-mêmes, ils ressemblent à une sphère tronquée vers le quart inférieur de son diamètre et posée sur sa section. N'était

leur appendice caudal, qui se reconnaît à sa forme triangulaire et à sa teinte un peu moins sombre; on dirait une balle de poils.

La nuit faite, chacun se réveille, sort et s'en va courir, nager et barboter tout seul; afin de rencontrer pitance, rien que pour lui.

La faim calmée, on prend le frais et, quand le jour arrive, on rentre; pour, de nouveau, se rendormir; sans avoir assisté sa femme, sa fille ou bien sa mère, son père, ou bien son fils; et même sans y avoir pensé.

Un dernier mot avant de conclure, sur ce petit animal qui (l'hiver, quand il fait trop froid) imite quelque peu la marmotte, autrement dit, ne sort pas et vit de sa graisse !

L'Ornithorhynque (si semblable aux oiseaux par les deux orifices extrêmes de son corps: son bec et son cloaque)..... l'Ornithorhynque. dis je, va-t-il aux provisions pour sa compagne; pendant qu'elle couve (en quelque sorte) son pauvre petit enfant si nu?

Ou bien, ainsi qu'un chauffe-la-couche, la relève-t-il, de temps à autre, en son office de bassinoire; pour qu'elle aille manger à sa guise?

Ou bien enfin, comme font nos coqs, laisse-t-il sa malheureuse femme consommer et consumer tout ce qu'elle a de graisse, pour se nourrir et chauffer son enfant ?

Questions difficiles à résoudre.

En voyant, à ce petit être, des abajoues qu'il peut remplir, je ne répugne nullement à croire qu'il chasse et pêche, pour sa femelle, et qu'une fois ses deux poches pleines, il vient la gaver gentiment, comme font, grâce à leur gésier, beaucoup d'oiseaux.

Je le crois ; mais n'affirme rien.

Un mystère de plus ou de moins, dans les mœurs de ce petit animal si mystérieux lui-même, ne doit pas nous empêcher de conclure à son égard ; en conséquence concluons !

Oui, mais comment ?

En disant tout bonnement qu'il est (en tant qu'époux et père) aussi admirable, pendant quatre mois, que méprisable, pendant huit. Disons cela et ajoutons, pour indiquer le motif qui nous en a tant fait raconter sur son compte, qu'on ne saurait (ainsi que nous le prouvera le troisième chapitre de ce livre) en dire autant à beaucoup près de son compatriote : l'Australien oriental.

CHAPITRE II.

Un mariage chez les Papous orientaux.

L'Australien de la côte Est, que le besoin d'entrer en ménage ou de se gratifier d'une femme nouvelle a tellement obsédé qu'il s'est enfin mis en chasse, va, le plus traîtreusement qu'il peut, rôder aux alentours d'un village fort éloigné du sien ; épie les jeunes filles qui en sortent ; en flaire une particulièrement ; l'attire dans une embuscade ; la frappe (dès qu'elle y arrive) à grands coups de casse-tête (et sur la bouche et sur le crâne) jusqu'à ce qu'elle perde connaissance ; la charge alors sur ses épaules ; et, toute pantelante, la rapporte, le plus vite qu'il peut, chez lui.

Cette façon, plus que romaine, de se procurer une femme n'a jamais passé pour un crime, chez les Papous, et ne constitue même pas un méfait, depuis l'époque, très-probablement fort

ancienne, où elle est devenue le prélude ordinaire de tout pour parler matrimonial.

Comme ceci demande explication ; je m'explique.

A ce quatrième âge social de notre variante végétative australienne, si quatrième âge seulement il y a ?..... C'est le souvenir de ce que j'ai vu à la Nouvelle-Calédonie qui m'inspire cette réticence..... A ce quatrième âge social, dis-je, les Papous, ayant enfin senti que la femme peut (en tant que bête de somme, chienne d'arrêt ou cul-cendron) être une chose utile, sinon bonne, la considèrent comme un avoir, et, partant, se regardent comme volés quand on leur en prend une.

Donc, parce qu'ils ne passent jamais que d'un extrême à l'autre et qu'ils estiment autant celle qu'ils viennent de perdre, qu'ils la méprisaient quand elle était parmi eux ; les Sabins du village de la jeune fille ravie se mettent en guerre contre les romains du village, inconnu encore, où on l'a emportée.

En conséquence, ils entrent immédiatement en campagne ; explorant immédiatement bois, sentiers, buissons et clairières ; et immédiatement encore découvrent les traces du ravis-

seur : le sang versé ne manquant jamais de préciser le lieu de son attaque et l'empreinte de ses pas, doublement chargés, la route qu'il a prise.

Resterait donc à déterminer la façon dont on mènera la guerre, le jour que l'on attaquera ;.. si la distance, qui sépare les deux villages, ne s'en chargeait pas.

Les Sabins de l'Australie orientale ne sont pas aussi braves, à beaucoup près, que ceux du Latium, et cherchent toujours à surprendre leurs ennemis !

Par conséquent ils arrivent (un beau matin, au moment où ils se croient le moins attendus), aux environs du village coupable, en poussant des hurlements atroces ; faisant des contorsions abominables ; menaçant d'exterminer tout à coup de lances, de boumarings ou de casse-tête ; bref, se démènent du mieux qu'ils peuvent pour mettre en fuite, sans coup férir, les Romano-Papous.

Mais ces derniers (qui ne sont pas de la première bravoure et qui, de plus, se sentent fautifs) ont bien soin d'être sur leur garde ; de sorte que la surprise échoue.

Il en résulte qu'au moment où Tatius et les siens se démasquent, en vociférant et gesticu-

lant comme des énergumènes, Romulus et les siens aussi leur rendent immédiatement clameurs pour clameurs, contorsions pour contorsions et menaces pour menaces.

Cela dure extrêmement longtemps ; vu qu'on se tient, pour commencer, très-volontiers hors de portée, de part et d'autre ; et qu'en maniant, avec adresse, le *petit bouclier en bois* on évite presque tous les traits.

Rien de plus ridicule, n'est-ce pas, et de plus méprisable (en apparence) que cet assaut de menaces et de forfanteries ?

Eh bien ! rien de plus utile cependant.

En effet, cette double gymnastique, musculaire et vocale, ayant pour résultat final d'épuiser ceux qui s'y livrent ; le moment arrive bientôt où la fatigue les accable.

Alors leur courage baisse, de plus en plus. Parce que leur courage baisse, de plus en plus ; de plus en plus, leur peur augmente. Et, parce que, de plus en plus, leur peur augmente ; de plus en plus aussi, le désir d'un accommodement se forme en leur cervelle.

Une fois né, il grandit si vite ! qu'il finit par les obséder.

Evidemment, quand ils en sont tous là, as-

saillis aussi bien qu'assaillants; faire la paix n'est pas difficile.

Donc, aussitôt que Romulus (une branche d'arbre ou tout autre signe parlementaire en main) s'avance, pour dire à Tatius : Une femme ne vaut certainement pas la peine qu'on s'égratigne pour elle, veux-tu ceci, pour compensation; Tatius, immédiatement, répond : Oui, certainement, et puis cela.

Ce qui fait que l'on négocie.

Les pourparlers sont généralement difficiles; Tatius voulant toujours, en vrai sauvage Papou, qu'on augmente ce qu'il vient d'accepter; et Romulus, en Papou non moins sauvage, cherchant, toujours aussi, à diminuer ce qu'il vient d'offrir.

Donc, on discute, on s'échauffe, on se creuse la tête; pour se tromper l'un l'autre.

— Combien de temps cela dure-t-il ?

— Jusqu'à ce que l'épuisement cérébral fasse taire la cupidité, comme la fatigue musculaire a fait taire l'instinct destructeur.

— Alors difficulté nouvelle !

Il s'agit de faire approuver ce traité de paix et de le rendre si mémorable, que chacun en garde le souvenir et le respecte.

Comment s'y prendre ?

— Comme s'y prennent, maintenant encore, tous les diplomates ! En racontant les faits, plus ou moins fidèlement ; insistant fortement sur les conséquences fâcheuses qui auraient pu s'en suivre ; vantant, outre mesure, la peine qu'on s'est donnée, pour les amoindrir ; et fournissant, de tout ce qu'on a fait, des raisons si concluantes..... que tout le monde s'en aille content après les avoir avalées.

— Soit ! direz-vous ; mais (quand on a une langue beaucoup plus riche de gestes et d'exclamations, que de mots, voyelles et consonnes) raconter, expliquer et, surtout, faire accepter tant de choses n'est pas facile.

— Aussi les chefs Papous, pour se mieux faire comprendre, ne s'adressent-ils que fort peu à l'intelligence de leurs compatriotes, beaucoup à leurs yeux, et plus encore à leur estomac.

Voici comment les choses se passent.

Les Australo-Sabins, d'une part, et les Australo-Romains, de l'autre, se rapprochent et s'accroupissent, en formant à peu près le cercle, sur le terrain même où, finalement, ils brûlaient de ne pas se battre. On se dispute et

se bouscule (bien entendu) à qui sera le mieux placé ; mais on en arrive à se taire et se tenir tranquille. Alors commence, par la répétition des faits eux-mêmes, le récit de tout ce qui est arrivé.

Donc, le ravisseur et la jeune fille, qu'il a choisie, entrent, l'un après l'autre, dans le rond que forment les spectateurs.

Celle-ci, par ses poses et gestes (tantôt, en regardant en l'air, comme si elle cherchait sur les arbres; tantôt, en se couchant par terre, comme si elle flairait quelque piste ; tantôt, en courant de son mieux, comme pour attraper quelque chose ; tantôt, en s'arrêtant tout court et se repliant sur elle-même, comme si elle tombait en arrêt : et cætera, et cætera) celle-ci, dis-je, par ses poses et gestes tâche d'exprimer le soin extrême qu'elle apportait à la maraude; pendant que celui-là s'efforce (d'abord, debout; ensuite, à quatre pattes ; et finalement, en rampant) de faire admirer les ruses de sa marche et l'agilité qu'il a mise à surprendre l'objet de son choix.

Je pourrais dire sa noire Hellène ; si les Grecs, au lieu des Latins, m'étaient d'abord venus en tête. Mais la chose n'ayant pas eu lieu ; je renonce à ce fameux nom propre.

Tant que les yeux équarquillés des spectateurs encouragent les deux acteurs à faire leurs passes et contre-passes, ils les prolongent ; la femme surtout. On n'emploie donc le grand moyen, que lorsque l'attention faiblit et qu'on menace de s'endormir. Jamais il ne manque son coup. Le voici, dans toute sa beauté.

L'acteur noir subitement se lève; hurle comme un vrai possédé; et feint d'assommer sa comparse..... Sa comparse ! qui sans attendre (crainte que le jeu n'aille trop loin) immédiatement hurle plus fort.

Cette scène, des plus dangereuses, ne dure jamais beaucoup de temps. La jeune Sabine, qui n'a que trop sujet de craindre que son Romain (en s'échauffant) ne reprenne son rôle au sérieux, s'empresse bien vite de succomber.

Donc, promptement elle tombe à terre; plus promptement on la relève ; et (jambes de ci et bras de là, sur le dos de son ravisseur, qui fait le tour de l'assemblée, tout en courant) elle va rentrer dans la coulisse; quand (second acte).....

Quand, de droite et de gauche, danseurs, ténors et barytons entrent en scène ; en gesticulant et criant le plus qu'ils peuvent. C'est la

guerre et toutes ses conséquences que l'on va raconter.

Les Romains (d'un côté) et les Sabins (de l'autre) ont saisi (qui, par les mains; qui, par les pieds; qui, par les bras; qui, par les jambes; qui enfin, par le col, la tête ou le corps) la malheureuse qu'ils se disputent, à qui mieux mieux.

Plus ils tirent; plus elle crie. Plus elle crie; plus ils s'animent. Plus ils s'animent; et plus les spectateurs émerveillés les encouragent à tirer encore plus !

— Comment cela finira-t-il?

— Comme tout le reste; de guerre lasse; quand l'excès de fatigue aura vaincu non pas la femme qu'on écartelle..... (pareil motif ne suffirait pas à suspendre un spectacle si amusant)..... non pas même ceux qui se la disputent, mais bel et bien les spectateurs.

Ceci demande explication; donc je m'explique.

Les Papous sont de grands enfants, qui veulent avoir tout ce qu'on a, et faire tout ce qu'ils voient faire. Par conséquent, un peu plus tôt ou bien plus tard; l'envie et le besoin de gesticuler et vociférer, comme tous les énergumènes

qu'ils regardent, finissent par tellement torturer les spectateurs de ce drame sauvage, que demeurer tranquilles, c'est-à-dire, contracter (sur place et sous peau) les muscles opposites de ce qu'on fait agir devant eux les épuise mille fois plus,..... que s'ils laissaient leurs fibres contractiles obéir aux images, si animées et si animantes, que mettent sous leurs yeux et, partant, sur leur cervelles tous les acteurs qui gambadent et hurlent devant eux.

Or, qui dit épuisement musculaire, dit besoin de réparation matérielle ; et qui dit besoin de réparation matérielle, dit (en dernière analyse), faim.

Donc (un peu plus tôt ou bien plus tard, aussi) le moment arrive où le désir et le besoin de boire et manger, comme des ogres, tourmente et puis torture tellement tous les acteurs et, surtout, tous les spectateurs de cette fête Sabino-Romano-Papoue, qu'il y aurait probablement danger à ne les pas rassasier.

Les appétits en étant là, vous pensez bien que, d'un côté, les choses se passent on ne peut mieux ; quand Romulus ordonne qu'on apporte, au milieu de tout le monde, la mangeaille qui forme l'équivalent (dommages et intérêts) de la jeune Sabine. En effet, Tatius et

les siens ouvrent alors de telles bouches et de tels yeux qu'immédiatement leurs intelligences se ferment et ne trouvent pas la moindre objection. Mais de l'autre côté, chez les Romano-Papous qui jalousent tout ce qu'ils voient, l'aspect des aliments et la faim aiguisée ne font qu'une chose : réveiller l'instinct destructeur. Donc les Romains, qui viennent de donner, attaqueraient les Sabins, qui viennent de recevoir ; si Tatius n'ordonnait immédiatement qu'on partageât le morgen gild, en invitant les agresseurs à la fête.

En conséquence (troisième acte) on marie les deux futurs au plus vite ; en les attachant, avec la même tresse ou corde, au même arbre, poteau ou pieu ; et leur cassant à l'un et à l'autre, avec les deux mêmes pierres, la même dent incisive.

Après quoi (quatrième et dernier acte) danseurs, chanteurs et spectateurs, Sabins aussi bien que Romains, pour se mettre bien en mémoire cet événement conjugal, s'empiffrent à la papoue ; c'est-à-dire le plus qu'ils peuvent.

Ainsi finit, par et pour la plus grande satisfaction de tout le monde, une aventure toute personnelle dans son origine.

CHAPITRE III.

Discours en trois points à propos des us et coutumes de l'Australien Oriental et de l'Ornithorhynque.

Premier point.

Le Papou de la côte Est australienne est horriblement sale et puant.

L'Ornithorhynque, au contraire, passe (comme le canard, la loutre et le castor, avec lesquels il a plus d'un rapport) une bonne partie de son temps à se bien lustrer et graisser le poil.

Donc, au point de vue des soins que tout être vivant un peu raisonnable doit à sa personne, cet étrange petit animal vaut mieux que le quatrième représentant de notre variante végétative australienne.

Second point.

Le Papou de la côte Est n'est, *comme amoureux*, qu'un bandit; *comme époux*, qu'un lâche polygame qui ne sait que maltraiter

(afin qu'elles l'aident à vivre) les malheureuses qu'il prend pour femmes ; enfin, *comme père*, qu'un être sans entrailles qui, jamais, ne s'occupe de son enfant, que s'il est mâle et déjà grand comme lui.

Abstraction faite des soixante et quelques minutes d'égarement caniculaire qu'il subit chaque année, l'Ornithorhynque est juste le contraire.

En effet, les violences, qu'il commet alors, le rendent si honteux et si repentant !..... que, pour les réparer de son mieux, il se fait, successivement, le plus prévenant des maris, le plus tendre des pères et le plus travailleur des bourrus bienfaisants. Le plus travailleur des bourrus bienfaisants signifiant qu'il ne cesse, pendant ses huit mois de monomanie cénobitique, de continuellement maintenir, pour le plus grand bien-être de sa femme et de son enfant qu'il ne veut même pas voir, de continuellement maintenir, dis-je, en parfait état tous les terriers de ses diverses pêcheries.

Donc, au point de vue des soins que tout être vivant quelque peu sociable (pour ne pas dire monosexué) doit à sa femelle et à son petit, le Papou de la côte Est australienne ne vaut pas encore l'Ornithorhynque.

Troisième point.

En dépit de sa douceur habituelle, l'Ornithorhynque ne peut supporter la vie de famille que pendant quatre mois.

Tout au contraire, malgré son profond égoïsme, l'Australien Oriental la supporte durant l'année entière et, qui mieux est, se bat tant bien que mal pour la petite tribu dont il fait partie.

Donc, ce Papou, qui ne vaut encore (ni comme parent ni comme individu) un animal on ne peut plus égoïste durant les deux tiers de l'année, a cependant sa valeur civique.

Eh bien ! cette valeur civique égale-t-elle déjà celle du chien sauvage, qui habite lui aussi la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ; ou bien devons-nous dire encore que, sous le rapport du cœur et du caractère, on trouve, même en Australie heureuse, des animaux supérieurs à l'homme.

Pour traiter pareille question, il faut évidemment connaître les us et coutumes de l'être que nous voulons comparer au Papou oriental.

Donc, étudions les mœurs du chien de la Nouvelle-Hollande.

CHAPITRE IV.

Vie privée, domestique, civique et politique des chiens sauvages de l'Australie heureuse.

Tous les chiens sauvages de l'Australie orientale vivent par meutes composées, chacune, de plusieurs familles.

Ces meutes sont toujours hostiles les unes aux autres, quand elles ne se sont pas absolument étrangères.

Et, toujours, dans la commune garenne, qui sert de résidence à chacune d'elles, chaque famille composante a son terrier particulier.

Autant que possible, cette commune garenne est creusée au beau milieu d'une clairière, qui lui forme comme une ceinture de boulevards ; et, autant que possible aussi, cette clairière protectrice est choisie de manière à surveiller, de tous les côtés, le territoire de chasse qui appartient en propre à chaque meute.

On peut donc dire, vu ces enclavements suc-

cessifs, que pour obéir à leur nature carnassière (qui les condamne à ne jamais vivre que de rapines) les chiens sauvages de l'Australie orientale s'organisent encore matériellement comme s'organisa jadis, au beau milieu du Latium, la plus fameuse bande de voleurs qui ait jamais existé.

Le mot jadis servant à désigner tout spécialement le jour où cette susdite bande si fameuse eut l'idée, elle aussi, d'entourer son bourg central de grossières fortifications ; et ces grossières fortifications elles-mêmes, de champs qu'elle et ses descendants n'aimèrent jamais beaucoup à cultiver ; témoin, cette continuelle réclamation du peuple, à bout d'activité conquérante : *Panem et cirsenses*, du pain et des loisirs.

J'ai dit matériellement organisés, et cætera, et cætera ; en parlant des chiens sauvages de l'Australie orientale.

Eh bien ! moralement, comment le sont-ils ?

Moralement ! Comme l'était la si fameuse bande latine précitée. C'est-à-dire que chaque meute a son chef particulier ; et, de par ce chef particulier, ses us et coutumes particuliers aussi.

Tâchons d'être un peu moins laconiques.

Ce chef chien, qui ne manque jamais d'être le plus éminent des adultes mâles de sa horde, est, comme l'aîné des nourrissons de la pristine louve, aussi jaloux de son autorité gouvernementale que ses admnistrés le sont de leur domaine cynégétique.

Donc, c'est ponctuellement qu'il veut qu'on lui obéisse; et, par conséquent, ponctuellement aussi qu'on le fait, tant..... cela va de soi!..... tant qu'on ne peut mettre en doute ni sa force musculaire ni surtout sa valeur mentale. Tant qu'on le voit, par conséquent, courir partout au danger le premier et manœuvrer de telle sorte, que sa meute n'éprouve que de rares et faibles revers.

Conclusion. — Les qualités que les bandits de Romulus estimaient le plus, chez lui, sont précisément celles que les chiens sauvages prisent le plus, dans leur chef.

Donc (en dépit de ses débuts, car c'est presque toujours par la violence qu'il commence) ils lui obéissent aveuglément; dès qu'ils le considèrent comme le plus fort, le plus brave, le plus prudent et surtout le plus rusé.

Alors et lui qui les mène à la chasse, ou mieux, à la guerre; lui qui éclaire leur marche;

lui qui les range et maintient en bataille ; qui ordonne l'attaque ou sonne la retraite, en donnant de la voix, car aboyer est un artifice de gueule (pour ne pas dire un langage) que les chiens domestiqués emploient, seuls et seulement, pour causer entre eux et surtout avec nous ; lui enfin qui, lorsqu'on charge, devance tous les autres et, quand on fuit, ne fait que les suivre le plus lentement qu'il peut.

Comme on le voit, la tâche d'un chien chef est aussi rarement aisée que fréquemment dangereuse.

Eh bien ! il y a des moments où elle est tellement difficile, que ce noble animal ne saurait s'en tirer, sans redoubler d'audace, tripler de prudence, quadrupler de ruse et quintupler de présence d'esprit.

Laissez-moi vous en fournir un exemple ; en vous racontant comment un chien chef manœuvre, à l'époque où le soin des petits nouveau-nés absorbe complétement leurs mères et les retient à la commune garenne.

Sa troupe, alors, se trouve réduite juste de moitié ; parce qu'elle ne se compose plus que des mâles. Mais !

Mais, parce que l'instinct paternel et l'atta-

chement conjugal s'en mêlent, parce que chacun sent très-bien que c'est pour sa femme et pour ses enfants qu'il va se battre, c'est-à-dire, chercher à manger ; chacun se fait deux fois plus brave et deux fois plus discipliné.

Deux fois plus brave ! Le chien chef tout le premier.

Donc, c'est avec deux fois plus d'audace, deux fois plus de violence, et deux fois plus à l'improviste qu'il attaque et fait attaquer.

Malgré son peu de combattants, réussit-il en cette première manœuvre, aussi simple que naturelle ; a-t-il la chance de rencontrer une troupe timide d'herbivores ? tout va bien !

Pendant que les plus vigoureux assaillis se sauvent ; les plus faibles et les plus âgés paient les frais de l'expédition. On les tue. On se les partage et chacun rentre avec sa proie ; le plus souvent sans y toucher.

Les mères et les enfants d'abord.

Le chien chef manque-t-il son coup. La male-chance ne lui offre-t-elle que des êtres qui lui résistent ; car si audacieux que l'on soit, il faut bien prendre ce qu'on trouve ! Le danger et ses peines commencent.

Il ne faut plus combattre alors que juste assez pour exaspérer l'ennemi et s'en faire suivre.

Donc, au plus fort de la mêlée, ce chien chef sonne la retraite ; mais il ne veut pas qu'on s'effraie, *à fortiori* qu'on se débande en reculant. Il permet un air attristé, consterné même en détalant ; mais il veut que tout en fuyant, on allonge exprès la retraite, pour que les plus faibles des poursuivants s'épuisent, pour que leurs plus timides renoncent, et surtout (surtout ! car c'est là que git la tactique) pour que (sans qu'ils s'en doutent) les plus braves se laissent entraîner loin du vent et, partant, ne sentent pas les chiennes.

Les chiennes (sûre et fidèle réserve !) auxquelles (en donnant de la voix, sur des tons variés) on raconte toutes les péripéties de la fuite.

C'est le chien chef, principalement, que cette sonore télégraphie regarde.

Hurle-t-il de telle manière ? cela signifie : danger nul ; réjouissez-vous ; ils sont assez fous pour nous suivre !

Est-ce de telle autre ? Il faut traduire : leur nombre ne diminue guère ; tenez-vous prêts à

les recharger avec nous. Une troisième façon veut dire : péril extrême ! Et ainsi de suite.

Chaque sonnerie a sa valeur. Ces dames les comprennent fort bien ; et se préparent en conséquence.

Donc, tantôt, tranquillement assises, sur leur derrière, elles attendent la curée qui vient.

Tantôt, fort anxieuses au contraire, elles s'empressent vers leurs maris ; pour changer leur fuite en victoire, avec butin.

Tantôt enfin, prêtes à fuir, avec leurs doguins à la gueule, elles écoutent remplies d'anxiété.

Mais rarement les choses en viennent là. Presque toujours les poursuivants, en voyant ces mères effarées, s'arrêtent et rebroussent chemin.

Ils savent trop bien de quelle façon elles vendent la vie de leurs petits, lorsqu'on les pousse au désespoir.

Quand la manœuvre d'un chien chef à complètement échoué, quand il a ramené les siens poursuivis et bredouille ; jamais il ne leur permet de rompre les rangs, avant que tout vestige de danger n'ait complètement disparu. Alors seulement il autorise chaque sol-

dat à se retirer avec sa femme et ses enfants; mais il n'imite pas la commune conduite.

Tient-il à réfléchir, tout seul, à l'échec de sa journée? Peut-être bien! L'orgueil froissé ne s'endort que difficilement.

N'est-ce, au contraire, que sa méfiance qui le tient ainsi éveillé? Qui peut savoir jusqu'où elle va!

Un fait certain, c'est qu'on le voit rôder partout, l'œil inquiet, l'oreille tendue et flairant du nez chaque arome; jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé qu'il n'a plus rien, absolument rien à craindre; soit des autres, soit des siens.

J'ai avancé, au premier volume de cet ouvrage (à propos du rôle politique des différentes espèces animales, philanthrophes aussi bien que mysanthropes) que, certainement, la gent canine gouvernerait temporellement la terre, si l'homme ne le faisait pas.

Les détails que je viens de fournir, sur la vie publique des chiens de l'Australie orientale, et les récits des voyageurs qui ont parcouru les prairies de l'Amérique sont loin (n'est-il pas vrai ?) d'infirmer cette proposition.

Eh bien! écoutez ce qu'il me reste à vous dire, sur les mœurs privées, domestiques et

civiles, sur les faits et gestes des chiens australiens, en tant qu'individus, parents ou travailleurs; et vous verrez qu'ils seraient encore plus dignes de gouverner le globe au point de vue moral qu'au point de vue matériel ; non plus, cette fois, nous n'y étant pas, mais bel et bien nous y étant.

Prouvons, il n'y a rien de tel.

Enfant, le chien sauvage de l'Australie orientale est parfaitement décent.

Adolescent, il est jeune premier aussi tendre (pour ne pas dire aussi langoureux) que réservé.

Adulte, il est, tout à la fois, le modèle des maris aussi bien que celui des pères.

Enfin, ouvrier constructeur du terrier qui doit l'abriter, lui et les siens, il est, de tous les fouisseurs aussi mal outillés que lui, le plus habile incontestablement.

Que pourrait-on désirer de plus ?

Quelques détails sur tous ces faits !

Eh bien ! en voici.

Bambin, le chien sauvage de l'Australie orientale brûle d'imiter tout ce qu'il voit faire à ses parents. Or, vous savez s'ils sont actifs. Donc, il n'a pas une minute à perdre en polissonneries.

Nubile, c'est par la séduction seule qu'il entre en ménage; non pour une saison seulement, ainsi que le font tant de volatils et même de mammifères, mais pour toute la vie.

Enfin mari, autrement dit, adulte, établi et casé ; il est fidèle jusqu'à la mort. Jamais la moindre incartade ! Celui qui tenterait de troubler le ménage d'autrui commettrait une telle monstruosité, que certainement il provoquerait une émeute et périrait étranglé par son chef et tous ses concitoyens.

Rien de plus édifiant que le ménage, la vie intime, de deux époux chiens !

Ils dorment constamment ensemble, dans le même terrier, la même chambre et le même lit. L'instinct sexuel, satisfait aussitôt qu'il s'éveille, ne les tourmentent que fort peu. En revanche, l'amour paternel les domine beaucoup et longtemps.

Les petits ne quittent leurs parents que pour se choisir une compagne ; se creuser un terrier ; et entrer en ménage. L'affection mutuelle qui les pousse à s'unir est alors si puissante qu'elle demeure indestructible. Si l'un des deux époux meurt ; l'autre reste veuf ; languit et ne tarde pas à succomber.

Comment ces deux êtres pourraient-ils s'aimer davantage? Et comment pourraient-ils ne pas s'aimer autant!

Nés en même temps ; ils sont, en même temps, jeunes ; puis, en même temps, adultes ; et vieux, en même temps. C'est toujours, en même temps, qu'ils courent aux mêmes dangers pour combattre, en même temps et toujours, l'un pour l'autre.

Il y aurait vraiment injustice à ce qu'ils ne mourussent pas du même péril et en même temps.

On soupçonne aisément qu'avec des mœurs aussi pures, aussi belles et aussi bonnes, l'histoire de ces braves animaux fourmille d'exemples d'abnégation et de dévouement.

C'est effectivement ce qui a lieu. Plus ils souffrent, moins ils laissent les leurs souffrir.

C'est ainsi (comme je l'ai dit plus haut) que presque toujours, après une expédition malheureuse, les mâles adultes, leur chef tout le prèmier, trompent leur faim, si épuisés qu'ils soient par la lutte, et abandonnent le peu de butin qu'elle a procuré aux mères et à leurs petits.

La sobriété des chiens sauvages de l'Austra-

lie est si grande, qu'elle n'a d'égale que leur avidité à flairer les moindres senteurs. On dirait que, pour rendre leur marche plus sourde et plus légère, ces animaux (plus souples et plus agiles que nos chats) ne se nourrissent que des aromes si peu accentués de l'atmosphère qui les baigne.

Quelle différence pour ce qui est de la tempérance entre ces quadrupèdes et leur bipède compatriote : le Papou de la côte Est! Mais finissons-en avec l'histoire naturelle et sociale de ces intéressants animaux, et ajournons, au chapitre suivant, les réflexions qu'elles pourraient nous suggérer.

A force de se réunir aux mêmes places, afin de humer (sinon adorer) en commun les premiers et les derniers rayons du soleil ; à force de piétiner et battre les mêmes voies, au début ainsi qu'à la fin de leurs expéditions ; à force (en trois mots) d'aller, de venir et de se reposer ; les chiens sauvages durcissent tant le terrain central de leur domaine et le privent si bien d'herbes, qu'il en résulte un forum (au centre de leur commune garenne), des rues (allant de ce forum au terrier de chacun), des promenades avec places d'armes (en différents endroits de la clairière), et finalement, partant de la zone

des boulevards qu'elle forme pour aboutir aux confins du territoire de chasse, des routes dégénérant en sentiers.

Eh bien ! de même que (sans en avoir conscience, rien qu'en cédant à leurs divers besoins) ces animaux (si prodigieusement actifs pour ne pas dire inquiets) ont construit sur leur domaine des places publiques et des voies de communications plus ou moins belles ; de même (sans en avoir conscience davantage et rien qu'en étant impressionnés de la même façon, aux mêmes instants par les mêmes faits) ces animaux ont institué un triple langage d'émanations odorantes, de gestes et de sons ; qui a fini par servir de lien (sensoriel, d'abord, et mental, ensuite) entre ceux d'entre eux qui réalisaient une action et ceux d'entre eux qui avaient intérêt à en connaître le pourquoi.

Tant il y a, premièrement, que les événements acheminent toujours les êtres vivants vers les découvertes et inventions qu'il leur importe plus de faire ; ou, si mieux vous aimez, que la logique des faits et celle du sentiment précèdent toujours la logique intellectuelle ; secondement, que le langage phonétique n'est pas plus que le mimique ou le sécrétoire parti-

culier à notre espèce ; troisièmement, qu'il n'y a rien de moins cynique au monde que le chien sauvage ; quatrièmement, que les animaux eux-mêmes, en perdant leur liberté, se dégradent ; cinquièmement, sixièmement, et cætera, et cætera.

Cinquièmement, sixièmement, et cætera, et cætera, voulant dire que je crois bon de renvoyer à un autre chapitre les réflexions que pourraient m'inspirer le parallèle des mœurs du chien et du Papou de l'Australie orientale.

CHAPITRE V.

Second discours en trois points, suivi d'une petite dissertation philosophique, à propos du Papou de la côte Est, de son compatriote le chien sauvage, de leurs communs efforts pour organiser la grande sociocratie des êtres philanthropes et du culte que les hommes primitifs vouent très-justement à certains animaux.

Premier point. Le chien sauvage (si facilement sobre malgré sa nature carnassière) ne laisse rien à désirer, ou point de vue de l'assistance que tout combattant doit à ses compagnons d'armes et surtout à sa femme, en temps de guerre ; car il meurt avec elle plutôt que de l'abandonner.

Bien au contraire (en dépit de sa merveilleuse aptitude à supporter le jeûne, quatre, cinq, six, sept, huit jours de suite ou plus) l'omnivore Papou de la côte Est est si porté à quitter la bagarre pour la curée, surtout quand il s'agit de combattre pour l'autre sexe, qu'il n'y a pas à compter beaucoup sur lui.

Donc, en tant que citoyen militant, le chien sauvage vaut mieux que l'Australien oriental.

Je passe au second point : non plus celui de l'attaque ou de la destruction pure et simple ; mais bel et bien celui de la défense et jusqu'à un certain point de la construction.

Pour toute arme, personnellement protectrice, le chien sauvage n'a que son épaisse fourrure.

Le Papou de la côte Est, au contraire, se fabrique (pour se préserver individuellement des lances et des boumarings) un petit bouclier, doublement pyramidal, haut de 50 à 55 centimètres, épais de 8 à 10, et large de 12 à 15. Mais !.....

Mais, pendant que le chien sauvage (si naturellement inquiet et si perpétuellement remuant) construit et maintient en parfait état (à force d'aller et venir) un forum au centre de sa garenne et un système complet de boulevards, routes et sentiers, tout à l'entour, le Papou de la côte Est se montre au contraire (pour ce qui regarde la défense et l'utilité de tout le monde) si indifférent, si paresseux, si enclin à rester comme un faquir des journées entières sans bouger, qu'on ne retrouve pas même une piste commune aux approches de son village.

Donc, *second point* : autant le chien sauvage est, pour ce qui regarde les devoirs d'un membre de corporation quelconque envers les êtres et les choses de sa communauté, ingénieur ha-

bile et citoyen scrupuleux ; autant l'Australien oriental est, au contraire, cantonnier ignorant et patriote méprisable.

Eh bien ! de ce que ce représentant du quatrième âge social de notre variante végétative océano-papoue est encore (pour ce qui est des soins qu'on doit à sa personne et à son vêtement, à sa famille et à sa case, à ses concitoyens et à sa ville) un individu infiniment plus repoussant que le chien sauvage, un parent infiniment plus mauvais que lui et un collègue infiniment moins estimable ; concluerons-nous aussi qu'il vaut moins, beaucoup moins, infiniment moins que cet intéressant animal ?..... en tant qu'être humanitairement domesticable et surtout domestiquant..... en tant que pionnier susceptible de travailler et surtout de faire travailler à l'amélioration de tout ce que notre espèce peut atteindre, tous les animaux que j'ai nommés philanthropes dans le premier volume de cet ouvrage ; autrement dit, toutes les bêtes qui ne peuvent se développer (plastiquement, mécaniquement et mentalement) qu'en obéissant (peu ou beaucoup, suivant le degré de perfection que leur organisation comporte) aux lois qui gouvernent le développement végétatif, animal et moral de notre espèce.

Concluerons-nous, dis-je, à cette erreur ?

Non, certainement non !

Car, autant la gent canine paraît avoir (en tous pays, si favorables qu'ils aient pu lui être) borné son ambition de carnassier (aimant, actif et vénérant) à bien vivre en ménage ainsi qu'en municipe, et semble ne s'être jamais préoccupé de former rien de mieux qu'une sociocratie spécifiquement homogène, qu'une association d'êtres identiques se protégeant et s'entraidant en une même commune ;..... autant le *genus humanum* paraît, au contraire, n'avoir pu s'en tenir à la vie entre semblables (dès que son milieu cosmique cessait de le faméliquement abrutir) et semble avoir partout caressé l'ambition à moitié folle de condenser tous les êtres en une seule et même association, morale et politique, aussi nombreuse en individus qu'en espèces.

Le tout..... car il ne faut pas honorer l'homme primitif plus qu'il ne le mérite..... le tout, pour satisfaire, avant toutes choses, son profond égoïsme, sa primordiale horreur du travail et son incomparable orgueil ; en imposant, aux différentes espèces animales, toutes les recherches et tous les dangers qui répugnent si logiquement à la triple infériorité de son pou-

voir assimilateur, de sa contractilité musculaire et de ses armes naturelles, offensives aussi bien que défensives, ongles et dents aussi bien que poils et crinière ;..... tant il y a que les premiers mobiles de la vraie grandeur de l'homme sont d'une part sa faiblesse native et de l'autre son amour inextinguible de commandement.

Je dis : amour inextinguible de commandement, orgueil incomparable et ambition à moitié folle ; parce que, depuis le grand conquérant Bacchus jusqu'à nos petits Césars modernes, tout prouve qu'en fait de bêtes, d'hommes et de pays, les héros et les chefs de notre espèce (en s'adressant à des fauves indomesticables et s'occupant de contrées et de populations qu'ils ne pouvaient ni voir ni comprendre) n'ont que trop fréquemment voulu dominer plus d'êtres et plus d'espace qu'ils n'en pouvaient gouverner.

Mais ne sortons pas de notre sujet et, puisque nous avons annoncé un discours en trois points à propos du Papou de la côte Est et de son compatriote le chien sauvage ; retournons à l'un et à l'autre.

En conséquence, *troisième point*, par quel animal et par quels moyens, l'Australien

oriental..... jaloux d'utiliser, à son plus grand profit, des organes végétatifs, des forces musculaires et des impressionnabilités sensorielles ainsi que des qualités sentimentales, pratiques et intellectuelles plus intenses et surtout plus prompts à s'éveiller chez d'autres espèces que dans la nôtre..... par quel animal, dis-je, et par quels moyens le Papou de la côte Orientale a-t-il commencé, chez lui, la grande sociocratie qu'en tous lieux notre espèce (instinctivement, d'abord, et systématiquement, ensuite) s'est efforcée d'organiser aussi nombreuse que diversifiée ?

Il a commencé par le carnassier le plus aimant et le plus vénérant qui soit au monde : le chien ! Et, pour ce faire, il s'y est pris, avec cet animal, comme, pour apprivoiser son compatriote, s'y est prise l'Australienne méridionale ; il a flatté successivement ses deux penchants les plus accentués ; à savoir : son instinct destructeur et son besoin de vénération.

Son instinct destructeur, d'abord ! En se faisant son auxiliaire en carnage, *son coutillier*, comme on disait au moyen-âge. Et son besoin de vénération, ensuite ! En se faisant, en dernier ressort, son grand veneur, comme bientôt on ne dira plus.

Combien le Papou de la côte Est a-t-il mis de temps, pour ne pas dire de siècles, à passer du premier de ces grades au second ; si tant est qu'il y soit déjà parvenu ?

Nul ne le saurait dire ; car en Océanie, tout aussi bien que dans notre ancien monde, le début de la domestication des bêtes est d'âge préhistorique. Mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que si le chien sauvage, qui ne marche jamais qu'en meute (en se montrant parfait limier, grâce à ses organes sensoriels, on ne peut plus subtils ; rabatteur parfait, grâce à sa prodigieuse activité musculaire, et pour en finir parfait chasseur, grâce encore à son besoin si accentué de subordination).... c'est que si le chien sauvage, dis-je, a commencé par faire ou fait encore l'admiration du Papou oriental ; à son tour, ce même Papou oriental (qui, maintenant encore, s'en va très-volontiers marauder seul) a fini ou finira par faire l'admiration du chien sauvage, grâce à sa très-avantageuse organisation de bipède humain, qui rend si balistiquement libres ses membres supérieurs ; et surtout, surtout !.... grâce à l'invention qu'il a faite de traits, qu'une intelligence canine n'aurait certainement jamais pu imaginer.

Je dis : ce que je ne crains pas d'affirmer, et cætera, et cætera, et cætera ; parce que je ne doute pas que la lance et le boumaring ne produisent un jour sur le chien sauvage, si la chose n'est déjà faite, l'effet que le fusil produit maintenant sur tous nos chiens de chasse.

Et, ce disant, j'emploie la forme dubitative : ne produise un jour, et cætera..... parce qu'à l'air, à la fois triste et préoccupé du chien et du Papou de la côte Est, s'en allant à la chasse l'un portant l'autre, on se demande si l'animal n'en est pas encore à douter autant de la supériorité réelle de son *nouveau* ou *prochain maître*, que ce nouveau ou prochain maître de la réalité de sa nouvelle ou prochaine conquête.

Voici une phrase, par trop laconique, n'est-ce pas vrai ?

Eh bien ! tâchons d'en mieux préciser le sens. Autrement dit, traduisons-la.

Elle signifie : premièrement, qu'à son départ pour la chasse l'homme, tenant ses armes de la main gauche, s'approche du chien en lui faisant des mamours ; qu'au moment où il s'y attend le moins il le saisit par la queue, avec la main droite ; se le jette prestement sur le dos,

par dessus l'épaule gauche; et que, plus prestement encore, il se met à courir, par enjambées énormes et quasi-ventre à terre.

Secondement, elle signifie encore que le chien, momentanément ébouriffé, se retourne, non moins prestement, et qu'aussitôt il se ratatine et cramponne de son mieux (et des pattes et des griffes) à l'échine et au derrière de son porteur.

Troisièmement enfin, elle signifie aussi que, pendant que l'homme et la bête s'en vont ainsi fendant l'espace; le porteur se demande si son fardeau ne va pas se fâcher et le mordre, autrement dit, se faire lâcher et s'enfuir pour toujours; tandis que le porté, s'interrogeant lui aussi, sur sa mésaventure, se répond qu'il y aurait peut-être insanité à quitter amis, garenne et terrier, pour se livrer corps et âme (père, mère et enfants) à un bipède assez fou pour le faire chasser, contrairement à toute saine tradition canine, à reculons, la tête en bas, les fesses en l'air et l'anus au vent.

Certainement, les rôles que je viens d'assigner au chien et à l'homme (dans ce résumé des premiers efforts du Papou, travaillant d'instinct à commencer la grande sociocratie des espèces philanthropes de son pays) semble-

ront étranges, peut être même romanesques, à beaucoup de personnes.

Mais, pour peu qu'elles veuillent bien méditer (d'une part), sur les mœurs des poissons, des reptiles, des oiseaux et des mamifères qu'elles connaissent, et (de l'autre) sur les formes du crâne de tous les animaux; elles reconnaîtront bien vite que l'éducation matérielle et surtout morale des vertèbres (je dirai même de tous les êtres vivants) réclame un temps d'autant plus long et des circonstances d'autant plus favorables, qu'ils sont capables de former des sociétés plus nombreuses, meilleurs, plus actives et plus intelligentes.

Elles reconnaîtront, dis-je, tout cela; et (faisant à notre espèce l'application de cettre triple vérité sociologique, physiologique et anatomique), elles diront, avec nous :

« Sur la très-antique échappée des gaz et des » liquides solaires (en partie condensés main- » tenant) qui forment notre terre et son atmos- » phère; les sociétés minérales, en se formant » à mesure que faiblissait la température ini- » tiale de notre globe, ont rendu possible l'avé- » nement des sociétés végétales; l'avénement » des sociétés végétales possible, à leur tour, » l'avénement des sociétés animales; et l'avé-

» nement des sociétés animales possible, à leur
» tour enfin, l'avénement des sociétés humaines.
» Donc ces dernières n'ont pu prendre la
» direction (empirique, d'abord, et systéma-
» tique, ensuite) de tout ce qui est terrestre-
» ment humanisable, qu'autant que le monde
» est enfin devenu plus bienveillant pour notre
» espèce que pour toutes les autres. »

Les personnes, que j'invite à méditer un peu, pourront, dis-je, parler de la sorte ; et, qui plus est, ajouter [en se reportant aux époques où l'homme (encore trop accablé par les fatalités extérieures) s'estimait fort heureux de pouvoir suivre de puissants et plantureux troupeaux d'animaux combattant les mêmes fauves que lui] :

« Oui ! c'est très-utilement que nos plus loin-
» tains prédécesseurs ont rallié les animaux, qui
» avaient les mêmes ennemis qu'eux ; puisqu'en
» se conformant à leur manière de vivre, ils se
» sont disciplinés.
» Oui ! c'est très-justement qu'ils les ont ser-
» vis, puisqu'en les acceptant comme auxiliai-
» res, ces susdits animaux les protégeaient.
» Oui enfin ! c'est très-efficacement qu'ils les
» ont adorés, puisqu'en cherchant à leur com-
» plaire ils ont commencé de s'améliorer.

» Donc, ce faisant, ils n'ont commis qu'une
» erreur : celle d'attribuer à une supériorité
» mentale imaginaire, ce qui n'était que la
» quadruple résultante : 1° d'un pouvoir végé-
» tativo-assimilateur plus grand que le leur,
» 2° d'une contractilité musculaire plus éner-
» gique que la leur, 3° d'un fonctionnement
» cérébral plus hâtif que le leur, et 4° enfin
» d'un milieu cosmique encore plus bien-
» veillant pour leurs espèces que pour la
» nôtre. »

A propos de la lune et du cynocéphale ; je vous ai montré comment les anciens Egyptiens, amalgamant ensemble ce qu'ils savaient d'astronomie et d'histoire naturelle, en étaient arrivés à faire de ce singe une divinité nocturne : l'introducteur des âmes dans la vallée du Nhil céleste.

Eh bien ! quand nous en reviendrons à l'Afrique et à la civilisation nègre ; je vous montrerai quelle supériorité végétativo-secrétante et quels incontestables bienfaits médicaux contraignirent la reconnaissance de ces mêmes Egyptiens à diviniser l'Ibis, le Crocodile et l'Hippopotame, à faire (par exemple) de la femelle de ce dernier animal leur déesse des accouchements, leur Lucine, leur Mater dolorosa ; et

vous achèverez, j'espère, d'être complètement de mon avis.

Pour le moment, par ce qu'en fait de noirs nous n'en sommes encore qu'à l'histoire naturelle des Australiens et qu'il importe de ne point changer de sujet ; je reprends mon parallèle du Papou et du chien de la côte Est.

CHAPITRE VI.

Comme quoi, si brutale qu'elle soit, la cérémonie du mariage des Papous orientaux n'est autre chose qu'une très-utile école de mœurs.

Le chien sauvage ne captive celle qu'il désire pour compagne, que par les plus tendres égards; et ne marie sa destinée à la sienne, que pour l'aimer, aider et protéger toute sa vie, elle et ses enfants.

Le Papou de la côte Est fait juste le contraire. C'est exclusivement par la violence qu'il se procure une femme; et ce n'est que pour continuellement vivre à ses dépens qu'il s'en empare.

Donc (en tant que jeune premier, mari et père), le naturel de l'Australie orientale ne vaut pas le chien sauvage.

Eh bien ! parce que (chez l'espèce canine) l'union conjugale est le résultat d'un assentiment parfaitement libre et d'une affection réci-

proque, tandis que (dans le genre humano-papou) le mariage n'est que la conséquence forcée d'un fait aussi brutal qu'odieux ; dirons-nous que la façon dont les chiens s'épousent sur la côte Est australienne vaut mieux que celle des hommes.

Non, certainement non !

Car le procédé animal, si aimable qu'il soit, n'est jamais qu'un acte domestique, pour ne pas dire individuel ; tandis que la méthode humaine, si brutale qu'elle semble, constitue, par l'assentiment des deux tribus qui s'y intéressent, une véritable institution sociale en même temps qu'une salutaire école de mœurs où la danse, le chant, la poésie et la morale trouvent l'occasion d'améliorer les formes et le cœur de l'homme.

Je dis une véritable école de mœurs ; parce que l'extrême attention que prêtent à la cérémonie que j'ai décrite tous les Papous (acteurs ou spectateurs, qui s'y trouvent) prouve de reste que si, d'un côté, les jeunes gens y apprennent comment il faut s'y prendre pour bien marauder, c'est-à-dire épier, surprendre, attaquer, combattre et enlever convenablement une proie ; de l'autre les jeunes filles ne manquent pas de s'y instruire des soins qu'elles

doivent apporter à se rendre utiles et (surtout, surtout !) à se bien garder.

Soit! me direz-vous, les allées et venues, sorties, rentrées et passes, qui constituent les premières scènes d'un mariage papou, peuvent fort bien enseigner aux jeunes Australiens orientaux ce qu'ils auront à faire plus tard. Mais en quoi peut les instruire la très-douloureuse fracture d'une même dent incisive.

Que cette opération, qui nous semble aussi barbare qu'originale, n'apprenne rien à ceux qui la subissent, c'est un fait bien certain ; mais qu'elle ne leur soit pas utile et que ses vrais motifs ne nous puissent pas instruire, c'est tout autre chose.

En effet, pour peu qu'on examine cette coutume si barbare, je le répète, de prime abord ; on est immédiatement forcé d'y reconnaître une première tentative de l'art (chirurgical il est vrai, mais enfin de l'art) cherchant à perfectionner la nature en l'embellissant, autrement dit, un premier effort de la mode.

Tâchons de mieux préciser notre pensée et, pour ce faire, entamons un nouveau discours.

CHAPITRE VII.

Troisième discours justifiant (par la climatologie, l'anatomie et la physiologie) la coutume où sont les Papous orientaux de se fracturer une même incisive en se mariant.

En Afrique, aussi bien qu'en Océanie, beaucoup de populations noires ont pour coutume de se modifier peu ou beaucoup le bas du visage, à certain âge de la vie, ou bien en certaines circonstances importantes.

Ici, ce sont des anneaux ou des cylindres (en bois, ivoire, nacre ou toute autre substance) qu'on se passe dans la lèvre inférieure.

Là, ce sont les joues qu'on se coupe et recoupe ; afin de se les faire grossir.

Ailleurs, c'est un simple tatouage qu'on se dessine sur tout le pourtour de la bouche ; ou sur les lèvres seulement ; ou seulement au-dessus du menton, ainsi que font encore nombre de populations jaunes, rouges et même blanches, tant d'Asie que d'Amérique et de Polynésie.

En d'autres endroits enfin, ce sont les dents qu'on s'arrache, qu'on se taille en pointe, ou (tout simplement) qu'on se casse par-devant, comme je l'ai dit précédemment à propos des Australiens orientaux.

Eh bien! pourquoi, chez tous ces hommes primitifs, cette coutume générale de s'abîmer ainsi le bas du visage? Ce qui du reste leur semble très-beau.

Et pourquoi, tout particulièrement, chez les plus arriérés d'entre eux, cette manie de se rendre brèche-dent.

Ne l'oublions pas!

De même que la coutume, en tout pays comme en tout temps, n'a jamais eu qu'un but: répéter (systématiquement et, qui plus est, avec approbation sociale) un accident, que tout le monde reconnaît avoir produit et pense encore devoir produire un résultat utile, bon ou beau: de même, en tout pays comme en tout temps, la mode n'a jamais fait aussi qu'une chose: traduire fort empiriquement (car s'il est une chose empirique au monde, c'est certes bien la mode), traduire, dis-je, fort empiriquement (par la forme, la couleur, le goût, l'odeur ou toute autre qualité qu'elle donne

aux choses), la manière, momentanément prépondérante, de sentir, agir et penser des personnes qui l'adoptent, avec enthousiasme, ou la subissent, bon gré malgré.

Donc, puisque c'est tout ensemble, chez les noirs qui nous occupent, la mode et la coutume de s'abîmer le bas du visage ; nous devons (en prenant, successivement, pour base des raisonnements qui vont suivre, la définition de l'une et de l'autre), trouver le commun pourquoi de cette pratique si générale.

Eh bien ! commençons par la coutume.

— Son but est de reproduire un résultat utile, bon ou beau, sinon l'un et l'autre à la fois; en répétant un événement, primitivement accidentel.

Donc, en quoi se briser une dent incisive peut-il embellir un noir et faciliter les fonctions de tout son être, en général, et celles de son appareil buccal, en particulier.

En d'autres termes, quelle est la mission biologique du noir, et quel est (plus particulièrement) l'office de sa bouche.

— L'Australien oriental est un homme qui ne s'est éloigné que de trois pas seulement, du *nec plus ultra* de la puissance végétativo-assimilatrice que notre espèce comporte. Autre-

ment dit, ce genre d'homme n'est encore qu'un grand enfant; un être qui a pour fonction prépondérante de se faire et refaire toujours de la chair et des os; un animal qui n'est arrangé, pour ainsi dire, que pour ne jamais sortir de ce premier de nos offices vitaux.

— Donc, chez lui, qu'y a-t-il et que doit-il y avoir de plus développé?

— Ce qui l'est le plus chez l'enfant: le corps et la tête.

— Et dans ce corps et cette tête?

— Le ventre et la face.

— Et dans cette dernière?

— La bouche.

— Et dans cette bouche elle-même?

— Les lèvres, les joues, la langue, le voile du palais et le prognatisme des mâchoires, en deux mots, tout, sauf les dents.

C'est-à-dire, tout, sauf ce qui empêche de bien téter, humer, aspirer et avaler.

Conclusion. — Toujours boire, ne mâcher jamais, et (malgré l'âge) demeurer toute sa vie sans dent; tel est donc l'idéal du noir. Etonnez-vous maintenant qu'il fasse en se les enlevant, plus ou moins, une chose aussi bonne qu'utile.

Mais, direz-vous, on ne doit pas conclure

d'après un *à priori* exclusivement théorique, une comparaison forcée, je dirais presque un jeu de mots.

Eh bien ! admettons que j'aie raisonné de travers en voulant aller trop vite ; et voyons bien posément, bien philosophiquement, si notre manière d'envisager ce genre d'hommes est (de par la géographie du pays qu'il habite et de par l'anatomie et la physiologie) en harmonie parfaite avec ce que son climat exige de lui.

Les pays que hante le noir sont de deux sortes : excessivement chauds et secs : ou excessivement chauds et humides.

Dans les premiers, le soleil finirait certainement par le réduire (de son vivant, comme il fait après sa mort) aux os et à la peau ; si cette noire enveloppe ne se mouillait continuellement d'une fraîcheur salutaire qui l'empêche de se dessécher ; si cette noire enveloppe ne fabriquait et vaporisait continuellement un liquide organique essentiellement aqueux, autrement dit sudoral.

Et, dans les seconds, il périrait, non moins certainement, si, pour se rendre imperméable à tous les miasmes fébripares qui surchargent l'atmosphère, cette même enveloppe noire (qui lui sert tant à respirer) ne se recouvrait conti-

nuellement d'une huile humaine, d'un liquide sébacé, dont l'odeur nauséabonde témoigne assez qu'il fait sortir. de l'organisme, toutes les impuretés qu'ont pu absorber les poumons.

Donc, aux régions torrides sèches aussi bien qu'aux régions torrides marécageuses, aux déserts de sable aussi bien qu'aux deltas surbaissés des fleuves sous-tropicaux; il faut que la peau du noir rende beaucoup d'eau ou beaucoup d'huile.

Eh bien! comment cette surface externe pourrait-elle fournir ces excès de liquides organiques, si ce noir n'était on ne peut plus habile à s'en procurer les éléments sudoraux ou sébaciques; s'il ne savait aussi bien humer l'humidité restée au cœur des vieux troncs d'arbre (au bout d'un ci-devant canal médullaire encombré de résine) ou l'eau des bas-fonds d'un bourbier, à travers les mailles filtrantes d'une touffe d'herbes on ne peut plus serrées; que boire la graisse des animaux ou le peu d'huile que renferment des végétaux éminemment gommeux, sucrés ou féculents, en suçant vigoureusement le parenchyme de ceux-ci ou le tissu cellulaire de ceux-là.

Comment, dis je, le noir pourrait-il se procurer tous les éléments de ces liquides organi-

ques, sueur ou cérumen sébacique, s'il ne savait aspirer de toutes ces façons!

Et comment n'aurait-il pas disparu, depuis fort longtemps déjà, si, depuis fort longtemps aussi, tout son être et (dans tout son être) sa tête et (dans sa tête) sa face et (dans sa face) tout particulièrement sa bouche, ne s'étaient modifiés de façon à toujours mieux et plus vite emprunter aux êtres, dont il s'alimente, leurs liquides que leurs solides ; de façon à toujours mieux et plus vite boire que manger ; de façon enfin à toujours être (ainsi que je ne l'ai que trop déjà répété) plus habile et plus puissant suceur, téteur, humeur ou aspireur que puissant et habile marcheur.

Eh bien! (car nous voilà de par la géographie et la sociologie, ramenés aux conclusions physiologiques où d'emblée nous avait mis une espèce de jeu de mot, une comparaison forcée, un *à priori* trop théorique) pour être, tout à la fois, ce puissant suceur, téteur, humeur ou aspireur ; que faut-il au noir, anatomiquement parlant? Et (anatomiquement parlant) que ne lui faut-il pas?

— Ce qu'il lui faut, anatomiquement parlant, ce sont de puissantes lèvres, plus de puissantes joues, plus une puissante langue, plus

un puissant voile du palais, plus encore (pour favoriser le va-et-vient de tous ces organes si musculaires) beaucoup de glandes salivaires et (pour leur servir, à tous tant qu'ils sont, de solide et vaste emplanture) une bonne paire de mâchoires bien larges et bien longues.

— Et ce qu'il ne lui faut pas, toujours anatomiquement parlant ?

— C'est une barrière solide qui vienne, par son inflexibilité, empêcher que le vide, fait par les lèvres et les joues au devant des dents, ne s'ajoute au vide, fait derrière elles, pas le voile du palais et la langue.

— Donc, pour la seconde fois, déclarons que les briser complétement, ou seulement en enlever une partie, ou tout au moins les tailler en scie, pour atténuer le mauvais effet de leur présence, sont choses aussi bonnes et aussi utiles... que se traverser la lèvre inférieure avec un cylindre ou avec un anneau pesant ; pour qu'elle se renverse (d'elle-même) comme celle d'un enfant qui veut téter et que (d'elle-même aussi) elle devienne musculairement plus puissante, ayant toujours quelque chose à supporter.

Deux mots encore, à propos de la question du beau, pour achever, par la considération

coutume, cette solution d'un petit problème social, qui ne manque pas d'intérêt.

— Quand le noir atteint-il son maximum de laideur ?

— Lorsqu'il rit.

— C'est-à-dire quand il fait contraster le cramoisi de ses gencives (toujours si rouges) et l'éclat de ses dents (constamment si blanches) avec la noirceur générale de son visage et celle, plus affreuse encore, du fin fond de sa bouche si grande et si profonde.

Donc, toute intervention artistique (tendant à rendre son rire moins facile par l'exagération du volume de ses lèvres et de ses joues, et moins vif le double contraste que font, avec la noirceur de son visage, le cramoisi de ses gencives et le blanc de ses dents) est, au point de vue du beau, une chose rationnelle.

Ainsi se trouve justifiée, entre autres habitudes nègres, la pratique adoptée par certaines peuplades, beaucoup plus civilisées que les Australiens orientaux, de se noircir les dents, en mâchant continuellement des condiments *ad hoc*, du bétel entre autres, de se noircir, dis-je, continuellement les dents au lieu de se les mutiler.

Je passe à la considération *moae*, non pour

fournir, du petit problème qui nous occupe, une troisième solution aussi complète que neuve ; mais seulement une nouvelle mise en équation.

L'effet de la mode, avons-nous dit, est de traduire (fort empiriquement, chez les nations civilisées, *à fortiori* chez les sauvages, par les allures de toutes sortes qu'elle donne à ce qu'elle touche) la façon momentanément prépondérante de sentir, agir ou penser des personnes qui l'adoptent ou la subissent.

Or les noirs, quasiment nus, qui nous occupent n'ont pour sentir que leurs différents organes, pour agir qu'eux encore, et pour penser qu'un besoin fixe : manger et surtout boire.

Donc, ce sont ces organes eux-mêmes que (fort empiriquement, sans aucunement en soupçonner les excellentes et fort utiles raisons scientifiques) ils modifieront de façon à devenir plus habiles et plus puissants suceurs que puissants et habiles mâcheurs.

Eh bien! ces organes, quels sont-ils, et cætera, et cætera, et cætera? Le reste se devine.

Si étranges que puissent vous paraître ces considérations, je vous prie de ne les point dédaigner ; car à mesure que nous avancerons

dans cette suite d'études océaniennes, je vous en prouverai la justesse ; en vous montrant comment l'homme s'est complu à successivement agrémenter ses organes sensoriels de plus en plus élevés ; à mesure que de plus grands loisirs végétatifs et musculaires lui permettaient de concevoir des satisfactions plus douces que celle de ses besoins exclusivement brutaux et le forçaient, par cela même, d'employer des organes plus délicats que ceux avec lesquels il choisit et déguste des aliments et une femelle.

Deux mots encore à propos non plus de la mode, mais de l'homme, de la femme et du chien ; et j'en finis avec les Papous orientaux.

CHAPITRE VIII.

Comme quoi les Papous qui habitent l'Est, le Sud, l'Ouest et surtout le centre de la Nouvelle-Hollande ont pour formule politico-sociale : « Zéro égale zéro. »

Dans l'intérieur de leur village, ceux des Papous de la côte Est autralienne que j'ai traités de Romulus et de Tatius agissent et parlent, s'habillent et se tiennent si bien comme le restant de leurs compatriotes, qu'il est impossible de les en distinguer.

Bien plus, pour qu'ils se permettent de faire ou dire autrement que les autres, il faut un événement exceptionnel, tout à fait exceptionnel.

Donc, sur la côte Est australienne, si l'orgueil a fonctionné déjà (dans un village, non pas de la gent canine, la chose est trop certaine pour être mise en doute, mais bien de l'espèce humaine) c'est évidemment d'homme à femme et d'homme à chien, mais non pas d'homme à homme.

Sur la côte Est australienne encore, lorsque les naturels d'un village se battent contre ceux d'un autre village ; c'est toujours (comme font les chiens d'une même garenne ou les perroquets d'un même tronc d'arbre, quand ils en viennent aux prises avec les chiens d'une autre garenne ou les perroquets d'un autre tronc d'arbre) jusqu'à lassitude complète, mais non jusqu'à résultat décisif.

Donc, parce que, faute de vainqueurs et de vaincus, l'idée ne peut naître en la cervelle d'un seul membre du parti qui aurait triomphé d'exploiter et dominer indéfiniment ceux qui auraient été battus ; si l'orgueil a déjà parlé (chez les Papous de la côte Est australienne, non plus à l'intérieur d'un municipe humain mais bien à l'extérieur) c'est peut-être d'homme à chien, mais ce n'est certainement pas d'homme à homme.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi ; nous affirmerons, des Australiens orientaux, qu'ils ont (pour atténuer le despotisme de leur milieu cosmique, floral et faunique, pour se désauvager et désensauvager un peu, comme diraient les Mahouris) qu'ils ont, dis-je, inventé, de plus que leur compatriotes méridionaux, le bouclier en même temps que la chasse cyné-

gétique et constitué la famille en même temps qu'ébauché la commune !... Mais nous ne dirons pas qu'ils ont conçu un être humano-collectif plus complexe que cette dernière : le canton, par exemple ; pas plus que nous ne dirons qu'ils ont, pour cette commune susdite, entrevu une manière d'être et d'agir plus relevée que celle qui a directement trait à son existence matérielle ; une position et un rôle de chef-lieu par exemple aussi.

La conclusion à tirer de tout ce qui précède, la voici : en fait d'organisation sociale, bien qu'ils aient presque domestiqué le chien, les Papous orientaux en sont encore à vivre entre eux, comme vivent les perroquets ou mieux les perruches de leur pays : par bande ayant chacune son tronc de vieux arbre, dans l'intérieur duquel chaque famille a son trou.

Donc, malgré qu'ils aient posé la base, par excellence, de la grande ligue des animaux philanthropes, qui doivent aider l'homme à dominer la terre ; ils en sont encore à résoudre (matériellement et moralement, tous tant qu'ils sont), la dernière variante océanienne de la triste équation politico-sociale, zéro égale zéro, que l'Australie pose sous des formes encore plus cruelles à ses naturels de la côte méridio-

nale, des environs de la baie des Chiens-Marins et surtout (surtout!) du désert central.

Eh bien! pourquoi, gouvernementalement parlant, ces Papous orientaux n'en sont-ils que là encore?

— Pourquoi? Parce que, malgré sa qualification d'heureuse, cette partie de la Nouvelle-Hollande est encore si avare d'eau, de plantes et de bêtes, qu'un être humain supérieur ne peut s'y faire un sang assez riche; pour que son orgueil enflammé (voulant enfin dominer plus fier qu'un chien) s'entête à commencer par la diversité des occupations humano-masculine (par la division du travail, source du progrès) la hiérarchie des positions sociales, cause d'ordre.

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE UNIQUE.

Deux mots seulement sur un point particulier de la côte Nord australienne.

La plus torride et partant la plus stérile des quatre côtes de la Nouvelle-Hollande est incontestablement celle du Nord.

Nous n'aurions donc rien à en dire, qui ne rappelât ce que nous avons raconté des environs de la baie des Chiens-Marins et même du désert central ; si (vers l'extrémité la plus Est de son littoral, dans les bois dont sont couronnées les hauteurs qui bordent une partie du golfe de Carpentarie) l'on n'avait rencontré les plus beaux sauvages de toute l'Australie.

Eh bien ! ces plus beaux sauvages ; comment sont-ils et d'où viennent-ils ?

Bien souvent, j'ai posé la première de ces deux questions à mon ami Jules Verraux, qui eut occasion de parfaitement examiner ceux que l'on conduisit à Sydney, vers 1846 ou 1847 ; et toujours il m'en a fait le portrait que voici :

« Hommes d'une taille excessivement élevée, » dépourvus d'embonpoint, on peut même dire » un peu maigres, mais charpentés et musclés » dans la perfection.

» *Peau rouge*. Ces deux mots sont écrits en » italique afin qu'on y prenne bien garde. Il » n'y a pas d'Anglais, ayant vu ces naturels, » qui ne leur ait appliqué cette dénomina- » tion.

» Cheveux d'un châtain-roux très-foncé, ni » soyeux, ni laineux, mais si épais et si raides » que c'est d'eux-mêmes (pour ainsi dire) » qu'ils se hérissent en aigrette, tout à l'entour » de la tête.

» Front droit et bien fait, quoique un peu » rétréci par l'envahissement de son entourage » capillaire.

» Sourcils épais et charnus.

» Yeux beaux et bien fendus, plus longs que » hauts et plus roux que noirs. Regard exces- » sivement féroce et méfiant.

» Nez aquilin et mince.

» Bouche bien faite ; à lèvres assez fines et
» presque pincées ; a dents courtes, droites,
» parfaitement blanches et très-serrées.

» Menton joli.

» Visage d'un bel ovale.

» Col d'une forme élégante, presque tou-
» jours orné de plusieur rangées de dents de
» souffleur et de marsouin.

» Enfin, torse et membres on ne peut mieux
» proportionnés.

» Donc, pour nous résumer, homme n'ayant
» plus rien, absolument rien du noir ; mais
» offrant (vu l'inquiétude perpétuelle de leurs
» yeux, de leur visage et de tous leurs mem-
» bres) quelque chose de l'aspect du loup. »

C'est ainsi que mon défunt ami terminait toujours le portrait physique de ces Australiens du Nord-Est.

Celui qu'il y ajoutait de leur moral en était le digne pendant ; car voici ce qu'il en disait :

« Ces naturels vivent au milieu des bois ;
» par villages parfaitement bien organisés,
» renfermant (chacun) deux ou trois mille
» âmes. Ce sont d'enragés chasseurs d'hom-
» mes qui, sans relâche, poursuivent (pour les

» tuer, cuire et manger) les Papous du désert
» central assez imprudents pour s'aventurer
» sur les confins de leur territoire.

» On ne saurait imaginer des individus plus
» actifs, plus cruels, plus intraitables (sous
» tous les rapports) et plus carnassièrement
» anthropophages. Les autorités anglaises n'ont
» jamais pu rien obtenir d'eux ; et force a été
» de les reconduire dans leurs bois. »

Je le répète. J'ai souventes fois interrogé mon défunt ami, à propos de ces Australiens septentrionaux ; et toujours il m'a répondu comme ci-dessus.

Eh bien! parce qu'à chaque fois qu'il m'a parlé de la sorte ; j'ai reconnu (traits pour traits, ornements pour ornements, coutumes pour coutumes, impatience nerveuse pour im patience nerveuse, et cruautés pour cruautés) tous les Fidjiens, que j'avais vus à Tonga-tabou, et tous ceux aussi, dont m'avait si longuement parlé, pendant notre séjour aux Wallis, le fameux Simonet : j'ai cru, tout naturellement, que ces prétendus peaux rouges n'étaient que de blancs Canacs arrivés des îles polynésiennes les plus voisines. Je l'ai cru, dis-je, et je le crois encore, par cette excellente raison

que la géographie me semble, en cette circonstance, confirmer on ne peut mieux les enseignements de l'anatomie et de la sociologie.

En effet, en parcourant l'Océanie, j'ai trouvé, dans la plupart de ses îles sous-tropicales, toutes les aimables conditions d'abondance et de climat qui peuvent forcer l'homme à passer du noir au blanc, c'est-à-dire, de l'une de nos variétés végétatives à l'une de nos variantes mentales; tandis que, si j'en juge par les cartes marines et terrestres de la côte Nord australienne que j'ai consultées, il n'y a (ni dans les montagnes, qui avoisinent le golfe de Carpentarie, ni dans les cours d'eaux qui en descendent) ce qu'il faut d'humidité chaude et d'espace, pour entretenir une flore et une faune capables d'épargner tout excès de fatigue digestivo-assimilatrice à un Papou qui voudrait seulement devenir verdâtre, autrement dit, troquer sa couleur et ses..... formes d'Australien autocthone, contre les formes et la couleur du Malais ou du Javanais.

Quoi qu'il en soit de cette manière de voir... à laquelle j'ai cru, je crois et croirai jusqu'à ce qu'on m'affirme qu'il existe, en Australie Oriento-Septentrionale, des vallées ressemblant

un peu à celles du Nil ou des plateaux rappelant de plus ou moins loin ceux de l'Abyssinie, de la Nubie ou de l'Ethiopie..... Quoi qu'il en soit, dis-je, de cette manière de voir, un fait certain et fort important pour nous demeure parfaitement établi par le récit précédent, et ce fait le voici :

Contrairement à ce que nous avons vu jusqu'ici au Centre, à l'Ouest, au Sud et à l'Est de la Nouvelle-Hollande, et contrairement aussi à tout ce qu'on pourrait voir sur les trois quarts au moins de sa côte Nord..... Où chaque être humain petit ou grand (vagabond solitaire, meute offensive de chasseurs ou groupe défensif enfanto-maternel, horde bisexuée nomade encore, ou commune enfin sédentaire) semble, de par la misère aussi accablante que générale, n'avoir d'autre mission politico-sociale que de toujours satisfaire, quoi qu'il fasse, à cette déplorable équation sociale : zéro égale zéro..... Contrairement, dis-je, à tout ce que nous avons vu et aurions pu soupçonner jusqu'ici ; on trouve, dans un coin du Nord-Est australien, des villages dont les habitants sont déjà si orgueilleux et si imbus du préjugé de la couleur, qu'ils posent en principe que tout est permis au blanc contre le noir et, dès lors,

font de l'anthropophagie non pas un misérable expédient (ayant pour but d'arracher à la mort un petit nombre de pauvres diables, en sacrifiant lâchement le plus faible d'entre eux) mais bel et bien une véritable institution sociale, ayant ses règles aussi fixes qu'aristocratiques ; ainsi que nous le verrons par la suite.

Eh bien! et c'est là que je voulais en venir ; ces plus beaux sauvages de l'Australie, ces blancs si bouffis d'orgueil et si profondément infatués du préjugé de la couleur qu'ils se sont faits carrément chasseurs et mangeurs de noirs; sont-ils plus civilisés que ceux dont ils se repaissent ; et la coutume où ils sont de vivre charnellement aux dépens des Papous leurs voisins, trouve-t-elle sinon une parfaite justification du moins un semblant d'excuse, dans les données alimentaires du pays qu'ils habitent et les exigences de leur propre organisme, si je puis ainsi parler?

Voyons un peu !

Première question. Vu leur stature et vu le talent qu'ils ont de vivre par villages de deux et trois mille habitants ; les blancs chasseurs de Papous (qui poursuivent, à la Nouvelle-Hollande, l'œuvre d'extermination qu'ont ter-

minée déjà Messieurs les Mahouris à la Nouvelle-Zélande) sont-ils, oui ou non, plus civilisés que les Australiens qu'ils pourchassent, tuent et mangent?

Oui! Si nous autres blancs européens (à cause de notre beauté physique, de nos sciences et de tous nos agents sociaux) nous sommes (en dépit de tout ce que nous avons fait et faisons encore en Afrique, en Amérique, en Océanie, Malaisie et Asie) plus civilisés que les nègres, les peaux-rouges, les canacs, les verdâtres et les jaunes que nous allons tromper d'abord, voler ensuite et tuer enfin.

Non! s'il en est autrement.

Donc, à vous de décider.

Je passe à la *deuxième question*. L'anthropophagie systématique du blanc qui habite le Nord-Est australien reconnaît-elle quelque circonstance atténuante?

Un fait certain, c'est qu'en faisant abstraction de nos préjugés européens nous trouvons, moralement parlant, que cette coutume, qui nous révolte tant, a pour cause la prévoyance, pour but l'alimentation régulière d'une collectivité fort nombreuse, pour moyen, non plus l'infanticide, mais seulement l'homicide, et pour excuse, l'orgueil qui nous a fait, jusqu'à

la fin du siècle dernier, tolérer théoriquement l'esclavage.

Je dis théoriquement ; parce que, pratiquement, cette coutume de manger indirectement de l'homme s'est prolongée encore plus.

Pour ce qui est des circonstances atténuantes matérielles ; nous dirons : premièrement, que l'homme, blanc surtout, se passe encore plus difficilement de viande que de pommes ; et qu'il lui en faut d'autant plus qu'il est plus actif et plus intelligent ; et, secondement, nous ajouterons que (dans le fond du golfe de Carpentarie, aussi bien que dans toutes les autres contrées torrides) les chairs des insectes, des reptiles, des poissons et des oiseaux deviennent des poisons d'autant plus violents que la chaleur contraint ces animaux à se parer de robes plus éclatantes ; au lieu que le noir, dans les mêmes données atmosphériques, se porte d'autant mieux que son pigmentum se fonce davantage.

Mais direz-vous, en me voyant mettre l'anthropophage systématique bien au-dessus de l'homme qui n'est cannibale qu'accidentellement et le blanc Océanien, que son orgueil rend insatiable, bien au-dessus du noir, que sa misère trop humiliante ravale presque au

niveau de la bête; allons-nous donc voir l'Océanien devenir d'autant plus superbe et d'autant plus méchant qu'il progressera davantage?

— Oui, nous allons voir son instinct destructeur et son orgueil (bases primordiales de la civilisation militaire) grandir, l'un et l'autre, tant, qu'il n'aura pas conquis, sur tout et sur tous l'empire qu'il veut prendre ; c'est-à-dire, tant que la sauvagerie primordiale aussi de tous et de tout lui laissera le moindre ombrage.

Est-ce ma faute à moi, simple observateur, si l'homme du Nouveau-Monde (vu ce qu'il y a de trop hostile à notre espèce dans les éléments, les plantes et les bêtes des pays d'âge préhistorique) ne peut pas plus sortir de sauvagerie que celui de l'ancien ne le put de barbarie ; sans former tout d'abord des sociétés de plus en plus nombreuses et de plus en plus militantes ;..... si ces sociétés, de plus en plus nombreuses et de plus en plus militantes tout d'abord, ne peuvent être conçues et surtout réalisées que par la passion, sans mesure, et la fermeté, sans commisération, d'un petit nombre de supériorités sociales et surtout socialisantes (mieux vaudrait dire d'une seule) ;..... si, de par la prépondérance primordiale de nos

instincts destructeurs et matériellement dominateurs, ces supériorités sociales et surtout socialisantes en petit nombre, ont pratiqué, bien avant d'être à même de le formuler, le fameux aphorisme de l'*initium sapientiæ timor domini*;..... si enfin, pour toutes ces causes (tant mondaines que botaniques et tant humaines que zoologiques), je suis forcé de vous montrer en pleine voie de formation, du côté resté sauvage de notre terre, des phénomènes sociaux fort analogues, mieux vaudrait dire identiques, à ceux que l'histoire nous affirme s'être déroulés du nôtre, quand il était encore plongé en barbarie.

Quand il était encore plongé en barbarie ! A savoir : l'anthropophagie systématique succédant au cannibalisme à la Saturne ; le brigandage, succédant à l'anthropophagie : l'esclavage au brigandage : le servage à l'esclavage ; et cætera, et cætera.

Je dis : et cætera, et cætera ; premièrement, parce que je ne veux pas répéter ici ce que j'ai cru devoir placer au début de ce volume ; secondement, parce que les institutions sociales, auxquelles je fais allusion, me forceraient à vous parler d'autres pays que l'Australie ; et, troisièmement, enfin, parce que je crois utile

de vous faire connaître ce que je nomme la théorie du noir, avant que vous n'ayez complétement oublié ce que j'ai raconté des formes et des mœurs que les qualités, véritablement inhumaines, du désert australien central imposent aux Papous qui l'habitent.

Donc, passons à la partie spécialement dogmatique de ce livre.

THÉORIE DU NOIR

Fabricando fit faber.

INTRODUCTION

Suivez bien mon raisonnement.

Sans humidité, dans l'air, et sans fixité dans le sol; pas de végétaux. Sans végétaux, pas d'herbivores. Sans herbivores, pas de carnassiers.

Or, au désert torride, soit d'Australie, soit d'Afrique; l'air est aussi desséché que le sable est mobile.

Donc, au désert torride, soit d'Afrique, soit d'Australie; faute d'eau, de terre, de plantes et de bêtes; le noir ou mieux (la couleur n'étant qu'une chose secondaire) le puls parfait exemple qui soit encore du prototype de notre variante végétative, ne respire, ne boit et ne

mange, en deux mots, ne *vit plastiquement* qu'avec une peine excessive.

Eh bien ! parce qu'il éprouve, rien qu'à subsister seulement, cette peine excessive, ce spécimen (je le répète à dessein) le plus fidèle de nos aptitudes et formes primordiales réduit, à leurs *minima* respectifs, l'amplitude et le feu des appareils et machines qui lui servent à se mouvementer et surtout à penser ; afin de consacrer, autant que possible, ce qu'il fabrique de pulpe ou force nerveuse incitatrice, au jeu maximum et à l'amplitude *nec plus ultra* des organes qu'il emploie à transformer, en sang humain, tout ce qu'il avale ou respire.

Autrement dit, il étrique (de son mieux et de tout son cœur) sa tête, ses bras et ses jambes, en leurs parties les plus élevées ou (ce qui est tout un) en leurs parties les moins indispensables à la mastication, à la préhension et à la sustentation ; et cætera, et cætera, et cætera,....
...il étrique, dis-je, sa tête, ses bras et ses jambes, pour amplifier, autant que possible, sa boîte à viscères, c'est-à-dire son tronc, et, dans ce tronc, par dessus tout, son ventre.

Son ventre ! qui, si bien, lui sert d'alambic ; et, si bien encore (vu l'énorme expansion qu'il

peut prendre en avant) lui sert pareillement, pour ce qu'il a digéré déjà, de pot à graisse sous-péritonéale et (pour ce qu'il n'a fait qu'avaler encore) de grenier, magasin, cellier ou cave.

Mais, direz-vous, nous ne pouvons admettre que le plus abruti des Papous puisse : premièrement, apprécier les propriétés physico-chimiques de son milieu, mieux que ne le ferait peut-être un météorologiste; secondement, connaître la composition et le jeu de son organisme aussi bien qu'un biologiste; troisièmement, conclure, comme un parfait hygiéniste, de ce double savoir, aux modifications plastiques et fonctionnelles qu'il doit faitre subir à tout son être, pour le mettre en harmonie superlative avec son milieu ; et, troisièmement, enfin, opérer, ainsi qu'un sage et patient moraliste pourrait le vouloir entreprendre pour lui-même, toutes ces transformations d'organes et de produits.

Nous ne pouvons, dis-je, admettre pareilles choses, quand nos plus grands philosophes ont tant de peine et emploient tant de temps à embellir, mentalement et corporellement, leurs plus fervents adeptes.

Donc votre expression de tout cœur (qui

signifie avec autant de bon vouloir que de plaisir, sinon d'intelligence) est aussi impropre qu'exagérée.

— Soit! je la retire et fais mieux encore. Car je conviens avec vous (si telle est votre idée) que le noir ne comprend, ni ne veut rien, absolument rien, de ce qu'il fait organiquement; et j'affirme en outre que, de tout temps, il en fut ainsi. Mais!...

Mais, de ce que j'affirme que cette variante de notre espèce ne comprend et ne comprit, ne veut et ne voulut jamais rien, absolument rien, de ce qui lui arrive ou arriva; dois-je conclure qu'elle ne fut, n'est et ne sera jamais travaillée, par son milieu, de façon à s'ancrer de plus en plus dans le type qu'elle a revêtu.... tant (bien entendu) tant que ce susdit milieu restera ce qu'il est et fut toujours?

Non, certainement non! Je ne dois conclure à rien de semblable. Car ma conviction intime est que n'importe quelle famille humaine..... (par cela même que notre espèce est une, comme l'affirment tous les savants et tous les prêtres juifs, musulmans et chrétiens; et par cela même qu'elle est apte à varier de couleur, de forme, de poids, de consistance, de chaleur, d'électricité, et cætera, et cætera).... Car

ma conviction intime, dis-je, est que n'importe quelle famille humaine prendrait toutes les qualités que nous allons dire être celles du Nègre ou du Papou, du noir tirant sur le marron ou du noir tirant sur le bleu ; si on lui faisait subir, pendant un nombre suffisant de générations, toutes les influences d'un milieu comme celui du désert central d'Australie ou d'Afrique.

§

Donc ; le problème si complexe que pose mon assertion est en résumé celui-ci : sachant que *l'homme peut, dans son ensemble*, varier, pour la couleur, du noir au blanc ; pour la taille, de la hauteur du géant Patagon à la petitesse du nain des Adamans ; pour le volume, de l'embonpoint d'un Sylène à la maigreur d'un saint Jérôme ; pour la consistance charnelle, de la fermeté d'un hercule à la flaxidité d'un lymphatique ; pour la puissance morale, du génie d'un Charlemagne à la stupidité du crétin, et cætera, et cætera..... tout comme il peut varier, *dans le détail*, quant à la forme du cheveu, de la laine à la soie ; quant à celle de l'œil, du rond quasi parfait à l'amande presque linéaire ; quant à celle du nez, du

pied de marmite au bec de corbin ; quant à celle de la bouche, du cul de poule à la gueule; quant à celle du menton, de la galoche au manque absolu, et cætera, et cætera ;...

Déterminer ce que deviendront, dans leurs détails, les qualités géométriques, mécaniques, physiques, chimiques, biologiques, sociologiques et morales de tout son être et de chacune de ses parties constituantes ;

Quand on le maintiendra, de génération en génération, dans un milieu trop sec, trop stérile, trop monotone, trop lumineux, trop chaud, trop silencieux, et cætera encore ; sans qu'il puisse échapper à une seule de ces influences.

Comme vous le voyez, la quantité des questions que je soulève à l'occasion de l'homme, que je dis être le prototype de notre variante végétative ou, si mieux vous aimez, le nombre des problèmes que doit résoudre ce que je nomme la théorie du noir est considérable ; donc je ferai bien d'y mettre un certain ordre.

— Eh bien ! par où commencerai je ? Quelle sera ma première question ?

— Celle qui nous préoccupe encore, vous,

moi et tout le monde ; celle que les enfants ne manquent jamais de vous adresser sous l'une ou l'autre des formes qui vont suivre, aussitôt qu'ils voient un nègre :

Pourquoi a-t-il la peau noire?

A quoi lui sert il d'avoir la peau noire?

Dans le pays, d'où il vient, ne peut-on donc pas vivre sans avoir la peau noire?

— Eh bien ! non ; dans le pays d'où il vient, l'homme qui ne s'est habillé qu'à mesure qu'il s'est civilisé ; l'homme qui est né tout nu *socialement*, comme il naît encore tout nu *individuellement*, l'homme n'aurait pas pu vivre s'il n'était en toute hâte devenu de plus en plus noir.

§

Je dis : devenu de plus en plus noir en toute hâte, parce que l'enfant du Nègre aussi bien que celui du Papou naît blanc ; et qu'à partir du second, troisième ou quatrième jour de sa naissance, il va, jusqu'à l'époque de sa pleine et entière virilité, noircissant d'autant plus qu'il est plus vigoureux, mieux portant et plus sauvage.

Mais j'anticipe, évidemment, sur ce que je dirai aux chapitres qui doivent suivre. Donc, ce que j'ai de mieux à faire, pour le moment, est de clore ce préambule pour entrer carrément en matière.

CHAPITRE PREMIER

De la peau, envisagée comme organe exclusivement végétatif, chez le Noir qui habite les pays excessivement chauds et excessivement secs.

PREMIER PROBLÈME

Déterminer ce que deviendra (sous tous les rapports) la peau de l'homme, obligé de subir, dans sa parfaite nudité primitive et sans la moindre protection sociale, toutes les fatalités cosmiques du désert torride, australien ou africain.

Sachant, d'une part, qu'en cette immense localité le sol est aussi instable que stérile, et l'air aussi pauvre d'impulsions mécaniques, d'images visuelles, de modifications électriques, d'ondes sonores, de variations barométriques, d'humidité, d'aromes, de saveurs, et cætera, et cætera, que riche de calorique et de lumière durant le jour ; sachant, dis-je, tout cela d'une part ;

Et sachant, de l'autre, que notre peau se

compose, *en tant que membrane végétative* : *premièrement*, d'une sorte d'écaille épidermo-défensive, formée de cellules plus ou moins transparentes diposées par couches ; *secondement*, d'une nappe de granulations pigmentaires plus ou moins abondantes, ainsi que plus ou moins colorées ; *troisièmement*, d'un corps muqueux, placé sous ces dernières et leur donnant naissance ; *quatrièmement*, d'une infinité de papilles vasculaires recouvertes par ce susdit corps muqueux, papilles diversement alignées, suivant les régions qu'elles occupent, et trahissant leur présence par les innombrables lignes courbes qu'on nous voit surtout aux pieds et aux mains ; *cinquièmement*, d'un feutrage dermique, à fibriles blanches et jaunes servant de support ainsi que d'origine à ces susdites papilles ; *sixièmement*, de bulbes pileux ; *septièmement*, de leurs glandes sébacées ; *huitièmement*, de glandes sudorales ; *neuvièmement*, d'artères, de veines, de vaisseaux lymphatiques et de nerfs végétatifs (centrifuges aussi bien que centripètes) allant entretenir la vie et surveiller le jeu de ces différents organes ; et *dixièmement*, enfin, d'un coussinet cellulo-graisseux dans l'épaisseur duquel sont abritées (en même temps que les glandes auxquelles ne suffit pas l'épaisseur de notre

peau proprement dite) les plus grosses branches des vaisseaux et nerfs dont il vient d'être question.

Evidemment, pour déterminer ce que deviendra une pareille enveloppe, sous l'influence d'un milieu si despotique, ou, ce qui est tout un, pour découvrir comment cette peau se modifiera de manière à faciliter, de son mieux, la vie de celui qu'elle est seule à vêtir ; il faut connaître tout ce qu'il est forcé de faire.

Donc cherchons quels tours de force organique le noir (Australien ou Papou) devra effectuer.

GRANULATIONS PIGMENTAIRES.

Le premier de tous, incontestablement, sera de pouvoir supporter (sans la moindre indisposition, sans la plus petite bourbouille) une insolation capable de faire monter (comme la chose arrive à Calcutta, Bagdad et autres localités) le thermomètre centigrade jusqu'à 50, 55, 60 et même 62 degrés.

— Eh bien! ce premier tour de force ; comment le noir l'effectuera-t-il?

— En imitant les plantes; en disposant sa

peau comme les végétaux disposent leurs feuilles, les pétales de leurs fleurs et la pelure de leurs fruits, quand la richesse calorico-lumineuse de l'air qui les baigne oblige ces être vivants à mieux élaborer leurs produits respectifs ; en laissant tout bonnement les granulations de son pigmentum sous-cutané se forcer de couleur et de nombre..... comme dans les feuilles des arbres, les pétales des fleurs et le péricarpe des fruits (qui ne comprennent certainement pas ce qui se passe en eux) se forcent de teinte et de nombre les grains de chorophyle verte, jaune, rouge, bleue ou toute autre couleur ; quand des circonstances météorologiques luxuriantes déterminent la production de pulpes plus savoureuses ou d'huiles plus odorantes.

C'est que le pigmentum est, aux animaux, ce que la chlorophyle est aux végétaux. C'est qu'il absorbe et décompose, comme elle le fait, les rayons du soleil ; afin d'amoindrir leurs trop puissants effets caloriques, en utilisant (au profit de toutes les chairs) leurs autres propriétés phisico-chimiques.

La chlorophyle et le pigmentum ! Tels sont donc, si je peux ainsi parler, les meilleurs

charbons culinairo-plastiques des plantes et des bêtes ; les poussières florales et fauniques les plus efficacement végétativo-catalysantes ; les granulations diversement colorées qui semblent posséder, au plus haut degré, ce pouvoir quasi-mystérieux à l'ombre duquel ce qui n'était encore que matière minérale, que substance aveuglément esclave du monde extérieur, devient pulpe vivante, tissu organique à initiative propre, élément organisé d'autant plus impressionnant qu'il est plus impressionnable.

Un de nos appareils, organes ou tissus, doit-il, pour son propre compte ou pour venir en aide à l'un de ses compatriotes sous-cutanés, exagérer sa fonction ; immédiatement ce qu'il renferme de pigmentum s'accentue davantage.

— Mais, direz-vous, du moment qu'il en est ainsi et, du moment, en outre, que notre espèce est une, autrement dit, que rien n'existe chez une de ses variantes qui ne se trouve au moins en présence virtuelle dans toutes les autres ; ce n'est pas seulement chez le noir et dans la peau, mais bien chez tous les autres genres d'hommes (blancs, jaunes ou rouges), et dans tous les tissus possibles qu'on doit voir ce susdit pigmentum (cette catalysante chlorophyle humaine) se forcer de teinte et de quan-

tité ; à chaque fois que, provisoirement ou pour toujours, un organe est contraint d'exagérer son pouvoir végétativo-plastique ?

— Rien de plus exact que cette observation.

Chez le nègre..... (qui doit végétativement beaucoup travailler de la peau, pour ne pas brûler ; beaucoup du poumon, pour ne pas suffoquer ; beaucoup du ventre, pour ne pas mourir soit de faim, soit d'indigestion ; beaucoup du foie, de la rate et des jambes, pour que ces organes ne restent pas lésés quand il se les est foulés à force de courir ; beaucoup du nez, des yeux et des oreilles, pour qu'ils soient très-vite réparés, quand il se les est exténués à sonder anxieusement l'espace ; enfin beaucoup de la cervelle, afin qu'elle ne s'use point à se demander, sans relâche, pourquoi tout lui manque perpétuellement en son affreux désert)..... Chez le nègre, dis-je, on trouve du pigmentum non-seulement sous la peau, mais encore sous la muqueuse aérienne (oculaire, nasale ou respiratoire), sous la muqueuse digestive (buccale ou abdominale), sous plusieurs séreuses et même en certains centres nerveux.

Quant aux blancs, aux jaunes et aux rouges, toutes les fois qu'une de leurs femmes devient grosse (autrement dit se met en demeure de tra-

vailler beaucoup des parties génitales, de respirer pour deux, et de, beaucoup encore, devoir travailler des seins, bref, de hausser considérablement le ton de son activité organique végétative), le pigmentum, immédiatement, se force, en qualité comme en quantité, en ces susdites parties génitales; aux régions de la peau que sa nudité habituelle laisse à même de fonctionner hématosiquement (en absorbant l'oxygène et les rayons lumineux de l'air), au pourtour du mamelon, où aboutissent tous les conduits galactophores; et finalement aux régions vasculairement liées avec tous ces organes.

Pour ce qui est des hommes, de ces mêmes variantes blanches, jaunes ou rouges, chaque fois que l'un d'eux (pour cause de tuberculisation ou autre affection) doit augmenter l'activité de son tégument externe; immédiatement.....

Mais j'anticipe sur ce qui va suivre; donc bornons là nos digressions.

DES GLANDES SUDORALES ET SÉBACÉES DU PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

Non-seulement, en son désert, le noir ne doit pas mourir d'insolation; mais il ne doit pas davantage mourir de faim ou de suffocation!

— Eh bien ! pour ne pas succomber à la faim en un pays aussi stérile que le sien, que lui faudra-t-il faire ?

— Nous l'avons déjà dit, fournir, au besoin, des courses considérables, et, ces courses considérables une fois terminées, fournir (encore au besoin), c'est-à-dire si elles ont été bien fructueuses, des expansions cutano-abdominales non moins considérables.

— Or, pour se prêter aux tiraillements incessants de la course, aussi bien qu'aux exceptionnelles amplifications d'un ventre bondé outre mesure ; il faut (n'est-il pas vrai ?) une humidité parfaite à la peau ?

— Evidemment.

— Donc, tout d'abord, il faut que la peau du noir soit toujours parfaitement lubréfiée ; c'est-à-dire parfaitement enduite de sueur ou de matière sébacée, sinon des deux à la fois.

En conséquence (deuxième condition *sine quâ non* d'existence pour lui) fonctionnement et, partant, développement considérable de ses glandes sudorales ou de ses glandes sébacées, ou des unes comme des autres en même temps.

Développement considérable ! C'est-à-dire possibilité, d'abord, en certaines circonstances,

de les sentir sous la peau, comme, à travers la toile d'un sac de plomb de chasse, on sent les grains qu'elle recouvre ; et possibilité, ensuite, en certaines circonstances encore, de trouver cette susdite peau, grâce à l'évaporation des hypersécrétions répandues sur elle, aussi fraîches que le sont, en plein soleil, tant de feuilles et tant de fruits sous-tropicaux.

Je dis grâce à l'évaporation, parce que, pour s'envoler, un liquide quelconque dérobe toujours, à la surface qu'il abandonne, une partie de la chaleur qu'elle renferme, afin d'en faire son calorique latent.

Et je dis en certaines circonstances, parce que le même noir a (suivant la saison qu'il traverse, le pays où l'amène la maraude, l'exercice qu'il fait, ou la santé dont il jouit momentanément) la peau douce, fraîche et parfaitement inodore, comme celle de la plus propre des femmes blanches ; gluante, granuleuse et puante comme celle du rhinocéros, de l'hippopotame et de l'éléphant ; ou sèche, infecte et squammeuse, comme celle encore d'un crocodile, d'un caïman ou d'un alligator qui s'est par trop longtemps délecté au soleil.

Mais n'allons pas si vite, et, puisque nous

n'en sommos encore qu'aux glandes sudorales et sébacées, tenons-nous-y.

J'ai dit (à propos du spécimen africain ou australien, de notre variante végétative) qu'il ne devait, pour vivre, pas plus succomber à l'insolation qu'à la faim ou à la suffocation ; c'est-à-dire pas plus mourir de la sécheresse de sa peau qui, par trop racornie, l'empêcherait de mouvoir ses membres et balonner son ventre outre mesure, chose qu'il fait volontiers, que de la sécheresse de sa muqueuse pulmonaire qui, dénuée de toute glande humidipare, ne fonctionne que trop souvent d'une façon tout à fait pénible et tout à fait insuffisante ; à en juger par ce qui nous arrive, à nous autres Européens, quand, par hasard, nos étés sont à la fois très-secs et très-chauds.

— Eh bien ! pour ne pas mourir de ce fonctionnement pulmonaire, qui n'est que trop souvent tout à fait pénible et tout à fait insuffisant, comment s'y prendra-t-il ?

— Puisqu'il n'y a pas, dans notre corps, une seule glande, élaborant normalement son produit, qui ne contribue à notre hématose ; puisque tout appareil sécréteur (qui reçoit une certaine quantité de sang artériel, pour entretenir

son jeu ; plus une certaine quantité de pulpe nerveuse, pour le régulariser ; plus encore une certaine quantité de sang veineux, pour servir de matière première à ce qu'il fait) rend à l'organisme plus de sang rouge qu'il n'en a reçu ; évidemment l'homme à peau noire, pour ne pas suffoquer, fera aider son poumon, au moins par un de ses autres organes sécréteurs ou excréteurs.

— Fort bien! mais lequel choisira-t-il? Ou mieux lequel désignera, en son lieu et place, l'influence du milieu qui l'entoure? Sera-ce le rein?

— Non, car c'est en pays froids seulement que se complaît cet excréteur : témoin ce qui nous arrive en été, où nous urinons si peu?

— Le foie, alors?

— Pas davantage ; attendu que ce n'est qu'aux pays très-chauds, il est vrai, mais fort humides que nous trouvons les impressions cutano-cosmiques favorables à l'exagération fonctionnelle de cette énorme glande : exemples, tous les fœtus, si constamment remplis de maconium, tous les poissons, reptiles, oiseaux et mammifères nageurs, qui hantent les eaux chaudes?

— Alors, les testicules?

— Encore moins ; vu que jamais ces glandes ne peuvent bien sécréter sans un excès d'innervation et de pléthore qui, presque toujours, manquent au noir du désert central.

— Eh bien ! la rate ?

— Pas plus que les trois précédents organes.

Car, à en juger : *premièrement*, par l'anatomie des veines mœsentériques de tous les animaux ; *secondement*, par l'anatomie encore des veines sous-cutanées de certains mammifères plongeurs, terrestres ou aquatiques, quadrupèdes ou cétacés, hippopotames, castors et loutres, ou phoques, baleines et marsouins ; *troisièmement*, par les formes abdominales et le mode vital de tous les êtres qui habitent des régions marécageuses ; *quatrièmement*, par l'historique de toutes les fièvres intermittentes ; *cinquièmement*, par la théorie générale des procédés si multiples qu'emploie l'organisme de tous ceux qui en souffrent, pour préparer (suivant leur point fort ou faible) le stade ultime ou dépurateur spécial à chacune d'elles ; et, *sixièmement*, enfin, par le rationalisme des moyens thérapeutiques différents qu'on peut opposer aux accès de ces affections morbides, afin de substituer, à leur intervention hématosante anormale, la douce continuité d'un mode

artérialiseur fonctionnel qui ne nous procure ni trouble ni douleur... Car à en juger, dis-je, par ce sextuple ensemble de faits ou phénomènes ; la rate sert bien plus à sécréter un liquide empêchant notre sang de se coaguler en nos veines privées de valvules (si longtemps qu'il y stagne et attende son tour d'hématose) qu'à s'y rubéfier par un travail dépurateur ne pouvant, en aucune façon, verser son excrément au dehors.

Restent donc la muqueuse digestive, le corps thyroïde et la peau.

— La muqueuse digestive, pourra-t-elle, chez le noir en question, venir en aide au poumon ?

— Hélas! elle n'a, pour son propre compte, que beaucoup trop à faire ; soit qu'il lui faille, en temps d'aubaines, malheureusement bien rares, transformer en principes de chair humaine des surcharges quasi impossibles de mangeaille ; soit qu'il lui faille au contraire en cas de disette, malheureusement trop fréquente, s'épuiser à extraire d'une substance, à peine déminéralisée, jusqu'à sa dernière parcelle de matière humanisable.

Donc, impossible de songer en fait d'auxiliaire hématoseur de quelque importance, à autre chose que le corps thyroïde ou la peau.

Eh bien ! sans trop nous occuper du premier de ces deux organes qui (si l'on en juge par l'histoire du goître et du crétinisme, ainsi que par certaines affections féminines coïncidant très fréquemment avec de mauvaises règles) sans trop nous préoccuper, dis-je, du corps thyroïde qui semble jouer (en pays d'air froid, humide et raréfié) par rapport à nos poumons et à notre circulation veineuse supérieure, un rôle analogue à celui que joue notre rate (vis-à-vis de notre foie et de notre circulation veineuse inférieure en pays d'air humide et raréfié aussi *mais chaud*), sans trop nous occuper, dis-je, du corps thyroïde, glande à fonctions trop peu connues ; affirmons, pour en finir et bien finir, que c'est encore sa peau que le nègre ou le Papou choisira comme son premier auxiliaire, sinon comme son premier organe d'hématose.

Sa peau ! si richement noire de substance végétativo-catalysante et si à même, vu sa parfaite nudité, d'emprunter à l'air son oxygène.

Je dis comme son premier auxiliaire, sinon comme son premier organe d'hématose ; pour ne pas trop choquer les idées reçues. Car je sais fort bien que le noir respire tant, par cette surface externe, qu'il suffit de le contraindre à travailler couvert en plein soleil ; pour qu'immé-

diatement il s'empoisonne lui-même et devienne typhoïque ; comme s'empoisonnent, réciproquement, et, réciproquement, se rendent typhoïques, les blancs qui se fatiguent outre mesure et s'entassent en des logis manquant d'air et de lumière.

DU SYSTÈME VASCULAIRE CONTENU DANS LA PEAU DU PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

—Soit ! direz-vous ; nous reconnaissons que (de par le pouvoir calorique et lumineux du soleil) le pigmentum ainsi que les glandes sudorales et sébacées du nègre se sont développés, au point de pouvoir enduire toute sa peau d'une rosée aussi dépurante que rafraîchissante. Mais cela ne suffit point. Car toute bonne et copieuse distillation réclame, outre un suffisant approvisionnement de charbon animalo-catalyseur et un alambic perfectionné, une certaine dose de savoir directeur ; plus une certaine dose, encore, non plus de combustible mais de comburant ; plus enfin une certaine dose aussi de matière première, toutes trois en rapport avec la nature et la quantité du produit à fournir.

Une certaine dose de savoir directeur, de comburant et de matière première voulant dire,

tout simplement, au moins un peu d'innervation plastico-sympathique, pas mal de sang artériel, et beaucoup de sang veineux.

Donc, dans la peau du noir.....

— On doit trouver (ce qu'on trouve en effet), un réseau vasculaire fort développé (on ne peut plus développé) en sa partie veineuse ; développé notablement encore, en sa partie artérielle ; et développé d'une manière assez remarquable en ses nerfs végétativo-incitateurs aussi bien que surveillants.

Avons-nous tout dit, sur la peau du noir ? Non, certainement non ! Par conséquent, continuons à conclure du milieu tout puissant qu'il habite, aux prodiges fonctionnels qu'exige de lui, sous peine de mort, ce susdit milieu tout puissant ; et, de ces prodiges fonctionnels, à l'anatomie des organes qui les accomplissent.

DE L'ÉPIDERME ET DU GENRE DE POIL DU PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

La peau du noir est et doit être (avons-nous dit et prouvé) extrêmement puissante à décomposer les rayons du soleil ; extrêmement souple, extrêmement fraîche et extrêmement hématosante ; en un mot, extrêmement perméable aux agents physico-chimiques ainsi qu'aux

vapeurs ou gaz dont l'organisme réclame le passage.

Eh bien! cette aptitude si précieuse (tant pour l'endosmose que pour l'exosmose), et cette transparence, si remarquablement diathermane, les posséderait-elle à un aussi éminent degré; si elle était couverte de poils et si, en outre, son épiderme était quelque peu épais ?

— Non, évidemment, non.

— Donc, au nombre des conditions, *sine qua non*, d'existence du noir, nous ajouterons encore ces deux-ci : poil nul ou mieux réduit à l'état de duvet, *comme chez l'enfant, et, comme chez l'enfant*, épiderme cutané on ne peut plus mince.

Etonnez-vous après cela que certains nègres ou Papous aient la peau douce, autant que le velours ; et totalement dégarnie de poils, sauf au cuir chevelu où se trouve souvent une surcharge de laine.

Quand j'entrerai dans les détails, je reviendrai sur le compte de cette dernière disposition anatomique.

Pour le moment, parce qu'il importe d'en finir avec la peau du noir qui nous occupe ; je passe à l'anatomie du derme proprement dit et du tissu cellulaire qui lui sert de coussinet.

DES QUALITÉS DU DERME CHEZ LE PROTOTYPE VÉGÉTATIF DE NOTRE ESPÈCE.

Parmi les tours de force que doit exécuter l'organisme du sauvage qui habite le désert torride, afin de n'y pas mourir ; il en est deux qui ne le cèdent en rien à ceux que nous avons signalés déjà : faire du chaud, la nuit, ou tout au moins ne pas succomber au froid ; et engraisser, pendant l'abondance, plus vite qu'il ne maigrit pendant la disette.

— Faire du chaud, la nuit, avec sa peau, lui est-ce bien possible ; quand, en définitive, la donnée générale de son pays, la résultante des exigences cosmiques de son climat est positivement un excès de chaleur ?

— Evidemment, non.

— Donc, il doit recourir au feu, au vêtement ou à la chair de poule mieux que les deux autres variantes de notre espèce.

Eh bien ! c'est effectivement ce qui a lieu. Si partout on n'aperçoit pas le nègre enveloppé dans un manteau, durant la nuit : partout, du moins, on le rencontre accroupi, du soir au matin, auprès d'un feu, plus oumoins fort ; et rôtissant, d'un côté, pendant que de

l'autre il gêle, frissonne ou grelotte, tout en hérissant le duvet et les papilles vasculaires de sa peau mieux que ne le ferait un autre homme.

Mieux que ne le ferait un homme! Le tout pour ne pas laisser trop languir sa circulation cutano-capillaire; diminuer l'étendue de son tégument externe; et gêner, crainte d'un refroidissement trop intense et trop prompt, le renouvellement de l'air touchant à sa peau, en entortillant chacune de ses bulles, dans chacune des fibrilles de son duvet si bien frisé.

Ainsi font les animaux, lorsqu'ils veulent se préserver du froid.

Au lieu de plaquer leurs poils ou leurs plumes contre leur corps et, partant, de paralyser l'office de leur duvet en le rabattant sur leur peau; ils ébouriffent, au contraire, ces susdits poils ou ces susdites plumes, afin de laisser à leur bonne doublure de flanelle tout son effet calorique et isolant.

— Oui, mais chez tous ces animaux, les innombrables fibrilles du muscle peaucier sont autrement plus développées que chez l'homme; et en outre leurs contractions sont du domaine de la vie volontaire.

— Je n'en disconviens pas. Mais, pour être involontaire, l'hérétisme duveto-papillaire du

noir n'en n'est pas moins réel et efficace; attendu qu'il est dans la dépendance d'un derme aussi épais qu'énergique; dans le ressort d'un feutrage de fibre élastique (les unes blanches, les autres jaunes) aussi promptes à se vigoureusement racornir au froid, que complaisantes à se nonchalemment épanouir au chaud.

Et comment le derme du noir ne serait-il pas, comme les faits anatomiques et physiologiques le montrent, aussi riche que bien corsé. N'est-il pas la base fondamentale de notre peau; et cette dernière peut-elle (de par la puissance du cosmos, qui la baigne, et les modifications, qu'il imprime à l'organisme) être beaucoup arrosée, cruoriquement et nerveusement sans que lui, derme, profite plastiquement au moins de cette richesse végétative.

DU TISSU CELLULO GRAISSEUX SOUS-ÉPIDERMIQUE.

Je passe à l'examen du tissu cellulaire de la peau du noir, soit Africain, soit Australien; ou, si mieux vous aimez, aux conséquences de ce fait: que le noir doit pouvoir engraisser et parfois engraisse prodigieusement vite.

— Pour engraisser prodigieusement vite que faut-il?

— Avoir de quoi, prodigieusement vite, emmagasiner les aliments qu'élabore le tube digestif.

— Ces aliments une fois élaborés, une fois devenus graisse humaine, où se logent-ils ?

— Dans les mailles du tissu cellulaire.

— Donc les mailles de ce tissu cellulaire doivent être tout à la fois, chez l'homme qui nous occupe, fort larges et fort abondantes.

— Eh bien ! où leur abondance et leur ampleur, en cas de surcharge, doit-elle nuire le moins à l'organisme ?

— Sous la peau, dont rien n'arrête l'amplification à l'extérieur ; et sous cette peau, dans les deux régions dont le développement, aussi prompt qu'anormal, peut le moins gêner les fonctions et mouvements de l'organisme ; à savoir : au ventre, par devant, et aux fesses, par derrière.

— Les faits justifient-ils tous ses aperçus théoriques?

On ne peut mieux. Touchez la peau du nègre et vous verrez qu'elle est comme celle des jeunes animaux, extrêmement mobile sur les tissus qu'elle recouvre. Regardez-la de bien près ; et vous verrez, à l'abdomen et aux fesses plus qu'ailleurs, qu'elle est ridée par une infinité de plis losangiques lorsque celui qu'elle

recouvre n'est pas en notable embonpoint. Enfin contemplez le nègre quand il ne se meut que lentement, et vous verrez qu'au ventre, aux fesses et aux mollets sa peau semble ballotter et ballotte effectivement beaucoup plus que la nôtre ; pour peu qu'il vienne de pâtir ou seulement de fatiguer.

Cela tient..... mais, avant de parler d'autre chose que de la peau du noir, finissons-en avec cette dernière ; en répondant à une objection qu'on ne m'a que trop souvent faite.

CHAPITRE II.

De la peau, envisagée comme organe exclusivement végétatif, chez le noir qui habite les pays excessivement chauds et excessivement humides.

— Nous comprenons fort bien que (chez le noir, dont vous parlez ; chez l'habitant d'un milieu trop sec, trop chaud et trop stérile ; chez le sauvage forcé de faire, de sa muqueuse intestinale, une surface exclusivement digestivo-inhalante ; de son péritoine, un simple pot à graisse ; de sa cavité abdominale, un garde-manger; de son système veineux spléno-mœsentérique un réservoir anti-coagulateur ; et cætera et cætera) nous comprenons fort bien, dis-je, que la peau ait pris, d'abord, et conserve, ensuite, les qualités que vous dites.

Mais en maintes et maintes régions du littoral africain; asiatique ou océanien (au Sénégal, aux îles Adamans ou à la Nouvelle Guinée, par exemple), toutes contrées aussi parfaitement chaudes qu'humides, aussi parfaitement riches de végétaux que d'animaux ; tous les tours de

force organique, dont vous nous avez parlé, n'ont aucune raison d'être ; et cependant l'homme (qui certainement ne les effectue pas) y est tout aussi noir qu'au désert central d'Afrique ou d'Australie !

Comment expliquez-vous ce phénomène ? Pourquoi une seule et même coloration en deux pays si différents ?

— Rien de plus simple à concevoir.

De ce que les vivres abondent, aux parages à la fois très-chauds et très-humides ; il résulte effectivement que les courses énormes, les efforts digestifs prodigieux, les distensions abdominales considérables, et cætera, et cætera, dont je vous ai parlé, n'ont plus lieu. Mais pour changer de nom ou mieux de difficulté, le problème vital n'en est pas moins difficile pour l'organisme.

En effet, il s'agit, pour le noir habitant de ces divers rivages, non-seulement d'y vivre, mais encore de n'y point péricliter ; non-seulement d'y respirer (malgré la détrempe que fait subir, à sa peau et à sa muqueuse pulmonaire, une surcharge de vapeur d'eau chaude en air chaud), mais encore de n'y pas tomber malade, malgré les miasmes fébripares que que cette susdite surcharge tend forcément à

introduire dans l'organisme ; non-seulement enfin de se décarboniquer et de se désammoniaquer par des voies autres que l'haleine ou la sueur, mais encore de ne se point laisser pénétrer par des matières morbibes animalo ou végétativo-désassimilées, comme fatalement il s'en produit, en toute contrée, chaude et marécageuse, encombrée de bêtes et d'herbages.

De ne point laisser, dis-je, pénétrer son organisme par de pareilles matières! ou si la chose arrive, de le débarrasser de tous gaz insalubres provenant des décompositions organiques du dehors, en même temps que de leurs analogues, provenant des décompositions organiques aussi du dedans ; puisque nous ne pouvons, un seul instant, vivre, agir et même penser, sans en produire.

— Si bien que, d'après vous, le problême de l'artérialisation de notre sang (au bord de certains fleuves, marais ou rivages sous-tropicaux d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie) est autant, pour le moins, si ce n'est plus difficile qu'au désert torride.

— Vous l'avez dit : autant, pour le moins si ce n'est plus difficile qu'au désert torride.

— Alors, comment l'homme, privé de tout

médicament comme de tout produit antiseptique civilisé, s'y prendra-t-il pour vivre ?

— Tout d'abord, afin de n'être pas empoisonné par imbibition cutanée ; il s'enduira le plus possible d'huile (humaine, bien entendu) c'est-à-dire du liquide que sécrètent ses glandes sébacées. Donc, afin d'exagérer leur rendement, le plus possible ; il tarira, le plus possible encore, le travail de ses glandes sudorales et, le plus possible aussi, celui de ses bulbes pilipares.

Eh bien ! parce que tel sera son premier soin et parce que nul rendement ne saurait être fort, si l'organe rendant ne l'est pas un peu lui-même ; tout naturellement le volume de ses glandes sébacées se trouvera doublé, triplé, quadruplé, peut-être, ou mutiplié par un nombre plus grand encore.

Par conséquent, au lieu de rester un homme à peau fraîche et lisse comme son frère des terres brûlantes ; il deviendra un être à peau huileuse et granulée : granulée surtout à la verge, surtout sous les aisselles, surtout au mamelon ; bref, à tous les endroits, où pour éviter les mauvais effets d'un frottement ou bien d'une succion, l'organisme réclamera un plus grand développement de ses glandes oléipares.

— N'éprouvera-t-il que cette seule modification ?

— Oh ! que non pas. Car, par cela même qu'il éprouvera cette modification cutanée, il deviendra plus odorant et moins poilu. Moins poilu ou mieux moins laineux. Il suffit de comparer la chevelure du Papou à celle du nègre pour être convaincu de cette vérité.

— Moins poilu ou moins laineux, soit ! Mais cela ne dit pas comment il se fait qu'entouré d'ombre et de fraîcheur, que n'ayant plus à s'abriter derrière son pigmentum et sa propre vapeur d'eau, sa peau n'en reste pas moins noire.

— Aussi vais-je vous l'expliquer.

— Privée, comme elle l'est, de toute glande pouvant la graisser, sa muqueuse pulmonaire pourra-t-elle ne se pas laisser imbiber par le vétricule des miasme paludéens ?

— Evidemment, non !

— Donc, toute la première, elle en sera pénétrée. Donc, toute la première, elle en sera endommagée. Donc, toute la première, enfin, elle ne fonctionnera que peu ou mal pour l'hématose générale.

Conclusion. — Aux parages sous-tropicaux, aussi chauds qu'humides ; le poumon non-seulement remplit mal son rôle d'artérialiseur;

mais, qui pis est, devient voie d'intoxication marécageuse.

— Eh bien! quel organe, appareil ou surface exosmosante non-seulement le remplacera ; mais, qui mieux est, deviendra l'expulseur de toutes ses inhalations fébripares ?

— Le rein ?

— Non ! Ce parenchyme ne fonctionne bien qu'en pays froid.

— La thyroïde ou la rate ?

— Où voulez-vous qu'elles crachent? Elles n'ont aucune communication avec l'extérieur.

— La muqueuse intestinale, alors ?

— Pas davantage. En ces pays nouveaux, comme partout ailleurs, son office est d'absorber les graisses animales ou les huiles végétales ; et non d'en expulser.

— Alors, le foie ?

— Eh oui ! sans doute, le foie. Témoin son volume, témoin sa force et témoin son activité, chez tous les nageurs d'eaux chaudes.

— Mais le foie suffira-t-il ?

— Telle est précisément la question !

— Eh bien ! disons-le tout de suite, afin d'en finir aussi vite que bien ; non le foie ne suffira pas. Et c'est parce qu'il ne suffira pas, aux époques les plus chaudes et les plus humides

surtout, qu'il faudra qu'à son tour (sous peine d'ictère, de fièvre jaune ou d'accès pernicieux) il trouve dans l'organisme un très-puissant auxiliaire. Donc, cet auxiliaire, quel sera-t-il?

— La peau, évidemment ; puisque c'est le seul excréteur qui nous reste.

— Eh bien ! oui, ce sera la peau !

La peau fonctionnant beaucoup ; afin de sécréter non plus une sueur, qui serait nuisible en pareille occurence, mais bien un indispensable savon gras contenant, comme la bile, force margarates, force oléates et force phosphates sodiques et calcaires, qui, à défaut de compagnons butireux et caséeux, sauraient fort bien se faire sentir eux-mêmes.

—*Force margarates, force oléates et force phosphates, qui, à défaut de composés butireux et caséux*, sauraient fort bien se faire sentir ; qu'est-ce que tout cela signifie ?

Tout cela signifie qu'il ne s'agit plus maintenant, pour la peau, de faire purement de l'eau sudorale ou de la perspiration carboniquée, autrement dit, des composés binaires seulement; mais bel et bien des produits ternaires, quaternaires, quinternaires ou plus compliqués encore.

Donc cette susdite peau d'habitant de pays

très-humides et très-chauds devra travailler autrement que celle du nègre ou du Papou des sables brûlants ; autrement voulant dire plus.

Donc, autrement plus que le tégument externe de l'un ou l'autre de ces deux hommes ; la peau du sauvage habitant des régions paludéennes sous-tropicales d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie, devra être abondamment pourvue de charbon humain culinairo-végétativant (autrement dit) de pigmentum ; plus de comburant cruorique (autrement dit encore) de sang artériel ; plus de science plastico-organisante (autrement dit aussi) d'innervation sympathique ; plus enfin et surtout de matière première à distiller, alambiquer, préparer, saponifier (peu importe le mot), c'est à dire : de sang veineux.

Etonnez-vous après cela que cet habitant du littoral torride atlantique, indien ou pacifique, épaississe l'épiderme de sa peau, afin qu'elle devienne quasi imperméable à l'humidité, et se la fasse, en outre, aussi noire et pour le moins aussi riche, vasculo-veineusement parlant, que son compatriote de l'intérieur, qui (lui du moins) n'a point à combattre un air marécageusement empoisonné.

Demandez aux créoles, qui ont vu travailler les noirs aux colonies, s'ils ont tous la même

teinte, s'ils ont tous la même odeur, s'ils ont tous les mêmes aptitudes (quel que soit leur pays natal et quelque temps qu'il fasse), s'ils sont aussi laborieux en été qu'en hiver, s'ils ont tous la même peau (fine, fraîche et veloutée ou bien épaisse d'épiderme, granuleuse et gluante), si leurs femmes ainsi que les nôtres (alors qu'elles ont à vivre pour deux ou à se débarrasser prochainement d'un sang veineux devenu inutile faute de gestation) ne forcent pas leur couleur et leur odeur, et cætera, et cætera ; pesez bien tous les faits anatomiques ou physiologiques par lesquels ils vous répondront; et vous verrez qu'il n'y en n'aura pas un seul qui ne trouve son explication, dans ce que je vous ai raconté déjà ou dans ce que je vous raconterai par la suite sur le culte du bœuf, de l'éléphant, de l'hippopotame, du crocodile et du serpent, et cætera, et cætera.

CHAPITRE III.

Peau du Noir envisagée comme organe animal

Des papilles tactilo-sensorielles du noir — des effets que leurs perceptions produisent, tout particulièrement sur la moelle épinière — et de la manière d'être que la puissance reflexe de cette dernière impose aux parties dures et molles de la machine locomobile que tout particulièrement elle gouverne.

Envisagée comme un vêtement naturel, dont les continuelles variations de formes, de température, de goût, d'arome, de couleur et de sonorité trahissent les incessantes variations involontaires que nous fait éprouver le monde, en changeant à chaque instant de propriétés physico-chimiques, notre peau exige, pour être bien étudiée, qu'on examine tous ses organes tactilo-sensoriels, le mécanisme qui sert à les placer de manière à bien remplir leur office de receveur d'impressions et, tout au moins, le système nervoso-spinal dont le pouvoir perceptivo-reflexe suffit, à la rigueur, pour mettre en jeu ce susdit mécanisme.

(J'entends par organes tactilo-sensoriels seulement ceux dont les papilles nerveuses servent à mesurer la chaleur, l'humidité, la consistance et la dureté des corps.)

Donc, nous devrons, à propos de la nouvelle étude que nous allons faire de la peau du noir, parler, en premier lieu, des innombrables papilles tactilo-sensorielles qu'abritent son pigmentum et son épiderme ; en second, de sa moelle épinière (au moins) ainsi que de tous les nerfs qui s'y rendent ou en sortent ; et en troisième lieu, enfin, de tous les os, ligaments, cartilages, périostes, aponévroses, muscles, tendons, membranes et capsules ou manchons synoviaux qui composent notre machine locomobile.

Ainsi qu'on peut dès à présent s'en former une idée, ce triple examen ne sera pas court ; donc, pour abréger, entrons, sans autre préambule, en matière.

PREMIÈREMENT. — *Des papilles tactilo-sensorielles que renferme la peau des noirs.*

Pendant que le noir du désert trop chaud, trop aride et trop lumineux se fait, tout le

long du jour, le plus d'ombre et de fraîcheur qu'il peut, avec son pigmentum et ses glandes sudorales, afin de ne pas mourir desséché ; celui qui hante les marécages, les îlots surbaissés et les deltas fangeux, se fabrique, avec ses glandes sébacées, le plus qu'il peut aussi de l'huile dépurativo-odorante, afin de n'être ni noyé, ni surtout empoisonné par les miasmes fébripares qui surchargent son atmosphère.

Donc, sur la côte aussi bien qu'au désert, soit d'Afrique, soit d'Australie ; il y a, tant que le jour dure, surcharge de liquide sur la peau du nègre ou du Papou.

Surcharge de liquide ! C'est-à-dire détrempe de toutes les papilles nerveuses que renferme cette enveloppe de notre être ; partant, impossibilité de suffisant éréthisme ; partant, fonctionnement plus qu'imparfait ; partant, enfin, faute de convenable exercice, diminution de volume et de sensibilité.

Quand la nuit vient, des influences diamétralement contraires aux précédentes se font sentir et produisent, sous le rapport de l'atrophie anatomo-physiologique des organes en question, un résultat encore plus accentué.

En effet, au désert torride, la différence entre les chaleurs maxima du jour et minima

de la nuit est encore plus grande qu'à Bagdad et à Calcutta. Or, en ces deux localités, l'eau qu'on isole gèle pendant la nuit, tant est considérable le rayonnement sidéral ; tandis que, durant le jour (même à l'ombre, que doit-ce être au soleil?) le thermomètre monte jusqu'à 50, 52 et 54 degrés. Donc, au désert torride, le froid nocturne ratatine et rend insensibles les papilles tactilo-sensorielles du noir encore plus que la chaleur diurne ne les détrempe et paralyse.

Et, dans les pays d'excessive chaleur humide? me direz-vous. Dans ces pays-là, c'est chose pire encore. Car il ne s'agit plus du rayonnement nocturne, qui peut refroidir seulement le dos et les épaules du malheureux noir, mais bien d'une buée glaciale qui va se plaquer sur tout son corps.

Conclusion. — En quelque pays qu'il soit, le noir grelotte la nuit autant qu'il sue le jour. Donc les plusieurs centaines de mille (pour ne pas dire millions) de papilles nerveuses tactilo-sensorielles que renferme sa peau manquent, autant d'ampleur que de sensibilité ; de par le fait de leur détrempe diurne que par celui de leur crispation nocturne.

Comme souvent la théorie, en oubliant cer-

taines données biologiques ou cosmologiques aboutit à l'erreur ; voyons si la pratique (autrement dit, l'œil et l'observation du vulgaire) confirment tous nos raisonnements.

Les régions de notre peau qui savent le mieux sentir et toucher sont inconstestablement nos deux mains et nos deux pieds. Et, dans nos deux mains et nos deux pieds, celles qui s'entendent le mieux à le faire sont incontestablement encore nos dix extrémités digitales que renforcent, pour en faire des organes éminemment préhenseurs et palpeurs, que renforcent, dis-je, par en dessus, nos ongles et, par en dessous, les coussinets cellulo-graisseux qu permettent à nos papilles nervoso-cutanées d'être plus nombreuses à tâter les petits objets en même temps que plus habiles à se mouler sur leurs surfaces.

Eh bien ! examinez, chez le noir, ces vingt extrémités digitales de notre être ; et vous verrez, premièrement, que, chez cette variante de notre espèce, les vingt ongles et les vingt petits coussinets cellulo-graisseux, qui en font des organes de perfectionnement, sont aussi plats et aussi mal faits que chez nos petits enfants si maladroits à tâter et surtout à saisir.

Vous verrez, dis-je, premièrement cela, et

secondement vous verrez que sous ces ongles si plats et sur ces coussinets graisseux si mal faits, les papilles tactilo-sensorielles sont non-seulement plus petites et moins nombreuses que chez les jaunes ou les blancs, mais que de plus elles sont plus mal rangées : témoin les saillies beaucoup moins accentuées et beaucoup moins régulières des lignes parallèles, droites ou courbes, qu'elles dessinent sous les ongles ou sur les coussinets cellulo-graisseux en question.

Comme il me paraît à peu près impossible de rien dire d'anatomiquement plus probant, je passe au point de vue expérimentalo-physiologique ; et, ne pouvant mieux dire que le docteur Pruner-Bey, je lui abandonne complètement la parole.

Voici comment il s'exprime, en son mémoire de janvier 1864, sur les noirs :

« Le phénomène le plus frappant, par rap-
» port à la sensibilité générale, c'est l'apathie
» au moins apparente du nègre en face de la
» douleur ; nous n'en avons jamais observé la
» moindre manifestation spontanée.....
« Les contrariétés et les mauvais traitements
» font verser des torrents de larmes à la né-
» gresse, à son enfant, au nègre lui-même ;

» jamais la douleur physique ne provoque rien
» de pareil. Le nègre fait assez souvent résis-
» tance aux opérations chirurgicales ; mais,
» une fois décidé, il fixe son regard immobile
» sur l'instrument et la main du chirurgien,
» sans donner le moindre signe d'inquiétude
» ou d'impatience ; ses lèvres cependant chan-
» geront de couleur et la sueur ruissellera de
» son corps pendant l'opération.

» Un seul exemple suffira pour appuyer
» notre manière de voir.

» Une négresse subit d'abord l'opération de
» la moitié droite de la mâchoire inférieure
» avec un sang froid étonnant ; puis, dès que
» la partie malade fut enlevée, elle entonna un
» chant d'une voix sonore et pénétrante ; et,
» malgré toutes nos instances, ce fut seule-
» ment après avoir terminé son hymne de
» grâce qu'il fût possible de la panser. »

SECONDEMENT. — *De la moelle épinière du noir, de son couronnement encéphalique, et de tous les nerfs qui se rattachent à l'un ou à l'autre de ces deux organes.*

Nos trois systèmes nerveux (grand sympathique, spinal et encéphalique) nous font, respectivement et sans que nous nous en doutions,

des forces ou pulpes nerveuses (végétativo-carnifiante, animalo-mouvementante, et mentalo-coordonnante), en fonctionnant sous la triple influence des agents physico-chimiques, des impulsions mécaniques et des événements esthétiques (ou spécialement sensoriels) que produisent les êtres qui nous entourent, en agissant les uns sur les autres ; absolument comme nos différents viscères nous font, à notre insu, du sang, en fonctionnant au contact des matériaux (solides, liquides ou gazeux) que nous ingérons volontairement ou non.

J'entends par événements esthétiques, ou spécialement sensoriels, ceux dont les sons, les aspects, les aromes, les saveurs ou les contacts peuvent assez éveiller notre intelligence ; pour qu'elle désire leur prolongation; se rappelle en avoir perçu de semblables ou d'analogues ; et (surtout, surtout !) se complaise à en imaginer de meilleurs.

Evidemment, notre moelle épinière, son couronnement (notre surface grise encéphalique) et, dans cette surface grise encéphalique, la région la plus précieuse de toutes (notre couche cortico-cérébrale) ne déterminent, tout à la fois, les modifications matérielles que devront éprouver nos différents appareils (viscéraux,

locomoteurs et mentaux) et les différentes quantités et qualités de pulpes nerveuses que devront dépenser chacun des nerfs qui surveillent ces différents appareils..... évidemment, dis-je, notre moelle épinière, notre surface grise encéphalique et plus particulièrement notre couche cortico-cérébrale ne déterminent les modifications matérielles à produire en nos organes, et les quantités et qualités de pulpes nerveuses à y consacrer qu'en appréciant, du même coup, ce qui se passe en nous et hors de nous.

Donc, si tous nos organes tactilo-sensoriels barométriques, thermométriques, hygrométriques et électrométriques (impressionneurs spéciaux, si je puis ainsi parler, de notre moelle épinière), plus tous nos organes sensoriélo-esthétiques (auditifs, optiques, olfactifs, gustatifs) plus encore tous nos organes sensoriélo-végétatifs (individuels ou spécifiques, si je puis encore ainsi parler, autrement dit, sitiques, respiratoires, faméliques, urinaires, défécateurs ou vénériques) inhérents, soit à notre peau, soit à notre muqueuse, sont dans un état tel que forcément ils ne peuvent que mal percevoir ; forcément les actions réflexes qu'ordonnera notre moelle épinière et les résolutions de toutes sortes que forgera notre suprême coordinateur pécheront par la qualité, la quantité ou les

deux à la fois; et forcément aussi les pulpes nerveuses végétatives animales ou mentales chargées d'en surveiller la réalisation seront dans le même cas.

Il va sans dire que ce double résultat, déjà si fâcheux, serait pire encore; si les impressions à recueillir par ces susdits organes percepteurs, forcément infidèles, étaient, les unes, tellement faibles et monotones qu'elles ne sauraient mettre en activité suffisante nos centres nerveux et, les autres, tellement nombreuses et puissantes, qu'elles ne pourraient que les blesser et, partant, les pousser à mal.

Ceci posé, parce que les noirs qui nous occupent n'ont, pour stimuler leurs trois grands appareils nerveux que des phénomènes caloriques et lumineux tellement intenses qu'ils déterminent (en dépit de l'inertie des papilles tactilo-sensorielles qu'ils affectent) des hypersécrétions considérables ou des phénomènes hygrométriques, barométriques, électriques, acoustiques et olfactifs si peu accentués d'habitude, qu'ils sont insuffisants; nous dirons de ces pauvres hères Africains ou Papous qu'ils sont (de par le ciel, la terre, l'air et l'eau) insuffisamment innervés au point de vue animalo-actif et surtout au point de vue mentalo-

spéculatif, et que c'est tout au plus s'ils le sont assez au point de vue végétativo-plastique.

Donc, ils seront (comme les enfants), énormément faibles de poitrine et de membres, encore plus énormément faibles d'esprit ; et, par cela même, auront un grand sympathique relativement plus développé que leur moelle épinière et surtout que leur encéphale.

Une conséquence forcée de tout ce qui précède est qu'ils auront, dans ce susdit encéphale, une surface grise circumventriculaire beaucoup plus développée relativement que leurs surfaces, grises aussi, péricérébelleuse et (surtout, surtout!) certico-cérébrale. Mais n'anticipons pas sur les considérations que nous ne devrons émettre qu'au chapitre où nous examinerons la peau sous le rapport mental, et puisque nous savons maintenant vers quel but, éminemment matériel, tous les êtres qui entourent le noir l'acheminent et comment ils l'innervent ; tirons profit de ces instructions pour déterminer et la structure intime, d'abord, et la forme, ensuite, que doivent prendre ses muscles, os, périostes, aponévroses, et cætera, et cætera..... bref, toutes les pièces de la machine qui doit lui servir à mettre en postures et mouvements convenables tous ses appareils tactilo-sensoriels cutanés ou muqueux.

TROISIÈMEMENT.—*De tous les os, ligaments, cartilages, périostes, aponévroses, muscles, tendons, membranes et capsules ou manchons synoviaux qui composent la machine locomobile du noir.*

MUSCLES. — Le noir use beaucoup de pulpe contractilo musculaire : premièrement, à envoyer jusqu'à sa peau la presque totalité de son liquide sanguin, afin que cette noire surface artérialise de son mieux ce que ses poumons hématosent si imparfaitement; secondement, à faire continuellement se raccourcir les fibriles musculaires qui vident les innombrables glandes (sudorales ou sébacées) que renferme cette susdite surface noire qui lui rend tant de services, afin qu'elle soit toujours fraîche et dispose; troisièmement, à mécaniquement brasser, depuis la bouche jusqu'à l'anus, les si tristes aliments dont il lui faut extraire jusqu'au dernier atome nutritif; et quatrièmement, enfin, à faire continuellement se raccourcir aussi les fibriles musculaires qui pareillement vident les innombrables glandes gastriques, biliaires, duodénales, pancréatiques et intestinales, dont les sucs ne sauraient être trop abondants, puisqu'il s'agit de convertir en chyle des substances quasi indigestes.

Or, cette pulpe nerveuse contractilo-musculaire, que notre système nerveux animalo-rachidien fournit à son collègue végétativo-sympathique, la moelle épinière du noir ne la fabrique, nous venons à l'instant même d'en montrer le pourquoi, ne la fabrique, dis-je, qu'en fort petite quantité.

Donc, si les muscles de sa vie végétative en dépensent beaucoup, ceux de sa vie de relation forcément n'en auront à user que fort peu.

Conclusion, parce que c'est en forgeant qu'on devient forgeron et qu'on se fait de vigoureux organes contractilo-volontaires ; autant les muscles de la vie de relation, chez le noir, seront relativement faibles de consistance, de coloration artérielle et de pouvoir contractile ; autant, au contraire, ceux de la vie purement végétative seront forts sous ces trois rapports.

Mais, direz-vous, ceci est de la théorie et semble peu conciliable avec les courses énormes dont vous nous avez parlé. A cette objection, je répondrai : premièrement, qu'au repos les chairs du noir qui nous occupe sont pendantes, preuve qu'elles manquent de consistance ; se-

condement, que le noir aime mieux rester trois, quatre, cinq jours et même beaucoup plus sans manger (quitte à se couper le ventre avec une corde, pour modérer ses orages instestinaux) que de se mouvoir prématurément, preuve qu'il ne se sent que faiblement innervé; troisièmement, qu'il ne se meut jamais que lorsqu'il est profondément amaigri, c'est-à-dire aussi léger que possible, pour avoir moins à supporter; quatrièmement, qu'il aime mieux courir que marcher, la loi d'inertie favorisant d'autant mieux l'équilibre des corps en mouvement que leur course est plus rapide; et cinquièmement, que, ce faisant, il ne contracte jamais ses muscles au grand complet et jamais non plus ne fléchit ni n'étend ses jambes au maximum.... En un mot, que, si vite qu'il aille, il a toujours une démarche déhanchée et toujours fait l'effet d'un homme qui cherche à rattraper son équilibre en courant après son centre de gravité.

Voyons si l'anatomie vérifie ces explications physiologiques des us et coutumes du noir; autrement dit, laissons parler le scalpel.

Chez le noir, l'acier nous montre, en premier lieu, un tube digestif énormément épaissi par les muscles circulaires et longitudinaux

qui doublent et triplent sa muqueuse ; en second, un cœur très-volumineux, surtout du côté droit ; c'est-à-dire un organe analogue à celui du fœtus, qui si bien envoie son sang veineux respirer non-seulement dans son foie, non-seulement même dans ses glandes cutanées, mais bel et bien dans son placenta ; enfin, en troisième lieu, des muscles à contraction volontaire brun-jaunâtre plutôt que rouges, ridiculement petits (vu les os qu'ils doivent mouvoir) et à fibres trop facilement pendantes.

Ne font exception, à cette dernière règle, que les moteurs de la mâchoire inférieure, les muscles de la bouche et ceux du larynx, que la dissection nous montre gros, forts et bien teintés. Je dis exception et j'ai tort ; car chez le noir, aussi maladroit parleur qu'habile suceur, les susdits muscles buccaux laryngiens et faciaux ne (servant que très-peu à causer entre adultes, mais beaucoup à sucer, humer et déglutir, en particulier) appartiennent beaucoup plus à la vie végétative qu'à la vie sociale et, dès lors, n'infirment pas la règle, mais tout au contraire la confirment.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit, au sujet des Papous australiens de la côte Ouest se régalant de baleine, ou de la côte Sud engloutissant

des entrailles d'Opossum, et vous serez, je crois, parfaitement convaincus.

Tissus blancs du Noir. — Nous l'avons déjà dit et prouvé maintes fois, le noir n'est, sous tous les rapports, qu'un grand enfant ; refaire continuellement ses chairs, parce que son pays continuellement les lui consume, est sa grande mission ; vivre, ou mieux, végéter est tout ce qu'il peut faire. Donc, en lui, tout est sacrifié à la vie végétative. Donc, en lui, les tissus qui (par leur structure, leur rigidité ou leur élasticité) rappellent le mieux la structure, la rigidité ou même l'élasticité des végétanx, sont les mieux élaborés.

— Eh bien ! ces tissus quels sont-ils ?—Ceux, évidemment, qui sont le plus universellement répandus dans la série animale ; ceux qui semblent composer exclusivement les bêtes placées aux plus bas degrés de l'immense échelle zoologique ; ceux dont, en notre corps, nous modifions le plus difficilement la vitalité ; ceux que nous guérissons avec le plus de peine, quand ils sont endommagés ; ceux que les maladies, qui stérilisent le mieux notre espèce, n'atteignent heureusement qu'en dernier lieu ; ceux, enfin, qui prédominent chez les enfants des

familles qui s'éteignent dans la scrofule et la misère : les tissus blancs.

Les tissus blancs ! C'est-à-dire, le tissu cellulaire, le derme (tant cutané que muqueux), les aponévroses, le névrilème, les ligaments, les cartilages et surtout (surtout !) les os et leur périoste qui vivent si bien (ceux-là par celui-ci) comme les arbres par leur écorce.

L'anatomie et la physiologie confirment-elles ces *à priori* théoriques ?

On ne peut mieux ; car, chez le noir, les tissus que je viens d'énumérer sont aussi fermes et aussi abondants que leurs moteurs rouges (les muscles) sont faibles et raréfiés. Pas d'aponévroses, pas de névrilèmes humains plus corsés que celles et ceux du noir. Pas d'os humains surtout qui soient plus gros, plus lourds, plus blancs et plus accentués, en tous leurs reliefs d'insertion tendineuses, que ceux du noir.

Comme la singularité de ces faits anatomiques pourrait, jusqu'à un certain point, vous empêcher d'y croire ; laissez-moi vous en donner les raisons physiologiques ; en m'appuyant sur les trois aphorismes les plus généraux, les plus justes et les plus encourgeants qu'il y ait en histoire naturelle..... aphorismes qui, à la

rigueur, pourraient n'en former qu'un seul, et dont voici les énoncés :

Il n'y a pas de plante ou de bête qui, passant de l'état sauvage à l'état civilisé, n'amoindrisse ou ne perde ses défenses naturelles, tant internes qu'externes, en même temps que sa vigueur plastique, aussi bien individuelle que spécifique ;

Et *vice versâ*, il n'y a pas de plante ou de bête qui, repassant de l'état civilisé à l'état sauvage, ne recouvre, tout au contraire, et celle-ci et celles-là :

Autrement dit, les êtres vivants sont d'autant mieux armés contre le monde qui les entoure que les éléments nerveux (personnels ou étrangers) qui les gouvernent sont moins solidaires et moins capables de former de bonnes conceptions défensives ; et réciproquement, ou mieux, inversement plus les éléments nerveux qui gouvernent, et cætera, et cætera.

J'entends (comme tous les biologistes, éleveurs et pépiniéristes) par défenses ou armes naturelles, tant externes qu'internes, des végétaux, les épines, poils, écorces, piquants, duvets, aspects hideux, odeurs repoussantes, sucs malfaisants; bref tous les produits quelconques susceptibles de les faire respecter ; et par dé-

fenses ou armes naturelles des animaux, pareillement, les fourrures fauves, cuirs épais, griffes déchirantes, cornes aiguës, dents acérées, incrustations résistantes, excréta nauséabonds et sécréta dangereux qui peuvent déterminer à le respecter.

Cela dit, entrons en matière.

Evidemment, la conclusion à tirer (sinon la traduction à faire) de tout ce qui précède est la suivante. Si parfaits que puissent devenir un organisme et les centres nerveux qui le gouvernent, jamais ceux-ci ne pousseront celui-là à réaliser autre chose que des actes et des produits grossiers ; tant qu'une sollicitude intelligente et morale n'épargnera point, à tous ses organes sensoriels cutanés ou muqueux, de mauvaises influences physico-chimiques, de méchantes impulsions dynamiques, ou de laides images sonores, optiques, olfactives ou sapides.

Donc, parce que (dans l'organisme du noir, maintenu à l'état sauvage par la sauvagerie de son désert) le névrilème est, pour le cylindre axis du nerf et son liquide protecteur, une matérielle défense ; le névrilème est, surtout aux mains et aux pieds du sauvage noir, excessivement épais.

Donc encore, parce que (dans l'organisme du noir, maintenu à l'état sauvage par la sauvagerie de son milieu) les aponévroses sont, pour les misérables muscles contractilo-volontaires qu'elles guident ou protégent, une défense matérielle ; les aponévroses sont chez le noir excessivement épaisses.

Donc aussi, parce que (dans l'organisme de ce même noir) les ligaments et cartilages sont, pour les os qu'ils doivent maintenir en rapport, une véritable défense contre les déplacements que pourraient opérer des muscles insuffisamment forts et surtout insuffisamment bien gouvernés, les ligaments et cartilages sont chez le noir fort solides.

Donc enfin, parce que (dans l'organisme du noir, maintenu à l'état sauvage par la sauvagerie de son désert) le phosphate calcaire (tout en déterminant l'excès de poids, de blancheur et de dureté des os) est, pour ces leviers inflexibles, une très-grande cause de solidité, autrement dit une véritable défense matérielle ; le phosphate calcaire est, dans les os du noir, beaucoup plus abondant que dans ceux du jaune et du blanc ; et contribue, par cette surabondance même, à *leur donner* leur état particulier.

Soit ! me direz-vous ; le surcroît de volume,

de poids, de blancheur et de dureté des os du noir (que vous auriez pu expliquer par ce fait, que le point de vue végétativo-matériel primant tout, chez ce genre d'homme, la matière calcaire devait plus abonder en ses leviers rigides que l'élément gélatineux), vous le justifiez par ce fait que les défenses brutales abondent là où les précautions morales ne peuvent même pas s'organiser. Mais l'excès de relief des parties où viennent s'implanter les tendons de ces muscles relativement trop faibles ; comment l'interprétez-vous ?

— Comme l'excès phosphato-calcaire ; en posant en principe qu'il en est du consensus animalo-mécanique de notre organisme, comme de son consensus plastico végétatif ; ou, si mieux vous aimez, en disant : chez le noir (dont l'activité, pour ne pas dire la logique, cortico-cérébrale est si faible) l'activité (pour ne pas dire aussi la logique) péricérébelleuse compense l'insuffisance musculaire par l'exagération des bras de leviers osseux ; absolument comme l'activité, la logique, ou le surcroît d'étendue (car ces trois équivalents marchent de front) absolument, dis-je, comme l'activité, la logique ou le surcroît d'étendue de la surface végétativo-ventriculaire de l'encéphale compense le défaut d'hématose pulmonaire,

par l'exagération de la sécrétion cutano-sudorale (dans les pays qui sont trop secs en même temps que trop chauds) ou par les hypersécrétions hépatiques et sébacées (dans ceux qui sont au contraire en même temps que trop chauds, trop humides).

Comme ces dernières phrases, que surchargent peut-être beaucoup trop de mots scientifiques, pourraient manquer de clarté; reprenons cette question des reliefs osseux exagérés, en partant directement du problème de locomotion que doit résoudre le noir, soit qu'il ait à se mouvementer en un pays de sables mobiles ou en un pays de boues plus mobiles encore.

— Pour lui, si pauvre de sang artériel et de pulpe nerveuse de quoi s'agit-il en fait de mécanique animale ?

— De fournir, au moins de frais possible de comburant et de commandement, des quantités considérables de mouvement. sur un sol toujours prêt à se dérober sous lui ; le tout au moyen d'une machine très mal équilibrée, fort lourde en ses leviers et, pour comble de malheur, garnie de muscles contractilo-volontaires énormément trop faibles.

— Donc, il lui faudra par en bas (comme à

tous les animaux qui ont pour coutume de se mouvoir sur l'eau ou de courir sur les herbes) une emplanture considérable, et par en haut (comme aux saltimbanques funambules, toujours sur le point de perdre leur équilibre) un énorme balancier.

— Autrement dit?....

— ....Au bout des jambes, d'énormes pieds munis d'orteils bien longs et bien facilement écartables; au bout des épaules des bras démesurément longs, terminés par d'énormes mains, afin que leur plus petit écart ait beaucoup d'importance; et, tout le long du corps (toujours comme les saltimbanques en question) jamais la moindre raideur; autrement dit une demi flexion perpétuelle, aussi bien du rachis que des membres inférieurs. D'où cartilages inter-vertébraux aussi bien qu'interosseux plus élevés.

— Voilà pour le squelette; passons à ses moteurs. Ils sont, avons-nous dit, flasques, mous et décolorés; donc pour mouvementer les bras de leviers si longs et si lourds, qui doivent permettre au corps du noir de marcher, ramper, grimper et nager au besoin avec la même facilité, que faut il?

— Que toujours les tendons d'insertion

musculaire s'attachent le plus loin possible du centre de rotation.

— Donc les énormes pieds du nègre seront plats, c'est-à-dire fort peu cambrés, afin que leurs os ne perdent rien de leur longueur.

Donc ses calcanéums seront comme ceux du singe fort prolongés en arrière.

Donc ses tibias seront très longs aussi.

Donc ses rotules seront fort saillantes.

Donc, au dessus comme au-dessous de son articulation fémorale, les os de son bassin, par devant aussi bien que par derrière, seront aplatis et prolongés, afin de n'amoindrir aucunement leur longueur, en prenant des courbes gracieuses. Certainement ses fesses n'en seront que plus creuses et pointues ; mais qu'importe!

Donc ses côtes (au lieu de s'étendre latéralement, au sortir de la gouttière vertébrale) se porteront brusquement en avant. Ce qui rétrécira sa poitrine.

Donc ses mains seront énormes, ses poignets tout osseux, ses avant-bras et bras énormes, son olécrane et sa tête humérale énormément accentués et prolongés, ce qui lui donnera un coude excessivement pointu et une épaule toute décharnée.

Donc, sa clavicule (exception, confirmant la règle, si je puis ainsi parler) sa clavicule,

dis-je, obligée de servir toute seule de point d'appui à ce bras (ce demi-balancier) si démesurément long et lourd, sera seule très-arquée, pour gagner en force et cambrure ce qu'elle perdra en longueur, quitte à faire paraître les épaules encore plus maigres et plus étriquées.

Donc, sa mâchoire inférieure, ici nous rentrons dans la règle, sera presque aussi droite que celle de l'enfant qui tète encore, d'où résultera son prognatisme facial.

Donc, enfin, son occipital (point d'attache de tous les extenseurs de sa tête, qui font tous contre-poids à son énorme face), sera très-prolongé, surtout en arrière, et, partant, causera, si je puis ainsi parler, son prognatisme cranien.

— Eh bien ! pour contenir des muscles, faibles à la vérité, mais si hardiment lancés loin du centre de rotation des mouvements qu'ils déterminent, que faut-il ?

— De très-fortes aponévroses.

— Et pour prévenir les glissements que ces points d'attache si lointains pourraient causer, que faut-il encore ?

— Des ligaments très-forts.

— Donc (car évidemment il faut conclure), donc, de cette démonstration nouvelle que

nous venons de faire, du besoin qu'il y a, pour le noir, que ses surfaces d'insertion tendineuses soient exagérées en volume et ses aponévroses en ligaments très-vigoureux, nous conclurons que, de quelque façon qu'on s'y prenne et à quelque point de vue qu'on se mette, on trouve que tous ses tissus blancs sont et doivent être tels que nous l'avons dit.

Au point où nous en sommes arrivés, nous n'aurions, évidemment, qu'à recouvrir de leur noire enveloppe tous les reliefs et toutes les dépressions que nous venons de théoriquement disséquer et à en faire la somme, si je peux ainsi dire, pour déterminer les formes et les mouvements du nègre.

Mais parce qu'il importe, quand on veut justifier une théorie, de démontrer qu'on arrive toujours, au moyen de son principe, aux mêmes conclusions aussi vérifiables que vérifiées par les faits, sous quelque jour qu'on envisage l'être qu'elle sert à étudier et faire comprendre, je vais, dans le chapitre suivant, expliquer les formes du noir, en partant non plus de chacune de ses parties composantes pour arriver à l'ensemble, mais au contraire de l'ensemble pour descendre jusqu'aux moindres détails.

CHAPITRE IV.

PEAU ENVISAGÉE COMME ORGANE ANIMAL.

Point de vue géométrique et point de vue mécanique, forme et mouvement.

Qui dit plante, dit être vivant ne pouvant se déplacer ni remuer, de son propre chef ; et qui dit animal, dit, au contraire, organisme susceptible de faire, peu et surtout beaucoup, l'un et l'autre.

Partant de là, étudier la peau de l'homme, en la considérant comme un organe animal ; c'est évidemment l'examiner à un point de vue géométrique et mécanique tout à la fois, c'est-à-dire, au point de vue des reliefs qu'elle peut successivement offrir et des mouvements qu'elle peut successivement opérer.

Or ces reliefs et ces mouvements ne sont, à leur tour, que les traductions plus ou moins exactes des poses et des contours que nos os,

nos muscles et nos autres tissus affectent ; quand ils obéissent aux manières d'être que déterminent, en nous, les influences *présentes* du milieu qui nous entoure et surtout celles *passées* (beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus puissantes) du monde qui nous a dressés, de générations en générations, à aimer, agir et penser d'une façon plutôt que d'une autre.

Donc, puisque ces reliefs et ces mouvements ne sont que la traduction de plus en plus exacte des poses et contours que prennent nos os, nos muscles et nos autres tissus, à mesure que notre pays et ses habitants de toutes sortes nous ancrent, de plus en plus aussi, dans tels et tels sentiments, telles et telles habitudes et tels et tels préjugés ; pour bien étudier notre tégument externe (en tant que machine locomobile animale) et bien comprendre toutes ses particularités morphologiques, nous devons commencer par décomposer tout notre être, aussi logiquement que biologiquement, en parties fonctionnelles, bien nettement accentuées ; et chercher, dans les qualités du milieu où il vit, les résultats qu'il exige de chacune d'elles, si nous voulons rationnellement déterminer les modifications de volume et de forme qu'il leur impose.

Eh bien ! cette analyse de plus en plus détaillée de notre corps, ce fractionnement préliminaire de notre organisme en ensembles fonctionnels de plus en plus spéciaux ; faisons-le.

Evidemment, l'homme est aussi décomposable, anatomiquement parlant, en deux grandes régions (l'une, sus-diaphragmatique ou supérieure, l'autre sous-diaphragmatique ou inférieure) que les animaux les mieux faits le sont en deux grosses moitiés : l'une, antérieure, leur avant-train ; l'autre, postérieure, leur arrière-train.

Evidemment encore, à ces deux régions primordiales de notre être, se rattachent respectivement, en haut, les organes qui surtout servent à notre vie de relation : tête, col, membres supérieurs et poitrine ou soufflet vocal ; et, en bas au contraire, ceux qui plus spécialement ont trait à l'existence matérielle de notre individu ou de notre espèce : viscères abdominaux, appareil génital, bassin et jambes.

Enfin, non moins évidemment, ces deux premières moitiés de notre être (bien qu'elles soient plus inséparables et plus solidaires, en notre espèce qu'en aucune autre) sont respectivement dominées par deux conceptions différentes. Conceptions qui sont, la première, plus

mentalo-animale que matérielle et, la seconde, plus animalo-végétative que spirituelle.

Donc il en est un peu de nous comme de notre planète, autrement dit nous avons deux pôles : l'un moral, l'autre bestial ; et c'est à faire prédominer celui-là sur celui-ci que nous devons consacrer et consacrons effectivement presque tous la phase ascendante de notre existence.

Comme je viens de l'affirmer à l'instant même, chez nous plus que chez tout autre animal, les deux grosses moitiés primordiales de l'être sont absolument inséparables et parfaitement solidaires.

Néanmoins, si l'on veut bien remarquer : *premièrement*, que les hommes de génie, quel que soit leur genre, sont aussi difficiles à nourrir qu'inaptes à se reproduire ; *secondement*, que les très-belles femmes, de n'importe quelle variante humaine, sont identiquement dans le même cas ; *troisièmement*, que nous soldons toujours, à l'instar de tous les animaux et de tous les végétaux philanthropes, l'exagération d'un mode fonctionnel ou moral quelconque par l'infériorité de notre vigueur plastique, surtout procréatrice ; *quatrièmement* enfin, qu'une population épuisée comme je viens de

le dire, par une manière trop exclusive de vivre, ne s'est jamais revivifiée que par des barbares, absolument comme nos plantes et nos bêtes, par trop cultivées, ne se ravivent jamais que par des sauvageons... Si, dis-je, nous voulons bien prendre en considération ces quatre grandes catégories de phénomènes humains, zoologiques et botaniques ; nous en arriverons forcément à la conclusion que voici :

En dépit de l'union indissoluble et de la solidarité parfaite qui les accole tout d'abord, dans le sein de notre être ; les deux grosses collectivités d'organes que j'ai nommé nos moitiés sus et sous-diaphragmatiques sont en antagonisme secondaire... absolument comme, dans notre globe encore, sont en antagonisme électrique également secondaire, le pôle magnétique nord et le pôle magnétique sud ; bien qu'ils soient primordialement en solidarité telle (de par la commune chaleur solaire qui détermine la formation de chacun d'eux en chauffant inégalement nos deux hémisphères) ; bien qu'ils soient, dis-je, en solidarité telle que l'un d'eux ne saurait varier sans qu'aussitôt l'autre ne variât.

Cette rivalité, secondaire seulement, des deux

points de vue (pour ne pas dire des deux plexus) qui gouvernent (en se le disputant) notre individu tout entier, tient à ce qu'il faut, *sous peine de mort*, que ces deux foyers, directeurs (l'un) de notre vie sociale et (l'autre) de notre existence matérielle puisent, en sens inverse, dans les communes réserves de notre sang artériel et de notre pulpe nerveuse ; attendu que nous ne pouvons, en vingt-quatre heures, nous faire qu'une quantité limitée de liquide nourricier et une quantité limitée aussi d'huile administrative.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi, parce qu'un de nos deux pôles compensera toujours, par ses économies, l'excès qu'aura dépensé l'autre ; nous pouvons affirmer que notre arrière-train s'atténuera, toutes les fois que la moitié sus-diaphragmatique de notre être s'amplifiera, pour obéir aux *exigences* du milieu matériel qui nous entoure, ou de la société que nous fréquentons, ou bien encore de l'âge que nous prenons, et cætera, et cætera ; et que cet arrière-train, susdit, s'hypertrophiera, au contraire, toutes les fois que les phénomènes cosmiques, sociaux ou individuellement chronologiques, dont nous subissons forcément l'influence, nous travaillerons en sens inverse.

Nous pouvons, dis-je, affirmer cela ! Et nous pouvons affirmer pareillement que les divisions et subdivisions que nous allons établir dans chacune de ces deux grosses moitiés feront comme elles ; si l'antagonisme fonctionnel mentalo-animal et animalo-végétatif, qui domine dans ces deux premières moitiés de notre personne, se poursuit dans chacune de leurs moindres parties constituantes.

Donc, si nous voulons arriver jusqu'au modèle de chacune d'elles, en prenant pour base de nos déterminations sculpturales le plus ou moins de mentalité animale ou d'animalité végétative que chacune d'elles doit exprimer, il faut que nous répondions tout d'abord à cette question : la loi de solidarité primordiale mais d'antagonisme secondaire que je viens de signaler comme gouvernant les rapports des deux grosses moitiés de l'être humain, tout aussi bien que celle de l'avant et de l'arrière-train de tous les animaux un peu supérieurs, domine-t-elle aussi (oui ou non) les rapports des autres divisions et subdivisions dicothomo-fonctionnelles (si petites qu'elles soient) qu'on peut établir dans ces deux grosses premières moitiés de notre être ?

Eh bien! oui, cette loi de solidarité primordiale et d'antagonisme secondaire se poursuit à travers tous les appareils, organes et portions constituantes d'organes formant un élément constituant si petit qu'il soit, ne fût-ce qu'un simple acinus excrétant.

Comme l'énumération de ces divisions et subdivisions (toujours dicothomiques) de premier, second, troisième, quatrième ordre, et cætera suffira largement à justifier mon assertion; permettez, qu'au moins je vous commence la liste de ces décompositions anatomo-physiologiques de moins en moins importantes.

MOITIÉ SUS-DIAPHRAGMATIQUE DE NOTRE ÊTRE.

Tête. Région cranienne et région faciale.

Dans la première de ces deux régions, nous trouvons un contenant (successivement pileux. peaucier, osseux, membrano-séreux et liquide) protégeant un appareil nerveux si bien fait pour élaborer des résolutions mentalo-animales plutôt que des combinaisons animalo-végétatives, bien qu'il en fasse de deux sortes!..... Si bien fait, dis-je, pour élaborer des résolutions mentalo-animales; que bien certainement on trouverait, à la surface grise qui élu-

cide ces susdites résolutions, mille, mille et mille fois plus d'étendue qu'à celle où s'amalgament les arrangements, seulement animalo-végétatifs, qui gouvernent plastiquement notre être; s'il était possible d'étaler, à côté du très-petit développement des parois et surtout du plancher de nos ventricules encéphaliques, l'énorme surface qu'offriraient les lobes, circonvolutions, plis, feuillets et folioles de notre périphérie cérébrale complétement rectifiés.

Tout au contraire, le plan et le mécanisme de notre région faciale témoignent bien plus d'une mission animalo-végétative (par ses organes servant à introduire en nous les solides, liquides et gaz qui nous sont nécessaires) que d'une mission mentalo-animale; bien que cette même face abrite les organes sensoriels qui nous servent à voir, écouter, sentir et déguster l'espace.

Col. Région laryngo-pharyngienne et région céphalo-motrice.

La texture et la structure de la première de ces deux régions où réside l'organe de notre expression par excellence (la voix) dénotent un appareil bien plus évidemment fait pour traduire des conceptions mentalo-animales que

pour servir d'entonnoir, bien qu'il en fasse au besoin l'office.

Le plan et le mécanisme de la seconde, au contraire (par la vigueur de ses os et de ses muscles, ainsi que par la présence du corps thyroïde qu'ils abritent si bien, par derrière et latéralement), dénotent un office beaucoup plus végétativo-animal qu'expressif ; un appareil beaucoup plus utile à la conservation de notre sang (par sa partie glandulaire) et aux vigoureux mouvements et coups de notre crâne (par ses muscles moteurs) qu'à la fine expression mimée de nos pensées.

Je dis : Beaucoup plus utile à la conservation de notre sang qu'à la fine expression mimée de nos pensées ; parce qu'en général (pour dire oui, non, ou manifester le déplaisir qu'on nous cause) nous remuons la tête et le col tout aussi brusquement que le font les sauvages.

Membre supérieur. Nous distinguons, en cet organe, deux régions : l'une, axillo-brachiale ; l'autre, manuelo-exploratrice.

Evidemment, la richesse toute glandulaire et toute lymphatico ganglionnaire de la première dénote par ses hypersécrétions odorantes (en cas de violent exercice) et ses accidents

pathologiques (en cas de contacts malsains) un appareil bien plus fait pour veiller sur la composition matérielle de notre sang que pour servir à manifester, par les mouvements de notre épaule, ce qui nous plaît ou déplaît, bien que chez tous les peuples encore ces gestes aient la même valeur ; et non moins évidemment la texture et la forme de la deuxième de ces deux régions (avec son manche et son éventail, son avant-bras et sa main, beaucoup plus riches en os, en muscles et nerfs qu'en vaisseaux et en glandes) accusent une destination plus, énormément plus, mentalo-animale qu'animalo-végétative.

Donc nous pouvons affirmer, pour en finir avec cette moitié sus-diaphragmatique de notre être, que nous avons deux régions bien distinctes dans l'intérieur de la poitrine ; et qu'en dépit de leur mission commune d'organes (aspirants et refoulants) on ne peut plus utiles à notre vie plastique, ces deux régions bien distinctes témoignent parfaitement de l'antagonisme secondaire qui présida à leur structure ainsi qu'à leur texture.

Parlant ainsi, je fais allusion à notre appareil thoraco-pulmonaire et à notre appareil péricardo cardiaque.

En effet, le premier, phono-respiratoire, sert (malgré son office d'appareil hématoseur inhalo-exhalant) de soufflet à l'orgue expressif de notre appareil mental ; tandis que le second (en dépit de sa texture exclusivement animale, c'est-à-dire musculo contractile) sert non-seulement à lancer, vers toutes nos chairs, notre sang artériel qui est leur aliment, mais encore à les débarrasser toutes de leur sang noir, qui est leur excrément.

Je passe à l'énumération des divisions et subdivisions qu'on peut établir de la seconde *moitié* primordiale ou *sous diaphragmatique* de notre individu ; quand on met, d'un côté, les organes qui servent plus à notre vie végétativo-animale qu'à notre vie animalo-mentale et, de l'autre, ceux qui, tout au contraire, servent plus à notre vie de relation qu'à notre vie plastique.

Nous avons dans l'abdomen deux régions bien distinctes : l'une digestivo-intestinale qui, de prime abord, semble ne servir qu'à notre existence personnelle : l'autre, reino-génitale qui, évidemment, joue un rôle fort important dans notre vie de relation, puisque sans elle notre espèce disparaîtrait.

Eh bien ! ces deux appareils (qui témoignent si bien, par leur présence, des deux conceptions antagonisto polaires, qui se partagent le contenu de notre abdomen) peuvent, eux aussi, se respectivement subdiviser en deux régions, témoignant à leur tour, de l'incontestable concurrence que se font, partout notre être, les deux points de vue végétativo animal et animalo-mental qui se disputent notre vie.

En effet, si de même que notre tube intestinal se divise, tout naturellement en deux régions : l'une supérieure (digestivo-inhalante) plus glandulaire que musculaire, qui surtout sert à notre nutrition : l'autre inférieure (excrémento exhalante, plus musculaire que glandulaire) qui (sans nous être, en cas d'attaque, aussi utile qu'aux hérissons, aux crapauds et aux seiches) nous sert, grâce à la vigueur croissante avec l'âge de notre sphincter anal, à respecter de plus en plus nos semblables..., les gens les plus grossiers étant les seuls qui fassent usage de leurs gaz odorants, pour témoigner le peu de respect qu'ils ont pour les autres et eux mêmes..... De même, dis je, que notre tube intestinal se divise, tout naturellement en ces deux régions, à fonctions comme à structure jusqu'à un certain point opposites ; de même

notre appareil génito-urinaire se divise, lui aussi, en deux régions : l'une reino-vésico-urétrale (plus abondamment et plus chimiquement excrétante que musculaire) qui ne sert absolument qu'à notre vie personnelle et purement végétative : l'autre, au contraire, copulativo-procréatrice (beaucoup plus mécaniquement sinon beaucoup plus musculairement puissante et beaucoup plus nerveusement, bien qu'infiniment moins copieusement sécrétante) qui, certainement, sert à la conservation de notre espèce, encore plus qu'à la nôtre, et, certainement aussi, contribue plus à nous lancer dans la vie domestique et, par cette dite vie domestique, dans la vie civile que ne le font nos autres organes de relation (oreilles, yeux, bouche ou nez) bien qu'ils soient infiniment plus jolis et plus montrables.

Enfin, disons pour en finir avec ces divisions secondaires et tertiaires de notre moitié inférieure, que nous avons dans son support une région iliaco-fémorale, ou mieux, inguino-cuissale (rotativo-désambulatrice) et une région pédo-telluro-palpante ; qui sont, la première, plus riche en graisse, en glandes, en vaisseaux lymphatiques et ganglions que la seconde ; et la seconde, au contraire, éminemment plus

riche que la première en os, en muscles et surtout en nerfs, bref, en instruments servant beaucoup plus à notre vie de relation (transport et toucher) qu'à notre existence purement plastique.

Je passe à la subdivision de nos régions anatomo-morphologiques tertiaires en contrées quaternaires.

Dans notre *crâne*, ou mieux dans son contenu si éminemment nerveux, la région qui surtout élabore des conceptions et des mouvements volontaires est l'antéro-supérieure (notre surface grise cortico-cérébro-cérébelleuse, la tête de l'homme étant supposée placée comme celle des animaux), et celle qui surtout forge des combinaisons plastiques et des mouvements involontaires est la postéro-inférieure, notre surface grise cortico-cérébello-ventricuculaire.

Dans notre *face*, la région qui surtout nous sert à recueillir des aliments intellectuels et moraux, des images lointaines (tant olfactives et visuelles qu'auditives) est la sus-palatine ; et celle, au contraire, qui ne sert qu'à recevoir des matériaux sapides ou non et à les déglutir (pour nous faire non plus des idées et des

vouloirs bien précis, mais des appétits brutaux et surtout de la chair et des os) est la sous platine ou intra-maxillaire.

Dans notre appareil *larynyo-pharyngien*, l'organe qui surtout sert à notre vie de relation est le larynx, d'autant plus inhabile à émettre des sons intelligibles, que l'individu ou son espèce est plus jeune; et celui qui, au contraire, fonctionne le plus en faveur de notre plasticité matérielle, est le pharynx si habile à déglutir aux âges (personnels et sociaux) où son voisin de l'avant est si maladroit.

Dans notre *cœur*, les cavités de droite et celles de gauche; dans notre *appareil digestif* la région intestinale située au-dessus de la barrière des apothicaires et celle située au-dessous; dans notre *appareil urinaire*, les reins et la vessie; dans notre *génital*, les testicules et le mécanisme éjaculateur, et cætera, et cætera... sont des subdivisions dont l'antagonisme (au point de vue des services de plus en plus mécaniques ou de plus en plus plastiques) à rendre est trop connu pour que j'insiste davantage.

Je dis et cætera, et cætera, et cætera, parce que prolonger indéfiniment une liste semblable

ne pourrait évidemment aboutir qu'à trois choses : ennuyer, fatiguer et faire perdre de vue le problème dont nous poursuivons la solution ; problème qui, je le répète, est celui-ci :

Préciser les formes qu'a dû prendre le corps de l'homme, dans les pays où maintenant encore nous ne trouvons que des noirs ; pour faire face : *premièrement*, à toutes les exigences cosmiques ; *secondement*, à toutes les influences morales des sociétés, petites ou grandes, qui ont pu s'y former ; et, *troisièmement*, enfin, à toutes les exigences encore que pouvait imposer non plus le milieu (purement cosmique ou purement social). mais bel et bien le temps, autrement dit, la succession des âges : préciser, dis-je, toutes les formes de l'homme, travaillé par ces trois sortes d'influences ;

Sachant que, d'un bout à l'autre de son être, il y a (comme chez tous les animaux un peu supérieurs) antagonisme entre ceux de ses appareils, organes ou fragments d'organes qui sont plus utiles à sa vie mentalo-animale qu'à sa vie animalo-végétative, et ceux (au contraire) de ses appareils, organes ou fragments d'organes qui sont plus utiles à sa vie matérielle qu'à sa vie morale.

Posé de la sorte, ce problème d'architecture ou mieux de sculpture anatomo-physiologique devient immédiatement fort simple.

En effet, du moment que le milieu du genre d'hommes qui nous occupe est si monotone et si aride, si pauvre de spectacles sensoriels et si avare d'aliments nutritifs! que son encéphale ne peut pas plus élucider un ensemble de résolutions nettes (un but précis, pour ne pas dire un idéal) avec ce qu'il perçoit d'images, que ses viscères ne se peuvent fabriquer un sang quelque peu riche (une vigueur quelconque) avec ce qu'ils reçoivent d'aliments ; il est évident que l'ensemble des influences qui déterminent et gouvernent sa vie ne lui impose qu'un devoir : développer son être en longueur, en épaisseur et en hauteur ; sans lui permettre de perdre son cachet d'animal, ne pensant qu'à une chose, se gaver ; n'agissant qu'en vue d'une chose, se gaver ; et gavé, n'aimant qu'une chose, dormir.

Ainsi n'ont à faire, ne font, et ne peuvent songer à faire autre chose, les enfants qui viennent de naître ; surtout quand la misère du sein maternel les a créés faméliques.

Conclusion. — L'ensemble des influences qui mènent la vie du noir lui impose le devoir

de ne devenir, de plus en plus, qu'un grand enfant; en d'autres termes, de ne se développer que, de plus en plus, materiellement ou, si mieux vous aimez, de ne faire que, de plus en plus, prédominer (en tout ses pareils, organes et fragments d'organes) le point de vue animalo-végétatif sur le point de vue mentalo-animal ; par conséquent le volume et la plasticité des pulpes inhalo-exhalantes et des tissus purement inertes sur le volume et la plasticité des fibres contractiles et (dans les appareils, organes ou fragments d'organes constitués par ces fibres contractiles elles-mêmes) ces susdites fibres contractiles sur les éléments nerveux qui les gouvernent.

Eh bien! cette besogne d'amplificateurs éminemment matérialistes; faisons la pour chacune des deux grandes moitiés primordiales de l'homme noir, ainsi que pour chacune des divisions et subdivisions dans lesquelles nous avons biologiquement fragmenté sa statue ; afin d'aboutir, comme résumé, à son portrait.

Premièrement. — Parce que dans la tête de ce genre d'homme, ce qui sert à penser doit être beaucoup moins développé que ce qui peut à la rigueur ne servir qu'à respirer, boire

et manger ; le crâne du noir est beaucoup plus petit que sa face.

Secondement. — Parce que, dans ce crâne, ce qui sert à élaborer des conceptions mentalo-animales (des idées et des expressions) doit être beaucoup moins développé que ce qui peut (à la rigueur) ne servir qu'à fabriquer des combinaisons purement plastiques et des mouvements involontaires ; la région antéro-supérieure est moins développée que la région postéro-inférieure.

Parlant ainsi, je fais aussi bien allusion au contenu qu'au contenant, à la région frontale qu'à la région occipitale et à la surface grise cortico-cérébrale de notre encéphale, qu'à la surface également grise de l'extérieur de notre cervelet et de l'intérieur de notre cavité encéphalo-ventriculaire.

Troisièmement. — Enfin, parce que, dans la face du noir, ce qui sert à loger les organes des sens, qui ne peuvent que nous fournir des éléments intellectuels et moraux, doit être moins développé que les cavités servant à humer, savourer et déglutir les gaz, liquides et solides indispensables à nos tissus animalo-végétatifs ; tout ce qui est au-dessus de notre palais est beaucoup moins développé que ce qui est au-dessous ; et, dans la moitié supérieure de notre

visage, les cavités osseuses réservées à l'oreille et à l'œil sont relativement beaucoup moindres que les reliefs et dépressions destinés à l'épanouissement du nerf olfactif, qui si bien guide les carnassiers en leurs chasses.

Comme je compte (à l'occasion de l'histoire naturelle de la peau du noir, envisagée comme appareil mental) faire très en détail l'anatomie de ses organes sensoriels, en partant de la physiologie qui leur est imposée par son milieu ; je crois devoir, pour le moment, n'insister que fort peu sur les détails morphologiques de son appareil acoustique, oculaire, nasal, et buccal. En conséquence, je passe à l'examen sculptural de son col.

— Quelle est (chez l'enfant qui vient de naître, chez l'enfant qui doit avant tout bien plastiquement travailler, pour bien plastiquement se développer) quelle est, dis-je, la partie la plus faible de ce département anatomique.

— La région postéro-inférieure, ou mieux, vertébro-musculaire, celle qui lui servira plus tard à mouvoir son plus précieux explorateur du monde : sa tête, qu'en naissant il ne peut même pas soutenir.

— Et, dans ce même département anatomique,

dans ce col, qu'y a-t-il au contraire de plus fort?

— Son appareil antéro-supérieur ou laryngo-pharyngien qui tant lui sert à crier et surtout téter.

— Enfin dans cet appareil lui-même, qu'elle partie prime l'autre?

— La partie hyoïdo-thyroïdienne qui sert de base à la langue et à sa bascule déglutissante, et non la cryco-arythénoïdienne si exclusivement phonique.

— Donc, chez le noir, la pomme d'Adam sera très-grosse, le dessous du menton large et le coup long et grêle.

Je passe au membre supérieur.

— Quelle est, dans le membre thoracique de l'enfant, la région la mieux faite?

— La supérieure.

— Et dans cette supérieure?

— Le département axillaire qui tant sécrète, même dans le sein maternel.

— Et, dans ce même membre thoracique, qu'y a-t-il de moins bien fait?

— L'avant-bras et la main, autrement dit l'appareil mentalo-animal, l'organe du toucher par excellence.

— Et dans cet organe du toucher par ex-

cellence, qu'est-ce qui est le moins achevé?

— La main ; et, dans cette main, les doigts ; et, dans ces doigts, le bout, tant supérieur qu'inférieur, tant région unguéale que région corpusculo-nerveuse malpigienne.

— Donc?

— ... Le noir a, dans le membre thoracique, l'épaule et le bras mieux faits que l'avant-bras et la main ; dans l'épaule, le surveillant végétatif de sa circulation brachiale (le creux axillaire) mieux fait que le moteur osso-musculaire de son bras, témoin la gracilité de l'un et l'odeur pénétrante de l'autre ; dans le bras et l'avant-bras, la région lymphatico-ganglionnaire par excellence, le pli du coude, mieux faite que les régions purement motrices ; et finalement, dans la main, ce qu'il peut employer comme support, pour ne pas dire comme patte, la paume mieux faite, infiniment mieux faite que ce qui peut servir d'éventail explorateur, les doigts si plats, si gros du bout, et si dénués d'ongles bombés.

Je passe à la poitrine.

— Dans cette partie constituante de l'enfant, la région la plus développée quelle est-elle ?

— La région cardio-circulatoire.

Et la plus étriquée?

— La phono-respiratoire.

Et (dans la première de ces deux régions, la cardio-circulatoire) qu'y a-t-il de plus remarquable ?

— Le cœur droit qui fait pour ainsi dire tout, grâce au trou de botal ; tandis que le cœur gauche ne fait rien.

Et (dans la deuxième de ces régions susdites, la phono-circulatoire) que faut-il remarquer aussi?

— La double exiguité de l'appareil osso-musculaire thoracique et de l'appareil animalo-phonique ! Double exiguité qui entrave l'action hématosante du poumon, en gênant l'expansion de cet organe et le passage des gaz qu'il inspire et expire.

— Donc ?...

— Le noir a une poitrine qui paraît, avec l'âge, s'étriquer de plus en plus relativement. Et, dans cette poitrine étriquée, un cœur qui devient, au contraire, de plus en plus gros non relativement mais de fait ; et, dans ce cœur de plus en plus gros, des cavités droites qui se développent et fonctionnent plus que les cavités gauches, bien que, finalement, le trou de botal se bouche comme chez le blanc.

Je passe à l'examen morphologique de la moitié sous-diaphragmatique du noir.

— De tous les appareils inférieurs de l'enfant, quel est le plus développé?

— L'appareil viscéro-abdominal, incontestablement.

— Et dans cet appareil viscéro-abdominal?

— Le tube digestivo-intestinal.

— Et dans ce tube digestivo-intestinal?

— La région supérieure : estomac, intestin grêle, foie, pancréas, vaisseaux chlyifères, ganglions et conduits lymphatiques, veines mœsentériques et rate, bref, tout ce qui sert, à la rigueur, à transformer nos aliments en liquide cruorifiable, sinon cruorique, et empêcher ce dernier, devenu veineux, de se coaguler en attendant l'hématose pulmonaire ; de se coaguler, dis-je, bien qu'il ne circule pas.

— Donc, chez le noir, tous les organes que je viens d'énumérer seront, comme chez son modèle, très-développés et surtout très-développables. Par conséquent, le contenant de ces organes sera prépondérant, à parois antérieures fort dilatables, et pourra, en formant besace au besoin, tomber beaucoup plus bas que le pubis. Donc chez le noir, comme chez l'enfant, cet organe (il s'agit toujours du ventre) ne sera pas enfermé latéralement dans une ceinture osseuse.....

Mais je vais un peu trop vite, en parlant de

la forme du contenant avant d'en avoir fini avec celle du contenu. Donc j'en reviens à l'appareil génito-urinaire.

Chez l'enfant qui vient de naître, ce double appareil est excessivement peu développé, surtout dans sa région génitale : celle des deux qui évidemment comporte le plus la vie de relation et même, en certains moments, la commande si impérieusement qu'elle affole l'individu.

Donc, chez le noir, l'appareil génito-urinaire ne se développera que fort peu ; et, par suite, la région lombo-reinale qui sert tout à la fois de siége aux reins et de point d'attache aux glandes génitales sera peu développée ; d'où échine étriquée.

Mais, parce que chez le petit garçon qui vient de naître et surtout chez la petite fille, les organes copulateurs (verge et petites lèvres) sont énormément plus développés que ceux qui sont vraiment générateurs (testicules et ovaires) ; chez le noir comme chez la noire (qui copient les enfants, en exagérant, à mesure qu'ils se développent, leurs disproportions puériles) ces deux organes s'exagéreront de plus en plus et le feront tellement (surtout chez celui des deux sexes qui reste le plus en-

fant toute sa vie) qu'ils finiront par constituer une hideuse difformité.

— De sorte, me direz-vous, qu'à l'inverse de ce qui arrive pour tous ses autres organes; c'est, l'appareil du rapprochement sexuel qui, chez le noir, domine l'appareil glandulo-prolifique; autrement dit, l'appareil copulativo-sensoriel qui domine celui dont la sécrétion n'est socialement utile qu'à l'espèce et tend à végétativement appauvrir l'individu?

— Précisément; et la seule conséquence qu'on doive tirer de ce fait, qui n'est anormal qu'en apparence, est que l'antagonisme qui existe entre les deux points de vue (mentalo-animal et animalo-végétatif) qui se disputent en tous nos organes n'est, comme je l'ai répété si souvent, que tout à fait secondaire et que tout, chez le noir, est emménagé pour favoriser la nutrition et modérer les dépenses matérielles.

Au reste, comme je traiterai fort en détail l'architecture et la contexture des hanches, des fesses, et cætera, et cætera, du noir et de la noire, à propos de notre sens vénérique, lorsque j'envisagerai la peau comme appareil mental, je passe outre momentanément. Autrement dit, j'en arrive à la forme du membre inférieur.

Chez l'enfant, le membre inférieur est certainement plus lent à se perfectionner assez pour remplir son office que ne l'est le membre supérieur, et, dans ce membre inférieur, certainement encore, les muscles sont beaucoup plus tardifs à prendre leur maximum de vigueur et leur forme définitive que les os.

Donc, chez le noir (qui ne fait qu'exagérer, en grandissant, les formes de l'enfant) le défaut d'équilibre morphologique s'accentuera de plus en plus entre les os et leurs moteurs contractiles ; autrement dit, à mesure que ceux-là exagéreront leurs reliefs pour compenser par leur longueur la faiblesse de leurs moteurs, ceux-ci, au contraire, réduiront relativement leur volume et, par suite, feront paraître la cuisse et la jambe d'autant plus maigres et décharnées que le noir qui nous occupe s'approchera plus de la virilité.

Quant au pied, n'ayant qu'un office : celui de servir de support à un être de plus en plus mal équilibré et de lui offrir une base d'autant plus large qu'il est moins bien fait, il devra paraître évidemment d'autant plus plat et plus large qu'il servira de base à une colonne plus grèle.

La conclusion à tirer de tout ce qui précede, la voici :

Au point de vue esthétique du blanc (qui prend pour prototype de la beauté humaine la statuaire grecque et la peinture italienne), le noir n'est jamais plus beau qu'au moment où il vient de naître; quant à ce qui est de son portrait, au moment où il atteint le *nec plus ultra* de sa puissance végétative, aux pays les plus torrides qui soient (n'oubliez pas cette restriction), le voici :

Tête petite; front fuyant; face énorme, surtout en bas; col grêle; poitrine étriquée; épaules étroites; bras longs et maigres; mains énormes et en battoirs; échine maigre et sans courbure; ventre énorme, quand il est plein, (vous diriez alors celui d'un rachitique) flasque et tombant, quand il est vide; bassin étroit, comme latéralement écrasé; organes copulateurs (verge et nymphes) hideusement développés, surtout chez la femme; jambes abominablement mal faites, beaucoup trop longues et beaucoup trop grêles, principalement chez l'homme; enfin pieds larges, grands et affreusement faits, chez ce dernier principalement; bref, en tout et partout, exagération des formes d'un nouveau-né, arrivant en ce monde aussi exténué que possible.

Soit, me direz-vous, du moment que vous posez en principe (chose que, du reste, on ne saurait nier), du moment, dis je, que vous posez en principe que le milieu cosmique du noir blesse constamment ses organes sensoriels, n'offre (en fait d'aliments) à son imagination que des images et des événements d'une monotonie excessive, et lui donne (pour unique mission biologique) de consacrer toutes les forces de son organisme au développement de son pouvoir végétatif; vous devez, évidemment, aboutir, de par la théorie, aux formes que vous dites.

Mais qu'en pense la pratique ou, si mieux vous aimez, qu'en disent Messieurs les voyageurs et habitants des pays torrides?

— Ils partagent mon opinion. Car, à propos du noir, tous les individus qui ont vécu sous les tropiques (aussi bien en pays civilisés qu'en pays sauvages) disent : *premièrement*, que le petit négrillon naît tout aussi gentil que le petit blanc ; *secondement*, qu'il est, en venant au monde, à peu près aussi peu coloré que nos enfants d'Europe ; *troisièmement*, qu'il met à devenir décidément noir 3, 4, 5, 6, 8 jours ; *quatrièmement*, que sa couleur va fonçant jusqu'à ce qu'il soit en pleine virilité, époque à laquelle il atteint son maximun de nigritisme,

pourvu (cela va de soi) qu'il ne soit pas malade, car en état morbide il est toujours plus pâle; *cinquièmement*, qu'il ne devient laid qu'en prenant de l'âge; *sixièmement*, que la négrillone est dans le même cas; *septièmement*, qu'elle reste, en devenant nubile, plus ou moins jolie tant qu'elle est susceptible d'avoir des enfants; *huitièmement*, que, malheureusement, en perdant ses règles, elle enlaidit si vite et tant, qu'elle ne rattrape que trop (hélas!) le temps perdu, si temps perdu on peut appeler les quelques années pendant lesqnelles elle était présentable; *neuvièmement*, qu'à âge égal l'enfant noir est infiniment plus précoce que l'enfant blanc à se débrouiller au milieu du monde matériel : *dixièmement*, que c'est quand il faut en arriver à comprendre les difficultés sociales et surtout les phénomènes purement intellectuels que son infériorité mentale commence à se trahir; *onzièmement*, enfin, que si le noir est, une fois adulte, le dernier de nos trois grandes variétés humaines, pour ce qui est de l'esprit et même du caractère; pour ce qui est du cœur et de l'instinct, c'est-à-dire, de bien sentir (sinon bien saisir) tous les penchants et toutes les coutumes des êtres vivants qui se meuvent et gouvernent sans beaucoup réfléchir, ce susdit noir n'a pas son pareil.

Conclusion socialo-historique — Pour bien sympathiser et, partant, bien vivre avec les bêtes et les plantes, ce genre d'hommes n'a pas son pareil. Donc, le noir est excellent jardinier et excellent palfrenier Si excellent jardinier et si excellent palfrenier! que c'est très-probablement à lui que notre vieux monde (Afrique, Asie, Europe) doit la domestication de presque tous les végétaux et presque tous les animaux que nous cultivons encore. Mais, évidemment, je m'écarte de mon sujet, en insistant, comme je le fais, sur les services matériels que nous a rendus notre variante végétative en temps pré-historique. En conséquence, je ne saurais faire mieux que d'en rester là quant à présent.

CHAPITRE V.

Deux mots seulement sur le rapport qu'il y a entre le développement intellectuel du noir et l'intensité de son mélanisme.

Mens sana, in corpore sano. Sanguis moderator nervorun. Conclusion: plus le sang est pur, mieux le cerveau fonctionne.

Il est à peu près impossible de parler des Papous ou des nègres à n'importe qui, sans être bientôt apostrophé par cette question des plus simples en apparence : les plus noirs d'entr'eux sont-ils les plus intelligents; ou bien est-ce le contraire ?

A cette demande, si fréquemment posée, les voyageurs les plus émérites et les anthropologistes les plus sérieux n'ont généralement répondu qu'en se contredisant les uns les autres ; quand ils ne se contradisaient pas eux-mêmes. D'où le public à conclu, assez logiquement, qu'on ne pouvait rien dire de bien catégorique à cet égard.

Eh bien! notre conviction est toute autre. Car (d'après ce que nous avons vu, lu et entendu) nous pensons, au contraire, qu'on peut répondre fort nettement à cette question; et qu'il est même assez facile de concilier tous les avis des observateurs, si opposés qu'ils paraissent.

Il suffit, en effet, pour en venir à bout, d'imiter les marchands d'esclaves qui ne déterminent jamais la valeur mentale de leurs denrées, plus ou moins foncées, qu'en tenant compte, tout à la fois, de leurs formes, de leur couleur et de leur provenance.

Je m'explique.

Les pays (presque tous intertropicaux, par conséquent fort chauds) qu'habitent les noirs sont de trois sortes : ceux où l'*air* est on ne peut plus sec, tels que le désert central de l'Afrique ou de l'Australie ; ceux où l'*air* est surchargé de vapeur d'eau, tels que les îles surbaissées, les deltas des fleuves et les rives de beaucoup de lagons, rivières ou marécages ; et ceux enfin où, malgré l'intensité des rayons solaires, l'*air* est suffisamment humide et frais, grâce aux vents alizés, à une altitude favorable, au voisinage de la mer, à une bonne orientation, ou à toute autre condition avantageuse.

D'où trois cas à successivement examiner pour bien répondre à la question susdite.

Premier cas. — En pays excessivement secs et chauds, le poumon, abominablement crispé, respire aussi mal que possible ; si mal ! que c'est la peau du noir, mouillée par sa propre sueur, qui devient pour ainsi dire le premier organe de son hématose.

Donc, mieux cette peau fonctionne et mieux se nourrit et développe, chez cette variante de notre espèce, tout l'organisme ; et, dans cet organisme, son régulateur suprême, l'encéphale ; et, dans cet encéphale à son tour, sa région la plus délicate, la région intellectuelle ou cortico-cérébrale antérieure.

Conclusion.—Le noir des pays excessivement secs et chauds a l'intelligence d'autant plus nette et lucide qu'il fonctionne mieux de la peau.

Mais, direz-vous, le manomètre du pouvoir sudoralement hématoseur de cette grande surface externe ; c'est la force mélanique de son charbon animalo-catalyseur : la noirceur de son pigmentum qui, si bien, éteint caloriquement les rayons solaires en les utilisant chimiquement.

Donc, vous répondrai-je, en donnant à ma conclusion sa dernière forme : le nègre et le Papou des pays excessivement chauds et secs sont d'autant plus intelligents qu'ils sont, tout à la fois, plus noirs et plus végétativement bien constitués ; c'est-à-dire, moins esthétiquement bien bâtis.

Pour vous montrer que les faits confirment, on ne peut mieux, ces assertions, déductions et conclusions éminemment théoriques, laissez-moi vous citer quelques lignes du mémoire qu'a publié, sur les nègres, le docteur Pruner-Bey.

« ... Dans les maladies chroniques, la dimi-
» nution du pigmentum s'opère toujours à
» vue d'œil. Ainsi le nègre pâlit à sa manière,
» de même que le blanc, Règle générale : plus
» l'individu nègre est coloré par rapport aux
» autres personnes de la même tribu, et plus il
» est en santé.

» ... M. Barth prétend qu'au *centre du Sou-*
» *dan* la peau la plus luisante et la plus noire
» possible est l'apanage des nations les plus
» intelligentes. »

Je passe aux pays du *second genre*.

Dans les parages très-chauds et très-hu-

mides ; c'est encore la noirceur du pigmentum qui indique le pouvoir dépurateur de l'appareil cutané.

Or, en pareilles contrées ; le foie, d'abord, et la peau (fonctionnant sébaciquement) ensuite, ont non-seulemeut à décarboniquer le sang ; mais encore à débarrasser l'organisme de tous les miasmes fébripares qu'absorbe le poumon constamment au contact d'une buée paludéenne.

Donc, plus la peau du nègre ou du Papou de ces contrées est noire, autrement dit, plus le tégument externe de cette variété humaine ajoute de butirates, de cazéates et de caproates, de lactates, urates, et phosphates (plus ou moins sodiques et plus ou moins ammoniacaux) aux choléates et autres savons animaux, ne sentant pas meilleur qu'eux, sécrétés par le foie ; mieux se nourrit et développe l'organisme ; et, dans cet organisme, son régulateur suprême : l'encéphale ; et, dans cet encéphale à son tour, la si délicate surface qui règle sciemment nos rapports avec le monde extérieur.

Conclusion numéro 2. — Plus est noir (en même temps que mal bâti et horriblement puant) le nègre ou le Papou des pays excessi-

vement chauds et humides; plus est vive son intelligence.

Pour vous prouver que les faits confirment cette deuxième suite d'assertions, déductions et conclusions éminemment théoriques, aussi bien qu'ils ont fait les précédentes; laissez-moi vous citer une partie de l'article que le *Dictionnaire des sciences naturelles* (tome XXI) consacre aux noirs:

« La race nègre comprend deux grandes » variétés, les Cafres et les nègres proprement » dits.

» Ces derniers, auxquels appartiennent es- » sentiellement les principaux caractères de » leur race, vivent sur la côte occidentale de » l'Afrique, depuis les environs du cap de » Bonne-Espérance jusqu'au delà de l'embou- » chure du Sénégal et aux îles du cap Vert. » Ils sont répandus, vers l'intérieur, *le long* » *des plaines qu'arrosent le Niger et les* » *grands fleuves africains qui se jettent dans* » *l'Océan atlantique, tels que le Sénégal, la* » *Gambie et le Zaïre*. Cette variété comprend » les Jaloffes, les Foules ou Foulis, et les au- » tres peuples des pays voisins du Sénégal, de » Sierra-Leone, de Maniguette, de la Côte-d'Or,

» d'Andra, du Benin, du Majombo, des Mar-
» d'Ingues, du Loango, du Congo, d'Angola,
» de Benguela et de plusieurs autres contrées.»

Ce sont donc les noirs du littoral africain que ne rafraîchissent pas les vents alisés, autrement dit, les nègres des sables brûlants, et les nègres des rivages excessivement chauds et humides; ceux, par conséquent, à peau sudoralement hématosante, dont nous avons parlé en premier lieu, et ceux à peau sébaciquement artérialisante en même temps que dépurante, dont nous parlons en ce moment même; tous ceux, en un mot, dont M. Barth, observant *au centre du Soudan*, à pu dire « *la peau* » *la plus luisante et la plus noire possible* » est *l'apanage des nations les plus intelli-* » *gentes. L'exemple des Yolofs paraît confir-* » *mer cette assertion pour l'Occident.* »

Quoi de plus luisant, en effet, qu'une peau couverte de sueur? si ce n'est une peau couverte de liquide sébacé!

Je passe au *troisième cas.*

Dans les pays où (grâce au voisinage de la mer, aux vents alisés, à une altitude favorable, à une bonne orientation ou à toute autre condition avantageuse) l'air est suffisamment hu-

mide et frais, malgré l'intensité des rayons solaires ; le poumon, agréablement caressé par une atmosphère aussi aimable que parfumée, reprend son premier rôle d'organe d'hématose; enlève à la peau toute raison d'exagérer son mélanisme en même temps que son hypersécrétion sudorale ou sébacique ; et lui permet, dès lors, de contracter les teintes et les formes qu'elle adopte, chez les hommes qu'un milieu climatérique meilleur dispense de prodiges végétatifs ou même de tours de force musculaires.

Donc ; plus la peau du nègre ou du Papou qui habite les pays sous-tropicaux de notre dernière catégorie est claire ; mieux les formes de ceux qu'elle recouvre se rapprochent des nôtres ; et plus est pareillement claire, nette et vive leur intelligence.

Pour vous prouver (pour la troisième fois) que mes assertions, déductions et conclusions (malgré qu'elles soient éminemment théoriques) sont parfaitement d'accord avec les faits ; laissez-moi vous faire une troisième et dernière citation.

Suite de l'article du *Dictionnaire des Sciences naturelles* précédemment cité : « Les Cafres, qui » composent la seconde variété de la race nè-

» gre, paraissent plus forts que les nègres pro-
» prement dits. Leurs traits sont moins diffé-
» rents de ceux de la race caucasique ; leurs
» mâchoires sont moins avancées ; leur teint
» moins noir ; leur peau est moins luisante et
» leur sueur ne répand pas, dit-on, cette odeur
» particulière que donne la sueur des nègres
» de l'Afrique occidentale. Plus robustes, plus
» forts que les nègres occidentaux, ils sont plus
» guerriers, ils forment des Etats plus consi-
» dérables, comme ceux du Monomotapa, du
» Monoëmugi, du Macoco et peut-être celui de
» Tombuctu. Plusieurs Cafres cependant sont
» divisés en tribus nomades, voyagent en ca-
» ravanes, ont des troupeaux nombreux, vi-
» vent de la chair de ces troupeaux ou du lait
» qu'ils en retirent, les conduisent dans les
» pâturages les mieux arrosés et les moins
» brûlés par la chaleur ardente.....

» On trouve les Cafres, cette première variété
» de la race nègre, depuis la rivière du Maynice
» ou du Saint-Esprit, jusqu'au détroit de Ba-
» bel-Mandel, à l'entrée de la mer Rouge ou
» Arabique ; et il paraît qu'elle est aussi ré-
» pandue sur la côte occidentale de la grande
» île de Madagascar. »

Quoi de plus probant que cette citation !

Cette variété Cafre habite-t-elle bien les pays les plus hauts ou les plus ventilés de l'Afrique. En vérité, n'est-il pas superflu d'ajouter que (toujours d'après le mémoire sur les nègres du docteur Pruner-Bey) :

« M. Speke assure (pour les nations orien-
» tales, entre Mozambique et le lac Nyasa) que
» les tribus d'une couleur peu foncée, quoique
» nègre pour le reste, l'emportent de beau-
» coup (en fait d'activité, de bravoure et d'in-
» telligence) sur leurs confrères complètement
» noirs.

N'est-il pas, dis-je, superflu d'ajouter pareille chose ? Et par conséquent, bien que je tienne à le faire, plus superflu encore de dire, avec mon défunt ami Jules Verraux :

« Les Pàpous des environs du golfe de Car-
» pentarie (qu'on a conduits à Sydney vers
» 1845 ou 46, peut-être 47) étaient des hom-
» mes excessivement grands, admirablement
» faits, très-vigoureux, fort intelligents, mais
» on ne peut plus féroces. Ils étaient si peu
» foncés qu'immédiatement et d'un commun
» accord on les nomma *Peau Rouges*. Ils habi-
» taient des bois très-élevés et s'en allaient
» chasser, pour les manger, leurs voisins noirs.
» Mis à côté d'autres Papous ; ils semblaient

» de superbes loups à côté de chiens mai-
» gres..... et cætera, et cætera. »

N'est-il pas, dis-je, superflu d'ajouter pareille chose? quand, surtout, on croit que ces prétendus Australiens ne sont que des Polynésiens immigrés.

Comme j'ai hâte d'en finir avec cette espèce de préambule, je résume, pour les amateurs d'abstraction, les trois démonstrations précédentes en ces deux phrases qui, je l'espère, concilieront toutes les divergences.

Dans les pays, où le ciel et la terre exigent que les nègres et les Papous fassent de leur peau le principal organe de leur hématose; plus ce tégument est foncé, plus le noir est intelligent.

Dans ceux, au contraire, où les données sidérales et topographiques font que les poumons de ce genre d'homme fonctionnent au sein d'une atmosphère tout aimable; moins le noir est foncé, mieux il est fait, et plus sont nettes ses idées.

APPENDICE

EXPLICATION DES PLANCHES.

Figure A. Bouclier en usage chez les Papous australiens orientaux. Hauteur, 80 centimètres environ. Largeur, 10 à 11 centimètres au plus. Epaisseur, de 13 à 15 centimètres.

Ce bouclier, vu par devant, montre les dessins lozangiques, à raies alternativement rouges et blanches, dont sont ornés les deux pans coupés, légèrement courbes, qui forment sa face antérieure.

Figure B. Autre bouclier, vu de profil. On voit, figuré en blanc, le trou qui sert aux Papous à le tenir de la main gauche. Les pans coupés (qui, réunis, forment la face postérieure de cet instrument) sont dépourvus de toute ornementation, mais légèrement taillés en gouttière, au-dessus et au-dessous du trou ménagé pour la main, afin que les doigts aient une moins grande épaisseur à embrasser.

Figure C. Casse-tête ordinaire. Longueur, 50 centimètres environ.

Je dis casse-tête ordinaire ; parce que les Papous orientaux ont, parfois, des casse-têtes en forme de champignon ou en forme de bec d'oisean, comme ceux des Néo-Calédoniens.

Figure D. Profil d'une hachette de Papou. Longueur totale, 27 à 28 centimètres.

Quatre choses entrent dans la composition de cet instrument : *premièrement*, une pierre taillée en biseau ; *secondement*, un gros manchon ou bourrelet de résine ; *troisièmement*, une latte fort mince, repliée sur elle-même pour entourer les deux objets précédents et leur servir de manche ; *quatrièmement*, enfin, un bout de corde fait avec des boyaux tordus, pour consolider le tout.

Il va sans dire que la résine a été employée chaude ; et qu'en se refroidissant elle a aussi fortement adhéré au bois qu'à la pierre.

Figure E. La même hachette vue par derrière, pour bien faire voir que les deux bouts de la latte employée ne se touchent qu'en bas.

J'ai rarement vu des hachettes aussi fortes que celle ci. Le plus souvent cet outil se compose, tout bonnement, d'un petit morceau de

bois fendu par en haut ; d'une pierre (à peu près plate) beaucoup plus mince que celle figurée ici ; d'un solide amarrage (en croix de saint André) fait avec un bout de bitord en ligneux ; et d'une épaisse couche de résine entourant et consolidant le tout.

Figure F. Woumara vu de face. Longueur de 90 à 92 centimètres.

Figure G. Le même instrument vu de profil.

Figure H. Son crochet très-grossi ; pour montrer : *premièrement*, la petite cheville (pointue d'un bout et taillée en sifflet de l'autre) qui fait retour sur la pièce principale taillée en spatule ; *secondement*, le bout de bitord, en ligneux, qui marie bien étroitement ces deux morceaux de bois entre eux ; *troisièmement*, la couche de résine noire qui recouvre et consolide le tout.

Les woumaras faits d'un seul morceau de bois sont généralement beaucoup plus petits et beaucoup plus gracieux que celui dont je donne le spécimen. En outre, ils sont agrémentés de quelques dessins faits en brûlant un peu leur bois.

Figure I. Bout inoffensif ou cupulé d'une lance de grosseur naturelle. Dans la partie résineuse se trouve une dépression de deux ou trois millimètres au plus.

Figure J. Boumaring vu de face. Longueur, 75 centimètres. Largeur, 7 à 8 centimètres. Epaisseur maximum, un centimètre au plus, comme le donne à penser la petite coupe, K, faite en son beau milieu, perpendiculairement à ses fibres. J'ai trop longuement parlé de cet instrument, dans le texte de ce livre, pour m'étendre beaucoup ici.

Figures L. Ornithorhynque vu dans quatre postures différentes.

Figure M. Tête d'un chien sauvage de l'Australie orientale, dessinée d'après l'eau-forte qu'en fit mon défunt ami Charles Meryon, ancien officier de marine.

MANIÈRE DE FAIRE LE FEU CHEZ LES PAPOUS MÉRIDIONAUX.

Pour obtenir du feu, les Papous australiens font tourner, le plus vite qu'ils peuvent, l'extrémité conique d'une petite branche de

bois dur, dans le trou qu'ils pratiquent *ad hoc* au milieu d'un gros morceau de bois mou.

Il va sans dire que leur opération réussit d'autant plus vite et d'autant mieux qu'ils emploient du bois plus sec.

Voici comment ils s'y prennent pour déterminer la vitesse de rotation et l'intensité du frottement qui doivent leur procurer du feu.

Tout d'abord, ils s'assoient par terre; puis ils posent devant eux, entre leurs jambes, le morceau de bois mou qui servira de patira; et, de peur qu'il ne bouge, mettent dessus leurs deux pieds énormes. Cela fait; ils plantent, bien verticalement, dans le trou pratiqué *ad hoc*, l'extrémité pointue de leur petite branche de bois dur; appliquent (sur chacun de ses côtés, droit et gauche) leurs grosses mains, bien allongées; et (par un mouvement de va-et-vient, identique à celui qu'exécute un vitrier roulant son mastic, pour en faire un étroit boudin) font tourner et détourner leur susdit morceau de bois si rapidement et si fort, que bientôt la fumée annonce que la poussière du patira va prendre et même prend feu déjà.

Alors ils versent, dans une touffe d'herbes ou de roseaux bien secs, cette poudre qui ne pourrait que brûler sourdement; soufflent

vigoureusement sur le tout ; et, finalement, obtiennent une flamme éclatante.

POST-SCRIPTUM.

Dans mon prochain volume, je parlerai des trois modes sociaux que j'ai vus à la Nouvelle-Calédonie ; et terminerai ma théorie du noir, en disant :

Premièrement, comment l'excessive mobilité nerveuse de cette race d'homme et la composition de son liquide cruorique lui permettent d'accomplir, successivement, toute espèce de tours de force organique ;

Secondement, comment sont faits sa muqueuse et tous les organes (végétativo-plasliques, musculo-contractiles et interno-sensotriels) qui s'y rattachent ;

Troisièmement, de quoi se compose sa peau, considérée comme un appareil mentalo-expressif servant de mobile-support à tous nos organes sensoriels externes ;

Quatrièmement enfin, comment sont faits les trois systèmes nerveux (sympathique, spinal

et cranien) du prototype végétatif de notre espèce, et les trois ministères encéphaliques (circum-ventriculaire, péri-cérébelleux et cortico-cérébral) qui, pour gouverner *respectivement* ces trois systèmes nerveux, s'influencent réciproquement, en s'impressionnant (pour ne pas dire s'inspirant) tout à la fois de l'organisme et du monde.

Fin.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Déclarations de l'Auteur..... 1

Avertissements préalables et considérations préliminaires..... 3

LIVRE PREMIER.

Chapitre Ier.—Le désert australien central, ou mieux torride..... 13

Chapitre II.—Les Papous errants et solitaires du désert australien central..... 25

Chapitre III.—Simples réflexions à propos des Papous du désert australien torride..... 35

LIVRE SECOND.

Chapitre Ier.—La Côte Ouest australienne et la baie des Chiens-Marins..... 41

Chapitre II.—Les Papous australiens occidentaux. — Groupes masculins éphémères ou meutes accidentelles et offensives de chasseurs.— Groupes féminins permanents ou sociétés puéro-maternelles défensives. 45

Chapitre III.—Simples réflexions à propos des Papous australiens occidentaux, et des Kangourous leurs compatriotes..... 63

Pages

CHAPITRE IV.—Des instruments de chasse qu'emploie le Papou australien occidental, et des circonstances qui les lui firent inventer 75

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE Ier.—Ce qu'on entend par Australie heureuse. Ce qu'elle produit et ce que. tout particulièrement, on trouve aux parages où elle commence 85

CHAPITRE II.— Les Papous méridionaux nomades.... 105

CHAPITRE III.—Suite des Papous méridionaux. Comment ils traitent les Opossums..... 121

CHAPITRE IV.—Comme quoi le mode vitalo-social des Papous méridionaux est (si barbare qu'il soit) parfaitement justifié par la rigoureuse logique, la stricte justice, la véritable science et la satisfaction qu'il procure à tout ce qu'il y a d'instincts sociaux déjà développés dans l'un et l'autre sexe..... 133

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE Ier.—Deux mots sur l'être le plus singulier de la Nouvelle-Hollande : l'Ornithorhynque..... 155

CHAPITRE II.—Un mariage chez les Papous orientaux. 173

CHAPITRE III.—Discours en trois points à propos des us et coutumes de l'Australien Oriental et de l'Ornithorhynque 185

CHAPITRE IV.—Vie privée, domestique, civique et politique des chiens sauvages de l'Australie heureuse. 189

CHAPITRE V.—Second discours en trois points, suivi d'une petite dissertation philosophique, à propos du Papou de la côte Est, de son compatriote le chien

Pages

sauvage, de leurs communs efforts pour organiser la grande sociocratie des êtres philanthropes et du culte que les hommes primitifs vouent très-justement à certains animaux..... 203

Chapitre VI.—Comme quoi, si brutale qu'elle soit, la cérémonie du mariage des Papous orientaux n'est autre chose qu'une très-utile école de mœurs..... 217

Chapitre VII.—Troisième discours justifiant (par la climatologie, l'anatomie et la physiologie) la coutume où sont les Papous orientaux de se fracturer une même incisive en se mariant..... 221

Chapitre VIII.— Comme quoi les Papous qui habitent l'Est, le Sud, l'Ouest et surtout le centre de la Nouvelle-Hollande ont pour formule politico-sociale : « Zéro égale zéro. »..... 233

LIVRE CINQUIÈME.

Chapitre unique.—Deux mots seulement sur un point particulier de la côte Nord australienne..... 237

THÉORIE DU NOIR.

Introduction 249

Chapitre Ier.—De la peau, envisagée comme organe exclusivement végétatif, chez le Noir qui habite les pays excessivement chauds et excessivement secs.. 257

Chapitre II.—De la peau, envisagée comme organe exclusivement végétatif, chez le Noir qui habite les pays excessivement chauds et excessivement humides... 279

Pages

CHAPITRE III.—*Peau du Noir envisagée comme organe animal:* Des papilles tactilo-sensorielles du Noir; des effets que leurs perceptions produisent, tout particulièrement, sur la moëlle épinière, et de la manière d'être que la puissance réflexe de cette dernière impose aux parties dures et molles de la machine locomobile, que tout particulièrement elle gouverne. 289

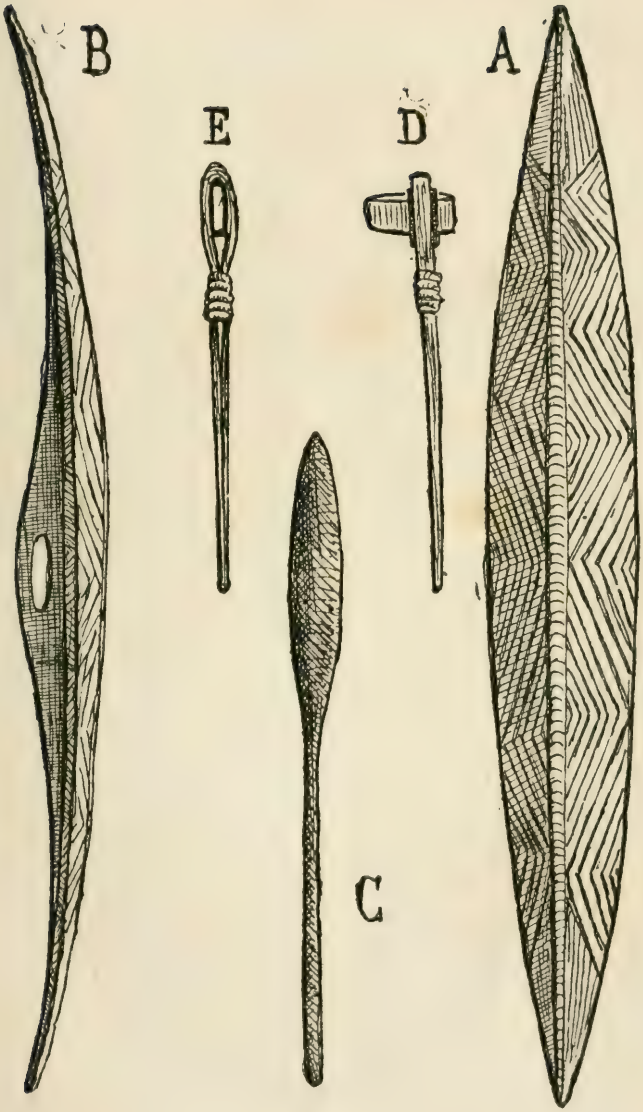
CHAPITRE IV.—*Peau envisagée comme organe animal:* Point de vue géométrique et point de vue mécanique, forme et mouvement..... 315

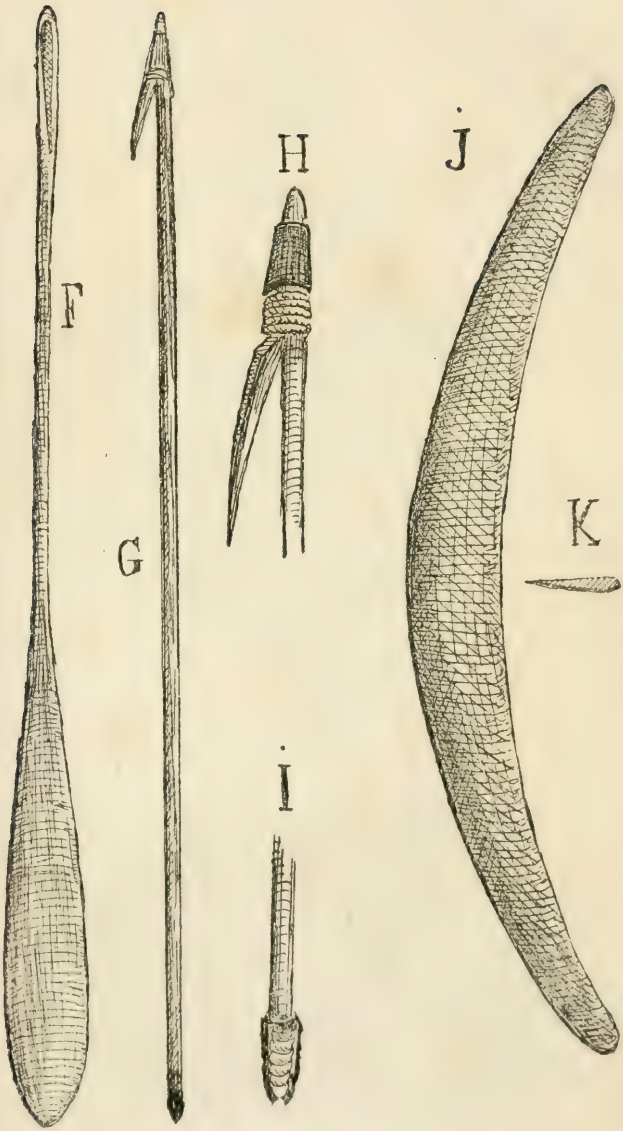
CHAPITRE V.—Deux mots seulement sur le rapport qu'il y a entre le développement intellectuel du Noir et l'intensité de son mélanisme..... 317

APPENDICE..... 359

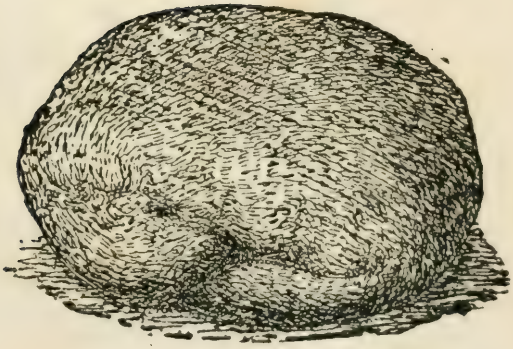
Paris.—Typogr. de E. Brière, 257, rue Saint-Honoré.

PAPOU AUSTRALIEN ORIENTAL.


B
E
D
A
C


F
G
H
I
J
K

L



L

17 letter
to S. Tan

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
on the last date stamped below.

3 1158 00788 7564

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

A 000 961 446 2